This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

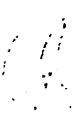
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583625 8



NKW

~~1018~~

# PENSÉES

## ET CORRESPONDANCE

# DE J. JOUBERT

I

Paris. — Imp. de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

# PENSÉES

DE

# Joseph JOUBERT

PRÉCÉDÉES

## DE SA CORRESPONDANCE

D'UNE NOTICE SUR SA VIE, SON CARACTÈRE ET SES TRAVAUX

PAR M. PAUL DE RAYNAL

**Et des jugements littéraires de MM. Sainte-Beuve, Sylvestre de Sacy, Saint-Marc Girardin, Geruzez et Poitou.**

QUATRIÈME ÉDITION

I

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS,

1864.

Tous droits réservés.

TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

# AVANT-PROPOS

## DE LA TROISIÈME ÉDITION

On sait que M. Joubert n'a rien publié de son vivant, et ce n'est que bien des années après sa mort que sa veuve, dépositaire des fragments nombreux qu'il avait laissés, crut honorer une mémoire pour laquelle elle gardait un culte et la rappeler à de nombreux amis, en faisant préparer un premier recueil, que le plus illustre de tous, M. de Chateaubriand, prit sous son patronage et fit précéder d'une affectueuse et éloquente préface. — Ce premier recueil, qui ne formait qu'un mince volume in-8°, fut tiré à un petit nombre d'exemplaires et ne fut pas livré à la publicité : il se renferma d'abord dans un cercle à peu près intime. Il obtint cependant presque aussitôt un

assez grand retentissement : on se le prêta ; il en circula même des extraits et des copies ; et M. Sainte-Beuve notamment, toujours au courant des nouveautés littéraires, en parla avec détail dans la *Revue des Deux Mondes*, en cita beaucoup de passages et exprima le vœu qu'une nouvelle édition vînt bientôt faire au public une confidence plus complète.

C'est alors qu'un neveu par alliance de M. Joubert, M. Paul de Raynal, esprit très-cultivé lui-même [1], mis en possession des archives de famille où on avait pieusement conservé de si précieux manuscrits, se consacra, avec un dévouement qui

1. Qu'il soit permis à un frère de rappeler ici que M. Paul de Raynal, l'un des membres les plus distingués de l'Intendance militaire, avait déjà publié, sans y mettre son nom, deux brochures qui, l'une et l'autre, avaient été remarquées : la première, après la conquête d'Alger, à laquelle il avait assisté : *De la Domination française en Algérie et des principales questions que fait naître l'occupation de ce pays* ; Paris, Dondey-Dupré, 1832, in-8° ; — la seconde, pour réfuter des attaques portées contre le corps de l'Intendance : *Simples Notions d'administration militaire, en réponse à un article inséré au* SPECTATEUR MILITAIRE *du 15 février 1834*. Paris, Dondey-Dupré, 1834, in-8°. — Il est mort, dans la force de l'âge et du talent, le 3 décembre 1845, à Paris.

devint bientôt une sorte de passion, à mettre en ordre ces notes, ces fragments épars, à choisir de chaque pensée, souvent remaniée par l'auteur, la leçon qui lui parut la meilleure; qu'il rassembla, à force de soins et de démarches, une partie de sa correspondance, et qu'il réunit ainsi les éléments d'une collection plus ample et mieux ordonnée que celle qui l'avait précédée.

Cette seconde édition, en réalité la première, puisque le volume de 1838 n'avait pas eu de publicité, parut en 1842, en deux volumes in-8°. Elle était précédée d'une notice de M. Paul de Raynal sur la vie et les travaux de M. Joubert, qui, par la délicatesse de la pensée et l'élégance du style, ne parut pas indigne du livre auquel elle servait d'introduction.

Mais les soins dévoués de l'éditeur ne s'étaient pas arrêtés. Il avait retrouvé quelques lettres et quelques pensées qui avaient échappé aux premières recherches; M. Sainte-Beuve avait lui-même publié de nouvelles lettres qui lui avaient été confiées par la famille de l'un des correspondants de M. Joubert, M. de Chênedollé. Ces addi-

tions figurèrent dans une nouvelle édition, publiée dans le même format quelques années après la mort de M. Paul de Raynal, en 1850. M. Arnaud Joubert, conseiller à la cour de Cassation, qui avait survécu à son frère et à son gendre, plaça en tête de cette réimpression un court et touchant avant-propos.

Cependant cette édition même, quoique publiée en des temps peu favorables aux choses littéraires, s'est elle-même épuisée ; et on a pensé qu'il pouvait être utile d'accroître encore le cercle de la publicité à laquelle une telle œuvre peut prétendre, en adoptant des conditions nouvelles de format et de prix, de nature à lui assurer un plus grand nombre de lecteurs, et en confiant le soin de cette réimpression à une maison qui, par l'étendue de ses relations et le caractère sérieux des livres qu'elle publie, offrait de si réelles garanties pour le but qu'on désirait atteindre.

Il semble évident, en effet, que, quel que soit le jugement qu'on porte sur la littérature du jour, indulgent ou sévère, c'est rendre un véritable service à la saine culture des esprits que de mettre

à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs des préceptes et des observations d'une portée si haute et si pure, d'une forme si élégante et souvent si neuve, des sentiments si élevés et si bienveillants, des jugements empreints de tant de goût. Un commerce assidu avec cette rare et aimable intelligence laisse pénétrer, suivant les expressions qui terminent la notice de M. Paul de Raynal, plus de clarté dans l'esprit, plus de bonne volonté dans l'âme, plus de paix dans la vie.

Nous n'avons que de courtes explications à donner sur les modifications qu'a reçues cette nouvelle édition.

Dans celles qui l'ont précédée, les *Pensées* étaient partagées entre les deux volumes, et la *Correspondance* complétait et terminait le second volume. — Il nous a semblé qu'il valait mieux rassembler les *Pensées* en un seul volume, afin qu'on pût les avoir toutes à la fois sous les yeux et sous la main; et un des admirateurs de M. Joubert, M. Wallon, a bien voulu rédiger avec un soin scrupuleux et dont on lui saura gré, une table alphabétique et analytique qui permet de retrou-

ver promptement et sûrement un passage dont on aurait été frappé et qu'on voudrait relire. On a également ajouté au volume des *Pensées* quelques fragments recueillis par M. de Chênedollé dans les conversations de M. Joubert et publiés par M. Sainte-Beuve. On y remarquera un curieux parallèle entre Bernardin de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand.

La notice de M. Paul de Raynal et la *Correspondance,* à laquelle il a été possible de faire encore quelques additions, composent le premier volume, qui se trouve ainsi consacré à la personne même de M. Joubert et au cercle d'amitiés fidèles dans le sein duquel s'est écoulée sa vie. Enfin, empruntant aux anciens éditeurs un usage qui n'était pas sans mérite, et qui consistait à réunir, sous le titre de *Testimonia,* ce qu'on avait dit des auteurs qu'ils publiaient, nous avons cru devoir ajouter à ce volume quelques appréciations littéraires qui portent le nom des juges les plus compétents.

Nous espérons que l'édition que nous offrons au public présentera ainsi quelques avantages et fera de plus en plus connaître et apprécier un des pen-

seurs et des écrivains les plus éminents dont la littérature du dix-neuvième siècle puisse s'honorer, un écrivain volontairement resté dans l'obscurité et le silence, quand des amis, qui s'inspiraient avec empressement de ses conseils, occupaient toutes les voix de la renommée, et qui n'aura eu qu'une gloire posthume, mais qui peut-être leur survivra.

LOUIS DE RAYNAL,
Avocat général à la cour de Cassation.

Paris, 25 mars 1862.

# NOTICE

SUR

LA VIE, LE CARACTÈRE ET LES TRAVAUX

DE

# M. J. JOUBERT

---

On trouve dans la correspondance de M. de Chateaubriand, pendant son voyage en Italie, trois lettres adressées à M. Joubert, son ami, « homme d'un esprit rare, » ajoute en note l'illustre écrivain; « d'une âme supé-« rieure et bienveillante, d'un commerce sûr et char-« mant, d'un talent qui lui aurait donné une réputa-« tion méritée, s'il n'avait voulu cacher sa vie; homme « ravi trop tôt à sa famille, à la société choisie dont il « était le lien; homme de qui la mort a laissé dans mon « existence un de ces vides que font les années, et « qu'elles ne réparent point. »

Longtemps avant que ces lignes fussent écrites, M. de Fontanes, demandant à ses dieux pénates d'écarter de son manoir les visiteurs importuns et les insipides rimeurs, s'était écrié :

Mais si Joubert, ami fidèle
Que depuis trente ans je chéris,
Des cœurs vrais le plus vrai modèle,
Vers mes champs accourt de Paris,
Qu'on ouvre ! j'aime sa présence ;
De la paix et de l'espérance
Il a toujours les yeux sereins...
Que de fois sa douce éloquence
Apaisa mes plus noirs chagrins !

Là ne se bornaient pas les amitiés illustres que M. Joubert comptait dans la vie. Autour de lui se pressaient une foule d'écrivains ou d'hommes de goût qui venaient puiser dans sa parole féconde des inspirations ou des conseils. Les femmes les plus distinguées de son temps entretenaient avec lui un commerce que n'interrompaient ni ses longs séjours en province, ni les langueurs d'une santé défaillante. On ne rencontre pas un esprit de cette portée sans lui supposer la force de produire un beau livre, ce témoignage suprême de l'humaine puissance. Ceux qui connaissaient M. Joubert prévoyaient donc et voulaient pour lui l'avenir littéraire auquel, pour sa part, il ne paraissait pas songer. M. de Fontanes lui écrivait en 1803 :

« Vous êtes dans la solitude, mon bon ami; rien ne

« vous distrait. Je vous exhorte à écrire tous les soirs, « en rentrant, les méditations de votre journée. Vous « choisirez, au bout de quelque temps, dans ces fan- « taisies de votre pensée, et vous serez surpris d'avoir « fait, presque à votre insu, un fort bel ouvrage. Pro- « fitez de mon conseil; ce travail ne sera pas pénible « et sera glorieux. Il faut laisser quelque trace de son « passage et remplir sa mission. »

Presque dans le même temps, M. Molé soupçonnait que cette tâche était plus avancée que M. de Fontanes ne le pensait.

« Il y a dans votre tête, et peut-être dans vos pa- « piers, » mandait-il à M. Joubert, « un volume com- « posé d'un bout à l'autre des pensées les plus rares, « des vues les plus ingénieuses et les plus étendues, « exprimées dans les tours les plus heureux. J'ai juré « de l'en faire sortir : ce sera le meilleur de mes ou- « vrages, et il aura pour moi le mérite de satisfaire à « la fois mon cœur et mon esprit. C'est dans le sens le « plus littéral que je le dis : je répondrais de tirer *des* « *papiers de la malle* le plus excellent et le plus goûté « des volumes. »

Quel était donc cet homme que les plus beaux esprits de son siècle entouraient d'une affection si vive, d'une admiration si désintéressée? N'avait-il, en effet, laissé sur la terre que les vestiges inaperçus d'un talent ignoré? Confident inactif des travaux de ses amis,

était-il destiné à ne vivre, dans la mémoire du monde, que par les souvenirs échappés à leur plume? Ou bien la malle mystérieuse dont parlait M. Molé devait-elle laisser échapper un jour les trésors devinés par cette jeune et noble intelligence?

Le livre que je publie répond à ces questions.

Cependant, quand une œuvre pareille est jetée dans le domaine littéraire, le public a le besoin et le droit d'en savoir l'histoire, d'en connaître l'auteur. C'est donc un devoir de dire ici la vie et les travaux de M. Joubert. Malheureusement ce récit, qui demanderait une plume habile, échoit à un homme livré dès sa jeunesse aux travaux sévères de l'administration des armées, et qui n'aborde qu'en tremblant la tâche inaccoutumée que le sort lui confie. N'importe : il cherchera sa force dans son dévouement; les souvenirs du foyer lui viendront en aide, et, s'il s'égare sur la route ou la parcourt d'un pas mal assuré, il puisera son excuse dans le culte domestique dont la mémoire de M. Joubert est entourée, et qui commande à sa famille ce pieux et dernier hommage.

Joseph Joubert naquit, le 6 mai 1754, à Montignac, petite ville du Périgord, où son père exerçait la profession de médecin. C'était le premier fruit d'une union qui allait être féconde. Sa naissance fut suivie,

en effet, de celle de sept autres enfants, et son éducation dut se ressentir de la gêne qu'apportait, dans une fortune étroite, la survenance de tant de puînés. Nous n'avons, au surplus, d'autres détails sur les premières années de sa vie que ceux qu'il a donnés lui-même dans sa correspondance. Il rend grâce au ciel « d'avoir été un enfant doux, » et raconte, avec une naïveté sous laquelle on sent des larmes, l'amour passionné qu'il avait pour sa mère, femme d'un mérite éminent, qui, à défaut d'autres richesses, avait du moins donné à ses enfants celles du bon conseil et du bon exemple.

A quatorze ans il avait appris tout ce qu'on pouvait apprendre alors dans une petite ville du Périgord. Il partit bientôt pour Toulouse, dans le dessein d'y étudier le droit et de se consacrer ensuite au barreau. Mais il ne tarda guère à reconnaître que son instruction classique était fort incomplète, et que l'étude austère des lois répondait mal aux besoins de sa vive imagination. Son goût pour les travaux littéraires l'avait rapproché de quelques pères de la Doctrine chrétienne chargés de la direction du collége de Toulouse. Habiles comme les jésuites, leurs prédécesseurs, à démêler dans la foule les jeunes gens propres à honorer la congrégation, les bons pères savaient, comme les jésuites, les attirer à eux par de riantes espérances. M. Joubert ne résista pas à celles qui s'offraient à lui.

La certitude d'échapper à l'isolement et au besoin, la sécurité de l'avenir, une existence commode mêlée de loisirs et d'étude, tout le séduisit. Il entra donc dans la Doctrine, et, sans prononcer de vœux, sans aliéner par conséquent sa liberté, il y resta jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, disciple chéri de ses maîtres et maître chéri de ses disciples. Les jeunes doctrinaires, en effet, chargés, à leur début, du professorat des basses classes de latinité, suivaient simultanément les leçons des vieux pères qui, blanchis dans l'étude, avaient pénétré avant eux les secrets de l'antiquité grecque et latine. Professeurs le matin, ils redevenaient le soir écoliers, double rôle à la fois profitable aux élèves et aux maîtres, et qui pourrait expliquer, en partie du moins, le long succès des congrégations enseignantes.

Cependant M. Joubert n'avait pu supporter, sans en souffrir, les fatigues de l'enseignement. Sa constitution délicate répondait mal à l'ardeur de son zèle, et, après quelques hésitations, il reconnut qu'il y avait pour lui nécessité de songer au repos. Ce fut à Montignac, près de sa famille, qu'il alla le chercher. Les années 1776 et 1777 qu'il y passa ne furent pas perdues pour la culture de son esprit; il les employa, non-seulement à approfondir ce qu'il avait appris chez les doctrinaires, mais à acquérir une connaissance plus étendue de l'antiquité, en pratiquant ceux des auteurs anciens qui restent habituellement en dehors des études classiques.

Déjà d'ailleurs s'était manifesté en lui, non pas précisément le besoin d'écrire, mais celui de résumer en sentences brèves et limpides le résultat de ses réflexions ou de ses lectures. C'est, en effet, à partir de 1774 que commence l'espèce de journal où sont consignées ses pensées. La persistance avec laquelle il l'a poursuivi, durant cinquante ans, au travers des agitations du temps et des phases de la bonne ou de la mauvaise fortune, démontre qu'en l'écrivant il obéissait à un besoin, je dirais presque à la loi de son intelligence. Je reviendrai bientôt, au surplus, sur cette partie de ses travaux, l'un des plus étranges monuments peut-être de notre littérature. Suivons d'abord les événements de sa vie, événements modestes, il est vrai, peu propres à causer de vives émotions, mais où se rencontre l'intérêt calme et doux qui, pour les âmes littéraires, s'attache à l'intimité d'un écrivain éminent.

M. Joubert était trop jeune et trop curieux de savoir pour qu'une retraite silencieuse, au fond de la province, pût longtemps lui suffire. Pendant son séjour à Toulouse, ville studieuse et lettrée, il avait goûté le charme de la vie intellectuelle vers laquelle ses instincts l'entraînaient. Dans les heures de loisir que les travaux de l'enseignement lui laissaient, il avait coutume de fréquenter les bibliothèques; il recherchait avidement le commerce des hommes instruits; enfin, quelques maisons honorables, celle, entre autres, de M. le baron de

Falguière, dont je l'ai vu depuis protéger le petit-fils, M. le baron d'André, aujourd'hui l'nn des hauts fonctionnaires de notre corps diplomatique, s'étaient empressées d'accueillir un jeune homme qui alliait à la candeur de l'âge un esprit déjà plein de culture et d'urbanité. Montignac, il faut bien l'avouer, ne lui offrait pas les mêmes ressources. Sans doute son cœur éprouvait de douces joies près d'une mère qu'il chérissait; mais il fallait à son esprit des aliments qui devenaient de jour en jour plus rares. Il n'avait pas tardé à s'apercevoir que les interlocuteurs manquaient aux entretiens littéraires; les petites bibliothèques du lieu s'étaient promptement épuisées sous ses mains, et, aux regrets de la vie qu'il venait de quitter, se mêlait une ambition dont nous avons tous été agités, nous qui avons passé notre jeunesse dans la province, l'ambition de connaître Paris. Là, en effet, le domaine des lettres s'était fort agrandi. Ce n'était plus la terre écartée où quelques hommes timides venaient laborieusement tracer leur sillon, se croyant assez honorés quand un regard tombant d'en haut daignait encourager leur effort, et ne songeant guère à confondre les choses de l'esprit avec celles du pouvoir. La littérature avait fait irruption dans le sanctuaire et dans les conseils; elle régnait dans les salons, et la société tout entière s'abandonnait avec sécurité à un progrès qui semblait n'être que l'avénement de l'intelligence, tant il était empreint encore d'atticisme

et de sérénité. M. Joubert aspirait impatiemment, non pas sans doute à prendre sa part du triomphe, il y avait en lui trop de modestie et de retenue, mais à connaître les écrivains qui exerçaient tant d'influence sur son pays, à écouter de près ces bruits, ces conversations des salons dont il n'avait entendu jusque-là que le retentissement lointain.

Comme toutes les provinces où s'était maintenue l'inégalité des partages, le Périgord avait l'antique coutume d'envoyer une partie de ses fils chercher fortune au dehors. Les emplois dans l'armée, les bénéfices ecclésiastiques, les charges de judicature ou de finances ouvraient leurs largesses à une foule de familles bourgeoises ou titrées. Une émigration incessante peuplait Paris et la province de ces enfants du Midi qui, pleins de vivacité et d'adresse, se pressaient aux avenues du pouvoir, y pénétraient en s'entr'aidant l'un l'autre, et souvent, dans leurs vieux jours, rapportaient au foyer natal quelque fortune amassée, un blason conquis, l'élégance du monde ou de la cour. M. Joubert n'en demandait pas tant; il ne voulait que voir, apprendre, connaître, et, certain de trouver partout des compatriotes qui lui serviraient, sinon d'appuis, au moins d'introducteurs, il vint à Paris vers le commencement de 1778.

Son premier soin fut d'y rechercher la société des gens de lettres; tentative heureuse, car, au bout de

peu de mois, il connaissait Marmontel, Laharpe, d'Alembert. Bientôt même il était admis dans la familiarité de Diderot, qui tenait encore à Paris le sceptre de la conversation. C'était débuter par les grandes entrées. Ses relations avec les chefs des encyclopédistes ne nous sont connues que par les récits qu'il en faisait quelquefois et par des notes retrouvées dans ses cahiers. Il n'avait pu entendre, sans en être profondément remué, la parole de Diderot, cet homme étrange chez qui la conviction semblait s'allier au sophisme, la folie à l'éloquence, le cynisme à la bonhomie. Il étudiait les arts pour être digne de lui parler de ses *Salons;* il s'occupait des questions sociales, afin de s'élever à lui par un autre côté; peu à peu, enfin, pour le suivre, il se laissait aller, du moins il s'en accuse, à l'entraînement du flot philosophique. Il était difficile, on le comprend, qu'un jeune homme récemment arrivé de la province et tombé, par une bonne fortune inattendue, dans cette enivrante atmosphère, se garantît complétement des séductions qui subjuguaient une société déjà blasée. N'était-il pas à cet âge où, pour peu qu'on relâche les rênes, l'esprit s'échappe en courses folles sans se détourner des obstacles, sans respecter les barrières? Diderot, d'ailleurs, l'accueillait avec bonté; il lui ouvrait de toutes parts des vues nouvelles, l'encourageait dans ses travaux, et ne dédaignait pas de proposer à son ardeur impatiente certains

sujets d'ouvrages dont je retrouve dans le journal du néophyte les traces abandonnées. C'étaient de ces aperçus fugitifs que la magie du grand causeur avait su revêtir de formes précises et douer d'une réalité saisissante. Plein de confiance en la parole du maître, le disciple ébloui se mettait à l'œuvre; mais les lignes délicates d'un dessin improvisé ne tardaient guère à s'effacer sous le travail, et les éclairs du premier jet à s'éteindre dans la réflexion. Dupe de son illusion, cependant, M. Joubert imputait à sa propre impuissance des mécomptes dont il eût pu rejeter la faute sur la stérilité des sujets. Ce n'est que plus tard, au souvenir des efforts tentés par sa jeunesse pour donner l'être à je ne sais quels traités *sur les perspectives de l'esprit*, *sur la bienveillance universelle*, ou sur quelques autres thèmes tout aussi vagues, que, découvrant son erreur, il put à la fin s'écrier : « C'est la matière qui manquait, « et je ne sus pas le voir ! » Combien d'hommes de lettres, avant de rencontrer l'idée que devait féconder leur génie, se sont égarés comme lui à la poursuite de feux follets décevants et insaisissables !

Ainsi trompé sur la valeur des données littéraires de Diderot, ne se méprenait-il pas également en attribuant à ses doctrines philosophiques plus d'influence qu'elles n'en exerçaient réellement sur son esprit? Il est au moins permis de le croire. On comprend très-bien, en effet, qu'il s'abandonnât un moment aux sé-

ductions d'une société dont l'intelligence hardie, renversant les matériaux du vieux monde, se mettait bravement à reconstruire un monde nouveau. Il y avait, dans cette lutte de l'esprit d'une époque contre l'esprit des siècles passés, quelque chose d'audacieux et de puissant qui ne pouvait manquer d'échauffer, au moins à la surface, une imagination curieuse de mouvement et de nouveauté. Mais d'où vient que le journal de M. Joubert, confident habituel de ses pensées les plus intimes, laisse à peine découvrir le vestige des opinions qu'il s'est reproché plus tard d'avoir partagées? D'où vient qu'au milieu des aperçus de toute nature qui s'y trouvent jetés pêle-mêle et à la hâte, on rencontre d'innombrables sentences dignes de l'école du Portique ou de l'école des Pères, et presque aucune de celles qui composaient le symbole de la pléiade philosophique? Ce recueil où, sous des formes diverses, sont fidèlement consignées les impressions reçues pendant une longue vie, aurait-il été épuré dans les derniers temps? L'auteur aurait-il fait disparaître les passages où dominaient des principes qui n'étaient plus les siens? En présence des manuscrits qu'il a laissés, une telle supposition ne saurait être admise. Il y a là tant de précipitation et de désordre, tant de négligences et de contradictions, qu'il est impossible, en y jetant les yeux, de s'arrêter à la pensée d'une révision ultérieure.

Quoi qu'il en soit, M. Joubert s'accuse, et peut-être

n'est-ce point à moi de lui donner un démenti. Admettons donc que, dans un jour d'abandon, il a touché du bout des lèvres la coupe où s'abreuvaient ses amis. Mais si sa sérénité n'en a point été troublée, si les germes renfermés en son âme ne se sont point desséchés à ce contact, si sa pensée est demeurée chaste et pieuse, et qu'en passant au milieu des erreurs du temps il ait appris à mieux aimer les vérités éternelles, qu'importe qu'il se soit assis un moment au banquet de la philosophie? Nous tous qui n'avons vécu que des restes tombés de la table, en serions-nous sortis, comme lui, avec la parole libre, l'esprit ferme et le cœur droit?

Il trouvait, au surplus, dans l'étude un puissant préservatif contre tous les entraînements. Au milieu du tumulte de Paris, il ne mettait pas en oubli les écrivains de l'antiquité, délices de sa jeunesse, et son bonheur était grand lorsque, dans le monde littéraire, il rencontrait des hommes qui les aimaient et savaient les comprendre comme lui. C'est ainsi qu'il s'était rapproché d'un jeune écrivain dont le début récent et plein d'éclat semblait promettre à la France un grand poëte de plus. Recherché par lui, M. de Fontanes n'avait pas tardé à reconnaître le prix de son commerce. Aussi bientôt s'était formée entre eux une de ces amitiés vivaces et fécondes qu'alimentent et resserrent chaque jour, à défaut des souvenirs de l'en-

fance, l'échange d'abondantes idées et les sympathies de l'intelligence. Étaient-ce pourtant leurs ressemblances ou leurs contrastes qui les réunissaient? Grande question qu'on retrouve au seuil de toutes les amitiés, et qui semble plus facile à poser qu'à résoudre. N'est-il pas permis de penser, néanmoins, qu'un sérieux attachement n'est possible, entre des hommes éminents, qu'à la condition d'une certaine égalité de talents, établie par des compensations plutôt que par des rivalités, et d'une certaine différence dans les goûts, adoucie par une complaisance réciproque et une mutuelle admiration? Tels étaient, du moins, les caractères de cette intimité.

Nourris de l'antiquité l'un et l'autre, ils la regardaient comme la plus noble expression de l'intelligence humaine, et cherchaient ensemble à en retrouver les secrets, à en reproduire les merveilles. Mais, dans ce commun effort, ils s'animaient de sentiments divers. M. de Fontanes songeait à l'illustration que procurent les lettres, pendant que M. Joubert s'inquiétait de perfection bien plus que de gloire. Le premier étudiait les poëtes, le second se sentait entraîné vers les philosophes, ou du moins il cherchait de la philosophie où son ami cherchait des vers. L'un, prenant l'antiquité par son côté le plus grave, en interrogeait l'expérience, en écoutait les leçons afin d'y conformer sa vie; l'autre en étudiait surtout les habitudes poétiques, les pro-

cédés et les délicatesses littéraires pour les approprier à ses œuvres. Tous deux, enfin, couraient dans la même lice, pleins d'émulation et de curiosité ; mais ils pouvaient s'encourager de la voix et du regard, car ils tendaient vers un but différent et ne risquaient point de se heurter dans la carrière.

Ils n'étaient pas, d'ailleurs, toujours d'accord sur le mérite des livres et sur les règles de la composition littéraire. Héritier des doctrines du siècle de Louis XIV, M. de Fontanes ne comprenait pas de plus belle gloire que celle d'imiter et de faire revivre ses grands écrivains, en demandant comme eux à la muse française de revêtir les couleurs des muses grecque et latine. Pendant qu'il s'abandonnait avec confiance, avec paresse peut-être, à cette sorte d'inspiration d'emprunt, reflet un peu terne de l'éclat antique, M. Joubert se plaignait de ce que les écrivains montraient moins de spontanéité que de déférence aux modèles. Il voulait que toute œuvre de l'art offrît, comme les traits du visage humain, ce caractère distinct et personnel qui sépare chaque individu des individus qui l'entourent. Dans le livre, enfin, il cherchait l'homme et se détournait quand il ne le trouvait pas.

Avec de telles réserves on devient un juge difficile ; aussi M. de Fontanes s'irritait-il souvent des froideurs qu'opposait son ami à des admirations moins exigeantes. Je n'ai le droit d'en blâmer M. Joubert ni de l'en

défendre; mais je me demande si tant de sévérité ne s'expliquerait pas par cette simple parole dite par lui quelques années plus tard, « qu'il faut éviter dans « toutes les opérations littéraires ce qui sépare l'esprit « de l'âme. » L'esprit, il me semble, c'est quelque chose de palpable et qui se trouve presque à la surface. On le voit, on le touche, il se communique aisément. C'est lui qui nous défraye dans les relations du monde, dans la conversation, dans les affaires; il suffit pour placer un homme très-haut dans l'estime de son temps; il fait la fortune de beaucoup de livres, et j'en sais, même parmi les fameux, qui ne vivent que par lui. Mais l'âme, c'est la substance divine un moment prêtée à la terre, éternel élément qui se laisse difficilement incorporer aux ouvrages des hommes, et qui leur communique, lorsqu'il s'y attache, une part de son immortalité. N'était-ce point là ce que M. Joubert cherchait dans les livres, non par exigence calculée et de propos prémédité, mais parce que ses sympathies se refusaient malgré lui aux écrivains que n'animait pas ce souffle céleste, ou qui n'avaient pas su du moins le faire passer dans leur œuvre? M. de Fontanes peut-être se contentait à moins. Plus indulgent pour les autres et pour lui-même, il n'exigeait pas qu'au travers des jeux de l'esprit, de ses grâces ou de ses caprices, on entendît résonner sans cesse la voix profonde de l'âme, mêlant à chaque parole ses vibrations pénétrantes. Le marbre

lui suffisait, quand l'élégance et la forme avaient été données ; son approbation n'attendait pas que la statue s'animât et frémît sous le ciseau de Pygmalion.

Quoi qu'il en soit des dissidences qui séparaient les deux amis, leur mutuelle estime se chargeait de les adoucir, et les fondait, si je puis dire, en nuances insensibles. M. Joubert aimait les vers de M. de Fontanes plus que M. de Fontanes ne les aimait lui-même, et celui-ci, charmé, tout en le combattant, de la franchise et de l'originalité de ses doctrines, y puisait des idées nouvelles qui devaient, même à son insu, modifier plus tard les règles de sa critique. Ainsi, lorsqu'au début du siècle suivant quelques esprits chagrins de l'aréopage académique attaquèrent si vivement l'auteur d'*Atala* et des *Martyrs*, il en embrassa la défense avec une ardeur qu'alimentaient moins encore peut-être ses sentiments pour la personne du grand écrivain que les perspectives plus larges, les convictions plus libres que M. Joubert avait dès longtemps ouvertes ou préparées à son esprit. Bien plus, le temps n'était point éloigné où, par un de ces retours qui n'appartiennent qu'aux esprits sincères, M. de Fontanes devenait un des plus vifs admirateurs de Shakspeare, de Richardson, de lord Byron lui-même... Et qui pourrait affirmer que, vers les dernières années de sa vie, quand ses amis lui reprochaient de négliger sa gloire, il n'y avait pas, dans cet abandon de la muse, un excès de sévérité pour lui-

même, le découragement secret du génie et comme un de ces scrupules virgiliens qui vouent les épopées aux flammes?

Il n'avait pas toutefois cédé sans combattre aux influences qui devaient ainsi le modifier. Je retrouve, dans quelques lettres adressées par lui de Londres à son contradicteur, la trace de leurs débats. Conduit en Angleterre, vers la fin de 1785, par le projet, bientôt abandonné, d'une Revue littéraire qu'ils avaient espéré de fonder en commun, il gourmandait assez vivement M. Joubert sur son goût pour les écrivains d'outre-Manche :

« Les idées changent étrangement quand on habite « Londres, » lui écrivait-il. « Vous avez entendu dire « quelquefois que Richardson était moins admiré des « Anglais que de nous; mais on est loin de vous avoir « tout appris. Le fait est que Richardson est à peine lu « aujourd'hui. On le trouve hors de nature, sans élo- « quence et surchargé de longueurs. *Paméla* est dans « le mépris; Clémentine seule fait lire *Grandisson*, et « *Clarisse* est mise fort au-dessous de tous les romans « de Fielding, sans exception. Voilà la vérité; le con- « traire n'est que mensonge. A Paris je n'oserais parler « de ce que j'entends à Londres : on me prendrait « infailliblement pour un homme de mauvaise foi. « Shakspeare seul conserve ses honneurs. Cependant « les Écossais n'ont pas pour cet auteur la même véné-

« ration que les Anglais; ils se rapprochent fort du « goût français à cet égard. Les descendants d'Ossian « regardent un peu leurs vainqueurs comme des bar- « bares. Plusieurs gens d'esprit d'Édimbourg m'ont « parlé en blasphémateurs de Shakspeare; mais ils ont « tous ajouté qu'aucun d'eux ne voudrait écrire pu- « bliquement ce qu'il pensait. Je n'ai nul intérêt à vous « tromper. Je me mets en garde contre les fausses « observations, et jusqu'à présent je pense n'en avoir « laissé entrer aucune dans ma tête. Cependant, comme « je ne veux pas vous donner plus de vérités que n'en « peut porter votre foi chancelante, je ne vous dirai « pas que toutes les tragédies de Voltaire sont traduites « et jouées souvent; que *Mahomet*, *Alzire* et *Tan-* « *crède* ont été représentés depuis mon séjour en cette « ville; que Voltaire, comme poëte tragique et comme « historien, jouit de la plus grande célébrité. J'attends « que vous soyez plus fort pour vous mettre à de si « cruelles épreuves. »

Il n'attendait pas longtemps; car, quelques jours après, il lui écrivait encore :

« La France a souvent averti les Anglais du mérite « de leurs grands hommes. Ce n'est qu'en 1742 que « Shakspeare a eu un monument à Westminster. Vol- « taire, qui passe maintenant, chez quelques enthou- « siastes, pour son détracteur, l'a véritablement plus

« loué dans ses premières *Lettres sur l'Angleterre*,
« que milord Bolingbroke, que lord Shaftesbury, que
« Dryden, Walser, Buckingham, Rochester et tous les
« autres écrivains du siècle de Charles II et de la reine
« Anne. Pope lui-même, dans sa préface de l'édition
« de Shakspeare, met de grandes restrictions à ses
« éloges. Les critiques n'ont point été traduites dans
« la *Préface des Préfaces* de Letourneur. Je ne crois
« pas, au surplus, qu'il y ait rien de plus réjouissant
« par l'absurdité que cette *Préface des Préfaces*. Je
« ne connais que l'ouvrage du chevalier de Cubières
« qui soit digne de lui être comparé. Je m'amuse le
« soir avec un ministre écossais, homme d'esprit et
« même de génie, qui entend fort bien notre langue, à
« lire cette étrange traduction. Il en rit comme un fou,
« et ne conçoit pas l'enthousiasme forcené de Letour-
« neur, qui admire obstinément tout ce qui est honni,
« même en Angleterre. J'ai été obligé, pour sauver
« l'honneur du traducteur d'Ossian, de mettre ces
« éloges ridicules sur le compte de Catuelan. Cet esti-
« mable ministre, dont je vous porterai des vers, me
« dit souvent : « Nous ne vaudrons rien en littérature
« tant que l'Angleterre ne sera pas, sous ce rapport, une
« province de la France. » Il croit, avec tout ce qui a
« quelque instruction, que la renommée de Shakspeare
« ne tardera pas à décliner dans sa patrie. Il m'a donné
« de bonnes raisons pour m'expliquer sa grande ré-

« putation, et je m'applaudis d'en avoir deviné plu-
« sieurs.....

« Voilà des vérités dures. Qu'y puis-je faire? Je sais
« admirer ce qui le mérite dans la littérature anglaise;
« mais je vous avoue que votre Shakspeare me fait
« rarement plaisir. Dans l'effervescence de la première
« jeunesse, j'ai eu la plus grande admiration pour les
« *Soirées helvétiennes* et l'*An* 2440; aujourd'hui que
« mes idées sont mûres, je vous dirai en conscience
« qu'il ne faudrait, pour me punir, que me condamner
« à relire ces ouvrages.

« Il y a mille choses que je vous écrirais si je ne
« craignais de vous bouleverser totalement. Ma con-
« clusion est que le peuple anglais vaut moins de près
« que de loin. La patrie de l'imagination est celle où
« vous êtes né. Pour Dieu! ne calomniez point la
« France, à qui vous pouvez faire tant d'honneur!
« Lisez dorénavant quelques pages de Shakspeare, et
« toute *Athalie*, toute *Zaïre*, toute *Mérope*; félicitons-
« nous d'être nés sous ce beau ciel, sur cette belle
« terre, parmi ces aimables habitants du premier
« royaume de l'Europe. »

Ces vives attaques contre la littérature anglaise *bou-leversaient-elles*, en effet, les idées de M. Joubert? Peut-être son admiration pour Shakspeare en était-elle intimidée, car il ne pouvait le lire que dans une traduction qu'on lui disait mauvaise; mais assuré-

ment elles ne modifiaient pas son opinion sur les productions de notre langue. Il est, en effet, deux manières de juger les livres. L'une consiste à connaître les règles posées par les maîtres, et à appliquer à chaque œuvre une mesure convenue, en dehors de laquelle toute approbation est refusée. L'autre s'occupe moins de la règle observée que du sentiment produit, ou plutôt elle cherche la règle dans le sentiment lui-même. Cette dernière, pleine de périls et pour les esprits vulgaires et pour ceux qu'ont faussés ou de mauvaises passions ou de mauvaises doctrines, est le privilége réservé aux intelligences d'élite qu'aucune préoccupation n'égare. C'était celle de M. Joubert. Si les philosophes, ses maîtres, n'avaient pu l'amener au dédain de l'autorité religieuse ou politique, leurs enseignements du moins lui avaient laissé, du côté de l'art, une singulière indépendance. Il préférait de beaucoup à cette sorte de critique officielle qui s'appuie aveuglément sur la tradition et l'autorité la voix bien écoutée de ses impressions personnelles. La fibre littéraire était d'ailleurs chez lui si facilement émue, et son habileté était telle à en distinguer les plus légers frémissements, que M. de Fontanes, après ces premières luttes, ne tarda guère à l'accepter comme le juge le plus consciencieux et le plus sûr des travaux de l'intelligence.

L'amitié cependant ne se nourrit pas seulement de l'échange des idées. Il faut que les intérêts de la vie y

trouvent leur compte aussi bien que ceux de l'esprit. Sans doute il n'est pas rare de rencontrer dans la région des lettres des hommes habiles à peindre toutes les passions, toutes les tendresses, et pourtant assez robustes, à l'endroit du cœur, pour n'en éprouver sérieusement aucune : sortes d'histrions qui ne quittent guère l'habit de parade pour le déshabillé de l'intimité, et qui, du théâtre où la foule les contemple, daignent rarement descendre aux faiblesses pratiques des affections privées et des secrets dévouements. Peut-être, au surplus, littérairement parlant, ne faut-il pas s'en plaindre. Il est des mouvements de l'âme qui ne peuvent être bien vus et bien décrits qu'à distance, des émotions qui ne seraient fertiles qu'en lieux communs, si l'analyse n'avait plus de part à leur expression que le sentiment; et il me semble qu'en ce cas l'écrivain a la main plus sûre en copiant ce qu'il voit qu'en montrant ce qu'il éprouve, comme le peintre réussit mieux à faire le portrait des autres que le sien. Mais l'âme de M. Joubert n'était pas à ce point dégagée. L'intérêt de ses amis était pour lui l'objet d'une préoccupation constante. Ce n'était pas assez, à son gré, que M. de Fontanes fît bien les vers et jugeât bien des livres; il s'inquiétait du bonheur de l'homme autant que de la gloire de l'écrivain. Ainsi que le rappelle cette strophe amicale que je citais en commençant, la sérénité de son âme tempérait ce qu'avait d'un peu

brusque et mobile l'humeur du poëte. Il savait des mots qui rendaient ses douleurs plus courtes, ses joies plus durables, et bientôt l'occasion allait lui être donnée d'exercer sur son avenir une influence décisive.

Pendant l'été de 1788, un de ses parents, officier de cavalerie retiré du service, l'avait invité à venir passer quelque temps à Villeneuve-le-Roi, petite ville de la Bourgogne assise sur les bords de l'Yonne, et traversée par la route de Paris à Lyon. Ce voyage, accepté avec empressement, décida du sort des deux amis. C'était à Villeneuve, en effet, que M. Joubert devait se marier quelques années plus tard; ce fut là qu'avant de songer à lui-même, son amitié ingénieuse sut ménager à M. de Fontanes les avantages d'une alliance honorable.

Deux dames de Lyon, madame de C*** et sa fille, voyageant à petites journées avec M. le baron de J***, vieux parent qui les accompagnait à Paris, avaient été forcées de s'arrêter quelques jours à Villeneuve. Le hasard fournit à M. Joubert l'occasion de les y voir. On abrége volontiers les préliminaires dans ces rencontres sur un terrain neutre, et la confiance, si quelque sympathie la provoque, s'établit d'autant plus vite qu'on a moins de temps à perdre. Avec M. Joubert, la confiance, c'était presque l'intimité. Charmé de la bonté de la mère et des grâces de la fille, instruit d'ailleurs de leur état dans le monde, il juge qu'il y a là pour

M. de Fontanes un excellent parti, et prend la résolution de pousser hardiment dans cette voie. L'absence de toutes relations entre son ami et la famille au sein de laquelle il prétend l'introduire, la disproportion des fortunes, l'esprit très-positif du baron de J***, dont le sort de la jeune personne dépend, rien ne l'arrête. Après avoir, à la faveur d'une correspondance adroitement préparée, ouvert à M. de Fontanes l'entrée de la maison, il fait habilement valoir la distinction de sa naissance, l'éclat de son talent, les précieuses qualités de son caractère. Si, dans le cours des négociations, la courtoisie du prétendant vient à languir, il l'excite et la réveille; si l'on se plaint de sa froideur, il l'excuse jusqu'à la faire aimer; et quand il ne reste plus à combattre que les calculs du vieux parent, qui, de Lyon où il avait ramené ses compagnes de voyage, faisait tête à toutes les tentatives, les lettres du négociateur deviennent si pressantes que la résistance chancelle et perd chaque jour du terrain. « Platon, » disait plus tard M. de Fontanes, lorsque cette correspondance lui fut connue, « Platon, écrivant pour marier son « disciple, n'aurait pu tenir un langage plus persuasif « et plus beau. » Tant d'efforts ne pouvaient demeurer stériles. M. de Fontanes leur dut bientôt l'heureuse indépendance qui, en assurant le repos et la dignité de sa vie, devait permettre à son talent de se développer sans s'aigrir, et préserver sa grandeur à venir

des éblouissements que la fortune apporte trop souvent avec elle.

Ce petit roman par lettres, car tout s'était passé sans que M. Joubert revînt à Paris, n'avait pas absorbé son attention jusqu'à l'empêcher de former à Villeneuve quelques relations étroites. Il quitta la Bourgogne, emportant des regrets qui devaient l'y ramener plus tard. Peu s'en fallut cependant qu'à cette époque son existence ne prît un autre cours. On était en 1790. L'Assemblée constituante venait de modifier l'organisation judiciaire et d'y introduire les justices de paix, magistrature élective qui avait été accueillie en France avec un grand enthousiasme. Le choix de ces juges du foyer, abandonné aux justiciables eux-mêmes, semblait dans chaque canton d'une haute importance. Plus d'une ambition de localité briguait le suffrage d'électeurs dont la ferveur encore vierge cherchait avant tout les plus capables et les plus dignes. A Montignac, leur choix se porta sur un homme qui n'y songeait guère. Malgré son éloignement et son silence, M. Joubert fut élu. Ce témoignage spontané de la confiance de ses compatriotes vint le trouver à Paris. Il y avait reçu, peu de temps auparavant, la nouvelle de la mort de son père. Ses frères, poussés par le besoin de choisir un état, avaient successivement après lui quitté la maison paternelle, et, demeurée seule avec ses filles, sa mère avait besoin d'un appui. Il avait donc à rem-

plir à la fois les devoirs du fils et ceux du citoyen. C'était plus qu'il n'en fallait pour mettre fin à toute hésitation, et, laissant ses occupations littéraires pour des travaux plus graves, après douze années d'absence, il retourna en Périgord.

Il rapportait dans son pays natal un esprit agrandi par la réflexion et le commerce du monde. Aussi combien, pour se mettre au niveau des fonctions nouvelles qui lui étaient échues, n'avait-il pas à descendre des hauteurs où s'était plu jusque-là sa pensée! Les affaires ont leur importance sans doute; elles tiennent une grande place dans la vie, et pèsent d'un poids considérable dans la balance des biens et des maux réservés aux sociétés et aux familles. Peut-être même les esprits qui savent s'y appliquer et les comprendre sont-ils plus précieux et plus rares qu'on ne l'imagine. Mais, quand elles ne touchent pas à de vastes intérêts, comme ceux des gouvernements ou des peuples, et que la politique ne les revêt pas de son manteau de pourpre et d'or, elles offrent peu d'attraits aux hommes qui ont plus vécu dans le domaine des idées que dans celui des faits. Habitués aux grandes évolutions de la pensée, aux splendides contemplations de la vérité et du beau, les philosophes et les poëtes, ces enfants du ciel, se trouvent à l'étroit dans la région où s'ébattent les passions subalternes de la terre : d'invincibles élans les portent et plus haut et plus loin. M. Joubert y résistait

de son mieux. Il étudiait avec un soin poussé jusqu'au scrupule les causes déférées à son tribunal, les règlements ou les lois remis à sa défense. L'amour du devoir lui tenait lieu de vocation, et il était rare que les calculs de la cupidité, les ruses de la mauvaise foi ou l'obstination des plaideurs missent en défaut la perspicacité du juge ou l'habileté du conciliateur. Le souvenir de sa sollicitude et de ses succès vit encore à Montignac dans la mémoire des vieillards ; mais cette mission de paix, quelque habile qu'il fût à la remplir, n'en était pas moins une mission de contrainte et d'efforts. Aussi, quand, vers l'expiration des deux années que devait durer sa magistrature, ses concitoyens vinrent une seconde fois lui offrir leurs suffrages, il crut avoir acquis le droit de s'y soustraire et déclina formellement l'honneur d'un nouveau mandat.

Pendant ces deux années, d'ailleurs, l'horizon politique s'était couvert de nuages chaque jour plus sombres ; le tonnerre grondait de toutes parts, et les rugissements de la tourmente autour de l'édifice social annonçaient à M. Joubert que les fonctions publiques, même les plus modestes et les plus calmes, ne tarderaient guère à devenir actives jusqu'à la violence. C'était pour lui le signal impérieux de la retraite. Il ne voulait plus qu'un abri d'où l'on pût contempler l'orage, quand, par une conjoncture imprévue, Villeneuve lui offrit l'asile qu'appelaient ses vœux.

Là vivait une de ces nobles filles qui, par une abnégation d'autant plus méritoire qu'elle est moins admirée du monde, consacrent à quelques devoirs de famille, mesurés en silence, et les belles années de leur jeunesse et le doux espoir de la maternité. Celle-ci s'était dévouée à l'éducation d'une nièce, privée de mère dès le berceau, et au soin d'une maison considérable où plusieurs de ses frères vivaient avec elle près de leur vieille mère infirme. Peut-être, au surplus, le sacrifice d'un avenir de femme lui avait-il peu coûté. La distinction de son esprit la mettait fort au-dessus des prétendants de petite ville qui pouvaient aspirer à sa main, et un célibat utile, au milieu d'êtres qu'elle chérissait, avait pu lui sembler préférable aux chaînes de quelque établissement médiocre. Quoi qu'il en soit, sa famille était une de celles où M. Joubert avait reçu le plus cordial accueil. Non-seulement ses frères, qui étaient gens d'esprit, avaient su apprécier tout ce que valait un tel hôte ; mais il s'était formé entre elle et lui une de ces liaisons pleines de charme qu'épure déjà la maturité de l'âge, et que colorent pourtant les derniers reflets de la jeunesse.

Personne ne connaissait mieux que M. Joubert les secrets de ce commerce à la fois tendre et pur. Il y portait la courtoisie élégante qui était un des priviléges de la société de son temps ; mais ses empressements s'alliaient à des habitudes de respect où se discernaient

aisément les chastes influences de l'éducation maternelle. Son culte pour les femmes était désintéressé de tout calcul de vanité personnelle ou de secrets triomphes. Il les aimait pour elles-mêmes, et ne les croyait pas moins nécessaires aux plaisirs de l'esprit qu'aux félicités du cœur. Habile, dans les relations du monde, à féconder, même au fond des esprits inactifs ou timides, les germes inertes de la pensée, et à les faire fleurir par une attention bienveillante, il aimait que, près de lui, chacun eût toute sa valeur et la sentît; je ne sais même si son aimable industrie n'ajoutait pas sous ce rapport un peu d'illusion à la réalité. Mais c'était pour les femmes surtout qu'il se montrait prodigue de cette sorte de complaisance inspiratrice. Il se plaisait à interroger leur intelligence, à encourager leurs idées, à ménager même aux plus réservées un rôle dans la conversation, ce concert de la parole où quelque chose manquait, à son gré, quand des sons doux ne s'y mariaient point aux sons graves, des voix naïves aux voix savantes. Aussi, plus confiantes près de lui, les femmes se sentaient-elles plus fortes et devenaient-elles plus aimables. Parmi celles qui l'ont connu et qui lui survivent, il n'en est point qui ne se rappellent avec reconnaissance, j'ai presque dit avec attendrissement, les délices de son intimité. Qu'on juge des regrets qu'il avait dû laisser en Bourgogne après un séjour dont

aucune distraction n'était venue depuis effacer les souvenirs!

L'absence, qui dissout tant de liaisons éphémères, n'avait donc servi qu'à affermir celles qu'il y avait formées. Une correspondance active s'était établie entre Villeneuve et lui. Bientôt même des lettres s'étaient succédé d'autant plus rapidement qu'on avait eu besoin de ses consolations. Deux fois déjà, depuis son départ, des pertes douloureuses avaient porté le deuil au sein de la famille dont je viens de parler, quand le frère aîné, qui en était le chef, fut enlevé par une mort soudaine. Il était entré pour une grande part dans les calculs d'avenir de sa sœur, et celle-ci, en le perdant, se voyait privée de l'objet le plus cher de son dévouement et du soutien sur lequel s'appuyait sa vie. Vainement, pour adoucir la douleur dont elle était accablée, M. Joubert appelait à son aide toutes les puissances de la raison, tous les trésors de la philosophie : il avait affaire à un de ces caractères énergiques qui, s'alliant à une sensibilité profonde, alimentent les peines de l'âme aux sources mêmes de la volonté. Mais durant cette lutte inutile de consolations et de douleurs, de plaintes et de conseils, ils s'étaient, à leur insu, tous les deux engagés dans des voies nouvelles. La tendresse se glisse aisément sous les larmes, et ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que, sans y songer, ils étaient devenus nécessaires l'un à

l'autre. M. Joubert le comprit le premier; il jugea que, tôt ou tard, leur sort devait s'unir, et coupant court, comme il convenait entre gens d'un âge mûr, aux lenteurs d'une recherche vulgaire, il offrit sa main, avec un si ferme propos de s'opiniâtrer qu'on n'eut garde de la refuser. Ce fut le 8 juin 1793, terrible époque, où l'incertitude du lendemain donnait hâte à chacun de mener à terme les résolutions du jour, que leur mariage fut célébré à Paris. Ils s'y étaient rendus de part et d'autre pour éviter l'éclat incommode qui, dans les petites villes, s'attache d'ordinaire aux événements de cette nature; mais leur séjour y fut de courte durée. Par une exception rare en ces temps désastreux, Villeneuve avait échappé aux passions qui remplissaient nos villes de troubles et de dangers. Il y avait tant de douceur dans les mœurs de ses habitants, tant de calme et de fraîcheur dans son riant paysage, qu'on eût dit une oasis de verdure et de paix, ouverte à la sérénité du philosophe. M. Joubert courut s'y enfermer avec sa compagne.

A peine se vit-il maître d'une situation qui assurait son repos, que, malgré les grands bruits qui grondaient autour de sa retraite, il se remit à la poursuite de la vérité et du beau, passion et rêve de sa vie. Pour les découvrir, ne fût-ce, comme il le dit quelque part, « qu'en parcelles menues ou en légères étincelles, » il ne craignait pas d'entreprendre les plus longues et

souvent les plus arides lectures. Elles étaient pour lui un moyen d'arriver plutôt que de jouir, un chemin plutôt qu'un but. C'est ainsi qu'on le retrouve, à diverses époques, s'épuisant en d'immenses travaux pour recueillir un peu d'or dans les nombreux filons ouverts à l'investigation humaine. Il aborde tour à tour les orateurs, les poëtes, les philosophes, impatient, comme il l'écrit un jour, « d'être quitte des « opinions d'autrui, de connaître ce qu'on a su et « de pouvoir être ignorant en toute sûreté de cons- « cience. » A la bonne heure; mais il me semble qu'il cherchait encore autre chose. Il lui fallait plus d'espace qu'il n'en trouvait dans les livres; son œil sondait de plus lointaines perspectives, et, s'il avait tant de hâte d'atteindre les limites où se sont arrêtées la poésie, la philosophie, la science humaine, c'est qu'il voulait, j'imagine, avoir le loisir et le droit de regarder au delà.

Je l'avouerai, toutefois, il n'était pas entièrement désabusé des droits de l'imagination et du pouvoir de l'hypothèse dans l'ordre des connaissances qui se sont peu à peu détachées du domaine de la philosophie antique pour former l'apanage de nos sciences diverses. A la suite de Platon, d'Aristote ou d'Érasme, son esprit curieux ne se refusait pas les excursions lointaines au travers des merveilles du monde et des mystères de la création. Il aimait à parcourir ces grands

espaces, abordant les éléments, le feu, la terre et le ciel et les eaux, sans trop s'embarrasser des outils de la science, sans charger son bagage de cornues ou d'équerres, de télescopes ou de compas. C'était alors surtout que, confiant aux libres élans de la conjecture, il s'animait d'une sorte d'humeur contre les procédés rigoureux de l'analyse moderne, et cherchait querelle aux savants de lui gâter son univers par toutes sortes d'entraves mises aux allures des esprits voyageurs. On eût dit que, semblable à ces Gentils qui, tout en se soumettant à l'empire de la croix, quand le vrai Dieu apparut au monde dans son austérité douce et nue, pleuraient en secret les poésies de l'Olympe vaincu, il voulait, de sa main tendue en arrière, arrêter l'antiquité dans sa fuite, et s'attacher à sa robe pour ne la pas quitter.

Ces regrets cependant, cette haute contemplation ne l'arrachaient pas aux jouissances simples et paisibles du foyer. Il savait allier la vie intérieure à la vie philosophique, le sentiment à la méditation. Son séjour à Villeneuve n'avait rien changé aux habitudes de la famille dans laquelle il venait d'entrer. Elle comptait seulement un frère de plus, frère qu'elle entourait d'une affection chaque jour plus vive, car il n'apportait dans la communauté que désintéressement, égalité d'humeur et bienveillante joie. Nul homme, en effet, n'avait un commerce plus facile; nul n'était plus doux

et plus commode à ses amis. A cette époque surtout où son existence solitaire venait de finir et où l'avenir se montrait à lui sous de riantes couleurs, sa faculté d'aimer et d'être heureux, faculté rare qu'il avait reçue du ciel à un merveilleux degré, débordait, si je puis dire, sur tout ce qui l'approchait, en tendres effusions et en caressantes paroles; ce fut dans ce temps que prit naissance une des affections les plus vives qui aient charmé sa vie.

Dans un château situé entre Villeneuve et Sens, s'étaient réunies deux familles opulentes, celles de M. de Sérilly, trésorier général de l'extraordinaire des guerres, et de M. de Montmorin, ancien ministre des affaires étrangères. Elles avaient fui Paris pour se soustraire aux dangers qui menaçaient alors tous les genres de supériorités. Il semblait qu'à la faveur d'une réclusion volontaire et inoffensive elles dussent être aisément oubliées; mais la délation, abjecte et vigilante esclave de la violence, eut bientôt découvert leur retraite. Elles furent dénoncées au Comité de sûreté générale dont les pourvoyeurs ne tardèrent pas à se présenter à Passy. Ils arrêtèrent tous les hôtes du château, n'épargnant que quelques enfants en bas âge, et une jeune femme qui, malgré ses prières, ne put obtenir de partager le sort de ses proches. C'était madame de Beaumont, fille de M. de Montmorin. Elle était depuis longtemps souffrante; l'abattement, la

pâleur empreinte sur son visage semblaient présager une fin prochaine, et les envoyés du Comité la repoussèrent comme une proie trop chétive pour être offerte à leurs maîtres. Bien que M. Joubert ne la connût point et n'en fût pas connu, profondément touché de son isolement et de ses douleurs, il courut lui offrir quelques consolations. Ce fut devant la porte d'une chaumière, où de pauvres paysans l'avaient recueillie après le désastre du château, qu'eut lieu leur première entrevue, origine d'une intimité que la mort seule a pu rompre.

Madame de Beaumont, après avoir subi fort jeune une de ces unions qui gâtent toute une vie, avait cherché quelques dédommagements dans les lettres; non pas qu'elle eût songé à s'y faire un nom; elle regardait, au contraire, ces deux vers de Lebrun :

> Voulez-vous ressembler aux Muses?
> Inspirez, mais n'écrivez pas,

comme un beau conseil et une belle leçon donnés à tout son sexe; mais douée d'un goût exquis et d'une admirable intelligence, elle saisissait sans effort ce qu'il y avait de plus délicat dans les pensées, dans les mots, et y applaudissait avec une franchise pure des retours intéressés qui sont la condition tacite de tant d'éloges. Les esprits d'élite qui savent ainsi discerner les saveurs littéraires sont le complément né-

cessaire de ceux qui savent les produire. Non-seulement ils les encouragent, mais ils les fécondent. Leur voix protectrice est comme une voix divine : elle enfante des prodiges. Aussi madame de Beaumont exerçait-elle, sans y prétendre, l'influence créatrice dont parlait le poëte. Chénier avait écrit, dans son cabinet même, les pages dignes de Tacite qu'il nous a léguées; c'était près d'elle que plus tard M. de Chateaubriand devait rencontrer ses plus brillantes inspirations; madame de Staël interrogeait son goût avant celui du public; enfin, s'il est permis de rapprocher de ces noms illustres un nom modeste encore, M. Joubert trouvait d'inépuisables aliments dans son commerce avec elle, et regrettait bientôt pour son jeune ami, M. Molé, les trésors de cette approbation féconde.

Il y avait bien chez madame de Beaumont une sorte de dédain négligent, sans apprêt, mais aussi sans contrainte, pour tout ce qui était vulgaire dans les choses ou parmi les hommes. Soit que le malheur eût désenchanté sa vie, soit qu'elle reçût de ses souffrances l'avertissement silencieux qu'il faudrait de bonne heure quitter la terre, elle se défiait des affections humaines et se laissait aller, avec trop d'indifférence peut-être, au détachement du monde; mais sous cette enveloppe un peu froide, les ardeurs de son âme étaient promptes à s'éveiller pour tout ce qui était noble, juste et bon; peu émue des petites choses, elle se passionnait pour

les grandes. « Elle aimait le mérite, » au dire de M. Joubert, « comme d'autres aiment la beauté, » et dès qu'elle le rencontrait sur ses pas, elle s'y attachait avec une constance sur laquelle ni le temps, ni les événements ne pouvaient prévaloir.

C'était à cette promptitude à admirer, à cette fidélité dans ses affections, qu'un homme d'esprit, M. de Rulhière, faisait allusion, un jour que, renouvelant pour elle la galanterie jadis imaginée par lui pour madame d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, il lui annonçait l'envoi de son portrait et joignait à sa lettre un cachet où il avait fait graver un chêne avec cette devise : « Un rien m'agite, et rien ne m'ébranle. »

En écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux quelques lettres de madame de Beaumont à M. Joubert où se montrent à la fois et son dévouement pour ses amis, et sa lutte mélancolique et gracieuse contre les rigueurs du sort.

« M. Desprez m'a dit hier, » lui écrivait-elle, « que « vous étiez bien mécontent de votre santé. Personne « assurément n'est plus en mesure que moi de vous « plaindre ; mais n'est-ce pas un chagrin poignant de « penser qu'on ne peut ôter à ses amis la plus légère « douleur, même en consentant à en être accablé, « dût-on fléchir sous le poids ! Au moins suis-je sûre « que vous avez du courage, et cette pensée me con- « sole. Quant à moi, je vous ferais pitié. J'ai retrouvé

« ma solitude avec humeur; je m'occupe avec dégoût;
« je me promène sans plaisir; je rêve sans charme,
« et je ne puis trouver une idée consolante. Je sais
« bien que cet état ne peut durer longtemps; mais la
« jeunesse se passe; les ressources s'enfuient, et il ne
« reste que des regrets. »

Un peu plus tard elle lui mandait : « J'ai retrouvé
« ici d'anciennes lettres de vous qui me recomman-
« dent l'amour du repos et de la solitude. Vous aviez
« raison, je le sentais; mais j'étais alors indigne de
« la solitude et incapable du repos dont je sens tout
« le mérite aujourd'hui, sans en excepter celui qui
« est voisin de l'anéantissement. Il me semble que je
« végète assez bien, quoique moins agréablement que
« les plantes qui m'environnent. Beauchêne vous dira
« que je suis engraissée; j'en suis moins sûre que
« lui, car ma santé ne me donne pas toute satisfac-
« tion. J'ai pris de vous la mauvaise habitude de ne
« digérer qu'en marchant; mais, en marchant, la
« rêverie est funeste; il me faut donc, dans mes pro-
« menades, m'accoster de M. Perron, me faire en-
« nuyer par le pauvre homme et le lui rendre. Je lui
« adresse chaque soir les mêmes questions, et je re-
« çois les mêmes réponses que je n'écoute pas tou-
« jours jusqu'à la fin. De son côté, régulièrement,
« aux mêmes passages, il me raconte les mêmes his-
« toires. A quelques pas près, je me les annonce

« sans jamais me tromper d'une minute. Ce petit « commerce, si propre à reposer l'âme, l'esprit et « l'imagination, ne me déplaît pas toujours et me « divertit quelquefois. C'est d'ailleurs par régime que « je m'y livre; mais je ne sais si le bon M. Perron, « qui n'a nullement besoin de régime, s'en accom- « mode également. Pour calmer mes remords, je tâche « de me persuader qu'il n'est pas bien sûr de son « ennui et n'en est encore qu'au doute. »

Je ne parlerais pas des charmes extérieurs de madame de Beaumont, car ce n'était pas là ce que M. Joubert cherchait auprès d'elle, si, même dans nos relations les plus pures avec les femmes, ces avantages éphémères semblaient n'être, à notre insu, une des causes des longs attachements. La grâce de sa physionomie était due, moins à la beauté de ses traits, qu'à l'expression d'intelligence et de sentiment qui les animait. Son regard était profond, vif et tendre; son sourire spirituel et doux, toute sa personne empreinte de délicatesse et d'élégance. M. Joubert la comparait « à ces figures d'Herculanum qui coulent « sans bruit dans les airs, à peine enveloppées d'un « corps. » Autant que j'en puis juger par un portrait d'elle, dû au pinceau de madame Lebrun, et dont elle fit plus tard présent à notre famille, la comparaison n'était pas moins juste qu'ingénieuse.

On n'aime pas faiblement ces êtres fragiles qui sem-

blent n'être retenus dans la vie que par quelques liens prêts à se rompre. M. Joubert ne tarda pas à l'éprouver. Sa correspondance renferme trop de témoignages de l'affection profonde qui l'unit à madame de Beaumont pour que je me dispense d'en parler ici ; mais je ne saurais manquer d'insister sur une observation qui se rattache, si l'on peut dire, à l'histoire de son esprit : c'est que, pendant tout le temps que dura sa liaison avec elle, c'est-à-dire de 1794 à 1803, époque de la mort de cette femme si digne de regrets, les cahiers où il inscrivait ses pensées étaient plus vite remplis, plus fréquemment renouvelés, plus remarquables par le nombre, la fraîcheur, la finesse des aperçus. Il semble qu'une source intarissable et nouvelle se fût ouverte devant lui, une de ces sources sacrées que l'antiquité avait placées au pied de l'Hélicon. Madame de Beaumont était pour lui plus qu'une amie : c'était sa muse. « Confidente de mes pensées et « de mes erreurs, » s'écriait-il quand il l'eut perdue, « de mes travaux et de mes écarts, de mes témérités « anciennes et de ma sagesse tardive, à qui les dire « désormais ? Vous étiez pour moi le public. »

Autour d'elle, il est vrai, s'était formé, dès son retour à Paris, un des petits cercles où s'assemblaient, vers la fin du siècle dernier, les débris échappés à la tourmente révolutionnaire. Cette réunion peu nombreuse se distinguait par une simplicité charmante.

On se réunissait chaque soir dans le salon de madame de Beaumont, sans autre dessein que celui de se voir, de causer, de se féliciter de vivre encore. Chacun y apportait le désir d'écouter plus que de se faire entendre, d'approuver plus que d'être applaudi. On n'avait là, en faveur ou à l'encontre de personne, de ces partis pris qui font dégénérer les intimités en coteries. Il s'y dépensait beaucoup d'esprit sans doute, car aucun des interlocuteurs n'avait aux mains la menue monnaie qui fait les frais de tant de conversations vulgaires; mais on le dépensait sans prétentions, sans exigence, comme les princes répandent de l'or. « Paisible société, » disait plus tard M. Joubert, « où « n'avait accès aucune des prétentions qui peuvent « désunir les hommes; où la bonhomie s'unissait à « la célébrité; où, sans y penser, on se faisait une « occupation assidue de louer tout ce qui est louable, « où l'on ne songeait qu'à ce qui est beau; paisible « société dont les débris ne se réuniront jamais que « pour s'entretenir entre eux de celle qui en était le « nœud et qui les avait rassemblés. »

Je voudrais nommer tous les membres de cette réunion trop tôt dispersée. Les plus fidèles étaient MM. Pasquier, Molé, de Vintimille, Julien, Chênedollé, Guéneau de Mussy, de Fontanes; mesdames de Krudner, de Vintimille, de Duras, de Lévis. Dans cet élégant cénacle, M. Joubert avait été bientôt distingué,

et la bienveillance parfaite dont on l'honorait, les hautes relations qu'il trouvait ainsi l'occasion de former n'étaient pas sans influence sur le progrès et l'élévation de ses idées. C'était, pourquoi le taire? une heureuse circonstance dans sa vie que cette familiarité par hasard établie entre lui et ce que Paris comptait encore de gens distingués par la naissance, la fortune, l'éducation et le bon goût. Les hommes assurément sont enfants de leurs œuvres; mais, quelque doués qu'ils soient, ils doivent presque toujours à de fortuites rencontres une partie de leur dernière valeur. Ces bons hasards leur deviennent surtout profitables quand, placés au niveau de tous par les qualités de l'esprit, ils doivent à la modestie de leur caractère d'échapper aux jalousies, aux aigreurs, qui, dans de telles situations, altèrent ou corrompent en secret de moins heureuses natures.

M. Joubert, au surplus, payait généreusement l'accueil qu'il recevait chez madame de Beaumont. Il y avait conduit M. de Fontanes, et il y introduisit M. de Chateaubriand, M. de Chateaubriand bientôt devenu le dieu du temple.

C'était par M. de Fontanes qu'il l'avait connu. Ce dernier, comme on sait, réfugié en Angleterre au temps de la déportation, s'y était lié étroitement avec l'illustre écrivain. Frappés par la politique l'un et l'autre, ces hommes de lettres éminents s'occupaient

moins encore, sur la terre étrangère, de la politique que des lettres, et M. Joubert, quoique absent, avait plus d'une fois trouvé place dans leurs entretiens. Malgré l'heureuse compensation que l'exil venait de lui offrir, M. de Fontanes, en effet, n'avait garde d'oublier les entretiens interrompus de son plus ancien ami. « Si je suis la seconde personne, » lui écrivait M. de Chateaubriand, « à laquelle vous ayez trouvé « quelques rapports d'âme avec vous (l'autre personne « était M. Joubert), vous êtes la première qui ayez « rempli toutes les conditions que je cherchais dans « un homme. » Mais dès qu'ils avaient pu se rejoindre en France, les deux compagnons d'exil étaient venus, un matin, chercher M. Joubert dans sa bibliothèque de la rue Saint-Honoré, et M. de Chateaubriand n'avait guère tardé à reconnaître qu'un autre homme se trouvait là qui pouvait répondre aussi aux exigences de l'amitié la plus difficile.

Cette bibliothèque, puisque j'en ai parlé, mérite que je m'y arrête un instant, car une grande partie de la vie de M. Joubert s'y est écoulée. Aussitôt que le retour de l'ordre le lui avait permis, il était venu s'établir à Paris, dans une maison possédée par la famille de sa femme, près du lieu où s'est ouvert depuis le passage Delorme. Là, tout au sommet, le plus haut qu'il avait pu, il avait fait disposer une galerie où, suivant son vœu, « beaucoup de ciel se mêlait à peu de terre. »

C'était l'asile préparé à ses rêveries, le temple élevé à ses écrivains chéris. On y trouvait peu d'ouvrages modernes; mais les siècles de Louis XIV, d'Auguste et de Périclès y tenaient une grande place, à côté de l'histoire ecclésiastique, de la métaphysique, des voyages et, le dirais-je, des contes de fées, récits merveilleux et naïfs où sa raison aimait à se distraire. Il ne fallait chercher là ni Voltaire, ni J.-J. Rousseau, ni les autres écrivains de l'école philosophique; on y rencontrait, en revanche, toutes sortes d'éditions de Platon, d'Homère, de Virgile, d'Aristote, de Plutarque, une foule de ces vieux livres où les seizième et dix-septième siècles ont recueilli les débris épars de l'antiquité grecque ou romaine, et les curiosités bibliographiques que recommandait le double mérite de la rareté et de l'originalité. Sa passion pour les livres n'était pas celle du bibliomane qui, comme l'avare, amoncelle des trésors dont il ne sait point user. Il lisait tout, et la plupart des volumes de sa bibliothèque portent encore les vestiges du passage de sa pensée : ce sont de petits signes dont j'ai vainement étudié le sens, une croix, un triangle, une fleur, un thyrse, une main, un soleil, vrais hiéroglyphes que lui seul savait comprendre et dont il a emporté la clef. Son heureuse mémoire cependant aurait pu se passer d'un tel secours. Il n'oubliait rien, en effet, des choses qu'il avait lues; l'aspect seul du volume, un regard jeté sur

la couverture, sur le titre, suffisaient pour réveiller tous ses souvenirs et renouveler soudainement ses impressions premières. C'était, de ses livres à lui, un commerce de tous les instants, une sorte de courant intellectuel presque ininterrompu. Ils ne renfermaient pas une bonne parole dont il ne leur tînt compte en passant, un mauvais propos dont il ne leur gardât rancune. Aussi était-il devenu fort scrupuleux dans le choix des volumes qu'il admettait sur ses rayons. Il avait grand soin de ne s'entourer que d'ouvrages amis et proscrivait, comme un voisinage fâcheux, les auteurs qui blessaient sa pensée. Mais les autres, comme il les aimait! Je me rappelle à ce sujet, et l'on me pardonnera de redire la première visite que j'eus l'honneur de lui faire quelques années avant sa mort.

Mon père, son compatriote et presque son collègue, entretenait avec lui, de Bourges où le retenaient les fonctions du rectorat, une correspondance qui, engagée à l'occasion de détails universitaires, était devenue peu à peu, comme il arrive entre gens de cœur et d'esprit, plus personnelle et plus intime. Souvent, quoique fort jeune alors, j'avais été frappé du style et de la forme des lettres de M. Joubert, lettres qu'au surplus, suivant le vœu trop bien exaucé de leur auteur, mon père éprouve aujourd'hui le regret de n'avoir pas conservées. Elles étaient écrites sur de grossier papier, et leurs caractères surannés me semblaient appartenir

à un autre siècle. L'orthographe même d'un grand nombre de mots, comme *auctorité*, *thrésors*, *manuscripts*, sentait son vieil homme; on eût dit d'un ancien attardé, fourvoyé au travers des âges.

Appelé cependant par la haute estime de M. Royer-Collard aux fonctions d'inspecteur général des études, mon père vint bientôt à Paris. Ses succès universitaires, l'affection de M. de Fontanes et quelques voyages faits dans l'intervalle avaient achevé une liaison préparée par sa correspondance. Son premier soin, en arrivant, fut de nous présenter à M. Joubert.

Quoique souffrant au moment de notre visite, celui-ci voulut nous recevoir, et madame Joubert nous introduisit près de lui. Tout me parut, dans son appartement, d'une remarquable simplicité. Le seul ornement qu'on y distinguât consistait en gravures françaises ou étrangères, dont le choix avait été évidemment dicté par une prédilection décidée pour les scènes de famille, les sentiments religieux, la délicatesse et l'ingénuité des expressions..... Qui m'eût dit qu'à quinze ans de là, uni à la famille de M. Joubert par les liens les plus étroits et les plus chers, j'habiterais à mon tour la modeste demeure où je venais de pénétrer en étranger; que le sort m'appellerait à recueillir, aux lieux où elles étaient écloses, les pensées de cet excellent homme; que sa bibliothèque deviendrait la mienne; que j'écrirais ces lignes obscures et

sans valeur sur la table même où tant de perles étaient tombées de sa plume !

M. Joubert était assis dans son lit, à demi vêtu d'un spencer de soie, et entouré de livres. Il nous reçut avec cette bienveillance exquise dont on se sent flatté comme d'une distinction personnelle. Dès l'abord cependant une singularité m'avait frappé. Je l'avais vu quitter, à notre approche, un volume dont il était occupé, la main enveloppée dans un gant ciré, à polir la couverture. J'ai su depuis que, lorsque sa santé ne lui permettait ni de monter à sa galerie, ni de se livrer aux travaux de la pensée, il lui arrivait souvent de faire descendre quelques-uns de ses écrivains favoris, pour rendre à leur parure de ces petits soins humbles et naïfs où se laissait aller son amour pour eux. On concevra, du reste, le prix qu'il attachait à ses livres, en songeant que c'était peu à peu, sur des épargnes dont l'emploi était parfois contesté, et presque toujours après de longues recherches, qu'il les avait successivement acquis. La librairie d'alors n'offrait pas les richesses qu'étale aujourd'hui la nôtre. Les auteurs de quelque prix n'avaient point encore reçu les honneurs de ces réimpressions fécondes qui, sous des formes multiples, viennent, presque malgré nous, envahir nos rayons. Il fallait chercher les occasions et les saisir. Or, pour M. Joubert, les occasions devenaient d'autant plus rares qu'il était curieux de

livres peu répandus et délicat dans le choix des éditions. Tel volume avait été par lui vivement disputé à la chaleur des enchères; tel autre, obstiné à ne se point montrer, s'était laissé chercher durant des mois entiers. Celui-ci provenait de quelque collection célèbre, celui-là avait appartenu à quelque homme fameux. A l'origine de chacun enfin se rattachaient des souvenirs de bonne fortune ou de labeur qui n'étaient pas sans charme. Il les aimait et du plaisir qu'ils lui causaient et de la peine qu'ils lui avaient coûté. — C'étaient d'ailleurs des serviteurs fidèles dont il n'invoquait jamais en vain l'assistance, de vieux amis qui, après avoir réjoui son âge mûr, étaient prêts à consoler sa vieillesse. Ils méritaient bien l'échange de quelques bons procédés.

Mais reprenons le récit de sa liaison avec M. de Chateaubriand, un moment interrompu par des détails d'intérieur et des souvenirs personnels que je n'ai pu écarter. M. Joubert confondit bientôt, dans une communauté d'affections, les deux écrivains que l'exil avait rapprochés, et que ne devait pas séparer plus tard la différence des opinions et des fortunes. A compter du jour où il connut M. de Chateaubriand, il y eut dans son existence un grand intérêt, une grande amitié de plus. C'était, je le remarque en passant, un singulier jeu du sort que cette rencontre, dans une intimité presque fraternelle, de trois hommes

qui, par des goûts et un génie divers, semblaient résumer, à la limite des deux siècles, les doctrines littéraires prêtes à se disputer l'empire. Pendant que, sous la main sans défiance de M. de Fontanes, les cordes un peu détendues de la harpe antique jetaient encore de gracieux sons, M. Joubert rêvait je ne sais quels accords plus nouveaux, notes vibrantes, voix intimes qui déjà murmuraient confuses au sein de son jeune ami et devaient bientôt retentir avec tant de puissance. Ces temps, déjà loin du nôtre, étaient pour M. Joubert pleins de promesses et d'enchantements. Non-seulement il voyait, à la suite de tant d'orages, la terre et le ciel reprendre leur sérénité; mais il assistait de très-près au travail de rénovation dans lequel une plume inspirée préparait aux lettres un rôle si considérable; sa bibliothèque de la rue Saint-Honoré, la retraite de Villeneuve où il se plaisait à attirer ses amis, recevaient tour à tour les prémices de ces pages éloquentes, à la fin devenues une des gloires de notre âge. Après les extases de l'inspiration, rien n'est plus ravissant, j'imagine, pour les esprits littéraires, que ces confidences du génie livrant son œuvre vierge aux premières caresses de l'admiration. M. Joubert en jouissait avec d'autant plus de complaisance qu'il y entrevoyait, et le triomphe de ses doctrines, et la grandeur prochaine de l'homme qu'il aimait. Ainsi croissait par la réflexion et par le senti-

ment cette affection à la fois philosophique et tendre qu'aiguisait peut-être encore un stimulant de plus, l'espèce de sollicitude paternelle qu'autorise envers le génie lui-même la priorité de l'âge et des travaux. Je me hâte de le dire, au surplus, il n'avait point affaire à un ingrat. Si nul homme n'a plus aimé dans le sens sérieux et mâle que ce mot a perdu, nul n'a été plus aimé que lui. Je voudrais ne pas laisser éteindre les souvenirs qu'on en garde autour de moi, car les exemples de ces amitiés désintéressées deviennent plus précieux à recueillir, à proportion qu'ils se montrent plus rares. Mais comment raconter les détails d'une intimité que la mort a brisée? Heureusement aux témoignages répandus dans les œuvres de notre grand écrivain il m'est permis d'en joindre un autre qui n'est pas, ce me semble, moins digne de survivre.

M. de Chateaubriand, se rendant à Rome à une époque où il n'avait point encore visité M. Joubert dans sa retraite de Villeneuve, lui écrivait de Lyon une lettre pleine de détails sur la partie de la route déjà parcourue. « J'avais calculé qu'il ferait jour, » lui disait-il, « lorsque nous arriverions à Villeneuve-« sur-Yonne. Mon cher Joubert, quelle fatalité! Je « m'endors et ne me réveille qu'à la porte de la ville. « Il fait grand jour; je demande où est Villeneuve; « je regarde derrière moi, et je vois une jolie petite « église; je descends et j'y cours. Je cherche à dé-

« couvrir votre rue; madame de Beaumont me l'avait « décrite : une petite rue en descendant à droite. Je « crois que je l'ai vue; mais je n'en suis pas bien « sûr; il n'est que quatre heures : le moyen d'éveiller « mademoiselle Piat! Je balance un moment, mais « enfin je renonce à ce pèlerinage. Qui m'aurait dit « que, dans cette petite ville, demeurerait un homme « que j'aimerais tendrement, un homme rare dont « le cœur est de l'or, qui a autant d'esprit que les « plus spirituels, et qui a par-ci par-là du génie? Mon « cher ami, je vous le dis les larmes aux yeux, parce « que je suis loin de vous : il n'y a point d'homme « d'un commerce plus sûr, plus doux et plus piquant « que le vôtre, d'homme avec lequel j'aimasse mieux « passer ma vie. Après cela, rengorgez-vous, et con- « venez que je suis un grand homme. Mais mangez « du *roast-beef* et buvez du vin de Porto; vous avez « besoin de vous fortifier, mon cher enfant; il faut « faire vie ou feu qui dure, je ne sais lequel on dit; « mais cela veut dire qu'il faut vous conserver long- « temps et très-longtemps pour madame de Beau- « mont, pour madame de Vintimille, pour M. Julien, « pour M. Pasquier, pour Chênedollé, pour ce misé- « rable Fontanes, et enfin pour moi; c'est par poli- « tesse pour la société que je me nomme le dernier. »

Je ne saurais me décider à en rester là de cette lettre par hasard retrouvée. Elle contient encore quel-

ques mots qui se rattachent de trop près à mon sujet, pour que je n'abuse pas de ma bonne fortune en les citant.

« Au reste, « ajoutait le noble voyageur, « je trouve « madame de Beaumont trop sévère. Les coteaux de « Villeneuve sont, il est vrai, secs et pelés [1], mais ils « sont assez hauts et ont un faux air de montagnes « qui ne leur va pas mal. J'ai vu aussi certain bois « dans un enfoncement qui pourrait être produit « parmi les pièces du procès, sans compter les cou- « chers du soleil, qui sont beaux, de l'aveu des deux « parties. Je n'ai vu qu'un soleil levant qui n'était « pas merveilleux à la vérité; mais le matin n'est pas « le soir, et je tiens qu'à la brune, entre chien et « loup, Villeneuve est un très-joli pays; il y a des « beautés qui, comme vous savez, ne supportent pas « le grand jour. Franchement, je vous aime encore « mieux juché dans votre bibliothèque de la rue Saint- « Honoré que dans la petite rue, en descendant à « droite, que j'ai vue à quatre heures du matin. Je « crains que le maire, s'il m'a aperçu, ne m'ait pris « pour un Anglais qui venait examiner les lieux et « peut-être sonder l'Yonne pour y conduire la flotte « de Nelson. »

1. Ces coteaux n'avaient pas à cette époque la verdure qui les pare aujourd'hui. (Note de la deuxième édition.)

A ce ton de plaisanterie charmante, ne semble-t-il pas qu'on aperçoive dans le lointain les premiers sourires de cette imagination devenue si pathétique et si grave en traversant les événements et les années? Il faut le dire pourtant, M. Joubert avait quelque part à la sérénité de son ami; car si, dans le commerce d'une correspondance intime, les lettres montrent celui qui les écrit, elles montrent aussi celui qui les inspire, l'un prenant toujours, ou par complaisance amie ou par imitation involontaire, quelques-unes des couleurs de l'autre. Or la gaieté, une gaieté spirituelle et modérée, formait un des traits saillants du caractère de M. Joubert. C'est à sa famille surtout qu'il appartient d'en parler. Il n'était pas de ceux qui, réservant toutes leurs grâces pour le dehors, n'apportent dans la vie commune que les caprices de leur humeur ou les langueurs de leur ennui. Personne n'observait plus à la lettre les préceptes qu'il a donnés, et qui, de sa part, étaient plutôt encore des résolutions que des conseils. Aimable avec les siens, autant au moins qu'avec les étrangers, il n'oubliait jamais au milieu d'eux, qu'il faut, comme il le dit, « porter son velours « en dedans et faire plaisir à toute heure. » Je ne crois pas même qu'il eût besoin d'efforts pour atteindre ce but. Les plus vulgaires travaux de la vie commune, les occupations les plus simples, comme les amusements les plus naïfs, lui inspiraient naturellement

la curiosité bienveillante qu'il a si bien décrite en parlant de la bonhomie, « cette enfance conservée, affermie et développée, qui ne refuse son intérêt à rien de ce qui occupe l'attention, et son attention à rien de ce qui est innocent. » Il était ingénieux à entretenir autour du foyer une joie douce, intime, sans éclats, ou, pour parler encore son langage, « un perpétuel enchantement. » Même sa sollicitude à cet égard ne se bornait pas aux membres de sa famille. Il aimait à n'être entouré que de visages contents; aussi, tout en conservant la dignité du patriarche, n'avait-il pas laissé s'élever chez lui ce mur de glace que des mœurs plus gourmées placent entre le serviteur et le maître. Il entendait la maison à la manière antique, ainsi que son illustre ami semblait l'entendre lui-même, lorsque dans cette lettre, deux fois citée, et que je n'épuiserai pas, il ajoutait :

« Je me suis trouvé engagé dans les monticules du « Morvan, partie de jour et partie de nuit. Les oiseaux « chantaient de tous côtés, et j'ai entendu à la fois les « trois passagers du printemps, le coucou, la caille et « le rossignol. Un petit bout du croissant de la lune « était dans le ciel, tout justement pour m'empêcher « de mentir; car je sens que si la lune n'avait pas été « là, je l'aurais toujours mise dans ma lettre, c'eût « été à vous de me convaincre de fausseté l'almanach « à la main. Tandis que je faisais un roman, Auguste

« dormait sur mon épaule. Pauvre jeune homme! Il « va commencer la vie sous les auspices d'un maître « dont les premiers jours n'ont été protégés par per- « sonne; nul ne s'est chargé de me faire voyager; « mais je ne suis pas Auguste, et tout le monde n'est « pas le filleul de madame de Beaumont!... Savez- « vous que j'eusse assez aimé autrefois à être l'esclave « d'un bon maître? Je suis sûr que cette propriété de « l'homme sur l'homme devait établir parmi les an- « ciens des relations d'amour et d'intérêt que nous « ne connaissons plus. C'est pourquoi le mot *domes-* « *tique*, qui vient de *domus*, indiquait dans le servi- « teur une partie de la maison, presqu'un membre « de la famille. Tout cela n'est pas bien fier; mais je « suis ennuyé de courir toujours pour mon compte « les chances de la vie, et si quelqu'un voulait se « charger de me nourrir, de me vêtir et de m'aimer, « cela me ferait grand plaisir. »

Il y avait longtemps que chez lui M. Joubert avait accepté ce rôle d'affectueuse protection. Sans rompre de justes distances et sans donner à personne la fantaisie de les franchir, il se préoccupait volontiers des intérêts, des petits propos de ses gens. Volontiers il jetait au milieu d'eux de bonnes paroles qui les comblaient d'aise et d'encouragement. Parmi les solennités de famille dont il ne laissait guère échapper l'occasion, les bonnes fêtes étaient celles où de son

salon, de son lit même, si la souffrance l'y retenait, il pouvait entendre les éclats un peu bruyants, mais reconnaissants et naïfs, de la joie qu'il avait su leur ménager. Les inégalités de sa santé n'apportaient point en effet d'inégalité dans son humeur. S'il ne pouvait écrire une lettre, soutenir une conversation un peu vive, mener à terme quelqu'une de ses hautes méditations, sans que d'insurmontables accablements s'ensuivissent, son corps du moins éprouvait seul, après ces efforts, une douloureuse réaction. Ni l'activité de son esprit, ni la chaleur de son âme n'en étaient atteintes. Soit qu'il acceptât une santé débile comme la condition nécessaire de l'exquise délicatesse de son organisation intellectuelle; soit, ainsi que M. de Chateaubriand le lui écrivait un jour, « qu'il voulût voir « l'enfer même du bon côté, » il gardait jusque dans ses plus grands abattements sa bienveillance et sa sérénité. J'en rencontre un exemple qu'on me pardonnera de citer. Atteint d'une maladie grave, pendant l'été de 1810, il avait été forcé d'interrompre son journal; voici comment, lorsqu'il put le reprendre, il remplit la lacune qui séparait les dates :

« Du jeudi 7 juin au jeudi 12 juillet : ma grande « et bonne maladie ! *Deo gratias !* »

De pareils traits sont plus propres que mes paroles à peindre cette aménité singulière qui ne pouvait se démentir en face même de la souffrance. Il y avait là

mieux que du stoïcisme, il me semble, plus même que de la résignation chrétienne, car on n'y saurait découvrir la préméditation d'aucun calcul ni l'indice d'aucun effort. On dirait l'épanchement continu d'une âme d'où les pensées heureuses, les joies tendres et naïves rayonnaient comme une auréole de douceur et de paix. C'est par là surtout que son souvenir est demeuré délicieux à sa famille et à ses amis. Combien de fois, dans la crainte que mon jugement ne s'égarât au milieu des influences du foyer, n'ai-je pas interrogé, avant d'écrire cette notice, les étrangers qui ont vécu dans son intimité ! Je n'en ai point rencontré qui ne gardassent une sorte de culte pour sa mémoire et ne s'associassent à nos regrets avec une spontanéité dont la vive et sympathique expression m'a bien souvent touché. Qu'il me soit permis de dire ici quelques mots de l'un des hommes qui m'ont semblé l'avoir le mieux compris et le plus aimé.

Parmi les personnes qui fréquentaient le salon de madame de Beaumont, j'ai nommé M. Molé. M. Molé, fort jeune encore, se distinguait par une maturité précoce. Son éducation venait de s'achever au milieu des grandes scènes de notre révolution, et aux leçons de l'histoire s'étaient joints pour lui les enseignements des faits contemporains. Il avait vu se dérouler le drame d'un œil plus ferme qu'il ne semblait appartenir à son âge et à sa condition. Je m'en étonne peu

toutefois. Il me semble en effet que l'aristocratie française devait être, suivant son origine, différemment impressionnée par les modifications survenues dans notre ordre politique. Je comprends à merveille les regrets amers, la longue fidélité, la résistance même désespérée des familles qui devaient à l'affection privée de nos rois leur nom, leurs honneurs, leurs richesses; mais je conçois aussi que celles qui puisaient leur illustration dans les services rendus au pays plutôt qu'à la cour, acceptassent, avec moins de répugnance, des événements qui, d'ailleurs plus forts qu'elles, laissaient encore la France debout. C'est surtout par ces vieilles races patriciennes qui, à la tête des communes ou dans le sein des parlements, s'étaient signalées par une résistance séculaire aux désordres de l'administration et aux envahissements du pouvoir, que devait être jugée avec plus d'indulgence une révolution au travers de laquelle, malgré ses écarts, malgré ses excès, on pouvait entrevoir l'ordre légal comme but suprême du public effort. Dominé plus qu'un autre par ces grands souvenirs de famille, M. Molé ne se croyait donc pas quitte envers le pays. Il s'initiait en silence, par de sérieuses études philosophiques, à la science du gouvernement des peuples, et, dès le commencement de ce siècle, il consignait dans un écrit célèbre le fruit de ses premières méditations. Il ne m'appartient pas d'examiner ici l'ouvrage qu'il fit pa-

raître à cette époque sous le titre d'*Essais de morale et de politique;* je n'en parle que parce que le manuscrit en fut par lui communiqué à M. Joubert. C'était un hommage rendu à la supériorité de cet esprit éminent, hommage dont le retour ne se fit pas attendre. Singulièrement frappé des efforts tentés par un si jeune homme pour rattacher les théories de la liberté aux observations d'une saine psychologie et aux grands principes de religion et de morale que tant de nuages venaient d'obscurcir, M. Joubert paya de conseils utiles la confiance qui lui était donnée; mais comme il ne savait pas se livrer à demi, l'affection vint bientôt à la suite des conseils. Il trouvait d'ailleurs chez M. Molé des qualités qu'il tenait en grande estime : de l'ardeur sans emportement, le culte sincère du devoir, et cette sorte d'austérité qui dénote la pureté de la jeunesse et présage l'incorruptibilité de l'âge mûr; il l'appelait « son Caton de vingt ans. »

A l'époque où cette liaison commençait, une peine profonde vint désoler son âme. Madame de Beaumont, que ses médecins avaient envoyée en Italie, ne tarda pas à y succomber au mal sans remède dont elle était atteinte. Elle mourut à Rome le 4 novembre 1803; et pendant qu'une illustre amitié faisait graver sur sa tombe ce verset de Job souvent répété par elle : « *Quare* « *misero data est lux et vita his qui in amaritudine* « *animæ sunt?* Pourquoi la lumière a-t-elle été don-

« née au misérable et la vie à ceux qui ont le cœur « dans l'amertume? » pendant que les arts s'unissaient à la religion et à la poésie, pour la représenter couchée sur le marbre, et indiquant du doigt, au-dessous du nom de ses proches tombés sous la hache révolutionnaire, cette plainte suprême qu'elle avait acquis le droit de répéter après Rachel : *Quia non sunt*, M. Joubert honora de bien des larmes les funérailles lointaines de l'amie qui lui avait été si chère. La nouvelle du triste événement lui était parvenue à Villeneuve, où il avait coutume de passer la belle saison ; il y resta tout l'hiver suivant, silencieux et comme enveloppé dans sa douleur.

Cependant un autre attachement semblait destiné à remplir le vide que cette mort venait de laisser dans son existence. Madame de Vintimille, avec laquelle il avait déjà commencé de se lier, ne pouvait pas sans doute lui faire oublier madame de Beaumont, car il cultivait ses souvenirs autant que ses amitiés; mais elle réussissait du moins à adoucir ses regrets en y mêlant une affection nouvelle. Une grande bonté de cœur s'unissait chez elle à un esprit très-orné, à un jugement plein de rectitude, et M. Joubert lui trouvait, pour les choses morales, la supériorité qui distinguait madame de Beaumont sous le rapport intellectuel. Il faut bien le rappeler d'ailleurs, quoique assurément madame de Vintimille fût une des femmes qui eussent

le moins besoin d'indulgence, personne n'avait plus que lui le droit de dire : « Quand on aime, c'est le « cœur qui juge; » ou de répéter ce mot singulier et charmant : « Quand mes amis sont borgnes, je les « regarde de profil. » Comme il lui fallait des tendresses entières, des admirations que rien ne vînt amoindrir ou contrarier, il prêtait volontiers aux personnes qu'il aimait tout ce qui manquait à leur perfection. Soit par l'effet de la bienveillance qui lui était naturelle, soit, ainsi qu'il le disait encore, qu'il lui semblât nécessaire de savoir bravement « s'aveugler « pour le bonheur de la vie, » son imagination complaisante effaçait les aspérités de leur caractère, comblait les petites lacunes de leurs bonnes qualités, et, une fois éprise par un point, se laissait éprendre par tous, ainsi qu'un aimant flexible qui suivrait, en s'y attachant, les sinuosités d'une surface inégale. Il y avait d'ailleurs en son âme des trésors de sentiment, une surabondance d'idées dans son esprit, qui lui permettaient d'en céder à mains pleines à ses amis : il se plaisait à les enrichir de son superflu.

Aussi, dès son retour à Paris, devint-il tout naturellement le centre de la société qui, naguère réunie près de madame de Beaumont, s'était, depuis sa mort, un moment dispersée. Son salon remplaça celui de la rue Neuve-du-Luxembourg. Bientôt même les soirées semblèrent trop courtes à ses amis; et, comme il res-

tait d'ordinaire couché jusque vers trois heures de l'après-midi, son lit s'entoura d'auditeurs de plus en plus avides de l'entendre. Je n'essayerai pas de donner une idée du charme de sa parole; ce talent fugitif est un de ceux qui, tout en causant les émotions les plus vives, laissent les traces les moins saisissables. Il résulte de je ne sais quel accord heureux entre l'esprit et la personne, la voix et le regard, le geste et le mot, dont les secrètes harmonies s'évaporent comme des parfums ou des sons : on en jouit, mais on ne le peint pas. Malheureusement le causeur cédait avec un si facile abandon à l'entraînement qu'il communiquait, qu'inquiète gardienne de sa santé, madame Joubert était souvent forcée de lui commander le silence, ou de défendre les approches de son appartement contre l'accès empressé de ses amis. Mais il s'offrait toujours quelque occasion, quelque prétexte d'échapper à cette surveillance. Les abattements revenaient alors, les douleurs de poitrine, les crachements de sang, et c'était à Villeneuve qu'il fallait aller chercher un peu de solitude et de repos. A Villeneuve pourtant d'autres travaux, d'autres soins attendaient M. Joubert. Un doux et perpétuel enthousiasme, cette ardeur sublime et cachée qu'il attribuait à quelques écrivains et dont il était plus qu'eux dominé, continuait de brûler en son âme; le feu couvert succédait à la flamme; la méditation remplaçait les causeries, et je ne sais si

sa santé s'en trouvait beaucoup mieux. Il avait d'ailleurs à entretenir avec ses nombreux amis une correspondance qui devenait l'occasion de nouvelles fatigues, car sa plume, difficile à elle-même, manquait un peu de volubilité. Puis les jeunes ecclésiastiques du voisinage, attirés par l'hospitalité de la famille, venaient emprunter les livres d'une petite bibliothèque formée à leur intention, et aux livres il ne refusait guère de joindre le riche tribut de sa parole et de ses conseils. Puis enfin, quand il prolongeait trop son séjour en Bourgogne, « la petite rue en descendant « à droite » voyait arriver de Paris d'illustres visiteurs qui l'illuminaient tout à coup d'un éclat inaccoutumé. On n'échappe pas à sa destinée; la sienne était de répandre la lumière, de se consumer en éclairant, et, quoi que fît madame Joubert, le flambeau ne s'éteignait pas.

Ainsi s'écoulait cette précieuse vie, partagée entre Paris et la province, entre les méditations de la solitude et les délices de l'amitié, quand la création de l'Université vint, en 1809, imposer à M. Joubert des devoirs inattendus. On sait comment l'empereur, habile, ainsi que tous les hommes puissants, à s'assimiler ce qui se rencontrait de puissant autour de lui, avait appelé M. de Fontanes à la tête de l'instruction publique. Modéré par principes et par position, car il était classique et gentilhomme, M. de Fontanes

n'entendait pas faire à cette situation nouvelle le sacrifice de ses opinions et de ses amitiés. Le vulgaire ne comprend pas toujours la part que prennent les hommes éminents aux vicissitudes de leur pays. Il est prompt à attribuer leurs démarches à je ne sais quels calculs d'ambition ou de cupidité qui flétrissent les meilleures actions et outragent les intentions les plus pures. Pour moi, je ne m'en cache point, j'ai plus de foi dans la dignité humaine, plus de respect pour les hautes intelligences. Il me semble que dans les temps d'agitation politique, alors que les destinées sociales sont livrées aux hasards de la discussion des partis, les esprits élevés se dérobent avec peine au mouvement imprimé à tous les esprits. Ils se passionnent aisément pour la justice et la vérité, telles qu'elles leur apparaissent du moins : ils combattent pour elles; ils en font leur symbole, leur opinion, et quand, par leurs efforts, le jour de la victoire arrive, c'est cette opinion triomphante qui les emporte avec elle au sommet. Tel était, je le crois, le secret de la fortune de M. de Fontanes. Aussi prétendait-il, en se laissant aller à l'élévation qui lui était offerte, ne point se séparer de ses amis, et, après avoir inscrit sur la liste des futurs collaborateurs du grand maître les noms significatifs de MM. de Bonald et de Beausset, il se hâtait d'y joindre celui de M. Joubert. « Ce nom, disait-il à l'empe-« reur, est moins connu que les deux premiers, et

« c'est cependant le choix auquel j'attache le plus « d'importance. M. Joubert, frère du procureur im- « périal de Votre Majesté auprès du tribunal de pre- « mière instance de Paris, est mon ami depuis trente « ans. C'est le compagnon de ma vie, le confident « de toutes mes pensées. Son âme et son esprit sont « de la plus haute élévation. Je m'estimerai heureux « si Votre Majesté veut m'accepter pour sa caution. » Je cite cette note, par hasard retrouvée, comme un témoignage également honorable pour l'homme qui en était l'objet, pour celui qui gardait, au milieu même du triomphe, un tel souvenir de ses amitiés, pour le maître, enfin, qui savait entendre ce simple et noble langage. Du reste, c'était bien par la volonté spontanée du grand maître que M. Joubert prenait rang parmi les inspecteurs généraux et dans le conseil de l'Université. Pour sa part, il n'y avait guère songé, occupé qu'il était de ses études chéries, de sa douce philosophie, des plaisirs simples et vrais qu'il s'était créés au sein de sa famille.

Mais aussitôt que, sans l'avoir désiré, il se vit pour la seconde fois appelé à des fonctions publiques, il y porta l'abnégation et l'ardeur inhérentes à sa nature. La gloire de son ami le plus cher lui paraissait d'ailleurs engagée dans le succès de l'administration à laquelle on venait de l'associer, et son amitié se croyait solidaire de tout ce qui allait être fait. Les fragments

que j'ai pu recueillir de sa correspondance avec M. de Fontanes témoignent assez de sa sollicitude à cet égard. Il entendait que le grand maître fût soigneux du corps enseignant comme un père de famille ; qu'il laissât une douce et longue mémoire de son passage, et que l'administrateur ne demeurât pas au-dessous du poëte. Les petites lettres du matin, les longues causeries de la veillée n'avaient plus guère d'autre objet. Le zèle même pour la bonne direction de l'instruction publique allait si loin parfois, que, fatiguée un soir d'enseignement, de professeurs et de lycées, une femme dont l'esprit va de pair avec le nom, et à laquelle M. Joubert portait un vif attachement, madame de Chateaubriand, s'écriait :

L'ennui naquit un jour de l'*Université*.

Mais la boutade n'empêchait pas les deux interlocuteurs de poursuivre. Le grand maître consultait incessamment son ami sur les hommes, sur les livres, sur les choses. Il le contrariait bien quelquefois par l'adoption de mesures inattendues, car s'il lui était loisible, au salon, de spéculer librement, il avait bientôt, au palais, à compter avec un maître dont la politique ne s'accommodait pas toujours à la philosophie de M. Joubert; mais il écoutait ce dernier du moins avec une déférence amie, et souvent il puisait dans son expé-

rience et sa raison les forces dont il avait besoin pour l'action ou pour la résistance.

Cependant de plus longs séjours à Paris avaient étendu peu à peu le cercle des relations de M. Joubert. Non-seulement il continuait de voir chaque jour mesdames de Chateaubriand, de La Briche, de Vintimille, de Duras, de Lévis et les autres personnes qu'il avait jadis rencontrées chez madame de Beaumont; mais il se liait successivement avec mesdames de Bressieux, de Valory, de Gontaut, de Châtenay, avec le bon M. de Clausel, dont le tempérament religieux et contemplatif ne s'était point encore échauffé aux ardeurs de la discussion parlementaire; avec M. de Féletz, qui se plaignait de l'avoir connu trop tard, et dont il vantait souvent l'ingénieuse polémique, l'atticisme et le sens exquis; avec un de mes parents, le docte et pieux M. de Lacalprade, que je ne puis nommer sans que s'éveille en mon âme un profond sentiment de reconnaissance; avec M. l'abbé Gallard, M. l'abbé Cotteret, depuis évêque de Beauvais, M. de Saint-Surin, M. de Bonald, M. le comte de Sèze, M. Romain de Sèze, son fils, et quelques autres hommes rangés dans la nuance d'opinions que la plupart de ces noms rappellent. Je ne crois pas toutefois qu'à l'époque de la Restauration il ait bien sérieusement partagé les vivacités du cercle qui l'entourait. Il jugeait fort sévèrement les maximes d'État de M. de Bonald, quoiqu'il aimât beaucoup son

caractère et sa personne ; il reprochait, avec une grâce charmante, à M. de Clausel de se laisser détourner, par les tourbillons du moment, de sa primitive et pacifique destination; enfin, écrivant à un Anglais de ses amis, M. Frisell, homme plein de science, que lui avait rendu cher un cœur excellent caché sous des dehors sévères, il disait, au sujet d'un des articles magistraux du *Conservateur :* « Il a fait ici beaucoup « de bruit, et peut-être beaucoup de bien; mais qui « le sait? » A ces indices, et malgré quelques colères passagères dont je rencontre les traces çà et là, il me semble qu'il regardait un peu la politique comme au-dessous de lui quant aux passions qu'elle engendre, comme au-dessus des hommes quant aux règles éternelles et aux forces suprêmes qui la dominent. Il aimait à ne s'en point mêler, et s'irritait de voir à tant de gens la prétention contraire. Mais son irritation était toute philosophique. Ces passions stériles, « ces voracités « sans proie, » ainsi qu'il les avait énergiquement signalées dans une lettre à madame de Beaumont, étaient à ses yeux un mal digne de pitié, une sorte d'infirmité morale qu'il fallait plaindre sans lui subordonner ses affections. Les siennes n'en éprouvaient point d'atteinte, et si quelques amis, comme son jeune parent M. Mérilhou, comme M. Molé, ou mon père lui-même, le visitaient plus rarement, moins attirés peut-être dans un salon qu'envahissaient, en ces derniers

temps, des opinions qui, malgré l'exemple du maître, se montraient peu soucieuses de conciliation, il avait le rare bonheur d'arriver au terme de la vie sans avoir perdu une des amitiés formées pendant la route.

Il me serait doux de m'étendre sur ces liaisons en de plus longs détails; mais la publicité a des bornes qu'il faut savoir respecter : je ne veux pas exposer à l'indifférence de la foule des noms qui nous sont demeurés chers, et je m'arrête, satisfait d'avoir pu montrer M. Joubert encore une fois entouré de ses plus illustres amis. Il m'a semblé que je le devais à plus d'un titre, car si ç'a été la gloire de sa vie d'être aimé d'eux, un jour peut-être ce sera une part de leur gloire d'avoir été aimés de lui. Pouvais-je d'ailleurs raconter une existence où les faits tiennent si peu de place, sans donner le premier rang aux affections qui l'ont occupée? Homme de lettres, je me serais avant tout efforcé de reconstruire par l'analyse l'histoire de cette haute intelligence, j'aurais insisté davantage sur les influences qui l'ont dominée et sur celles qu'elle est destinée à répandre; mais étranger, sinon par les goûts et les travaux de ma jeunesse, du moins par les devoirs qui sont survenus depuis, aux habitudes de la critique littéraire, j'ai dû me borner à retracer les souvenirs dont je vivais environné. Peut-être, pour un grand nombre d'esprits, ne me serai-je point assez éloigné du foyer; peut-être aurai-je retenu l'attention

sur des détails trop familiers pour conserver quelque intérêt au dehors. Mon excuse se trouve dans l'œuvre même de M. Joubert. Parmi ceux qui la liront, il en est sans doute qui ne verront qu'elle; d'autres, plus curieux encore de beaux caractères que de belles pensées, voudront remonter de l'œuvre à l'écrivain. C'est pour ces derniers surtout que j'écris, et j'espère qu'ils ne me sauront pas mauvais gré d'avoir aidé leur recherche en leur ouvrant l'intérieur même de la famille de M. Joubert, seule retraite, après tout, où chaque caractère laisse échapper son dernier mot.

On a vu dans quelles circonstances s'était accompli son mariage. Ne trouvant plus de consolations à offrir à une grande douleur, il avait tendu sa main et on l'avait acceptée. Ainsi s'étaient rapprochés deux caractères que séparaient beaucoup de contrastes. Madame Joubert se distinguait par la fermeté de sa raison et la sagacité de son esprit; mais la tendresse de son âme se déguisait sous une sorte de brusquerie rendue piquante par la promptitude et la netteté de tous ses jugements. On retrouvait en elle quelque chose de sa mère, « cette excellente femme qui, sous une écorce « de rudesse très-remarquable, avait le cœur le plus « compatissant, les mains les plus libérales avec l'air « le plus négatif. » Pendant que M. Joubert, à travers les perspectives d'une imagination charmée, envisageait toutes choses au point de vue poétique, sa com-

pagne, par une de ces bonnes fortunes qu'il faudrait souhaiter à tous les gens de lettres, s'attachait à ne considérer la vie que du côté pratique et journalier. De là s'élevaient entre eux des discussions fréquentes, et qui pourtant n'étaient pas sans grâce, tant ils y apportaient l'un et l'autre de sincérité et de tendresse mutuelle. Il y avait des jours d'ailleurs où, maîtresse d'elle-même comme toutes les femmes fortes, madame Joubert se plaisait à disputer avec son mari de complaisance et d'aimable abandon; c'étaient ceux où la souffrance venait visiter quelqu'un des siens. Il fallait voir alors comme, près du patient, son œil se faisait serein, sa voix caressante et son propos encourageant. Il semblait qu'elle devînt plus heureuse en se sentant nécessaire, et qu'une occasion nouvelle offerte à son dévouement lui rendît les illusions d'une autre époque.

M. Joubert tarda peu à être père. Son journal dira mieux que moi la joie que cet événement jetait en son âme. Qu'on me permette d'en copier quelques lignes :

« 9 avril. Mon fils est né dans la nuit du 8 au 9, à « deux heures un quart après minuit. Qu'il se sou- « vienne un jour des douleurs de sa mère !

« 10 avril. On a présenté l'enfant aux hommes pu- « blics et l'on a fait constater authentiquement son « existence. Au retour, il a été porté chez les amis et « les voisins curieux de le voir. Tous sans doute lui « ont souhaité des jours heureux. Qu'il soit bienveil-

« lant à son tour et s'intéresse au bien des autres!

« 11 avril. J'ai pensé à mon propre bonheur, à « l'état de calme et de paix de l'âme et du corps de « la mère, à la bonne et décente conformation de « l'enfant, qui est un bien inappréciable. Quoique né « d'une mère faible, il est fort assez : sa constitution « est saine : on l'eût levé de terre à Lacédémone.

« Accouchement ne fut jamais plus heureux, ni « allaitement moins difficile. Après tant de craintes si « heureusement démenties, je me suis dit : Réjouis- « toi; j'ai gardé la maison et me suis promené dans « le petit jardin pour me recueillir dans ma joie. »

Ce fils, objet de bien des espérances par les grâces de son premier âge et les succès de sa jeunesse, ne les avait pas toutes remplies. Quand le temps de la maturité était venu, il avait fallu combattre en lui, et l'on avait combattu vainement d'inexplicables bizarreries, un éloignement singulier des voies communes, un dégoût insurmontable pour tout effort utile, toute occupation féconde. Ce n'était pas qu'il ne fût doué d'un esprit distingué, d'une instruction solide et d'un cœur excellent; de vifs sentiments religieux le garantissaient d'ailleurs des mauvaises passions et des écarts qu'elles amènent; mais, frappé d'une sorte d'immobilité morale, il se dérobait, par une résistance inerte, et pourtant opiniâtre, aux soins que son père voulait prendre de ses relations et de son avenir. Dans cette lutte très-

active d'un côté, toute passive de l'autre, ils s'obstinaient mutuellement, d'autant plus malheureux tous les deux que M. Joubert découvrait dans l'intelligence de son fils la promesse de tous les succès, et que la nature de celui-ci, plus puissante que ses résolutions, le retenait, comme une main de fer, dans son inaction fatale. En étudiant plus tard ce caractère étrange, que je me sentais, au surplus, moins disposé à blâmer qu'à plaindre, je me suis demandé souvent s'il n'y avait pas en nous un secret ressort destiné à nous pousser à l'action, qui pouvait être détendu, irrégulier dans son jeu, rebelle à nos volontés mêmes, et qui, en laissant subsister virtuellement toutes nos belles dispositions, leur refusait le moyen de se réaliser dans la pratique. Telle était du moins cette organisation malheureuse. C'était là la douleur de M. Joubert, l'épine cachée sous sa couche. Tout le reste était bonheur autour de lui.

Peu d'années après son mariage, il était parvenu à fixer près de lui le plus jeune de ses frères [1], en l'unissant à la nièce de sa femme. Ils ne formaient ensemble qu'une famille, vivant sous le même toit, réunie à la même table, et confondant, jusqu'à la fin, ses intérêts de fortune dans l'indivision des patrimoines. Il ne m'est

1. M. Arnaud Joubert, né à Montignac (Dordogne), en 1767, premier avocat général, puis conseiller à la Cour de cassation; démissionnaire en 1848, mort à Paris le 20 juillet 1854.

pas permis sans doute de parler avec une égale liberté des deux chefs de cette communauté où le sort m'a depuis donné place. L'un d'eux a disparu; l'autre est près de moi, et des nœuds si étroits nous lient qu'ils retiennent la voix même de la reconnaissance. Je ne saurais m'empêcher de remarquer, cependant, que ce dernier ne devait pas uniquement à la protection commandée par la différence des âges les témoignages de vive affection qu'il recevait de son frère. Il existait entre eux de secrètes sympathies qui, à leur insu peut-être, les unissaient par une chaîne invisible : même amour pour leur mère, amour religieux qui, en dominant leur vie, épurait toutes leurs pensées; même chasteté dans les propos et dans les mœurs; même simplicité dans les goûts; même tempérance dans les vœux; prédilection égale pour les plaisirs de la famille; égale fidélité dans les affections; je ne sais enfin quelle disposition heureuse, au contact de tout ce qui est beau dans la nature ou parmi les hommes, à se remplir de joies douces, intimes et longues. Cette fraternité des âmes ne se laissait pas toujours, il est vrai, deviner à la surface; mais qu'importe, si sous la diversité des formes se déguisaient des impressions communes, si, comme il arrive dans nos accords, quelques dissonances heureuses amenaient, dans l'intimité des deux frères, plus de charme et d'harmonie?

D'autres liens les unissaient d'ailleurs. Non-seule-

ment M. Joubert entourait la compagne de son frère d'un attachement tout paternel; mais il reportait bientôt sur leurs enfants, sur ses jeunes nièces, le besoin d'affections tendres que son fils ne savait pas satisfaire. Il se plaisait à guider leurs travaux; il savait égayer leurs entretiens, et, se faisant enfant avec elles, se mêlait volontiers à leurs jeux. Le penseur y trouvait son compte, il est vrai; car si, pour les esprits vulgaires, la vie se compose d'une trame unique, où les faits s'enchaînent et se succèdent, sans laisser derrière eux autre chose que le stérile souvenir de leur passage, pour les esprits distingués elle se divise en deux parts : l'une extérieure et agissante, l'autre intime et réfléchie, où les faits viennent se déposer et germent en pensées fécondes. Ainsi la candeur de deux jeunes filles, tenues par la sollicitude d'une mère pleine de sagacité, de vertus et d'abnégation, à l'abri de tous les souffles impurs, n'était pas perdue pour le philosophe; et quand, vers la fin de sa vie, il dévoilait avec tant d'art les mystères *de la pudeur*, c'était à elles, à leurs âmes naïves, qu'il en dérobait silencieusement la confidence. Peut-être ai-je le droit de leur rendre ici la part qu'elles ont eue dans l'essai merveilleux tenté par M. Joubert, moi qui les ai si bien connues, ces nobles âmes, et qui leur ai dû de comprendre l'œuvre qu'elles avaient inspirée.

Les années s'écoulaient rapides au sein de cette fa-

mille heureuse, épargnée jusque-là par le sort. L'heure vint pourtant où il fallut se séparer. Dans les premiers mois de l'année 1824, les indispositions habituelles de M. Joubert se montrèrent plus graves et plus longues; l'équilibre longtemps maintenu entre toutes ses faiblesses se rompit; sa poitrine s'engagea, et bientôt le docteur Beauchêne, son vieil ami, présagea avec douleur une fin que son art ne pouvait plus conjurer. Lui-même sentit sans doute que le moment suprême approchait, car, saisissant encore une fois son crayon, il inscrivit sur son journal ces derniers mots, rapide analyse de sa vie, de ses travaux et de ses espérances :

« 22 mars 1824. Le vrai, le beau, le juste, le saint! »

A partir de ce jour, tous les symptômes se précipitèrent, et le 4 mai suivant, muni de la nourriture sacrée au milieu de sa famille en larmes, il remonta vers les célestes demeures d'où il semblait n'être que pour un moment descendu.

A deux années de là, l'irréparable vide qu'il avait laissé parmi les siens me fut révélé par un mot dont j'ai gardé le souvenir. Je venais, après un long séjour en Espagne, mêler mes condoléances aux regrets de sa famille : « Hélas! » me dit l'aînée de ses nièces, d'une

voix contenue, mais où vibrait toute sa douleur, « la « gloire de notre maison est éteinte !... » Cette gloire pouvait revivre cependant, car la mission jadis conseillée par M. de Fontanes et devinée par M. Molé avait été remplie. M. Joubert, en mourant, avait laissé des manuscrits dont son fils conservait le dépôt. Malheureusement il fallait, pour les mettre en lumière, une détermination au-dessus des forces de ce dernier, un long et difficile travail, par lui toujours promis et malgré nous toujours différé. Plusieurs fois, à son défaut, M. Joubert, mon beau-père, avait voulu l'entreprendre. Il s'y était engagé même dans une notice touchante, distribuée aux amis de son frère, quelque temps après sa mort, et à laquelle j'ai emprunté plusieurs des faits consignés ici. Mais, longtemps arrêté par les promesses qu'il recevait de son neveu d'une prochaine mise en œuvre, il fut détourné plus tard du soin de s'en occuper personnellement, d'abord par de profondes douleurs domestiques, et bientôt par des atteintes graves et répétées dans sa santé. Ce ne fut qu'en 1838 que la veuve de M. Joubert, après avoir perdu son fils, et sentant elle-même sa fin prochaine, résolut de déposer dans le sein de la famille et de l'amitié un durable témoignage du passage de son mari. A sa prière, M. de Chateaubriand ne dédaigna pas la mission de recueillir en un volume les pensées de l'ami qu'il avait pleuré avec elle. Il écrivait à madame la comtesse

Christine de Fontanes, occupée dans le même temps d'une édition des œuvres de son père :

« Tandis que vous érigez un monument funèbre, « moi, Madame, je rassemble les pensées du plus an- « cien ami de votre père. Elles ne sont point destinées « à voir le jour. La veuve de M. Joubert semble pé- « nétrée du sentiment que j'exprimais en parlant de « lui dans mon *Essai sur la Littérature anglaise :* « Un homme fut mon ami et l'ami de M. de Fontanes. « Je ne sais si au fond de sa tombe il me saura gré de « révéler la noble et pure existence qu'il a cachée. « Quelques articles qu'il ne signait pas ont seule- « ment paru dans diverses feuilles publiques. Qu'il soit « permis à l'amitié d'en citer de courts fragments. « C'est le seul vestige des pas qu'un talent solitaire « et ignoré a laissés sur le rivage en traversant la « vie.

« Je rencontre à chaque instant dans les ébauches « de M. Joubert des choses adressées à M. de Fon- « tanes, et que celui-ci n'a pas connues. Ces confi- « dences d'un ami à un ami, l'un et l'autre absents « pour jamais; ces pensées testamentaires recueillies « sur des morceaux de papier destinés à périr, m'of- « frent une complication de tristesses d'une puissance « extraordinaire. L'antiquaire déchiffre avec moins de

« religion les manuscrits d'Herculanum que je n'étudie « les secrets d'une double amitié, conservés sous des « cendres.

« Tels sont mes travaux, Madame. J'écoute derrière « moi mes souvenirs, comme les bruissements de la « vague sur une plage lointaine. En me promenant « quelquefois dans les bois, ces vers du *Jour des Morts* « me reviennent en mémoire :

« D'un ami qui n'est plus la voix longtemps chérie
« Me semble murmurer dans la feuille flétrie.

« Mais, hélas! j'ai tant de regrets que je ne sais « auquel entendre. Resté le dernier, je m'occupe à « tout arranger dans la maison vide, à fermer les « portes et les fenêtres. Ces pieux devoirs une fois « remplis, si mes amis, lorsque je les irai rejoindre, « me demandent ce que je faisais, je leur répondrai : « Je pensais à vous. » Il y aura bientôt entre eux et « moi communauté de poussières après union de « cœurs. »

Le livre ne tarda point à paraître, car l'illustre éditeur sentait qu'une vieille amie mourante attendait de sa main généreuse le legs d'adieu destiné à ses amis. Il s'était empressé d'y joindre ce court avertissement :

« Paris, 8 septembre 1838.

« J'ai lu ces mots dans les fragments de M. Joubert : « Le ver à soie file ses coques et je file les miennes; « mais on ne les dévidera pas. »

« Si; je les ai dévidées : j'ai séparé les sujets con- « fondus sur des chiffons de papier. Toutefois je n'ai « pas trop multiplié les *titres*, pour laisser au penseur « une partie de la variété de ses pensées. On verra « par la beauté de ces pages ce que j'ai perdu et ce « que le monde a perdu. On peut ne pas être de l'avis « de Joubert; mais voulez-vous connaître la puissance « de son génie? Jamais pensées n'ont excité de plus « grands doutes dans l'esprit, n'ont soulevé de plus « hautes questions et préoccupé davantage. La veuve « de M. Joubert n'a fait imprimer les méditations de « son mari que pour elle; elle aurait craint, en les « publiant, d'offenser la gloire qui a tant recherché « l'obscurité. Madame Joubert m'a chargé de rendre « les derniers devoirs à l'âme de mon ami. Il y a déjà « quatorze ans que j'ai accompagné le corps de cet « ami au dernier asile : les pensées de M. Joubert « vont reposer dans la vie comme ses cendres repo- « sent dans la mort.

« On trouve dans mes ouvrages une lettre en date

« de Turin, 17 juin 1803, adressée à M. Joubert ; « l'*Essai sur la Littérature anglaise* renferme quelques détails relatifs à mon ami, et j'avais écrit dans « le *Journal des Débats*, le 8 mai 1824, ce peu de « lignes au moment où le rare et excellent homme « venait de quitter la terre :

8 mai 1824.

« M. Joubert aîné, conseiller honoraire de l'Université, et le plus ancien ami de M. de Fontanes, vient « de mourir. Né avec des talents qui l'auraient pu « rendre célèbre comme son illustre ami, il a préféré « passer une vie inconnue au milieu d'une société « choisie ; elle a pu seule l'apprécier. C'était un de ces « hommes qui attachent par la délicatesse de leurs « sentiments, la bienveillance de leur âme, l'égalité « de leur humeur, l'originalité de leur caractère, « par un esprit vif et éclairé, s'intéressant à tout « et comprenant tout. Personne ne s'est plus oublié « et ne s'est plus occupé des autres. Celui qui déplore aujourd'hui sa perte ne peut s'empêcher de « remarquer la rapidité avec laquelle disparaît le « peu d'hommes qui, formés sous les anciennes « mœurs françaises, tiennent encore le fil des traditions d'une société que la révolution a brisée. M. Joubert avait de vastes connaissances. Il a laissé un

« manuscrit à la manière de Platon, et des maté-
« riaux historiques. On ne vit dans la mémoire du
« monde que par des travaux pour le monde; mais
« il y a d'autres souvenirs que l'amitié conserve, et
« elle ne fait ici mention des talents littéraires de
« M. Joubert qu'afin d'avoir le droit d'exprimer pu-
« bliquement ses regrets [1].

« CHATEAUBRIAND. »

Dire le succès de ce recueil, ce ne serait que répéter

1. Il faut encore rapporter ici ce qu'a dit, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, sur le compte de M. Joubert, l'illustre ami resté dans tous les temps si fidèle à sa mémoire. C'est le complément nécessaire des citations qu'on vient de lire.

« 1801. ..... Je me rendais chaque soir chez elle (madame de Beaumont), avec ses amis et les miens, M. Joubert, M. de Fontanes, M. de Bonald, M. Molé, M. Pasquier, M. Chênedollé, hommes qui ont occupé une place dans les lettres et dans les affaires.

« Plein de manies et d'originalité, M. Joubert manquera éternellement à ceux qui l'ont connu. Il avait une prise extraordinaire sur l'esprit et sur le cœur, et quand une fois il s'était emparé de vous, son image était là comme un fait, comme une pensée fixe, comme une obsession qu'on ne pouvait plus chasser. Sa grande prétention était au calme, et personne n'était aussi troublé que lui; il se surveillait pour arrêter ces émotions de l'âme qu'il croyait nuisibles à sa santé, et toujours ses amis venaient déranger les précautions qu'il avait prises pour se bien porter, car il ne pouvait s'empêcher d'être ému de leur tristesse ou de leur joie : c'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres. Afin de retrouver des forces, il se croyait souvent obligé de fermer les yeux et de ne point parler pendant des heures entières. Dieu sait quel bruit et quel mouvement se passaient

le grand nom inscrit à sa première page. Sous le charme d'un pareil talisman, le cercle étroit auquel le livre était d'abord destiné ne tarda pas à s'étendre. On se passait de main en main les rares exemplaires d'un tirage peu nombreux; des lectures et des copies en étaient faites dans les salons; les journaux français et étrangers en imprimaient de longs fragments; enfin un écrivain de qui de M. de Chateaubriand a dit: « Ce génie merveilleu- « sement doué qui, par une condescendance charmante

intérieurement pendant ce silence et ce repos qu'il s'ordonnait! M. Joubert changeait à chaque moment de diète et de régime; vivant un jour de lait, un autre jour de viande hachée, se faisant cahoter au grand trot sur les chemins les plus rudes, ou traîner au petit pas dans les allées les plus unies. Quand il lisait, il déchirait de ses livres les feuilles qui lui déplaisaient, ayant de la sorte une bibliothèque à son usage, composée d'ouvrages évidés renfermés dans des couvertures trop larges.

« Profond métaphysicien, sa philosophie, par une élaboration qui lui était propre, devenait peinture ou poésie; Platon à cœur de la Fontaine, il s'était fait l'idée d'une perfection qui l'empêchait de rien achever. Dans des manuscrits trouvés après sa mort, il dit: « Je suis comme une harpe éolienne, qui rend quelques beaux sons et qui n'exécute aucun air. » Madame Victorine de Châtenay prétendait qu'*il avait l'air d'une âme qui avait rencontré par hasard un corps et qui s'en tirait comme elle pouvait*: définition charmante et vraie.

« Nous riions des ennemis de M. de Fontanes. . . . . .

. . . . . .

« Qu'est-il arrivé de cette société? Faites donc des projets, rassemblez des amis, afin de vous préparer un deuil éternel! Madame de Beaumont n'est plus, Joubert n'est plus, Chênedollé n'est plus, madame de Vintimille n'est plus. Autrefois, pendant les vendanges, je visitais à Villeneuve M. Joubert : je me promenais avec lui sur les

« et une rare souplesse, s'applique, comme il lui plaît, « au talent des autres, et leur prête ou sait en tirer des « grâces qu'on n'avait point aperçues, » M. Sainte-Beuve, ému aux accents d'une âme en parenté avec la sienne, publia dans la *Revue des Deux Mondes* un de ces jugements délicats, véritables révélations pour les esprits habiles à les bien écouter. A ces éloges, il est vrai, se mêlaient quelques observations, distribuées avec la modération bienveillante qui est un des caractères de l'in-

côteaux de l'Yonne ; il cueillait des oronges dans les taillis et moi des veilleuses dans les prés. Nous causions de toutes choses et particulièrement de notre amie, madame de Beaumont, absente pour jamais : nous rappelions le souvenir de nos anciennes espérances. Le soir nous rentrions dans Villeneuve, ville entourée de murailles décrépites du temps de Philippe-Auguste, et de tours à demi rasées du haut desquelles s'élevait la fumée de l'âtre des vendangeurs. Joubert me montrait de loin sur la colline un sentier sablonneux au milieu des bois, et qu'il prenait lorsqu'il allait voir sa voisine cachée au château de Passy pendant la Terreur.

« Depuis la mort de mon cher hôte, j'ai traversé quatre à cinq fois le Sénonais. Je voyais du grand chemin les coteaux : Joubert ne s'y promenait plus ; je reconnaissais les champs, les vignes, les petits tas de pierres où nous avions accoutumé de nous reposer. En passant dans Villeneuve, je jetais un regard sur la rue déserte et sur la maison fermée de mon ami. La dernière fois que cela m'arriva, j'allais en ambassade à Rome. Ah ! s'il eût été à ses foyers, je l'aurais emmené à la tombe de madame de Beaumont ! Il a plu à Dieu d'ouvrir à M. Joubert une Rome céleste, mieux appropriée encore à son âme platonique devenue chrétienne. Je ne le rencontrerai plus ici-bas : *Je m'en irai vers lui ; il ne reviendra pas vers moi.* (PSALM.) »

(*Mémoires d'outre-tombe*, édit. de 1849, tome IV, p. 17 et suiv.)

génieux critique. Il avait remarqué des répétitions, des erreurs de copiste ou d'imprimeur, quelques pensées obscures, quelques autres trop connues, certains chapitres surchargés de matières, certaines divisions omises et regrettables; mais, par-dessus tout, il se plaignait qu'une telle œuvre demeurât enfermée dans la confidence d'une demi-publicité; il demandait qu'une édition nouvelle la mît à la portée des esprits d'élite qu'elle devait charmer.

Moi-même, je l'avouerai, je pensais avec lui que tant de trésors ne devaient pas rester enfouis. J'essayais lentement de découvrir la pensée de M. Joubert sur tous les grands sujets abordés par sa méditation, de dégager son opinion dernière, sa doctrine, si je puis dire, des variations que le temps, l'âge ou la fantaisie avaient amenées. Je cherchais si un ordre aussi rigoureux que le permettaient la nature de l'ouvrage, ne lui donnerait pas, comme enseignement philosophique et littéraire, un mérite, une utilité de plus, et s'il ne me serait pas possible d'en tirer, ne fût-ce que pour mes enfants, pour moi-même, la pensée testamentaire dont M. de Chateaubriand avait parlé, sorte de code domestique qui perpétuerait au milieu de nous les souvenirs et les leçons du foyer. Durant cette tentative, madame Joubert nous avait été enlevée, après avoir vu s'échapper au loin le nom modeste qu'elle avait cru tenir caché. Le secret en était désormais connu, et chaque jour je découvrais, dans les

manuscrits que la mort venait de nous livrer, des sources non explorées, des cartons entiers dont on ne s'était point occupé, des lettres, des essais, des brouillons qui pouvaient faire la gloire d'une œuvre toute nouvelle. Au milieu de ces matériaux jusque-là négligés, une révélation inattendue, mais décisive, s'offrait à moi. M. Joubert avait écrit à la hâte, probablement vers la fin de sa vie, une note demeurée incomplète et que je transcris néanmoins, comme un témoignage de ses volontés dernières : « Si je meurs et que je laisse quelques pensées « éparses sur des objets importants, je conjure, au nom « de l'humanité, ceux qui s'en verront les dépositaires « de ne rien supprimer de ce qui s'éloignera des idées « reçues. Je n'aimai pendant ma vie que la vérité ; j'ai « lieu de penser que je l'ai vue sur bien de grands objets ; « peut-être un de ces mots que j'aurai jetés à la hâte... » Il n'achevait pas ; mais en fallait-il davantage pour prouver qu'il avait compté sur l'avenir ? Si la force, la santé, le temps lui avaient manqué, il n'avait point désespéré du moins du zèle de quelque éditeur posthume. La fortune sans doute ne l'avait pas trahi ; une amitié généreuse venait d'exaucer splendidement son dernier vœu, et désormais son œuvre était garantie de l'oubli. Cependant elle n'était pas sauvée tout entière. Après l'association du nom fameux qui devait protéger le sien contre l'abolition du temps, il restait à accomplir une tâche de minutieuses recherches, d'attentive restauration, un

travail de mosaïque littéraire qu'une longue patience et un dévouement pieux pouvaient seuls accepter. Cette mission, peut-être au-dessus de mes forces, me semblait du moins faire partie de mes devoirs; encore souffrant à cette époque, mon beau-père voulait bien la remettre à mon zèle. Il désirait de voir mon nom se rattacher au sien par un lien de plus. Je ne pouvais donc hésiter.

Les manuscrits de M. Joubert se divisaient en deux parties distinctes: d'un côté, des feuilles détachées, couvertes d'ébauches et jetées sans ordre dans quelques cartons; de l'autre, une suite de petits livrets, au nombre de plus de deux cents, où il avait inscrit, jour par jour, ses réflexions, ses maximes, l'analyse de ses lectures et les événements de sa vie. Cette dernière partie, véritable journal que, pendant plus de trente années, madame Joubert avait vu aux mains de son mari, était la seule dont elle eût jugé nécessaire de réunir les éléments. Mais les pensées n'y sont écrites qu'au crayon; des renvois, des lacunes, des abréviations fréquentes, un inexprimable désordre en rendent l'intelligence, la lecture même extrêmement pénibles. Souvent la phrase n'est qu'indiquée; la conséquence arrive sans les prémisses; le trait est lancé vers un but inconnu. Souvent aussi, en relisant d'anciens cahiers, l'auteur complète ou modifie sa pensée sur le livret courant, sans retoucher aux mots passés, sans indiquer la relation des mots présents. Il écrit le jour, il écrit la nuit, Au lit ou de-

bout, dans son cabinet ou pendant ses promenades, à pied ou en voiture, il a toujours avec lui son petit crayon d'or, son petit cahier, et ses impressions y sont consignées avec une constance qui ne se dément jamais, mais sans suite, sans prétention, sans le moindre souci d'un regard étranger. Ainsi s'étaient amassées d'immenses richesses que ne devait pas mettre en œuvre la main qui les avait rassemblées. « Mes idées ! » s'écriait M. Joubert, « c'est la maison pour les loger qui me coûte à bâtir !» Elle lui coûtait tant qu'il ne la bâtit pas. Sa vie s'écoula à songer. Il colora de l'éclat de son imagination ou de sa parole tout ce qui s'offrit à sa réflexion ou à son regard. Il jeta sur toutes choses les vives lumières d'un esprit à la fois scintillant et profond; mais là s'arrêta son action. Peut-être le livre qu'il méditait était-il impossible à ses efforts; peut-être cet élan de tous les moments vers une perfection idéale et suprême avait-il porté sa pensée si haut, qu'il ne pouvait plus descendre aux pratiques du métier littéraire. Il y a, en effet, dans les livres une pâte, si je puis dire, vulgaire et sans saveur, qui sert de lien aux idées de l'écrivain, un métal plus ou moins précieux où s'enchâssent les diamants et les perles. Lui, dédaignait de s'en servir, et je crois qu'à force de dédain il s'en était rendu l'usage impossible. « J'ai voulu me passer des « mots, » disait-il, « les mots se vengent par la difficulté. » Cela était vrai, en un certain sens du moins,

vrai pour ces mots, sans valeur propre, avec lesquels l'écrivain s'amuse, en attendant l'idée, ou s'occupe à cimenter les blocs de son édifice. Quant à ceux qui tiennent la pensée enfermée en leur sein, on verra s'il savait l'en faire jaillir, s'ils étaient soumis à la voix du maître !

Cependant je les recueillais un à un, ces mots précieux qu'il s'était contenté de jeter sur le papier, comme pour les faire rouler à loisir, les mirer à l'entour et voir briller leurs feux; je les reportais sur des feuillets égaux, immense jeu de cartes auquel j'essayais, en tâtonnant, de donner un classement méthodique; je cherchais parmi les redites la version la plus heureuse; je rapprochais les membres souvent épars d'une pensée que le premier jet n'avait pas fournie tout entière; je contrôlais l'une par l'autre les assertions contradictoires, m'efforçant de démêler celle qui, conforme au génie de l'auteur, devait seule survivre à l'analyse. En un mot, après m'être placé, autant qu'il dépendait de ma faiblesse, au point de vue qui avait été le sien, j'agissais comme il me semblait qu'il eût agi si, la patience succédant à la fécondité, il eût employé quelques dernières années à coordonner les matériaux amassés pendant le reste de sa vie.

Et ce n'était pas seulement aux livrets communiqués à M. de Chateaubriand que je demandais de révéler M. Joubert tout entier. J'avais entre les mains ces car-

tons pleins d'ébauches que, depuis sa mort, on n'avait point ouverts, et dont il suffisait, en quelque sorte, de secouer la poussière, pour en faire sortir des chefs-d'œuvre. C'est là que j'ai trouvé, outre une foule d'aperçus nouveaux, presque tous les morceaux de quelque étendue qui figurent dans le recueil, séparément ou mêlés aux pensées. Toutefois j'y ai vainement cherché la trace d'articles anonymes insérés dans les journaux du temps. J'ai lieu de penser qu'il n'en a point écrit; et mon opinion se fonde non-seulement sur le témoignage d'un homme qui l'avait vu arriver à Paris, et qui n'a pas cessé, jusqu'à la fin, d'entretenir avec lui d'étroites relations, M. le chevalier de Langeac, mais sur la nature même de son esprit et de son talent. « Le ciel, » disait-il, « n'a mis dans mon intelligence que des rayons, et « ne m'a donné pour éloquence que de beaux mots. Je « suis, comme Montaigne, impropre au discours con- « tinu. » Il avait contracté, en effet, une telle habitude de procéder par pensées isolées, par couplets, pour ainsi dire, qu'il n'a même jamais réuni en une seule trame les lambeaux des pièces de quelque haleine insérés dans cette édition. C'est moi qui, adoptant la leçon qui me paraissait la meilleure, parmi de nombreuses copies de ces parcelles, ai rapproché en faisceaux les rayons jusque-là demeurés épars.

Sa correspondance était le travail le plus suivi qui lui eût survécu, en même temps que le reflet le plus

fidèle de sa personnalité. Les pensées auront sans doute un grand prix, aux yeux des hommes qui attachent quelque valeur à la nouveauté des aperçus, à la finesse des expressions, à l'éclat des images. Elles offriront aux esprits délicats une abondante et délicieuse pâture; mais les lettres de M. Joubert montrent de plus près encore l'aménité de son âme, son dévouement à l'amitié, sa philosophie sereine et naïve. Je ne sais quelles exhalaisons embaumées de douceur et de paix semblent s'échapper de leurs pages. Il y a là bien plus que le souvenir et le culte de l'antiquité; j'ai cru y retrouver l'antiquité elle-même se reproduisant, par un caprice du hasard, sous une plume contemporaine, et j'en ai recherché les débris avec l'empressement curieux qu'on mettait à découvrir quelques épîtres égarées de Pline ou de Cicéron. Mon insistance a pu même, j'ai lieu de le craindre, paraître incommode à quelques-uns de ses amis. Qu'ils reçoivent ici ou mes remercîments ou mes excuses. J'obéissais, en les fatiguant de ma prière, à un besoin impérieux, celui de montrer sous un aspect de plus cette nature d'élite jetée sur la terre comme un modèle, et qui demeurera désormais un des plus rares ornements du siècle où elle a paru.

Maintenant ma tâche est accomplie. J'y ai consacré, pendant trois années, tous les intervalles de loisir que me laissaient des fonctions laborieuses, car j'avais à compenser par la longueur du temps l'inhabileté de

l'ouvrier; mais je serais payé deux fois si l'on m'en savait quelque gré. N'est-ce point assez d'avoir profité le premier du bien que M. Joubert voulait faire, lorsque, plus ambitieux d'utilité que de gloire, il s'écriait : « Je ne suis plus qu'un tronc retentissant, mais qui-« conque s'assied à mon ombre et m'entend devient « plus sage? » Si la longue halte que je viens de faire sous cet abri protecteur a laissé pénétrer plus de clartés dans mon esprit, plus de bonne volonté dans mon âme, plus de repos dans ma vie, qu'ai-je à demander encore à la fortune?..... Il ne me reste qu'à contempler en silence les âmes privilégiées qui, sachant le comprendre à leur tour, s'élèveront avec lui sur les hauteurs où la voix des passions expire, où tous les nuages se dissipent, et tous les horizons s'étendent.

PAUL DE RAYNAL.

# JUGEMENTS LITTÉRAIRES

# SUR M. J. JOUBERT

## I

## M. SAINTE-BEUVE

M. Sainte-Beuve a parlé souvent de M. Joubert; il a parlé de lui notamment à l'occasion de ses illustres amis, M. de Chateaubriand, M. de Fontanes, M. de Chênedollé; et il l'a souvent cité : car les *Pensées* sont devenues une sorte de monnaie courante à l'usage des esprits les plus distingués. Il lui a surtout consacré deux articles étendus, le premier en 1838, à propos de la première publication restreinte, faite par les soins de la veuve de M. Joubert et de M. de Chateaubriand[1]; le second en 1850, lors de la réimpression de l'édition plus complète qui avait été publiée en 1842 par M. Paul de Raynal[2]. Nous sommes autorisés à donner des extraits étendus de ces deux appréciations si pleines de goût, et où, suivant son usage, M. Sainte-Beuve, toujours habile à mettre en relief les physionomies littéraires, a multiplié les citations et les a choisies avec le tact qu'il possède à un merveilleux degré.

On se rappelle que le volume de 1838, tiré à un petit nombre d'exemplaires, n'avait pas été mis en vente et n'avait été distribué qu'à des amis de la famille. Il fit cependant quelque bruit : et M. Sainte-Beuve s'empressa d'informer le public de cette nouveauté dont un certain mystère semblait encore rehausser le prix. Naturellement, les citations furent plus nombreuses que jamais, puisqu'on parlait au public d'un livre dont l'accès lui était alors interdit.

Cette première notice commence ainsi :

Bien que les *Pensées* de l'homme remarquable dont le nom apparaît dans la critique pour la première fois ne

1. Voir la notice de M. Paul de Raynal, p. LXXX.

2. Ces deux appréciations ont été recueillies, l'une dans les *Portraits littéraires*, t. II, p. 300; l'autre dans les *Causeries du Lundi*, t. I, p. 158.

maintenant pour cela, en ouvrant son volume au hasard, d'avoir lu. Sur quantité de points qui reviennent sans cesse, sur bien des thèmes éternels, on ne saurait dire mieux ni plus singulièrement que lui : « Il n'y a pas, pense-t-il, de musique plus agréable que les *variations* des airs connus. » Or, ses *variations*, à lui, mériteraient bien souvent d'être retenues comme définitives. Sa pensée a la forme comme le fond, elle fait image et *apophthegme*. Espérons, à tant de titres, qu'elle aura cours désormais, qu'elle entrera en échange habituel chez les meilleurs, et enfin qu'il vérifiera à nos yeux sa propre parole : « Quelques mots dignes de mémoire peuvent suffire pour illustrer un grand esprit. »

Lorsque M. Sainte-Beuve consacra à M. Joubert une seconde notice dans les *Causeries du Lundi*, l'édition plus complète de 1842 était depuis assez longtemps épuisée, et une réimpression était devenue nécessaire et venait de paraître :

La première fois que je parlai de M. Joubert, j'eus à répondre à cette question, qu'on était en droit de m'adresser : Qu'est-ce que M. Joubert ? Aujourd'hui on ne fera plus cette question. Quoiqu'il ne soit pas de ces écrivains destinés jamais à devenir populaires, la publication première de ses deux volumes de Pensées et de Lettres, en 1842, a suffi pour le classer, dès l'abord, dans l'estime des connaisseurs et des juges; il ne s'agit que d'étendre un peu le cercle de ses lecteurs aujourd'hui.

. . . . . .

Ce fut un de ces heureux esprits qui passent leur vie à penser, à converser avec leurs amis, à songer dans la solitude, à méditer quelque grand ouvrage qu'ils n'accompliront jamais et qui ne nous arrive qu'en fragments. Ces fragments, par leur qualité et malgré quelques défauts d'une pensée trop subtile, sont assez distingués cette fois pour que l'auteur mérite de vivre dans la mémoire future. M. Joubert fut en

son temps le type le plus délicat et le plus original de cette classe d'honnêtes gens, comme l'ancienne société seule en produisait, spectateurs, écouteurs sans ambition, sans envie, curieux, vacants, attentifs, désintéressés et prenant intérêt à tout, le véritable *amateur* des belles choses. « Converser et connaître, c'était en cela surtout que consistait, selon Platon, le bonheur de la vie privée. » Cette classe de connaisseurs et d'amateurs, si faite pour éclairer et pour contenir le talent, a presque disparu en France depuis que chacun y fait un métier. « Il faut, disait M. Joubert, toujours avoir dans la tête un coin ouvert et libre, pour y donner une place aux opinions de ses amis, et les y loger en passant. Il devient réellement insupportable de converser avec des hommes qui n'ont, dans le cerveau, que des cases où tout est pris, et où rien d'extérieur ne peut entrer. Ayons le cœur et l'esprit hospitaliers. » Mais allez donc aujourd'hui demander l'hospitalité intellectuelle, l'accueil pour vos idées, pour vos aperçus naissants, à des esprits pressés, affairés, tout remplis d'eux-mêmes, vrais torrents tout bruissants de leurs propres pensées! M. Joubert, dans sa jeunesse, venu de sa province du Périgord à Paris, en 1778, à l'âge de vingt-quatre ans, y trouva ce qu'on n'y trouve plus aujourd'hui; il y vécut comme on vivait alors: il *causa*. Ce qu'il fit en ces années de jeunesse peut se résumer en ce seul mot. Il causa donc avec les gens de lettres en renom; il connut Marmontel, La Harpe, d'Alembert; il connut surtout Diderot, le plus accueillant par nature et le plus hospitalier des esprits. L'influence de ce dernier sur lui fut grande, plus grande qu'on ne le supposerait, à voir la différence des résultats. Diderot eut, certes, en M. Joubert un singulier élève, un élève épuré, finalement platonicien et chrétien, épris du beau idéal et du saint, étudiant et adorant la piété, la chasteté, la pudeur, ne trouvant, pour s'exprimer sur ces nobles sujets, aucune forme assez éthérée, aucune expression assez lumineuse. Pourtant ce n'est que par ce contact de Diderot qu'on s'explique bien en M. Joubert la naissance, l'inoculation de certaines idées si neuves, si har-

dies alors, et qu'il rendit plus vraies en les élevant et en les rectifiant. M. Joubert eut sa période de Diderot dans laquelle il essaya tout; plus tard il choisit. De tout temps, même de bonne heure, il eut du tact; le goût ne lui vint qu'ensuite. « Le bon jugement en littérature, disait-il, est une faculté très-lente, et qui n'atteint que fort tard le dernier point de son accroissement. » Arrivé à ce point de maturité, M. Joubert rendait encore à Diderot cette justice qu'il y a bien plus de *folies de style* que de *folies d'idées* dans ses ouvrages. Ce fut surtout en matière d'art et de littérature qu'il lui dut l'éveil et l'initiation. Mais, en tombant dans une âme si délicate et si légère, ces idées de réforme littéraire et de régénération de l'art qui, chez Diderot, avaient conservé je ne sais quoi de bourgeois et de prosaïque, de fumeux et de déclamatoire, s'éclaircirent et s'épurèrent, revêtirent un caractère d'idéal qui les rapprocha insensiblement de la beauté grecque; car c'était un Grec que M. Joubert, c'était un Athénien touché de la grâce socratique : « Il me semble, disait-il, beaucoup plus difficile d'être un moderne que d'être un ancien. » Il était surtout un ancien en ce qu'il avait le sentiment calme, modéré; il ne voulait pas qu'on forçât les effets, qu'on appuyât outre mesure. Il demandait un agrément vif et doux, une certaine joie intérieure, perpétuelle, donnant au mouvement et à la forme l'aisance et la souplesse, à l'expression la clarté, la lumière et la transparence.

. . . . . .

Ainsi donc, vers l'époque de 89, il y avait en France un homme déjà fait, âgé de trente-cinq ans, qui avait huit ans de plus qu'André Chénier, quatorze ans de plus que Chateaubriand, et qui eût été tout préparé à les comprendre, à les unir, à leur donner des excitations et des vues, à les mettre à même chacun d'étendre et de compléter leur horizon. Ce fut le rôle, en effet, de M. Joubert auprès de M. de Chateaubriand, qu'il connut en 1800, dès le retour de celui-ci de Londres. M. de Chateaubriand, à ce beau moment de sa vie

(ce beau moment, pour moi, est le moment littéraire, et s'étend depuis *Atala*, par *René*, par *les Martyrs*, jusqu'au *Dernier des Abencerrages*), M. de Chateaubriand eut alors, comme poëte, un bonheur que bien peu obtiennent : il rencontra deux amis, deux critiques à part, Fontanes et Joubert, faits tout exprès pour lui, pour l'avertir ou pour le guider. On n'a ordinairement qu'un ange gardien, il en eut deux alors : l'un tout à fait gardien, Fontanes, le contenant en particulier, le défendant au besoin devant tous, le couvrant du bouclier dans la mêlée ; l'autre plutôt excitant et inspirateur, M. Joubert, celui-ci l'enhardissant à demi-voix, ou lui murmurant de doux avis dans une contradiction pleine de grâce. La meilleure, la plus fine critique à faire sur les premiers et grands ouvrages littéraires de M. de Chateaubriand, se trouverait encore dans les Lettres et les pensées de M. Joubert.

. . . . . .

C'est quand il revient à parler des mœurs et des arts, de l'antiquité et du siècle, de la poésie et de la critique, du style et du goût, c'est sur tous ces sujets qu'il nous plaît et nous charme, qu'il paraît nous avoir ajouté une part notable et neuve au trésor de ses devanciers les plus excellents. Le goût, pour lui, est *la conscience littéraire de l'âme*. Pas plus que Montaigne, il n'aime le style *livrier* ou *livresque*, celui qui sent l'encre et qu'on n'a jamais que la plume à la main : « Il faut qu'il y ait, dans notre langage écrit, de la voix, de l'âme, de l'esprit, du grand air, des mots qui subsistent tout seuls, et qui portent avec eux leur place. » Cette vie qu'il demande à l'auteur, et sans laquelle le style n'existe que sur le papier, il la veut aussi dans le lecteur : « Les écrivains qui ont de l'influence ne sont que des hommes qui expriment parfaitement ce que les autres pensent, et qui réveillent dans les esprits des idées ou des sentiments qui tendaient à éclore. C'est dans le fond des esprits que sont les littératures. » Aussi, lui qui sent si bien les anciens, l'antiquité de Rome,

de la Grèce, et celle de Louis XIV, il ne nous demande pas l'impossible; il nous dira de la sentir, mais non point d'y retourner.

. . . . . .

Ce que M. Joubert demande surtout aux modernes, c'est de ne pas insister sur leurs défauts, de ne pas verser du côté où ils penchent, de ne pas s'y jeter de toutes leurs forces. Nature idéale et légère, le sensuel, le boursouflé, le colossal, lui déplaisent par-dessus tout. Nous sommes très-sensibles depuis quelques années à ce que nous nommons la force, la puissance. Souvent, quand il m'est arrivé de hasarder quelque remarque critique sur un talent du jour, on m'a répondu : « Qu'importe! ce talent a de la puissance. » Mais quelle sorte de puissance? M. Joubert va répliquer pour moi : « La force n'est pas l'énergie : quelques auteurs ont plus de muscles que de talent. La force, je ne la hais ni ne la crains; mais j'en suis, grâce au Ciel, tout à fait désabusé. C'est une qualité qui n'est louable que lorsqu'elle est ou cachée ou vêtue. Dans le sens vulgaire, Lucain en eut plus que Platon, Brébeuf plus que Racine. » Il nous dira encore : « Où il n'y a point de délicatesse, il n'y a point de littérature. Un écrit où ne se rencontrent que de la force et un certain feu sans éclat, n'annonce que le caractère. On en fait de pareils, si l'on a des nerfs, de la bile, du sang et de la fierté. » M. Joubert adore l'enthousiasme, mais il le distingue de l'explosion, et même de la verve, qui n'est que de seconde qualité dans l'inspiration, et qui *remue*, tandis que l'autre *émeut* : « Boileau, Horace, Aristophane eurent de la verve; La Fontaine, Ménandre et Virgile, le plus doux et le plus exquis enthousiasme qui fut jamais. » L'enthousiasme, en ce sens, pourrait se définir une sorte de *paix exaltée*. Les beaux ouvrages, selon lui, n'enivrent pas, mais ils enchantent. Il exige de l'agrément et une certaine aménité, même dans les sujets austères; il réclame du charme partout, même dans la profondeur : « Il faut porter du charme dans ce qu'on approfondit, et faire

entrer dans ces cavernes sombres, où l'on n'a pénétré que depuis peu, la pure et ancienne clarté des siècles moins instruits, mais plus lumineux que le nôtre. » Ces mots de *lumineux* et de *lumière* reviennent fréquemment chez lui et trahissent cette nature ailée, amie du ciel et des hauteurs. Le brillant, qu'il distingue du lumineux, ne le séduit pas : « Il est bon, il est beau que les pensées rayonnent, mais il ne faut pas qu'elles étincellent. » Ce qu'il leur souhaite plutôt, c'est la splendeur, qu'il définit un éclat paisible, intime, uniformément répandu, et qui pénètre tout un ensemble.

On aurait beaucoup à tirer des chapitres de M. Joubert sur la critique et sur le style, de ses jugements sur les divers écrivains : il y paraît neuf, hardi, vrai presque toujours. Il étonne au premier abord, il satisfait le plus souvent quand on y songe. Il a l'art de rafraîchir les préceptes usés, de les renouveler à l'usage d'une époque qui ne tient plus à la tradition qu'à demi. Par ce côté, il est critique essentiellement moderne. Malgré toutes ses religions de l'antique et ses regrets du passé, on distingue aussitôt en lui le cachet du temps où il vit. Il ne hait pas un certain air de recherche, et y voit plutôt un malheur qu'un défaut. Il va jusqu'à croire « qu'il est permis de s'écarter de la simplicité, lorsque cela est absolument nécessaire pour l'agrément et que la simplicité seule ne serait pas belle. » S'il veut le naturel, ce n'est pas le naturel vulgaire, mais le naturel exquis. Y atteint-il toujours? Il sent qu'il n'est pas exempt de quelque subtilité, et il s'en excuse : « Souvent on ne peut éviter de passer par le subtil pour s'élever et arriver au sublime, comme pour monter aux cieux il faut passer par les nuées. » Il s'élève souvent aux plus hautes idées, mais ce n'est jamais en suivant les grandes routes; il a des sentiers qui échappent. Enfin, pour tout dire, il a de la singularité et de l'*humeur* individuelle dans ses jugements. C'est un *humoriste* indulgent, qui rappelle quelquefois Sterne, ou plutôt Charles Lamb. Il a une manière qui fait qu'il ne dit rien, absolument rien, comme un autre. Cela est sensible dans les lettres qu'il écrit,

et ne laisse pas de fatiguer à la longue. Par tous ces coins, M. Joubert n'est pas un classique, mais un moderne, et c'est à ce titre qu'il me paraît propre peut-être plus qu'un autre à donner de l'accent au bon conseil et à nous enfoncer le trait.

. . . . . .

En résumé, s'il s'agissait de lui assigner son caractère, M. Joubert avait toute la délicatesse qu'on peut désirer d'un esprit, mais il n'eut pas toute la puissance. Il était « de ces esprits méditatifs et difficiles qui sont distraits sans cesse de leur œuvre par des perspectives immenses et les lointains du *beau céleste* dont ils voudraient mettre partout quelque image ou quelque rayon. » Ils se consument à la peine. Il avait à un trop haut degré le sentiment du parfait et du fini : « Achever sa pensée ! s'écria-t-il, cela est long, cela est rare, cela cause un plaisir extrême; car les pensées achevées entrent aisément dans les esprits; elles n'ont pas même besoin d'être belles pour plaire, il leur suffit d'être finies. La situation de l'âme qui les a eues se communique aux autres âmes, et y transporte son repos. » Il eut quelquefois cette douceur d'achever une pensée, mais il n'eut jamais celle de les joindre entre elles et de composer un monument.

Un philosophe de ce temps-ci, homme d'infiniment d'esprit lui-même, a coutume de distinguer ainsi trois sortes d'esprits :

Les premiers, à la fois puissants et délicats, qui excellent comme ils l'entendent, exécutent ce qu'ils conçoivent, et atteignent le grand et le vrai beau; une rare élite entre les mortels !

Les seconds, délicats surtout, et qui sentent leur idée supérieure à leur exécution, leur intelligence plus grande encore que leur talent, même quand celui-ci est très-réel. Ils se dégoûtent aisément, dédaignent les suffrages faciles, aiment mieux juger, goûter et s'abstenir, que de rester au-dessous de leur idée et d'eux-mêmes. Ou s'ils écrivent, c'est

par fragments, c'est pour eux seuls, c'est à de longs intervalles et à de rares instants; ils n'ont en partage qu'une fécondité interne et qui n'a que peu de confidents.

Enfin, la troisième espèce d'esprits, ce sont ceux qui, plus puissants et moins délicats ou moins difficiles, vont produisant et se répandant sans trop se dégoûter d'eux-mêmes et de leurs œuvres; et il est fort heureux qu'il en soit ainsi, car, autrement, le monde courrait risque d'être privé de bien des œuvres qui l'amusent et le charment, qui le consolent de celles, plus grandes, qui ne viendront pas.

Est-il besoin de dire que M. Joubert, comme M. Royer-Collard, appartient à la seconde classe de ces esprits, à ceux qui regardent en haut et produisent surtout en dedans?

. . . . . .

## II

# M. DE SACY

Je ne pense pas que les livres où il y a le plus d'esprit soient capables d'en donner aux gens qui n'en ont pas. Un sot peut lire et relire La Bruyère en toute sûreté de conscience ; il n'en restera pas moins un sot. Certains livres pourtant font illusion ; on s'approprie en les lisant ce qu'ils ont d'ingénieux, de fin, de profond ; on s'en fait honneur ; on se sait bon gré de penser si délicatement et d'avoir rencontré, pour exprimer une idée piquante, un mot si juste et un tour si heureux; on s'attribue familièrement sa part dans le mérite de l'invention et dans celui de l'exécution; et si l'on n'a pas plus d'esprit au bout de la lecture, on a eu du moins le plaisir de s'en croire beaucoup pendant qu'on la faisait. Il n'a pas paru depuis longtemps, si je ne me trompe, un livre plus propre que les *Pensées* de M. Joubert à faire éprouver cette sensation ou cette illusion flatteuse.

Qu'était-ce que M. Joubert? Un homme modeste et retiré qui s'est borné pendant presque toute sa vie à exercer sur ses amis, et parmi eux il y en a eu de bien illustres, le genre d'influence que je crois son livre destiné à avoir sur les lecteurs intelligents. M. Joubert écrivait peu et n'écrivait que pour lui-même; il pensait pour les autres et les faisait penser ; il leur livrait son esprit et réveillait le leur ; il répandait libéralement ses idées et fécondait celles qu'on lui apportait; sa conversation était une source vive, toujours ouverte à qui voulait y puiser. M. Joubert est mort en 1824, inconnu, ou peu s'en faut, du public, mais bien connu et placé au premier rang par ce petit cercle d'amis qui formaient son public

à lui, public d'élite, dans lequel on comptait M. de Fontanes et M. de Bonald, les deux hommes les plus spirituels de leur temps, et un homme de génie, M. de Chateaubriand ! En 1838, quatorze ans après la mort de M. Joubert, sa veuve fit imprimer un premier recueil de pensées qui ne levait encore qu'à demi le voile modeste sous lequel M. Joubert s'était plu à cacher sa supériorité. Distribué comme un souvenir, et retenu presque encore avec une sorte de pudeur religieuse dans les mains de la famille et des amis, le livre fit pourtant sensation: M. de Chateaubriand y avait joint une préface éloquente et n'avait pas dédaigné le titre d'éditeur de ce petit ouvrage si substantiel. Ce n'est donc, chose singulière ! que quatorze ans après sa mort que M. Joubert a commencé à vivre pour tout le monde. Cette vie glorieuse qu'il n'a pas recherchée, qu'il a fuie plutôt, elle lui est maintenant assurée. Madame Joubert n'avait voulu que préserver de la destruction les feuilles légères où celui qu'elle devait bientôt aller rejoindre avait gravé ses pensées de chaque jour: ce que la piété de la veuve avait commencé, le dévouement de la famille à la mémoire de M. Joubert vient de l'achever. M. de Raynal, que les liens les plus étroits unissent à un respectable et savant magistrat, frère de l'auteur des *Pensées*, s'est chargé du soin de revoir, de coordonner, de livrer au public tout ce qui reste de M. Joubert, pensées, maximes, correspondance, et de nous faire connaître, dans une excellente notice biographique, l'homme qui s'était si peu préoccupé pendant sa vie de sa réputation future.

L'éditeur mérite bien que je dise d'abord un mot de cette notice. Elle est remplie d'intérêt, écrite avec une simplicité touchante et une sorte d'attendrissement sans affectation qui donne un prix aux moindres détails. C'est un de ces portraits vivants dont la ressemblance se fait sentir à ceux mêmes qui n'ont jamais vu le modèle. Je connais maintenant M. Joubert; je l'ai entendu causer; j'ai été admis dans cette bibliothèque qu'il n'ouvrait qu'à ses meilleurs amis; j'ai manié son vieux Platon tout couvert de ses notes; il m'a conté l'histoire,

et pour ainsi dire la généalogie de chacun de ses livres. Je l'ai vu aussi bon et aussi simple dans les relations de famille, que supérieur dans le commerce de l'esprit et de la pensée; j'ai admiré la facilité avec laquelle il se pliait aux affaires sans les aimer; je pourrais presque dire à quelle occasion, sous l'influence de quel événement public ou privé, après quelle conversation ou quelle lecture il a écrit chacune des maximes que je trouve dans son recueil; et je m'explique très-bien, par la rigueur de son goût, et par le besoin qu'il éprouvait de rendre avec une précision extrême des idées plus élevées que précises, pourquoi il n'a fait un excellent ouvrage qu'en rédigeant jour par jour ses réflexions et ses jugements. Avec plus de talent qu'il n'en faut pour produire un gros livre, il serait mort à la peine avant d'en avoir achevé les premières pages. Je juge enfin que chez lui l'homme dépassait encore l'écrivain, et que l'affectation que l'on remarque quelquefois dans son style n'est que la trace du tourment qu'il se donnait pour égaler ses expressions à sa pensée. Les esprits médiocres écrivent parce qu'ils sont médiocres, et peut-être y a-t-il plus d'esprits supérieurs qu'on ne pense qui n'écrivent pas parce qu'ils sont supérieurs. Grâces soient rendues à M. de Raynal de nous avoir introduits dans l'intimité de M. Joubert! Nous n'aurions eu que les pensées écrites; nous avons l'homme même, cela vaut encore mieux.

Une autre partie toute neuve de cette édition, c'est la correspondance. Je commence par avouer avec franchise que je suis très-las des correspondances; j'ai horreur de ce gros volume de lettres par lequel il est d'usage aujourd'hui de terminer une édition complète des œuvres de tout le monde. Les gens qui n'ont pas écrit un billet sans songer que ce billet serait peut-être imprimé, auraient bien mérité de perdre leur peine; quant à ceux qui ont eu le bon sens de n'employer la poste que pour se livrer à d'innocents bavardages avec leurs amis ou leurs cousins de province, je demande qu'on respecte à leur égard le secret des lettres. En un mot, des lettres écrites pour être imprimées sont de mauvaises

lettres avant et après l'impression; c'est un double mensonge: ce ne sont ni de vraies lettres, ni un livre sérieux. Il est tout simple, d'un autre côté, qu'une correspondance qui n'a pas été faite pour subir la publicité résiste très-mal à cette épreuve. Combien y a-t-il d'écrivains qui aient su, comme Voltaire, mettre de l'esprit et de la grâce jusque dans le bulletin de leur santé? Et de tant de femmes aimables et spirituelles, madame de Sévigné n'est-elle pas la seule qui ait fait un livre immortel avec les caprices de sa plume? Il faut tout connaître des gens d'esprit et des hommes célèbres! Non, vraiment; car il y a beaucoup d'heures dans la journée où les gens d'esprit et les hommes célèbres ressemblent parfaitement à des sots ou à des hommes vulgaires. Entre nous, je ne suis pas fâché que le hasard ait détruit les lettres de madame de Grignan; elles grossiraient de douze volumes peut-être le recueil de celles de sa mère; et quelque chose me dit qu'il y a plus de plaisir à les imaginer qu'il n'y en aurait à les connaître. J'ajoute, au risque de me faire lapider par certains amateurs, qu'à mes yeux la découverte de nouvelles lettres de Voltaire serait une véritable calamité. Bon ou mauvais, voilà mon avis sur les correspondances.

Après cela oserais-je dire que les lettres de M. Joubert me paraissent excellentes et forment la meilleure partie peut-être de ce recueil? C'est pourtant la vérité. Elles sont d'abord en petit nombre, et l'on aurait pu, je crois, en retrancher encore quelques-unes. En fait de lettres surtout, je suis pour les œuvres choisies. Les lettres de M. Joubert ont le singulier mérite d'être à la fois parfaitement naturelles et travaillées avec beaucoup de soin. En les écrivant, M. Joubert n'a jamais pensé, Dieu merci! qu'elles dussent recevoir l'honneur dangereux de l'impression; seulement le goût de la perfection qu'il avait ne lui permettait pas de tracer un mot sans l'avoir choisi. Cette correspondance, c'est, je le suppose, sa conversation vive, piquante, animée d'une gaieté douce et familière, mais jamais triviale et négligée. Le moindre travail coûtait trop à l'extrême délicatesse de sa santé pour qu'il

écrivît ou qu'il parlât sans avoir quelque chose à dire ou à écrire. Quoi qu'il fît, il se mettait tout entier dans ce qu'il faisait, et je ne sais quel parfum de délicatesse ingénieuse respire jusque dans la bonhomie de ses lettres les plus simples. C'est toujours l'auteur des *Pensées*. Chacun a son abandon et son naturel. Le naturel de M. Joubert le portait vers les choses fines, exquises, un peu subtiles; il n'est jamais plus à son aise que lorsqu'il s'élève avec Platon jusqu'aux idées éternelles; et c'est, je crois, dans ses lettres à madame de Beaumont qu'il analyse Kant en quelques lignes. M. Joubert a dû d'ailleurs à son mérite d'une part, et à sa chère obscurité de l'autre, un grand avantage, celui de n'être en relation qu'avec des personnes de l'esprit le plus distingué, hommes ou femmes. La plupart de ses lettres sont adressées soit à M. de Fontanes, soit à M. Molé, alors tout jeune. M. de Chateaubriand, dans tout l'éclat de sa réputation naissante, M. de Chateaubriand, que M. Joubert couvait des yeux, si je puis ainsi parler, comme la dernière espérance de la littérature et de la religion, y est nommé sans cesse. La correspondance avec madame de Beaumont est pleine de cette amitié passionnée que les femmes seules inspirent, même lorsqu'un autre sentiment ne s'y joint pas. M. Joubert y met tout son cœur: c'est presque la sollicitude d'un père, la tendresse d'une mère. Je crois qu'il aurait consenti à se dépouiller de tout ce qu'il avait d'idées, de connaissances et d'esprit, pour en orner madame de Beaumont et la rendre presque plus parfaite encore et plus aimable. Il ne lisait, il ne réfléchissait, il ne jugeait que pour elle. Les lettres à madame de Vintimille sont aussi fort agréables, quoique plus recherchées à mon avis. M. de Fontanes était alors grand maître de l'université impériale. Parmi les lettres que lui adressait M. Joubert on en trouvera deux qui contiennent de sévères conseils, également honorables pour celui qui avait le courage de les donner, et pour celui qui ne s'offensait pas de les recevoir. L'époque même de cette correspondance la rend encore plus piquante. M. Joubert y juge avec toute la liberté du secret,

et une rigueur quelquefois excessive', des gens que nous avons connus, que nous avons admirés peut-être ! En un mot, quand il en aurait coûté quelque chose à la discrétion, ce qui n'est pas, il aurait fallu imprimer les lettres de M. Joubert, je le reconnais moi-même : elles complètent on ne peut mieux ses *Pensées*.

Il me reste à parler de celles-ci. C'est le fond de l'ouvrage. L'éditeur, M. de Raynal, n'a pas mis moins de trois ans à les réunir, a les revoir, à les classer, autant que possible, par ordre de matières. On ne s'étonnera pas de la longueur de ce travail, si l'on songe que M. Joubert écrivait ses *Pensées* au moment même où elles lui venaient, où une expression heureuse, un tour vif, une clarté soudaine frappait son esprit, et qu'il prenait pour cela, tantôt la marge de ses livres, tantôt de petits registres sur lesquels il traçait au crayon des phrases quelquefois inachevées. M. Joubert a-t-il jamais eu l'intention de composer un livre de maximes et de pensées ? Je crois que pour lui-même la question est restée douteuse. Il pensait, il écrivait, et il laissait au hasard le soin de décider s'il sortirait de là un livre, ou s'il n'en sortirait rien. La piété de sa famille et l'amitié de M. de Chateaubriand ont tranché la question ; le public s'en est mêlé ; le premier recueil a fait désirer le second, et aujourd'hui, dans l'ordre où M. de Raynal les a mises à force de patience et de soin, les *Pensées* de M. Joubert forment un vrai livre qui ne périra pas. Que le succès soit plus ou moins populaire, il n'importe. M. Joubert n'a peut-être pas écrit pour tout le monde ; ceux pour qui il a écrit aimeront son livre, le garderont comme un souvenir précieux, retourneront souvent y chercher quelque chose de cet esprit si élevé et si vif, qui n'aura pas brillé un moment en ce monde pour s'éteindre à jamais. Je crois bien que M. Joubert était encore supérieur à ce qui reste de lui ; de temps en temps, on le voit, la force lui manque, la plume échappe de ses mains, il désespère d'exprimer tout ce qu'il pense. Cela même a du charme. Je ne hais pas jusqu'à ces affectations et jusqu'à ces recherches dont j'ai déjà parlé.

Tout est bon d'un auteur qui se livre lui-même, et il n'y a que les excellents écrivains qui sachent donner à leurs défauts un caractère d'originalité qui plaît.

On n'analyse pas des pensées. Le mieux que j'aurais à faire, ce serait de citer quelques-unes de celles de M. Joubert, si le public ne connaissait pas déjà leur mérite. Quiconque a conservé le goût des lettres a lu le premier recueil, malgré sa publication presque clandestine, et sait combien M. Joubert a l'expression juste et pittoresque, la phrase concise et piquante. L'avantage de la nouvelle édition est de faire mieux saisir la suite et le rapport des idées de M. Joubert, l'ensemble de ses opinions, le nœud de son système. En philosophie, M. Joubert adore Platon, se défie de Descartes, ne peut pas sentir Condillac. En religion comme en philosophie, c'est le beau qui l'attire; il laisse volontiers de côté les vérités tristes et sombres; il n'y arrête pas son esprit; pour lui, la religion n'est que lumière, consolation, amour; sa foi choisit. En politique, il penche vers la monarchie absolue. Marat et Robespierre lui avaient gâté pour jamais la liberté, et la Restauration même ne l'empêcha pas, je le suppose au moins, de regretter quelquefois les jours éclatants du Consulat et de l'Empire. En littérature, la sévérité du goût de M. Joubert, son culte pour les anciens, l'amène, chose remarquable ! à porter sur Racine un jugement dont la rigueur aurait scandalisé M. de Fontanes. Ce chapitre, intitulé *Jugements littéraires*, est mon chapitre de prédilection. Nulle part M. Joubert ne fait briller plus d'esprit, ne déploie plus de sagacité et de pénétration, ne se livre d'une manière plus agréable à son humeur. Voltaire et Jean-Jacques, ses deux ennemis capitaux, y sont percés des épigrammes les plus acérées. Mais quelle religion pour Virgile, pour La Fontaine, et pour les poëtes dont l'imagination semble avoir quelque chose de sacré ! Je n'ai pas besoin de dire que le sens moral le plus droit, l'amour le plus vif du bien et du vrai, je ne sais quel goût pur de vertu et d'honnêteté respire dans les moindres lignes échappées à M. Joubert. La simplicité de son cœur se

fait sentir jusque dans les hardiesses de son esprit. Son imagination se tourmente pour atteindre des vérités qui échappent à l'homme ; sa conscience est toujours calme, et il n'a de colère que contre ceux qui portent du calcul dans le mal et de la perversité dans l'erreur. En lisant ces *Pensées*, on est porté à croire que M. Joubert, malgré l'état habituel de souffrance où le tenait sa santé, a été heureux. *Je reprends ma joie et mes ailes*, dit-il quelque part, *et je vole vers d'autres clartés.* Quand les affaires de ce monde lui pesaient trop, il trouvait un asile tout préparé dans les régions de lumière qu'il s'était créées et où il passait la meilleure partie de sa vie. Je n'aime pas, pour mon compte, les moralistes qui n'ont à nous faire entendre que des paroles d'amertume et de découragement ; leur air malheureux me fait douter de la sincérité de leur vertu ; on dirait presque qu'ils regrettent le vice. S'il y a un homme heureux en ce monde, ce doit être l'honnête homme, et la sagesse profonde de Socrate brille en ceci surtout, qu'au moment même de mourir il savoure, si je puis ainsi parler, le bonheur de sa vie tout entière et le calme de ses derniers instants !

Je ne veux ajouter que le passage suivant de La Bruyère, c'est le meilleur résumé que je puisse donner de mon opinion sur les *Pensées* de M. Joubert : « Quand une lecture vous « élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments no- « bles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour « juger de l'ouvrage ; il est bon et fait de main d'ouvrier. »

5 juin 1842.

## III

# M. SAINT-MARC GIRARDIN.

J'aime les moralistes qui, dans les institutions humaines, voient plus volontiers la grande raison qui rend ces institutions bonnes et dignes d'être conservées que les mille petites raisons qui les font critiquer et changer. Il y a plus de mérite à voir ce qu'il y a de bien dans les choses humaines et ce qui les conserve, qu'à voir ce qu'il y a de mal et ce qui les détruit : de même que c'est Dieu seul qui voit s'il y a dans les villes de ce monde le nombre de justes nécessaire pour que ces villes ne périssent pas, comme Gomorre et Sodome, tandis que le nombre infini des injustes et des impies frappe les yeux les moins ouverts. Ç'a été l'honneur de quelques-uns des hommes de lettres et des hommes du monde qui ont brillé au commencement de notre siècle, de M. de Chateaubriand, de M. de Maistre, de madame de Staël, de M. Benjamin Constant, de M. Royer-Collard, ç'a été, dis-je, leur honneur, que venant après le dix-huitième siècle et après la science qui voit le mal, ils ont tâché d'avoir la science qui voit le bien. Ils ont cherché à relever et à affermir dans le cœur de l'homme les sentiments qui conservent, au lieu d'encourager et de répandre, comme leurs devanciers, les sentiments qui détruisent. Ils ont trouvé aux choses qui avaient duré autrefois, et qu'ils voulaient réhabiliter, des raisons d'être que les contemporains n'avaient pas toujours soupçonnées et qui étaient parfois trop ingénieuses pour avoir été les vraies rai-

sons. L'esprit ou le génie commentait souvent le sens commun des siècles. Quoi qu'il en soit, c'est à cette élite d'hommes dont je n'ai pas cité tous les noms, parce qu'il y en a quelques-uns encore qui sont vivants, que notre siècle doit de mieux comprendre le passé et d'en avoir repris ce qu'il était encore possible de reprendre.

M. Joubert a sa place dans cette élite de régénérateurs, et ses pensées morales sont empreintes de l'esprit nouveau que je viens d'indiquer.

« Il faut, dit M. Joubert, opposer aux idées libérales du siècle les idées morales de tous les temps. » Voilà, si j'ose le dire, la devise de l'école dont M. Joubert a fait partie ; et cette devise montre combien l'œuvre de cette école était difficile. Elle voulait enseigner le respect du passé à un peuple qui n'aimait et qui n'aime encore que l'avenir, parce que l'avenir flatte toujours, tandis que le passé afflige et humilie souvent les hommes.

Cette manie d'aimer l'avenir et de dédaigner le passé, laquelle est propre à notre temps, est le sujet de quelques-unes des meilleures *pensées* de M. Joubert. Voyez celle-ci : « Les anciens disaient : Nos ancêtres; nous disons : La postérité. Nous n'aimons pas comme eux la patrie, c'est-à-dire le pays et les lois de nos pères ; nous aimons plutôt les lois et le pays de nos enfants. C'est la magie de l'avenir et non pas celle du passé qui nous séduit. » Cela veut-il dire que nous sommes plus capables d'aimer nos enfants que d'aimer nos parents? Si cela était, je me consolerais de la maxime, non assurément que je fasse bon marché de la piété filiale ; mais l'amour paternel a cela de bon et de commun avec la piété filiale, que c'est un sentiment où l'égoïsme n'entre pas, et où le dévouement est toujours de mise, et cela sans pompe et sans éclat. Je m'accommoderais donc fort de l'amour des enfants comme d'un des meilleurs appuis de la société. Mais l'amour de l'avenir est tout autre chose. Aimer l'avenir, c'est en général s'aimer soi-même, c'est aimer ses illusions, ses rêveries, ses utopies qu'on transporte dans l'avenir qui les

reçoit complaisamment, quitte à en faire ce que le passé a fait des illusions et des chimères de nos devanciers.

L'avenir a beau nous tromper tous les jours, nous l'aimons, et pour plusieurs raisons; d'abord parce que nous le faisons tous à notre image et selon notre fantaisie; ensuite, parce que pour savoir combien il nous déçoit et combien il faut s'en défier, il faut connaître un peu le passé et juger de demain sur hier. Or qui, parmi les jeunes gens surtout, se donne la peine de connaître hier? il est plus court de le dédaigner. L'ignorance a toutes sortes d'avantages, celui de ne pas donner de peine, et celui en outre d'aider à l'orgueil et à la présomption. Tous les peuples barbares sont vaniteux: ils se croient les premiers, parce qu'ils sont tout prêts aussi, par leur ignorance, de se croire les seuls. « Que peut-on faire entrer dans un esprit qui est plein de lui-même? » dit M. Joubert; il a raison, et j'ajoute, pour achever l'énumération des avantages de l'ignorance, que plus l'ignorance fait de vide dans l'esprit, plus elle fait de place à la vanité. Il n'y a pas de ballon mieux gonflé qu'un cerveau ignorant, grâce à ce gaz si indéfiniment expansible qui s'appelle la vanité. C'est vers l'avenir que s'envolent ordinairement ces ballons si bien gonflés, parce que l'avenir semble un espace vide et illimité, qu'on espère conquérir et s'approprier à soi tout seul. Dans le passé les places sont prises; dans l'avenir tout paraît vacant. Dans le passé et même dans le présent on se coudoie, on se compare, on se mesure; dans l'avenir on a la taille de sa vanité; et voilà pourquoi il y a dans l'avenir tant de géants et dans l'histoire tant de nains. Prenez l'avenir de l'humanité tel que le rêvent certains siècles, il ne tiendrait pas dans l'univers; prenez les œuvres de l'humanité telles que les montre l'histoire, elles tiendraient dans une boîte.

L'amour de l'avenir ne témoigne pas seulement de la vanité humaine; il témoigne aussi d'un certain état des esprits, qui a lui-même ses causes dans la vanité, et que M. Joubert a énergiquement caractérisé dans ses pensées: « L'avenir et

le genre humain dans son éternité future, voilà les deux idoles et les seules idoles de l'incrédulité systématique. » Ainsi, et je suis sur ce point tout à fait de l'avis de M. Joubert, l'incrédulité ne dispense pas de la superstition, seulement elle en change les objets; et c'est ici que M. Joubert a fort bien signalé quels sont les fétiches des incrédules. Le dix-septième siècle étudiait beaucoup l'homme et le moi humain, mais c'était pour se convaincre de la faiblesse humaine et s'exercer à l'humilité. Chose admirable ! cet exercice de l'humilité rendait les âmes fortes. De nos jours, au lieu de parler de l'homme, on parle toujours de l'humanité: manière de se grossir et de se grandir. L'homme est-il plus fort, depuis que l'humanité est devenue si gigantesque ? J'en doute. Quand un siècle veut être l'humanité, c'est qu'il n'a plus d'hommes. Parler beaucoup de l'humanité, croire beaucoup en l'humanité, c'est faire à la fois aveu de faiblesse et proclamation d'orgueil. Il y a des siècles qui en sont là.

Disons en même temps, avec M. Joubert, que lorsqu'on fait ses idoles de l'avenir et de l'éternité future du genre humain, c'est qu'on ne croit plus au bon Dieu. Lorsque l'homme devient trop orgueilleux, il finit par cette dernière folie d'orgueil de prendre Dieu pour rival, et bientôt il se débarrasse de ce rival importun en déclarant qu'il n'y a pas de Dieu. Mais comme il a besoin d'adorer quelque chose, comme il y a dans notre âme un sens particulier qui se rapporte à Dieu comme la vue se rapporte aux aspects et l'ouïe aux sons, alors l'homme qui ne veut pas adorer Dieu, s'adore lui-même, en se transfigurant sous le nom de l'humanité. Mais fouillez ce grand mot, vous trouverez au fond la vanité mesquine de l'homme, et rien de plus.

Ces réflexions, qui ont un sens général, ont cependant une date particulière; elles se rattachent à la croisade qui fut entreprise au commencement de notre siècle contre le fanatisme de l'incrédulité. Il en est d'autres qui, procédant du même esprit, semblent cependant avoir été écrites hier ou aujourd'hui. J'en citerai quelques-unes:

« Ceux qui veulent gouverner aiment la république; ceux qui veulent être gouvernés n'aiment que la monarchie. »

« Quoi qu'on fasse, le pouvoir est un, partout, nécessairement, inévitablement, un et homme. C'est bien la peine de se tant tourmenter pour donner à cette unité une apparence multiple et trompeuse. »

« Les gouvernements sont une chose qui s'établit de soi-même. Ils se font et on ne les fait pas; on les affermit, on leur donne la consistance, mais non pas l'être. Tenons pour assuré qu'aucun gouvernement ne peut être une affaire de choix. C'est presque toujours une affaire de nécessité. »

« La lie a beau faire: elle retombe au fond par sa propre grossièreté. »

J'aurais bien, comme homme de 1830, à dire et à dédire sur ces pensées, et je ne les adopte pas entièrement. Je les cite seulement à cause de leur air d'à-propos. Je viens à quelques pensées d'un sens plus général, et qui achèveront de faire connaître M. Joubert, comme moraliste.

Voici, si je ne me trompe, une pensée fine et profonde, quoiqu'un peu énigmatique par l'expression:

« Peu d'hommes sont dignes de l'expérience; la plupart s'en laissent corrompre. »

Oui, il y a des hommes que l'expérience avertit et corrige; il y en a d'autres qu'elle corrompt et qu'elle empire; il y en a qu'elle décourage et qu'elle désespère. Il en est un peu de l'expérience comme de la grâce divine: tout le monde ne sait pas en profiter: il y faut des qualités d'âme et d'esprit particulières, et, selon qu'on les a ou qu'on ne les a pas, l'expérience tourne au bien ou au mal. Il faut de l'humilité et de la fermeté pour être corrigé sans être découragé; il faut surtout n'avoir pas l'esprit frivole, afin de ne pas s'arrêter à la surface des choses.

Il y a quelque chose que M. Joubert craint plus que les esprits frivoles, ce sont les esprits sérieux et sombres qui ont des doctrines futiles. Qui de nous, en effet, ne connaît ces esprits à la fois sérieux et futiles, ces prédicateurs de la ba-

nalité, ces prophètes de la bêtise vulgaire, qui s'en vont répétant le *credo* de leur puérile doctrine, et qui prétendent nous y asservir? Priez Dieu de ne pas avoir ces gens-là pour voisins de table ou pour compagnons de route; priez Dieu surtout de ne pas les avoir pour maîtres, car c'est alors surtout qu'il faudrait se souvenir du mot du grand Condé, qui demandait à Laporte, valet de chambre de Louis XIV encore tout jeune, s'il y avait apparence que le roi fût un jour un honnête homme, c'est-à-dire, selon la langue du temps, un homme bien élevé et distingué. Laporte l'assura qu'oui. — Vous me faites plaisir, reprit Condé; il n'y a rien de si pénible que d'avoir un sot pour maître. — Les sots de nos jours sont, et j'aime la définition de M. Joubert, les esprits sérieux et sombres qui ont des doctrines futiles.

M. Joubert déteste le faux sérieux autant qu'il aime le bon et le vrai sérieux. Le vrai sérieux nourrit l'âme, l'anime, j'allais presque dire qu'il l'égaye, et je ne me repens pas du mot. Il n'y a que les âmes sérieuses qui aient l'esprit gai, et cela, parce qu'il n'y a point de gaieté sans sécurité, et qu'il n'y a que les sentiments graves qui donnent la sécurité.

M. Joubert dit fort bien : « Ceux qui ont refusé à leur esprit les pensées graves tombent dans les idées sombres. » Il a raison; quand la première effervescence de la jeunesse est passée, quand l'entrain du sang diminue, les gens frivoles deviennent inquiets et bientôt sombres. Ils n'ont pas pour se soutenir ces graves idées qui font comprendre et goûter la vie dans ses retours et même dans ses amertumes. Il y a tôt ou tard pour chaque homme un moment dans la vie où il faut quitter le monde physique pour entrer dans le monde moral. C'est à ce moment que les âmes s'éprouvent. Les âmes légères, et, pour dire toute ma pensée, les âmes sensibles deviennent sèches et dures pour les autres, inquiètes et sombres pour elles-mêmes. Les âmes graves deviennent gaies et douces.

La pensée de M. Joubert sur les pensées sombres qui viennent inévitablement à ceux qui n'ont pas su se faire des

pensées graves, me rappelle le verset du psaume 96 : « La clarté se fait pour le juste et la joie pour les hommes qui ont le cœur droit. » La clarté et la joie, deux grandes choses qui manquent dans les époques de désordre moral. Le grand avantage de la règle et de la discipline, *des pensées graves*, c'est qu'elles font que l'homme n'est jamais indécis sur la route qu'il doit suivre. Il a toujours une lumière qui marche devant lui et qui dirige ses actions ; et, comme il n'est jamais incertain sur son devoir, il n'est jamais triste non plus. La tristesse vient du trouble de l'âme. La certitude du devoir accompli ou à accomplir donne un calme qui conduit aisément à la joie. Les siècles qui ne savent pas être graves ne savent pas non plus être gais. Ils sont tour à tour fous de plaisir et fous de tristesse, licencieux et sombres, parce que Dieu a voulu que tous les lendemains du plaisir appartinssent au mécontentement et à l'ennui. Voulez-vous retrouver la gaieté ? retrouvez la gravité, l'ordre, la discipline. Voulez-vous devenir chaque jour plus mélancoliques et plus sombres ? amusez-vous beaucoup, amusez-vous tous les jours, amusez-vous tant que vous serez amusables, et vous serez étonnés bientôt et désespérés de voir combien peu de temps l'homme est amusable.

1850.

## IV

# M. GERUZEZ.

M. Joubert était mort depuis une quinzaine d'années, lorsque M. de Chateaubriand, avec la noble désinvolture du génie et le fin discernement d'un homme de goût, publia en 1840, au profit d'un petit nombre d'élus, un choix exquis des pensées de cet homme rare, qui avait voulu vivre sans bruit, et qui était parvenu à tromper la renommée par autant de soins et d'efforts que d'autres en mettent à la surprendre. M. Sainte-Beuve ébruita le mystère et alluma la curiosité des profanes par un de ces articles qui disent beaucoup sans tout dire, qui font voir le nuage doré et qui se gardent de le dissiper entièrement. Cette révélation circonscrite constituait un privilége exorbitant dans notre époque démocratique. De quel droit avait-on limité la confidence de tant de pensées délicates ou profondes à un petit cercle aristocratique qui se trouvait ainsi en possession d'un majorat intellectuel, quand la pensée exprimée est de domaine public? On protesta autour du cénacle, la clameur fut vive, et dès lors on songea à lui donner satisfaction.

Heureusement, dans la famille même de M. Joubert, un de ses neveux par alliance, M. de Raynal[1], sans se laisser décourager par la perspective d'un nouveau dépouillement de textes incomplets, et trop souvent énigmatiques, par la nécessité d'un classement méthodique qui devait donner à cette

1. Sous-intendant militaire.

suite de fragments les apparences d'un ouvrage régulièrement composé, n'a pas hésité à sacrifier son temps et ses peines pour répondre à notre juste impatience. M. de Raynal ne s'est pas contenté de rechercher avec soin et de classer avec sagacité ce qu'on pouvait recueillir dans l'héritage longtemps délaissé de M. Joubert, il a augmenté la valeur de ce recueil en le faisant précéder d'une notice étendue, attachante par la peinture d'un caractère aimable et l'analyse d'un esprit charmant et vraiment littéraire, grâce au mélange de réflexions ou plutôt de courtes dissertations sur les points les plus délicats de la critique. Ce travail, que nul de nos aristarques par profession ne désavouerait, cause une agréable surprise lorsqu'on songe qu'il n'est que le délassement de graves fonctions administratives. Cette bonne littérature, sortie accidentellement des bureaux de l'intendance militaire, nous découvre qu'à côté des écrivains dont la plume ne chôme jamais, nous avons une réserve qui donnerait au besoin et qui relèverait sans désavantage les bataillons un peu harassés de la presse militante.

Il n'y a rien de vulgaire dans la vie ni la destinée littéraire de M. Joubert; tout en lui garde l'empreinte d'une rare distinction. Son existence et sa renommée reflètent l'élégance de son esprit et la pureté de son âme. Sa vie s'est paisiblement écoulée dans le commerce intime de quelques esprits d'élite, les Chateaubriand, les Fontanes, les Bonald, M. Molé, voilà pour l'intelligence; et pour le cœur, dans la familiarité des Vintimille et des Beaumont qui furent pour lui ce que Sévigné et madame de La Fayette étaient à M. de La Rochefoucauld, alliances de cœur et d'esprit, passions épurées plus douces que l'amour, plus vives que l'amitié. Ses fonctions, car cet homme né surtout pour la spéculation a été mis en scène d'abord par la confiance de ses compatriotes et plus tard par l'amitié de M. de Fontanes; ses fonctions, disons-nous, l'ont rattaché à deux choses immortelles qu'il aimait par-dessus tout, la justice et les lettres. Magistrat populaire, il applique pendant deux années sur un modeste

théâtre ces règles d'équité naturelle plus voisines de la morale que la lettre savante de nos codes; inspecteur et conseiller de l'université, il propagea les saines doctrines de cette morale littéraire, qui se déprave avec l'autre, et qu'on appelle le goût.

Le même caractère de distinction se montre dans les phases successives de cette renommée d'abord clandestine, et qui paraît enfin toucher à un genre nouveau de popularité aristocratique. Disons-le cependant, malgré les apparences, la gloire date de loin pour M. Joubert, car l'estime du cercle choisi qui recevait les confidences et les conseils de son esprit, et dans lequel il siégeait comme arbitre du goût, *arbiter elegantiarum*, n'était-ce pas de la gloire inédite et concentrée? Celui qui la méritait ne pouvait-il pas y voir l'assurance d'un renom à venir qui ne demandait pour se produire qu'une vertueuse indiscrétion? L'étroite circonférence de ce centre rayonnant s'est élargie à deux reprises, la lumière et les parfums se sont répandus au dehors, et l'espace qu'on leur a donné n'en a pas affaibli la pureté. On peut dire que M. Joubert a été servi selon ses goûts, puisque, de la gloire qu'il redoutait et qu'il ne dédaignait pas, il a senti la flamme et la douce chaleur sans en avoir le bruit ni la fumée.

Lorsqu'on suit avec M. de Raynal, sous le charme de la sympathie qu'il éprouve et qu'il communique, toutes les circonstances de cette vie de sérieuse contemplation et de paisible activité, on est tenté de croire qu'elle eût pu s'écouler sans laisser de traces. Ces pages, aujourd'hui pieusement recueillies, pouvaient demeurer dans l'ombre; et si le pouvoir ne fût pas venu au bon vouloir de M. de Fontanes, aucune fonction publique de quelque importance n'eût mis à l'épreuve la rare intelligence, le savoir exquis de M. Joubert. Cette éclipse possible d'un esprit aussi distingué peut en faire supposer de réelles et menace, à notre avis, certain système optimiste fort accrédité de nos jours : on crie bien haut que la fortune et la gloire n'ont point de caprices, ou du moins qu'elles ne laissent jamais à l'écart de véritables

capacités. Les parvenus disent : Le mérite parvient toujours; et s'ils n'osent pas ajouter que tous ceux qui parviennent sont des gens de mérite, ils le laissent entendre et leur vanité n'en doute pas. Cependant les faits paraissent donner plus d'un démenti à ces théories, et permettent au moins à ceux qui luttent vainement contre le sort la consolation de penser que l'obscurité et la souffrance ne sont pas des signes irrécusables d'indignité. C'est d'ailleurs la vieille croyance du monde, croyance propre à tempérer les douleurs de la défaite et l'orgueil du triomphe, plus humaine, plus chrétienne et plus vraisemblable que les doctrines inexorables dont l'effet le plus sûr serait de briser ou de gonfler les cœurs.

Voilà une bien longue digression pour un article qui veut être court et qui ne saurait être mieux rempli que par des emprunts au texte même de M. Joubert : nous y arrivons. Les deux volumes que publie M. de Raynal contiennent des pensées, des maximes, des essais de peu d'étendue formés, à ce qu'il semble, par le rapprochement industrieux de fragments analogues, et quelques lettres, débris d'une correspondance qui a dû être assez active. Les pensées et les maximes se rattachent à tous les sujets dans lesquels se plaisent les grands esprits, religion, morale, politique, littérature. M. Joubert parle après les maîtres et il sait se faire écouter; car, lors même qu'il n'est pas nouveau par le fond, il a, grâce au tour ingénieux et délicat de sa pensée, la nouveauté de la forme. J'en prendrai au hasard un exemple frappant. Il y a bien longtemps qu'Ovide a dit : *Turpe senilis amor.* M. Joubert n'ajoute rien à cette idée vieille comme le monde; mais voyez comme il la rajeunit et quelle saillie il sait lui donner dans cette maxime dont le tour rappelle La Rochefoucauld ou plutôt Vauvenargues : « Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes, c'est de les aimer toujours. » Que de finesse, de ménagement et de force en même temps dans ce signalement de la galanterie surannée! Qui donc a fourni ce trait à M. Joubert? Si je l'avais deviné, je garderais

mon soupçon à part moi, car l'auteur n'aurait certes pas envoyé à son adresse cette réflexion où la commisération couvre le blâme.

M. Joubert se plaît sur les hauteurs de la métaphysique. Ces idées de Dieu, de durée, d'espace, d'immortalité qui emportent si haut la raison et l'imagination ne lui donnent pas le vertige, elles lui sont même si naturelles, si familières, qu'il en oublie quelquefois la poésie pour les éclaircir par d'humbles comparaisons, comme lorsqu'il dit : « Le monde a été fait comme la toile de l'araignée; Dieu l'a tiré de son sein, et sa volonté l'a filé, l'a déroulé et l'a tendu. » Il y a déjà à reprendre dans cette assimilation familière, tout élégante qu'elle paraisse sous la grâce des paroles; mais n'allons pas plus loin, car le penseur ajoute : « La puissance de Dieu est un peloton, mais un peloton substantiel, contenant un tout inépuisable, qui se dévide à chaque instant en demeurant toujours entier. » Nous digérons mal ce peloton, et nous ne voyons pas que la puissance divine en soit mieux définie. Il ne faut point passer le sublime au laminoir. Au reste, ces taches sont rares dans M. Joubert : souvent il a pris heureusement sa revanche. Il n'y a ni subtilité ni manière dans la pensée suivante, qu'on peut rapprocher sans désavantage des plus belles images empruntées au monde sensible pour élever l'esprit de l'homme à la conception de la majesté de Dieu. « La lumière est l'ombre de Dieu; la clarté l'ombre de sa lumière. » Voici encore une conjecture sur l'incompréhensible, qui sent son Platon : « Il y a du temps dans l'éternité même, mais ce n'est pas un temps terrestre et mondain qui se compte par le mouvement et la succession des corps; c'est un temps spirituel, incorruptible, qui se mesure par les affections des esprits et par la succession des pensées qui sont leurs mouvements. »

Nous voudrions pouvoir suivre M. Joubert méditant sur la religion et la politique, et produisant en aphorismes brefs et lumineux le résultat de ses méditations. Les vérités fondamentales de la religion étaient trop affermies dans cette

âme élevée et sympathique pour donner accès à l'intolérance, cette inquiétude tyrannique des esprits mal convaincus et incapables de persuader. M. Joubert, que Diderot et ses amis avaient agité et caressé sans pouvoir l'entraîner, avait été préservé de l'incrédulité par les habitudes morales puisées au foyer domestique, et la foi de son enfance, légèrement obscurcie par les vapeurs du milieu philosophique dans lequel il avait vécu, ne tarda pas à briller de nouveau dans le sanctuaire de son âme, un instant voilé, mais jamais profané. Le tempérament pacifique et l'esprit délicat de notre philosophe le disposaient mal aux agitations et aux témérités grammaticales inséparables d'un gouvernement qui admet la liberté et l'improvisation. Le despotisme éclairé et humain paraît être le dernier mot de la politique de M. Joubert. Il est contre les chartes écrites, pour les constitutions filles du temps et des mœurs ; il se contente de demander aux maîtres des hommes une humeur paternelle et des entrailles de roi : placé entre M. de Fontanes et M. de Bonald, s'il n'emprunte rien au rude auteur de la législation primitive, il cède un peu trop à la douce influence de l'orateur du sénat. Que ne suivait-il les inspirations plus libérales et tout aussi monarchiques de M. de Chateaubriand !

Entre tant de maximes et de pensées diverses, notre goût personnel nous porte à nous arrêter de préférence à celles qui traitent de l'art d'écrire. Sur ce point, M. Joubert est passé maître ; et ce que M. de Raynal a réuni sous cette rubrique forme un morceau comparable au chapitre de Labruyère sur les ouvrages d'esprit. Personne n'a plus réfléchi sur le style, ni découvert avec plus de sagacité les secrets de cet art, qui burine la pensée. Recueillons d'abord quelques observations qui peuvent servir de conseils : « Pour bien écrire, il faut une facilité naturelle et une difficulté acquise. » — « La prodigalité des paroles et des pensées décèle un esprit fou. Ce n'est pas l'abondance, mais l'excellence qui est la richesse. » Voici qui va à plus d'une adresse dans ce temps de production sans intermittence : « Les jeunes

écrivains donnent à leur esprit beaucoup d'exercice et peu d'aliments. » Les esprits fougueux et effrénés devraient encore méditer cette maxime : « Le talent a-t-il donc besoin de passions? Oui, de beaucoup de passions réprimées. » M. Joubert excelle dans la définition des qualités du style; je n'en prendrai qu'un exemple : « Le style boursouflé fait poche partout; les pensées y sont peu attachées aux sujets, et les paroles aux pensées. Il y a entre tout cela de l'air, du vide, ou trop d'espace. Le style enflé est autre chose. Il a plus de consistance que l'autre; il est plus plein; mais sa plénitude est difforme, ou du moins excessive. » M. Joubert a résumé toute sa pensée sur l'art d'écrire dans cette ligne sentencieuse : « Concision ornée, beauté unique du style! » Il a dit aussi, non sans un secret retour sur lui-même : « Il n'y a point de beau et bon style qui ne soit rempli de finesses délicates. La délicatesse et la finesse sont seules les véritables indices du talent. » Si cela est vrai, il y a de quoi trembler.

Nous ne faisons que glaner, et même assez maladroitement, là où il serait facile d'amasser une ample moisson; car les pensées littéraires de M. Joubert sont en général d'un critique consommé. Ses jugements décèlent la même sagacité, la même délicatesse de goût; nous le suivrions volontiers sur ce terrain, sauf à rompre une lance avec lui en faveur de Fénelon, que par caprice, ou plutôt par système, il maltraite comme écrivain, et dont il déprécie le caractère. Sur ce dernier point, il s'inspire de Saint-Simon pour atténuer le panégyrique de M. de Bausset; mais il le fait avec tant de grâce et de coquetterie ingénieuse, que je ne résiste pas à la tentation de citer le passage :

« L'esprit de Fénelon avait quelque chose de plus doux que la douceur même, de plus patient que la patience. Un ton de voix toujours égal, et une douce contenance toujours grave et polie, ont l'air de la simplicité, mais n'en sont pas. Les plis, les replis et l'adresse qu'il mit dans ses discussions, pénétrèrent dans sa conduite. Cette multiplicité d'explica-

tions; cette rapidité, soit à se défendre tout haut, soit à attaquer sourdement; ces ruses innocentes, cette vigilante attention pour répondre, pour prévenir et pour saisir les occasions, me rappellent, malgré moi, la simplicité du serpent, tel qu'il était dans le premier âge du monde, lorsqu'il avait de la candeur, du bonheur et de l'innocence : simplicité insinuante, non insidieuse cependant; sans perfidie, mais non sans tortuosité. »

Quelque bien qu'on puisse dire des pensées et des maximes de M. Joubert, j'avouerai que ce qui me charme le plus dans les deux volumes que nous donne M. de Raynal, et que la partie où l'éloge me paraît pouvoir être donné sans restriction, c'est la correspondance. Les lettres de M. Joubert vont de pair avec les meilleures; il a des mots que madame de Sévigné et Voltaire lui auraient enviés, comme lorsqu'il dit en parlant de Kant : « Figurez-vous un latin allemand dur comme des cailloux; un homme qui accouche de ses idées sur son papier, et qui n'y met jamais rien de net, de tout prêt et de tout lavé; des œufs d'autruche qu'il faut casser avec sa tête, et où la plupart du temps on ne trouve rien. » On cite à satiété, et on admire par habitude la fameuse suspension de madame de Sévigné, annonçant à M. de Coulanges le mariage de Lauzun avec Mademoiselle : M. Joubert est autrement ingénieux et piquant, en introduisant auprès de M. de Chateaubriand un galant homme de ses amis. La citation est un peu longue, mais je m'assure qu'on la trouvera trop courte :

« M. Maillet-Lacoste, vrai métromane en prose, et l'homme du monde le plus capable de bien écrire, si, ne voulant pas écrire trop bien, il pouvait quelquefois s'occuper d'autre chose que de ce qu'il écrit; M. Maillet-Lacoste, qui sera jeune jusqu'à cent ans, et qui est le meilleur, le plus sensé, le plus honnête, le plus incorruptible et le plus naïf de tous les jeunes gens de tout âge; mais qui donne à sa candeur même un air de théâtre, parce que sa chevelure hérissée, ses attitudes et le son même de sa voix, se ressentent des habitudes

qu'il a prises sur le trépied où il est sans cesse monté, quand il est seul, et d'où il ne descend guère, quand il ne l'est pas; M. Maillet, à qui il ne manque que de la paresse, du relâche, de la détente de tête, pour travailler admirablement, et qui a travaillé avec autant d'éloquence que de courage, il y a vingt ans, contre la tyrannie de l'époque, comme l'attestent des opuscules dont je vous ai remis, il y a dix ans, un exemplaire qui vous aurait fait connaître son mérite, si vous l'aviez lu, mais que vous n'avez pas lu, parce que, occupé comme vous l'êtes, vous ne lisez rien, et je crois que vous faites bien, par une prérogative qui n'appartient qu'à vous; M. Maillet, qui a perdu une assez grande fortune à Saint-Domingue, sans y prendre garde et sans pouvoir s'en souvenir, parce qu'il était occupé d'une fable de Phèdre, et que depuis il est perpétuellement aux prises avec une période de Cicéron ou avec une des siennes; M. Maillet, qui, mis en déportation par le Directoire, entra dans une école de Bretagne, dont il fit la fortune pour des souliers et un habit, sans s'apercevoir ni de l'injustice des hommes, ni de son changement de situation, parce qu'il est toujours en repos, quoique toujours agité sur le sommet de ses idées; M. Maillet, qui, avec les plus hautes, mais les plus innocentes prétentions, met à ses fonctions obscures de professeur autant d'importance que s'il n'était qu'un sot; qui en remplit tous les devoirs avec la conscience et le dévouement d'un Rollin; qui excelle à tout enseigner, et enseigne tout ce qu'on veut, depuis le rudiment jusqu'à l'arithmétique, en passant par tous les degrés intermédiaires, humanités, rhétorique et philosophique; M. Maillet, dont le destin est d'être apprécié et oublié; que l'Université, tout en rendant justice à son mérite académique, laisse en province, quand tant d'autres sont à Paris; que M. de Fontanes lui-même a négligé, quoiqu'il fût très-déterminé à le servir; que M. Dussault a quelquefois admiré; qui compte un grand nombre de partisans, mais dont tout le monde parle en souriant, excepté moi; M. Maillet, qui a une ambition que tous les lauriers du Par-

nasse ne couronneraient pas assez, et une modération que le suffrage d'un enfant contenterait; qui donnerait tous les biens de ce monde, quoique occupé de ceux de l'autre, pour une louange, et toutes les louanges de la terre pour une des vôtres, ou pour un moment de votre bienveillance et de votre attention; M. Maillet enfin, dont je vous ai parlé plusieurs fois, mais dont le nom, peut-être, vous sera nouveau, parce que la fatalité qui le poursuit, sans qu'il s'en doute, vous aura sûrement rendu sourd; M. Maillet donc vient d'arriver à Paris. »

On ne nous reprochera pas d'avoir laissé parler longtemps M. Joubert : ce portrait si finement tracé dans un billet d'introduction montre la grâce et la facilité de cet esprit plein d'enjouement et de sympathie malicieuse. Ces lettres sont l'homme même; c'est son cœur, son esprit, sans détours, sans apprêts, et dans M. Joubert l'homme est encore au-dessus de l'écrivain. Voilà le secret de notre préférence. Les pensées sont exquises; soit : mais elles sentent encore le laboratoire, et tout en admirant ces gouttes colorées de pure et spiritueuse liqueur, on entrevoit le fourneau et l'alambic.

« Dieu mettra-t-il les belles pensées au rang des belles actions? Ceux qui les ont cherchées, qui s'y plaisent et s'y attachent, auront-ils une récompense? » Voilà ce que se demandait M. Joubert. La réponse nous est facile après avoir lu le recueil de ses pensées. Disons encore après lui et pour lui : « Heureux ceux qui ont une lyre dans le cœur et dans l'esprit une musique qu'exécutent leurs actions! leur vie entière aura été une harmonie conforme aux nomes éternels. »

1846.

## V

# M. EUGÈNE POITOU.

Joubert était né en 1754, dans le Périgord. Après avoir professé chez les Doctrinaires, obligé par sa mauvaise santé de renoncer à l'enseignement, il vint encore jeune à Paris et y vécut quelque temps dans le monde des lettrés et des philosophes. Là, il connut particulièrement Marmontel, La Harpe, Diderot, d'Alembert. Il semble que le courant des idées et des mœurs du siècle l'ait un moment entraîné. Dans ses pensées détachées, il fait de rares et lointaines allusions à cette époque de troubles et d'égarements de sa jeunesse : « Mes découvertes, dit-il quelque part, et chacun a les siennes, m'ont ramené aux préjugés. » — Et d'ailleurs : « Mon âme habite un lieu par où les passions ont passé, je les ai toutes connues. »

Diderot, ce génie étrange et fougueux, mêlé de fumée et de flamme, l'avait charmé d'abord, mais le désenchantement fut prompt; Joubert avait l'esprit trop juste et le goût trop fin pour être longtemps séduit par l'emphase et les théories creuses du philosophe. Vers le même temps, il se liait avec Fontanes, et de ce jour naissait entre eux une amitié qui devait durer toute la vie: la conformité de l'âge, la communauté des goûts et des sentiments, un même amour des lettres, un même culte de l'antiquité et des sévères traditions, tout rapprochait ces deux hommes faits pour se comprendre et s'aimer, mais dont l'un, avec moins d'éclat, était singulièrement

supérieur à l'autre pour l'étendue et la profondeur de l'esprit.

Au plus fort des proscriptions révolutionnaires, le hasard avais mis Joubert en relation avec une femme dont le nom a dû depuis une sorte de célébrité à l'amitié de Chateaubriand; je veux parler de madame de Beaumont, fille de l'infortuné Montmorin, ministre de Louis XVI. Il s'était attaché d'une tendre et respectueuse affection à cette femme aussi distinguée par l'esprit que par le cœur. Quand quelque apparence de société commença de succéder aux convulsions de l'anarchie, le salon de madame de Beaumont devint à Paris le rendez-vous de beaucoup d'hommes politiques et d'hommes de lettres. Joubert en était un des habitués : là, se rencontraient Chénier, Chênedollé, madame de Staël, M. Molé, M. Pasquier, M. Guéneau de Mussy. Plus tard, Chateaubriand y fut amené par Fontanes.

C'est par l'intermédiaire de ce dernier que Joubert connut l'auteur du *Génie du Christianisme*. Chateaubriand arrivait d'Angleterre, pauvre, inconnu encore, n'ayant publié que son *Essai sur les Révolutions* qui n'avait pas même traversé le détroit. Joubert comprit de suite et goûta *ce jeune sauvage*, comme il l'appelait; il s'éprit pour lui d'une amitié presque aussi vive que Fontanes; il sentait qu'il y avait là un souffle, un esprit nouveau: « Il faut, disait-il, le débarbouiller de Rousseau, d'Ossian, des vapeurs de la Tamise, des révolutions anciennes et modernes, et lui laisser la croix, les missions, les couchers de soleil en plein Océan et les savanes de l'Amérique; et vous verrez quel poëte nous allons avoir pour nous purifier des restes du Directoire, comme Épiménide avec ses rites sacrés et ses vers purifia jadis Athènes de la peste [1]. »

Madame de Beaumont, on le sait, fut prématurément enlevée à ses amis. Ce fut pour tous, particulièrement pour

1. *La Tribune moderne*, *M. de Chateaubriand*, par M. Villemain, p. 87.

Joubert, un coup cruel. Elle était pour lui plus qu'une amie; elle était comme une muse cachée; elle était la confidente de ses pensées, de ses travaux; et à elle seule, c'est lui qui nous le dit, elle lui tenait lieu de public. Nous avons quelques-unes des lettres qu'il lui avait écrites: ces lettres sont charmantes; elles font aimer à la fois et leur auteur et celle à qui elles ont été adressées. Pour ne s'être pas fastueusement écrite en lettres d'or sur le marbre d'un tombeau, comme celle de Chateaubriand dans Saint-Louis des Français à Rome, la douleur de Joubert ne fut ni moins vive ni moins durable: sa correspondance nous en a livré l'expression touchante.

Une femme, d'un esprit moins distingué, mais d'une âme aussi délicate, madame de Vintimille, sut combler en partie le vide que lui avait laissé cette perte. C'est dans sa société et celle de quelques autres grandes dames, madame de Lévis, madame de Duras, madame de la Briche, dans les salons desquelles survivaient les derniers restes de l'esprit de conversation du dix-huitième siècle; c'est dans le commerce de quelques hommes éminents, comme MM. de Bonald, de Féletz, de Beausset, Molé, que Joubert passa ses dernières années. Il s'éteignit doucement en 1824, laissant à tous ceux qui l'avaient connu les plus vifs regrets et le plus aimable souvenir.

M. de Chateaubriand lui a consacré, dans ses *Mémoires*, quelques pages plus émues qu'il ne lui appartient d'ordinaire, et qui prouvent quelle large place cet homme singulier avait su se faire dans l'estime et l'affection de ses amis. Voici comment il nous le dépeint: « Plein de manies et d'originalités, M. Joubert manquera éternellement à ceux qui l'ont connu. Il avait une prise extraordinaire sur l'esprit et sur le cœur, et quand une fois il s'était emparé de vous, son image était là comme un fait, comme une pensée fixe, comme une obsession qu'on ne pouvait plus chasser. Sa grande prétention était au calme, et personne n'était aussi troublé que lui... C'était un égoïste qui ne s'occupait que des autres. Afin

de retrouver des forces, il se croyait souvent obligé de fermer les yeux, et de ne point parler pendant des heures entières. Dieu sait quel bruit et quel mouvement se passaient intérieurement chez lui pendant ce silence et ce repos qu'il s'ordonnait. »

Sa santé avait toujours été chétive en effet, et il portait quelque bizarrerie dans sa façon de la gouverner : sur la fin de sa vie, il passait la moitié de ses journées dans son lit. Mais par un rare privilége, ni l'égalité de son humeur ni l'activité de son esprit n'en étaient altérées. « Mon esprit, écrit-il de la campagne à son ami Fontanes, me maîtrise assez souvent à la vérité, et la faiblesse de mon corps le rend tout à fait intraitable : mais souvent aussi, après l'avoir désarçonné, je me mets dans mon écurie, me couche sur ma litière, et vis des mois entiers en bête, sans être plus délassé. Vous voyez que mon existence ne ressemble pas tout à fait à la béatitude et aux ravissements où vous me supposez plongé. J'en ai quelquefois cependant, et si mes pensées s'inscrivaient toutes seules sur les arbres que je rencontre, vous trouveriez en venant les déchiffrer dans ce pays après ma mort, que je vécus, par-ci, par-là, plus Platon que Platon lui-même, *Platone platonior*. Je trouve que cela même démontre que je me sépare du monde, et que je deviens pur esprit. »

Pur esprit, il l'était en effet, autant qu'homme peut l'être sur cette terre. Madame de Châtenay disait de lui spirituellement « qu'il avait l'air d'une âme qui a rencontré par hasard un corps, et qui s'en tire comme elle peut ; » et tout le monde, y compris Joubert, convenait en riant que la définition était juste.

C'était d'ailleurs une singulière nature d'esprit : plein de vues et d'idées, fécond en aperçus ingénieux, en jugements pénétrants, il manquait essentiellement de la faculté créatrice, et de cette puissance qui sait coordonner les idées et les lier en faisceau. Il était, lui-même en convient en s'appliquant le mot de Montaigne, « impropre au discours continu. » Défiant à l'excès de lui-même, trop amoureux de la

perfection en toutes choses, rien de ce qu'il écrivait ne pouvait le satisfaire. Mais ces esprits-là, impuissants à force de délicatesse, retrouvent leur supériorité dans la conversation. C'était le cas de Joubert. Son goût exquis, son instruction profonde, faisaient de lui le critique le plus sagace et le plus sûr. Nul n'était à même de donner, en fait d'art et de style, de meilleurs conseils. Parmi ces hommes distingués qui furent ses amis et ses correspondants, les plus habiles le consultaient avec déférence et avec profit. Dans sa conversation, comme dans ses lettres, il prenait naturellement ce rôle, que personne ne lui contestait, de conseil et d'inspirateur, éveillant les idées, fécondant les esprits, et jetant, selon son expression, « du levain dans leur pâte. »

De ce Joubert plein d'originalités et de saillies, de ce causeur aimable et piquant qui était l'âme du salon de madame de Beaumont ou de madame de Vintimille, il n'est resté, on le comprend, que le souvenir pieusement gardé par quelques amis. Je me trompe, quelque chose nous en est parvenu, comme un écho lointain ou un reflet affaibli. Une partie de sa correspondance a été conservée, et on l'a publiée à la suite des *Pensées et maximes*. Ce n'est pas la portion la moins intéressante et la moins remarquable du livre. Ces lettres, écrites sans aucune arrière-pensée de publicité, portent, malgré la familiarité du fond, ce cachet de distinction, et accusent ce soin de la forme qui n'abandonnaient jamais Joubert. Même dans les épanchements de l'amitié, il a les délicatesses du bon goût et cette recherche de la perfection qu'il portait en toutes choses ; mais la grâce n'y perd rien, et toutes les qualités exquises de cet homme de bien et de ce rare esprit s'y révèlent à chaque page. Les idées y abondent : les aperçus les plus justes sur les hommes et les choses de l'époque, les jugements les plus fermes et les plus élevés sur les questions de littérature, de politique ou de religion, s'y rencontrent avec l'expression ingénieuse ou émue des sentiments les plus tendres et les plus délicats.

Dans le beau livre que j'ai déjà cité, et où il a, avec un art

si achevé, groupé autour de M. de Chateaubriand tant de figures curieuses ou célèbres du commencement de ce siècle, M. Villemain a tracé en passant un portrait de Joubert plein de finesse : « M. Joubert, dit-il, le plus ingénieux des amateurs plutôt que grand artiste, homme de loisir par sa fortune, ses goûts, sa santé délicate, était épris de la passion des lettres autant qu'on le fut au dix-huitième siècle, mais autrement. Il aimait la perfection la plus exquise : une page de Platon, quelques vers de Virgile ou d'Horace, une lettre de madame de Sévigné, une pensée de Pascal, l'occupaient et le faisaient rêver des matinées entières. La déclamation ou l'aridité philosophique lui était insupportable ; Rousseau même le choquait par mille côtés. La méthode de M. Joubert pour faire des extraits consistant à détacher des livres les passages qu'il voulait relire, il n'avait découpé de la *Nouvelle Héloïse* et de l'*Émile* qu'un petit nombre de demi-pages. Mais ce critique si dédaigneux, dont le goût pouvait paraître difficile jusqu'au caprice, ce sybarite littéraire avait parfois une facilité charmante dans les entretiens, l'instinct le plus juste du beau et du vrai dans les arts, et la passion du génie d'autrui [1]. »

Le portrait est ressemblant ; mais, si j'ose le dire, il ne nous montre Joubert que de profil. A beaucoup d'égards, sans doute, Joubert était un *sybarite littéraire* ; mais il y avait chez lui autre chose et mieux que cela. Il n'était pas en effet de ceux qui ne cherchent dans les lettres que les jouissances raffinées de l'imagination et du goût, sortes d'épicuriens lettrés, comme son ami Fontanes, jaloux seulement de la forme, assez indifférents au fond, plus préoccupés de l'élégance de leurs paroles et de l'harmonie de leurs périodes que de la recherche de la vérité et du respect des principes. C'était un esprit grave, une âme généreuse et ardente, passionnée pour la vérité et la vertu, plus encore que pour la beauté et la perfection de l'art ; ou plutôt aimant surtout le beau,

1. *M. de Chateaubriand*, ch. v, p. 86.

parce qu'il est la splendeur du vrai et l'ornement du bien. Dans tout ce qu'il a écrit, même dans ses jugements littéraires, on sent, je ne dis pas seulement un fond d'honnêteté, mais un ardent amour de tout ce qui est noble et bon, la passion forte du bien, la haine généreuse du mal. Cet art qu'il adore, cette perfection idéale dont il est épris et qu'il poursuit si curieusement, il les subordonne toujours à la pensée morale, philosophique, religieuse, et pour être revêtue d'une forme exquise, une pensée mauvaise ou fausse ne trouverait pas grâce devant lui. A l'entendre, je le sais, c'est un contemplateur qui « rêve le beau comme d'autres rêvent le bonheur; » c'est un esprit vagabond « qui chasse aux papillons. » N'en croyez rien : sous ce sybarite, il y a un philosophe; sous cet amateur de beau style, il y a un homme avide de la vérité, qui a médité sur toutes choses, qui a interrogé les plus difficiles problèmes de l'esprit humain, qui a dévoré Platon, Descartes, Malebranche, Locke, Leibnitz et Kant, qui s'est fait des idées très-nettes et très-justes sur toutes les grandes questions qui agitent le monde, sur la religion, la métaphysique, la politique, l'éducation; un homme, pour tout dire d'un mot, qui pense et qui sait faire penser. La dernière note, la dernière ligne écrite de sa main, quelques jours avant sa mort, sur le journal de ses pensées, a été celle-ci : « Le vrai, le beau, le juste, le saint !... » Elle eût pu lui servir de devise; c'était là son véritable idéal. Il a dit ailleurs cette belle parole qui montre mieux encore comment il comprenait l'art : « Vous allez à la vérité par la poésie; je vais à la poésie par la vérité. »

J'ai dit que Joubert avait été un instant séduit par la philosophie du dix-huitième siècle, de ce siècle « qui a été, comme l'a dit M. Guizot, le plus tentateur et le plus séducteur de tous les siècles, car il a promis à la fois satisfaction à toutes les grandeurs et à toutes les faiblesses de l'humanité. » Mais de même que Joubert s'était promptement dégoûté de la rhétorique déclamatoire de Diderot, de même il s'éloigna vite de cette philosophie qui ne pouvait satisfaire longtemps ni son cœur ni sa

raison. Elevé chrétiennement, il eut même ce bonheur de retrouver intacte, après les erreurs de la jeunesse, la foi de ses premières années. Mais en même temps que l'élévation de son esprit lui faisait sentir le vide des systèmes à la mode, la justesse et la fermeté de son bon sens le préservaient des violences et des excès de la réaction. Ce que j'aime chez Joubert, c'est que la modération ne l'abandonne jamais; c'est que, même quand il a le plus raison, il a raison avec mesure; on peut dire de lui ce que Tacite dit d'Agricola: *Retinuit, quod est difficillimum, ex sapientiâ modum.* On ne le vit point, après avoir marché dans les rangs des philosophes, injurier ses anciens maîtres, et, comme La Harpe, passer du fanatisme philosophique au fanatisme religieux. On ne le vit point, comme plus tard tant de champions fougueux du catholicisme, pour défendre la foi, insulter la raison, et pour prévenir les abus de la philosophie, en proscrire l'usage. Disciple de Descartes, de Leibnitz et de Bossuet, chrétien éclairé, mais penseur indépendant, il garda de ce dix-huitième siècle, dont il se séparait sur tant de points, le respect de la raison, le goût des hautes spéculations, en un mot le culte et la pratique de la philosophie.

N'allez pas croire pourtant ou qu'il pactise avec l'esprit du dix-huitième siècle, ou qu'il ait gardé quelque indulgente faiblesse pour ses philosophes. Non, il les juge avec une sévère impartialité. Sur chacun des écrivains de cette époque, il n'a souvent qu'un mot; mais c'est un mot qui grave. Je ne crois pas qu'on les ait jamais caractérisés en traits plus rapides, plus étincelants et plus justes. Joubert, on le sent, n'a point de parti pris, d'admirations ni de haines systématiques : c'est un homme honnête, sensé, modéré, qui juge les écrits et les hommes du point de vue élevé de sa conscience et à la clarté des vérités éternelles de la morale et de la religion.

Il n'aime pas Voltaire, je l'avoue, et même parfois il le traite assez mal. « Voltaire avait le jugement droit, l'imagination riche, l'esprit agile, le goût vif, le sens moral détruit.

— Voltaire est l'esprit le plus débauché ; et ce qu'il y a de pire, c'est qu'on se débauche avec lui... Il a ôté aux hommes la sévérité de la raison. » Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter un instant après : « Il est impossible que Voltaire contente, et impossible qu'il ne plaise pas. »

Mais voyez surtout quel coup d'œil pénétrant, quel jugement philosophique il a porté en passant sur les tendances morales de Rousseau. « Rousseau, dit-il, a ôté la sagesse aux âmes en leur parlant de vertu... *Donner de l'importance, du sérieux, de la hauteur, de la dignité aux passions*, voilà ce que J.-J. Rousseau a tenté... Il n'y a point d'écrivain plus propre à rendre le pauvre superbe. On apprend avec lui à être mécontent de tout, hors de soi-même. — Rousseau, dit-il encore, avait l'esprit voluptueux. Dans ses écrits, l'âme est toujours mêlée avec le corps et ne s'en sépare jamais. Il donna, si je puis m'exprimer ainsi, des entrailles à tous les mots, et y répandit un tel charme, de si pénétrantes douceurs, de si puissantes énergies, que ses écrits font éprouver aux âmes quelque chose d'assez semblable à ces voluptés défendues qui nous ôtent le goût et enivrent notre raison. » A-t-on jamais mieux signalé le vice de cette morale, fondée sur la glorification de la passion ? Notre histoire littéraire des cinquante dernières années n'est-elle pas la justification éclatante de la critique de Joubert ? Rousseau n'est-il pas le père de cette littérature qu'on a vue de nos jours proclamer la passion légitime et sainte, l'exalter comme le principe de toute générosité et de toute grandeur, comme la source de tout enthousiasme et de tout génie ? Déjà, au commencement de ce siècle, l'auteur lui-même des *Pensées et Maximes* dénonçait l'apparition de cette dangereuse philosophie dans un roman signé d'un nom célèbre et écrit sous l'influence des idées de Rousseau. « Il y a dans le monde une femme d'une âme vaste et d'un esprit supérieur... Madame de Staël était née pour exceller dans la morale ; mais son imagination a été séduite par quelque chose qui est plus brillant que les vrais biens ; l'éclat de la flamme et des feux l'a égarée. Elle a

pris les fièvres de l'âme pour ses facultés, l'ivresse pour une puissance, et nos écarts pour un progrès. Les passions sont devenues à ses yeux une espèce de dignité et de gloire. Elle a voulu les peindre comme ce qu'il y a de plus beau, et prenant leur énormité pour leur grandeur, elle a fait un roman difforme. » Que de romans de notre temps pour lesquels ce jugement semble avoir été écrit!

Que si on me demande quelle était la philosophie de Joubert, j'avouerai franchement que je ne le lui sais point de philosophie particulière, point de système qu'il ait inventé, ni de théorie dont il se soit fait le champion. Homme à système, nul ne l'était moins que lui. Ce qu'il aimait de la philosophie, c'était la contemplation des grandes idées et des principes supérieurs; c'était la poursuite désintéressée du beau et du vrai; c'était le commerce assidu des grands esprits qui ont agité les problèmes de la destinée humaine et cherché la raison des choses. Libre de tout engagement et de tout préjugé d'école, il avait interrogé tous les philosophes anciens et modernes; de leurs contradictions et de leurs hypothèses, il avait dégagé un spiritualisme élevé qui suffisait à sa raison et s'alliait sans effort avec sa foi : c'était le spiritualisme de Platon, de Leibnitz et de Bossuet.

Joubert était un esprit de la famille de Platon. Le trait qui frappe d'abord en lui, c'est une élévation naturelle; c'est comme une force intime qui le soulève de terre et l'emporte vers les hauteurs. On dirait d'une âme qui se souvient du ciel, et qui, exilée et captive, tend sans cesse à remonter vers sa première patrie. Environnée de ténèbres, elle rêve la lumière éternelle pour laquelle elle est née; elle aspire incessamment, et d'un désir que rien n'apaise, à s'y plonger, à y déployer ses ailes, à y planer librement loin des réalités vulgaires et des terrestres amours. « Mon esprit, dit-il, aime à voyager dans des espaces ouverts et à se jouer dans des flots de lumière, où il est pénétré de joie et de clarté.... Et que suis-je..., qu'un atome dans un rayon? » Ailleurs il s'écrie : « Je reprends ma joie et mes ailes, et je vole à d'au-

tres clartés. » Sans cesse ces images reviennent sous sa plume; et plusieurs fois il a écrit cette belle parole : « La sagesse, c'est le repos dans la lumière ! » Pour lui, comme pour Platon, il y a au-dessus de l'homme un idéal de beauté, de perfection, de vérité, que l'homme conçoit sans pouvoir le saisir, vers lequel il doit tendre toujours sans pouvoir espérer de l'atteindre jamais, qui fait son tourment, mais qui atteste sa grandeur, dénonce son origine et pronostique ses destinées. « Il faut aller au ciel : là sont dans leurs types toutes les choses, toutes les vérités, tous les plaisirs, dont nous n'avons ici-bas que les ombres... — Sans modèle et sans un modèle idéal, nul ne peut bien faire. »

Un autre trait de l'esprit de Joubert, qui n'est pas moins caractéristique et qui se rencontre assez rarement peut-être avec le premier, c'est qu'il est par-dessus tout l'ennemi des abstractions creuses, du jargon métaphysique, de ces grandes formules logiques qui ont l'air de contenir quelque chose et ne contiennent que le vide. Il aime la netteté dans les idées, et la clarté dans l'expression. Il estime médiocrement les logiciens purs. Il a peu de goût pour Locke qu'il place à cent coudées au-dessous de Leibnitz; il en a moins encore pour Condillac, chez qui il ne trouve *que des demi-vérités*. « Souvenez-vous, dit-il, que la philosophie a une muse, et ne doit pas être une simple officine à raisonnement. » Pour lui, il la veut *ailée et chantante*. Il veut qu'au lieu de ressembler à une algèbre toute hérissée de formules et d'équations, elle soit une large et lumineuse exposition des premiers principes.

Son aversion pour les subtilités logiques et les termes abstraits et vagues, est telle, que la peur de ce défaut le jette quelquefois dans un autre. S'il y a un reproche à lui faire, en effet, c'est d'abuser quelquefois, en philosophie, des images matérielles et des métaphores. M. de Chateaubriand dit de lui : « Profond métaphysicien, sa philosophie, par une élaboration qui lui était propre, devenait peinture et poésie. »

Oui, et par là quelquefois elle perdait en précision ce qu'elle prétendait gagner en clarté. A force de vouloir rendre sensible ce qui est seulement intelligible, de vouloir représenter à l'imagination ce que la raison peut seule concevoir, Joubert tombe par moments dans la recherche et l'affectation. Mais ce ne sont là que des taches qui n'enlèvent rien ni à la justesse de la pensée ni à la finesse habituelle de l'expression.

Toutes ses idées au contraire portent la marque d'un admirable bon sens. Cet homme a l'instinct du vrai, alors même qu'il n'en a pas la notion exacte et complète. Sur certaines questions de métaphysique, il fait preuve parfois d'une sagacité, d'une rectitude qui étonnent. Qu'on me permette d'en citer deux exemples. De son temps, la philosophie de Condillac régnait universellement : Joubert proteste contre elle. La fameuse maxime que toutes nos idées viennent des sens, il la repousse comme fausse et dangereuse; et, dix ans avant Royer-Collard et M. Cousin, il signale les principales objections qu'elle soulève. Sur une autre question, qui a passionné le dix-huitième siècle, et qui va bientôt servir de point de départ au système célèbre de M. de Bonald, sur la question de l'origine du langage, il donne en passant, en quelques lignes, la vraie solution, la seule que puisse avouer la raison; et il conclut ainsi : « L'homme est né avec la faculté de parler. Qui la lui donne? Celui qui donne son chant à l'oiseau. »

En politique, Joubert ne se sépare pas moins du dix-huitième siècle qu'en morale et en religion. — Tous les hommes naissent égaux, disait la philosophie du temps; c'est la société qui crée entre eux les inégalités injustes et odieuses. — Non, répond Joubert, c'est justement le contraire qui est vrai. « *Les hommes naissent inégaux.* Le grand bienfait de la société est de diminuer cette inégalité autant qu'il est possible, en procurant à tous la sûreté, la propriété nécessaire, l'éducation et les secours. »

Il n'admet pas que le gouvernement vienne d'en bas : c'est

l'intelligence qui doit décider, et non pas le nombre. « Le peuple est capable de vertu, mais incapable de sagesse... Le public vertueux et judicieux est le seul véritable public, le seul dont les suffrages puissent compter et dont les jugements fassent loi. » Sur bien des points, mais avec plus de mesure et de modération, Joubert pense comme le profond auteur des *Considérations sur la France*. Comme lui, il croit peu aux constitutions écrites, aux gouvernements improvisés; comme lui, il pense que les constitutions sont *filles du temps*, que les gouvernements sont le résultat de nécessités profondes, qu'ils ont leurs racines dans le passé, qu'ils ont leur raison d'être dans l'esprit et le caractère des peuples, dans leurs mœurs et leurs besoins. Ces idées-là, nous les avons fort raillées dans un certain temps : aujourd'hui, et après les expériences de soixante années, elles commencent à paraître un peu moins bizarres, un peu moins déraisonnables. Dans un livre récent, livre empreint du plus vrai libéralisme comme du plus noble talent, on lit ces belles paroles : « Il ne faut jamais se lasser de le répéter pour rabattre et retenir à son juste niveau l'orgueil humain : Dieu seul est souverain, et personne ici-bas n'est Dieu, pas plus les peuples que les rois. Et la volonté des peuples ne suffit pas à faire des rois; il faut que celui qui devient roi porte en lui-même et apporte en dot au pays qui l'épouse, quelques-uns des caractères naturels et indépendants de la royauté [1]. »

Au surplus, Joubert abonde sur ces matières en pensées élevées, en remarques profondes, en maximes éloquentes. « Imitez le temps : il détruit tout avec lenteur; il mine, il use, il déracine; il détache, il n'arrache pas. — La souveraineté appartient à Dieu et à Dieu seul. Il la maintient, il la retire, il la suspend et la promène à son gré. — Être capable de respect est aujourd'hui presque aussi rare qu'en être digne. — Nous vivons dans un siècle où les idées superflues abondent, et qui n'a pas les idées nécessaires. — L'incrédu-

1. M. Guizot, *Mémoires*, t. II, p. 86.

lité aux devoirs et la confiance aux nouveautés; des esprits décidés et des opinions flottantes; l'assertion au milieu du doute; la confiance en soi-même et la défiance d'autrui; la science des folles doctrines et l'ignorance des opinions sages; tels sont les maux du siècle. »

Je n'ai pas la prétention, on le comprend, de donner ici une idée des maximes morales de Joubert : on n'analyse pas des pensées détachées, des réflexions qui touchent à mille sujets divers. Il faut renvoyer au livre; et je suis bien sûr que ceux qui l'auront une fois ouvert, ne le quitteront plus sans l'avoir fini. On y trouve tant d'originalité alliée à tant de grâce, tant de délicatesse d'esprit et de tendresse d'âme, que malgré soi on subit le charme, et qu'en dépit de quelques bizarreries, on se sent pris d'affectueuse sympathie pour ce philosophe si sensé, ce rêveur si spirituel, ce stoïcien si aimable, ce chrétien si tolérant. Lisez, par exemple, les chapitres sur l'amitié et les passions; sur la famille, la société et la conversation; sur l'enfance, la jeunesse et la vieillesse. Comme ces pensées sont limpides et colorées! Quel mélange pénétrant de douceur et d'austérité! C'est la raison à la fois grave et souriante, c'est la vertu indulgente et sereine. Écoutez-le maintenant parler de Dieu, de l'âme, de la religion : il a sur ces sujets des pages qui, pour la profondeur, la portée et l'éclat, font souvenir de Pascal et de saint Augustin.

En matière d'art et de littérature, Joubert est un critique de l'ordre le plus élevé. Il a vécu avec les anciens; il s'est nourri de leur substance, et il exprime en un langage exquis ces règles éternelles du beau qu'ils ont si bien conçues et appliquées. On l'eût sans doute singulièrement surpris et scandalisé avec nos modernes théories du réalisme, lui qui écrivait en vrai platonicien : « Le beau! c'est la beauté vue avec les yeux de l'âme. » Et qui ajoutait : — « Le vrai commun, ou *purement réel*, ne peut être l'objet des arts : l'illusion sur un fond vrai, voilà le secret des beaux-arts. »

Parlant de Pigalle, sculpteur de talent, mais qui, comme

plusieurs de nos contemporains, sacrifiait déjà la beauté à la recherche exagérée de l'expression, il dit excellemment : « Les anciens, sans nuire à la fidélité de l'imitation, ne se privaient jamais entièrement de la représentation *du beau physique uni au beau moral.* Chez eux, la difformité offrait à la pensée une image invisible de la beauté absente. On reconnaissait dans les traits de leurs vieillards la place où fut la jeunesse, et leurs représentations de la maladie ou de la mort faisaient éprouver à la mémoire une sorte de ressouvenir de la vie et de la santé. »

Un des chapitres les plus remarquables des *Pensées* est celui qui est intitulé *Jugements littéraires.* L'auteur y passe en revue presque tous les grands écrivains de l'antiquité et des temps modernes, et toutes ses appréciations sont marquées au coin du goût le plus fin et le plus sûr. Je ne veux pas me laisser entraîner; mais qu'on me permette, pour finir, quelques citations ; mieux que tout le reste, elles feront connaître la manière et l'esprit de Joubert :

— « J'admire, dit-il, dans Platon cette éloquence qui se passe de toutes les passions, et n'en a plus besoin pour triompher. C'est là le caractère de ce grand métaphysicien. — Esprit de flamme par sa nature, et non pas seulement éclairé, mais lumineux, Platon brille de sa propre lumière. C'est de la splendeur de sa pensée que son langage se colore ; l'éclat en lui naît du sublime.

— « Cicéron est dans sa philosophie une espèce de lune. Sa doctrine a une lumière fort douce, mais d'emprunt; lumière toute grecque, et que le romain a adoucie et affaiblie.

— « Dans les narrations de Tacite, il y a un intérêt de récit qui ne permet pas de peu lire, et une profondeur, une grandeur d'expression qui ne permettent pas de lire beaucoup... L'écrivain s'empare du lecteur jusqu'à le violenter.

— « La phrase vive de Montesquieu a été longtemps mé-

ditée : ses mots légers comme des ailes portent des réflexions graves.

— « Molière est comique de sang-froid ; il fait rire, et ne rit pas : c'est là ce qui constitue son excellence.

— « Il y a dans La Fontaine une plénitude de poésie qu'on ne trouve nulle part dans les autres auteurs français. »

Je m'arrête ; et je crains déjà de m'être trop attardé auprès de cette figure originale et charmante qui a pour moi, je l'avoue, un attrait singulier. Si je ne me trompe, ce qui précède suffit à donner de l'auteur des *Pensées et maximes* l'idée d'un esprit supérieur ; supérieur à son temps, et, à beaucoup d'égards, l'égal des hommes les plus éminents de son temps.

Parmi nos moralistes français, il supporte sans pâlir la comparaison avec les plus illustres. Ce n'est point un peintre de caractères et un observateur profond du monde comme La Bruyère : il a plus vécu en lui-même qu'au dehors ; il a plus étudié l'homme que les hommes. Ce n'est pas, malgré ses égarements de jeunesse, un désespéré comme Pascal, qui cherche dans la foi un refuge contre les agitations intérieures, et qui, pour mieux s'assurer dans sa croyance, jette la raison meurtrie et enchaînée aux pieds de la croix : il n'a pas contre la raison cette haine, ce ressentiment implacable ; sa foi est tolérante, parce qu'elle est tranquille et sereine. Pour vous le représenter au vrai, imaginez plutôt un Vauvenargues chrétien. C'est la même générosité et la même élévation naturelle de pensée ; c'est le même amour et le même enthousiasme pour tout ce qu'il y a de beau et de bon ; c'est la même délicatesse de sentiments et la même grâce mêlée de je ne sais quoi d'austère. Comme Vauvenargues, Joubert « a beaucoup de goût, parce qu'il a beaucoup d'âme. » Mais son esprit plus cultivé, mûri d'ailleurs par la réflexion et par l'étude, a de plus larges horizons, sa critique est plus ferme et son jugement plus sûr.

Joubert est un de ces écrivains qu'on ne peut lire sans se

sentir meilleur. Malgré vous, il vous élève, il vous emporte vers ces sereines régions d'où on ne redescend que calmé et fortifié. Son livre, qui n'a reçu que depuis une dizaine d'années une complète publicité, est de ceux qui, sans devenir jamais populaires, grandissent chaque jour dans l'estime des esprits distingués. Le temps n'est pas loin où il aura sa place dans la bibliothèque de tous les hommes de goût, sur le rayon déjà si riche de nos moralistes, entre Vauvenargues et Nicole, non loin de Pascal et tout près de La Bruyère.

1861.

# CORRESPONDANCE

## I

Villeneuve-le-Roi, le 19 octobre 1788.

*A M. le baron de J*, à Paris.*

Monsieur, je veux vous parler de M. de Fontanes.

Ses talents sont rares, son caractère élevé, sa naissance honorable. Il est fait pour prétendre à tout. Son père, d'une très-ancienne famille protestante que la religion avait ruinée, est mort, dans la force de l'âge, inspecteur général du commerce, et digne d'en être le ministre. Sa mère était une Fourquevaux, maison considérable du Languedoc, dont la splendeur subsiste encore. Il ne reste à M. de Fontanes que des sœurs, filles de sa mère, qui tiennent à Niort, en Poitou, un rang distingué. C'est à Niort que M. de Fontanes est né.

Sa fortune est modique; ce n'est pas qu'il soit sans patrimoine; seulement il a le cœur trop grand pour ne pas s'y trouver resserré. Il a trente et un ans; ses sentiments sont droits et forts; ses principes sont sains. Son seul défaut est une certaine mobilité d'opinions, très-agréable en lui, et dont ses amis seraient bien

fâchés de le voir corrigé. Cependant il la perdra qu'il verra son sort fixé.

M. de la Harpe et M. Ducis vous diront ce qu'ils pensent de son talent qu'ils connaissent, et que je connais mieux qu'eux, parce qu'il ne leur a montré que ses ouvrages, et qu'il m'a fait voir plus d'une fois tout son génie. Il sera certainement un des plus grands poëtes que notre siècle ait produits, et on peut le regarder comme un homme destiné à faire, un jour, le plus grand honneur à son pays. Quoique le Verger soit un poëme très-agréable, il ne faut pas le juger par le Verger comme il ne faudrait pas juger la voix de mademoiselle C*** par une ariette, quoiqu'elle chante les ariettes à merveille. Elle est faite pour les grands airs, et lui pour les grands sujets. Il fait les vers comme elle chante. C'est là l'époux qui lui conviendrait. Si j'ai bien su l'apprécier, en effet, il lui faut pour mari un homme célèbre, et si je connais bien les hommes célèbres qui existent en ce moment, M. de Fontanes est le plus digne d'elle, et le seul qui soit propre à remplir parfaitement toutes vos vues.

Il est jeune; il est aux portes de l'Académie; il a déjà de la gloire, et son mérite est de cette espèce verte et robuste qui ne fait que croître avec le temps. En le mariant, en lui donnant de la fortune et une fille charmante, propre à entretenir en lui un perpétuel enchantement, vous rendriez un grand service aux beaux-arts et à la France: vous hâteriez l'achèvement d'un grand homme. Il faut que les grands talents, pour acquérir leur maturité, aient été battus par l'adversité passée, et qu'ils soient favorisés par la prospérité présente. Ce sont là leurs vents et leur soleil.

Ni les goûts ni les travaux de M. de Fontanes n'éloi-

eraient de vous mademoiselle C*** que vous aimez. Il pourrait demeurer six mois de l'année à Lyon. Quelques voyages à Paris lui suffiraient pour y visiter ses amis. Sa société augmenterait tous vos plaisirs ; lui-même est charmé de la vôtre. Ni votre simplicité ni votre générosité ne le gêneraient. Il a un parler qui fait penser et qui réveille ; singulièrement aisé à vivre, il a toujours vécu noblement. Enfin il aime, comme vous, les arts, les artistes et toutes les sortes de mérite. C'est le dernier ami qui puisse vous être nécessaire.

Je vous le propose : il n'en sait rien. Ce projet, que j'ai mûrement examiné, vient de moi seul ; je me suis cependant assuré qu'il ne me dédirait pas. Rien ne vous serait plus facile que de trouver, à Paris, des renseignements exacts sur tout ce que j'ai eu l'honneur de vous attester. Ne négligez pas cet avis. J'ose vous assurer que c'est ici une affaire digne de toute votre attention.

Vous avez, pour votre aimable filleule, des sentiments bien honorables pour votre cœur, et dont elle paraît bien digne par sa candeur, ses grâces et sa modestie. C'est très-probablement son bonheur que je vous propose. Il se présente à vous de lui-même, ou du moins offert par la main du hasard. Si vous m'en croyez, vous voudrez le prendre. Quelle convenance digne d'être désirée manquerait à ces heureux jeunes gens ? L'inégalité même de leurs fortunes en est une très-grande. Si l'on veut être heureux par la fortune, en se mariant, il faut la donner ou la recevoir. On gagne en ceci tout ce qu'on perd, quand toutefois on choisit bien, ce qui n'est pas toujours facile.

Maintenant j'ai tout dit. Vous avez l'âme belle ; madame de C*** a l'esprit observateur et pénétrant : ce que vous déciderez l'un et l'autre sera certainement le meil-

leur parti. Quant à moi, je vous aurai dit la vérité. Il y a dix ans que M. de Fontanes est mon intime ami. Je dois beaucoup à ses sentiments ; mais je n'ai rien payé qu'à son mérite. Certes il vaut plus d'un million ; mais mademoiselle C*** le vaut lui-même. Je suis, etc.

## II

Montignac, 21 novembre 1792.

*A mademoiselle Moreau de Bussy.*

Il n'y a pas assez de douleurs pour vous plaindre, Mademoiselle. C'est à la raison et au temps que je livre votre affliction : eux seuls peuvent vous consoler. Au nom du ciel, ne rejetez pas l'avenir et laissez couler le présent. Vous avez fait d'irréparables pertes ; mais vous n'avez pas encore atteint le milieu de votre carrière, et la vie, en son étendue, peut vous offrir des compensations inconnues. Ne faites pas à la Providence l'outrage de croire qu'elle est épuisée à votre égard et qu'elle n'a, dans ses trésors, rien qui puisse vous dédommager. De grands biens peuvent encore vous attendre. La nature, qui est pleine de douleurs, est pleine aussi de consolations. Vous ne seriez pas sage de les repousser. Jusqu'à ce qu'elles se présentent, acceptez du moins les distractions légères que vous offrent tous les objets dont vous êtes entourée. Il y a dans celle de nos facultés morales que nous appelons sensibilité une disposition à l'excès, une sorte d'irritabilité qui a besoin d'être tempérée par les jouissances pures et paisibles des sens. Quand on tient ses sens dans l'inaction, dans la contrainte et le néant, l'âme devient aride comme une plante sans rosée. Mêlez, je vous en supplie, quelques sensations à vos sentiments ; aimez quelques odeurs, quel-

ques couleurs, quelques sons et quelques saveurs, ou vous ne serez point assez sage. Le ciel a fait des biens divers. Il en a créé pour l'âme; il en a créé pour le corps. Oseriez-vous n'accepter que la moitié des dons que sa main vous offre, dédaigner et rejeter l'autre? Certes, vous en seriez punie.

Pour moi, s'il m'est permis de me citer en exemple, je remplis de mon mieux, dans toutes les circonstances, l'obligation d'être heureux. Je le suis toujours autant que je le puis, et quand je le suis peu, je dis à Dieu : « Vous le voyez, Seigneur, je ne puis faire davantage! « Pardonnez à mon infirmité et au cours des événe- « ments. »

Je ne prétends être insensible, en effet, à aucun des accidents de la vie, et je serais même bien fâché de l'être. Mais, dans la multitude infinie de manières dont nous pouvons être affectés, il n'est pas un de ces événements, heureux ou tristes, qui ne soit capable de produire en nous un sentiment sublime et beau. C'est ce sentiment que je cherche. Je passe rapidement par tous les autres, pour ne m'arrêter qu'à lui. Lorsque mon âme a pu y parvenir, elle s'y tient, et pour toujours. Mes douleurs ainsi que mes joies sont éternelles. J'en éprouve chaque jour qui durent depuis mon berceau. Mais ces douleurs pures valent de la joie, et je sais, par mon propre exemple, que l'affliction même n'est pas ennemie du bonheur, c'est-à-dire de l'état où l'âme goûte en soi une constante satisfaction. Il importe peu qu'elle soit contente des événements, pourvu que sa manière de les sentir la rende contente d'elle-même. Elle l'est par la perfection de cette sensibilité qui, bien apprise et bien menée, sait extraire du miel de tout. Il y en a jusque dans les peines.

Mais vous craignez, dites-vous, en acceptant des consolations, d'outrager et de blesser les *chères ombres*, les *mânes sacrés* de vos amis. Il y a là une exagération de sentiment et de langage que je ne saurais ménager.

Aucune affection honnête ne peut blesser des êtres bons. Si, dans notre imperfection terrestre, nous éprouvons des jalousies, elles cessent et se déposent avec le limon qui environne notre nature. Au delà de cette vie, tout est clarté, tout est bonté. Eh ! sur cette terre même on ne trouverait pas d'âme grande qu'un sentiment doux pût blesser, si, dans l'enveloppe grossière où nos cœurs sont cachés, et dans l'aveuglement où nous tient notre orgueil, nous ne supposions pas que les amours dont d'autres que nous sont l'objet donnent une exclusion humiliante aux amours qu'on avait pour nous, et que toujours on nous ôte ce qu'on accorde, on nous chasse quand on admet, on nous dépouille s'il y a partage. Nous voulons être aimés seuls, de peur de n'être point aimés.

Mais les intelligences célestes sentent bien différemment. Flattées uniquement de la partie spirituelle et pure de nos sentiments, elles nous permettent de disposer de tout le reste. Il y a, dans nos affections, une partie huileuse et grasse, si je puis dire, qui ressemble à la fumée de nos flambeaux : celle-là est pour les vivants. Il en est une autre subtile, excellente et céleste, qui peut être comparée à la lumière, à la flamme, et qu'on garde en la communiquant : celle-là est pour les amis que vous avez perdus. C'est d'elle seulement qu'ils peuvent se soucier ; car elle est seule digne d'eux. Ceux qui y participent ici-bas ne leur en dérobent rien. L'idée de partage qui, pour nous aveugles, est inséparable de l'idée de diminution, parce que l'un ne s'opère point sans l'autre sur

les objets matériels que nos mains tâtonnent sans cesse, n'offre à ces êtres clairvoyants qu'une impression d'étendue qui leur plaît et les réjouit.

Ah! si nous devenons des anges (et que pouvons-nous devenir autre chose dans une meilleure vie?), sans doute alors nous désirons que ceux qui nous furent chers puissent être assez semblables à nous-mêmes pour aimer comme nous, d'un amour entier et parfait, tous les êtres sensibles et bons. Cela ne leur est pas possible, hélas! leur cœur est trop borné. Mais du moins la part de tendresse que nous exigeons d'eux, par un ressouvenir des impressions reçues au temps de la mortalité, est-elle compatible avec toutes les affections qu'ils sont capables d'éprouver dans leur prison passagère, et dont leur condition sur la terre leur fait un devoir autant qu'un plaisir.

Il n'y a là d'autre exaltation que celle qu'il faut pour s'élever au-dessus de la vie présente. Il vous en faut bien davantage pour vos *ombres* et vos *mânes*, mots qui, en enveloppant d'une espèce de corps vaporeux les esprits de vos chers amis, vous les représentent encore imbus des passions et des grossièretés humaines, et ne les laissent se peindre à votre imagination que sombres, et tristes et morts; idées injurieuses et fausses, si l'opinion de l'immortalité, qui est la vôtre et que je partage, est vraie, consolante et belle...

Il m'est venu pendant que j'écrivais ces vagues conceptions une foule d'autres lueurs qui, dans leur course rapide, n'ont fait que passer devant ma vue, et dont l'apparition légère me pénétrait d'une lumière dont rien n'égale les douceurs. Elles ne me trompaient pas, assurément; il me semblait y voir la vérité, la sentir et la toucher; il me semblait entrevoir ce qui est au ciel.

Elles ne me trompaient pas, car il n'appartient point à l'erreur de donner sans effort, sans action, et par le seul effet de son approche, un contentement si complet et si calme à l'âme humaine : il n'y a pas entre elles assez d'analogie pour cela.

## III

Montignac, le 16 janvier 1793.

*A mademoiselle Moreau de Bussy.*

Aucune des lettres que vous m'avez écrites ne m'a autant affligé que la dernière. C'est là que je vois combien votre plaie est profonde et en quelque sorte irrémédiable. Votre esprit s'est mis du parti de votre désolation, et raisonne comme il plaît à celle-ci. Tout se change en douleur pour vous, et vos réflexions n'aboutissent qu'à tirer de toutes choses quelque sujet d'accablement. J'ai pris une mauvaise route. Je vous ai trop occupée de votre malheur, en voulant vous le rendre plus léger. Toute votre âme est malade; mais puisque je l'ai imprudemment provoquée à raisonner sur son mal, je ne veux pas laisser sans réponse quelques-unes de vos observations, ni sans explication celles de mes opinions que je n'ai pas assez développées.

Non, les amis que nous avons perdus ne sont point honorés par ces douleurs excessives, qui n'honorent personne, parce qu'elles supposent plus la faiblesse et l'entêtement des âmes qui les éprouvent que la grandeur des pertes qu'on a faites. Il y a telle femme dans le monde qui, pour la mort d'un enfant de quatre jours, s'est plus désolée, a plus pleuré, et s'est obstinée à se désoler plus longtemps qu'on ne le fait pour des êtres

dont la vie avait un grand prix. Ce qui honore ceux qui ne sont plus, c'est une douleur modérée, à qui sa modération même permet d'être aussi durable que la vie de celui qui l'éprouve, parce qu'elle ne fatigue ni son âme ni son corps; une douleur haute, qui permet aux occupations, et même aux délassements de la vie, de passer, en quelque sorte, sous elle; une douleur calme, qui ne nous met en guerre ni avec le sort, ni avec le monde, ni avec nous-mêmes, et qui pénètre une âme en paix, dans les moments de son loisir, sans interrompre son commerce avec les vivants et avec les morts.

Qu'il me soit permis un moment de dire comment je voudrais être regretté. J'expliquerai ainsi comment je trouve beau de l'être.

Je voudrais que mon souvenir ne se présentât jamais à mes amis sans amener une larme d'attendrissement sous leurs paupières et le sourire sur leurs lèvres. Je voudrais qu'ils pussent penser à moi, au sein de leurs plus vives joies, sans qu'elles en fussent troublées, et qu'à table même, au milieu de leurs festins, et en se réjouissant avec des étrangers, ils fissent quelque mention de moi, en comptant parmi leurs plaisirs le plaisir de m'avoir aimé et d'avoir été aimés de moi. Je voudrais avoir eu assez de bonheur et assez de bonnes qualités pour qu'il leur plût de citer souvent, à leurs nouveaux amis, quelque trait de ma bonne humeur, ou de mon bon sens, ou de mon bon cœur, ou de ma bonne volonté, et que ces citations rendissent tous les cœurs plus gais, mieux disposés et plus contents. Je voudrais que, jusqu'à la fin, ils se souvinssent ainsi de moi, qu'ils fussent heureux, et qu'ils eussent une longue vie, pour s'en souvenir plus longtemps. Je voudrais avoir un tombeau où ils pussent venir en troupe, dans un beau

temps, dans un beau jour, pour parler ensemble de moi, avec quelque tristesse, s'ils voulaient, mais avec une tristesse douce, et qui n'exclût pas toute joie. Je voudrais surtout, et j'ordonnerais, si je le pouvais, que, pendant cette tendre cérémonie, pendant l'aller et le retour, il n'y eût, dans les sentiments et dans les contenances, rien de lugubre et rien de repoussant, en sorte qu'ils offrissent un spectacle qu'on fût bien aise d'avoir vu. Je voudrais, en un mot, exciter des regrets tels que ceux qui en seraient témoins ne craignissent ni de les éprouver, ni de les inspirer eux-mêmes. C'est l'image des regrets affreux que l'on doit laisser après soi qui rend en partie la mort si amère; ce sont les horreurs dont on a environné la mort qui rendent, à leur tour, les regrets des survivants si terribles. Ces deux causes agissent perpétuellement l'une sur l'autre, et bouleversent les âmes dans leurs sentiments les plus louables et les plus inévitables. Nos passions ont fait de notre dernière heure un sujet de désespoir et d'effroi, un moment haï, d'où la prévoyance et le souvenir se détournent également. Nos institutions et nos coutumes en ont fait, à leur tour, un événement dont on se hâte d'oublier, le plus vite qu'on peut, l'épouvantable appareil. Au lieu de nous accoutumer dès l'enfance, par la pensée et par les sens, à ne regarder cette séparation que comme le moment du départ pour un voyage sans retour, voyage que nous ferons un jour nous-mêmes, sans doute pour nous réunir dans des régions invisibles, on n'a rien oublié de ce qui était propre à en faire un objet d'horreur. On nous l'a fait considérer comme un châtiment, comme le coup porté par un exécuteur tout-puissant, comme un supplice, enfin; et nos amis, nos proches, quand nous avons cessé de vivre, quittent

notre lit de repos comme ils quitteraient l'échafaud où l'on nous aurait mis à mort.

Élevez-vous, je vous en conjure, au-dessus de ces sentiments vulgaires. Vous en êtes digne, et vous en avez besoin; vous en êtes même plus capable que vous ne pensez, car votre douleur, en ce moment, calomnie votre raison.

En attendant que celle-ci prenne le dessus, agréez les assurances de l'estime d'un homme qui ne pourra jamais vous oublier, et qui sent plus vivement tout ce que vous valez depuis qu'il y a sur la terre moins de cœurs pour vous aimer.

## IV

Montignac, le 1er mai 1793.

*A mademoiselle Moreau de Bussy.*

Je suis, hélas! et j'en gémis, votre ami le plus ancien, lorsque tant d'autres ne sont plus; c'est du fond de mon cœur que ce titre vient se placer sous ma plume. Songez que vous m'êtes chère à bien des titres; j'ai réuni sur vous tous les sentiments que m'inspirait la société dont vous viviez entourée. J'aime en vous, et vous, et votre frère, et votre amie, et ce pays qui m'a tant plu, et des souvenirs que mon âme gardera précieusement.

Vous êtes un dépôt que vos malheurs m'ont confié; un dépôt que je dois garder et conserver à tous les prix; un dépôt que je veux mettre à ma portée, pour veiller sans cesse sur lui. Oui, je vous veux auprès de moi, et je me veux auprès de vous. A quoi sert tout ce que je vous dis, et tout ce que je pourrais vous dire?

Je répands de bonnes liqueurs dans un vase rempli de larmes; il faudrait d'abord les détourner et les tarir, et nulle main ne peut le faire, si ce n'est peut-être la mienne. Je la consacre à cet emploi. Il dépend de vous de me faire perdre mon temps, ma santé, mon âme et mon corps, en soins, en efforts, en prières, ou de m'épargner tout cela et d'en laisser l'usage à ce qui en a besoin, en consentant les yeux fermés à ce qui ne peut manquer d'arriver si vous vivez et si je vis. Consentez-y donc sur-le-champ : je ferai ensuite ce que vous voudrez; consentez-y de confiance : je la justifierai assez; consentez-y malgré vous et avec répugnance : je me moque maintenant de tout cela; la volonté aura son tour. Si je n'avais que vingt-cinq ans, je vous donnerais dix années pour réfléchir et pour répondre. Je viens d'en avoir trente-huit; je ne vous donne donc pas un jour, une heure, une minute, et je m'opiniâtrerai. Épargnez-moi beaucoup de peines, et, terminant par un seul mot, dites-moi : *Eh bien! j'y consens, en attendant que je le veuille.*

## V

Villeneuve-sur-Yonne, le 3 février 1794.

### *A M. l'abbé de Vitry, à Lyon.*

Monsieur, vous avez de l'âge; vous avez vu beaucoup d'années; vous perdîtes beaucoup d'amis. Je n'oserais être le vôtre : trop de respect me l'interdit; mais j'aurai bientôt quarante ans, et j'ai le droit de vous chérir.

Si vous devenez mon voisin, il y aura près de vous un homme que flattera votre commerce, qu'occupera votre repos.

J'ai désiré de vous le dire; puissiez-vous aimer à l'apprendre!

*P. S.* Il y a un petit presbytère où je voudrais bien vous loger. Ce presbytère a une cour en terrasse sur la rivière, un jardin sur la campagne, un appartement assez clos, entre bibliothèque et cuisine. Nous avons un forte-piano.

Je suis fort affairé à distribuer tous ces biens, et je me dis souvent, en rêvant dans mes oiseuses promenades : Cette campagne est pour Fontanes; le forte-piano pour Chantal; la chambre close est pour sa mère; la cour pour sa petite fille; le jardin pour le bon parent.

Que tout cela n'est-il à moi, ou que ne veut-on me le revendre ce soir? Demain, vous l'appelleriez vôtre.

## VI

Villeneuve-sur-Yonne, 7 février 1794.

*A madame de Fontanes, à Lyon.*

Je n'ai guère, dans ce bas monde, pour tous meubles et presque pour tous biens, qu'un forte-piano qui est à ma nièce, deux estampes qui sont à moi, et la moitié d'un pain de sucre que nous consommons en commun.

Venez jouir de ces trésors; je puis en disposer en maître, et vous les offre de bon cœur.

J'aurais bien voulu vous procurer, dans mon voisinage, une cabane au pied d'un arbre, et j'ai tout tenté pour cela, jusqu'à me résoudre à en acheter une, moi qui hais la propriété; je n'ai pas pu y parvenir.

Je serai réduit à vous loger dans une chaumière au pied d'un mur. Cela n'est pas bien magnifique; mais fussions-nous déjà bien sûrs de disposer de ce taudis!

C'est encore ce que le pays a de meilleur en ce moment. On s'y bat pour le moindre trou, tant les logements y sont rares. Fontanes n'a qu'à se presser; s'il attend, nous n'aurons plus rien. Cette chaumière, au pied d'un mur, est une maison de curé au pied d'un pont. Vous y auriez notre rivière sous les yeux, notre plaine devant vos pas, nos vignobles en perspective, et un bon quart de notre ciel sur votre tête. Cela est assez attrayant.

Une cour, un petit jardin dont la porte ouvre sur la campagne, des voisins qu'on ne voit jamais, toute une ville à l'autre bord, des bateaux entre les deux rives et un isolement commode, tout cela est d'assez grand prix; mais aussi vous le payeriez : le site vaut mieux que le lieu.

Le lieu n'est qu'une habitation où l'on ne se mouillerait pas, où l'on ne gèlerait pas, où l'on pourrait même dormir, sans s'entasser dans un seul lit; mais on n'y aurait pas non plus des appartements bien complets. Votre mère aurait une alcôve, un cabinet et de la vue; vous auriez une grande chambre; le bon parent une à à côté. J'ai fait les descriptions à Fontanes; il dit que cela suffirait; moi je trouve cela fort peu; mais on ne trouve rien de mieux.

Armez-vous donc d'un grand courage, et si vous êtes résolue à ne pas vous trouver à plaindre lorsque vous serez mal logée, préparez vite le chausson où vous mettrez vos équipages, et tenez-vous prête à partir quand le signal sera donné.

Vous trouverez, en débarquant, un homme qui vous recevra avec un respect bien profond et une affection bien tendre.

*P. S.* J'ai écrit deux mots au bon parent et à madame votre mère. Veuillez bien les leur remettre.

Je vous prie, tous tant que vous êtes, d'être bien persuadés que les sentiments que je vous exprime si brièvement, et que j'ai pour vous avec tant d'étendue, je les éprouve et vous les paye, non pas à cause de Fontanes, quoique assurément cela pût me suffire, mais à cause de vous tout seuls. Je vous honore et vous aime, parce que je vous ai connus.

Je sens fort vivement le désagrément de n'avoir à vous offrir que de médiocres bons offices; il faut que je devienne grand terrien. Si j'avais seulement un petit palais, dans une une île enchantée, voyez quel plaisir je trouverais à dire à votre mère : « Je suis fort aise, « Madame, qu'il ne vous reste pas pierre sur pierre, à « madame votre fille et à vous, puisque cela me pro- « cure l'occasion de vous prouver que je suis votre ser- « viteur, en vous logeant sous mes lambris. »

On a tort de se moquer du médecin de la comédie, qui désire de bonnes fièvres à ceux qu'il aime, pour avoir le plaisir de les guérir. C'était un bon petit cœur d'homme, et je n'oserai plus rire de sa manie à l'avenir, car je sens que je la partage, ou peu s'en faut.

J'ai une compagne qui pense comme moi sur votre compte. Cela me fait un grand plaisir. Elle avait retiré tous ses sentiments de la société, pour les renfermer dans sa chambre. Ils en sont tous sortis, à la nouvelle de vos désastres, et ne cessent d'errer sur les ruines de vos maisons.

Je lui connus du mérite et des agréments. Elle a perdu ses agréments; mais elle a gardé son mérite. Il se montre tout entier à mes regards dans cette grande circonstance. Tout son regret est de ne pouvoir vous être bonne à rien personnellement. Comme l'alouette de la fable, après avoir trop tardé à se rendre mère, elle

est prête à le devenir, et à peine a-t-elle la force de suffire à faire son nid. Vous me rendrez un grand service, madame votre mère et vous, si, avec le temps et peu à peu, vous lui faites prendre à votre société l'intérêt que lui inspirent si bien vos malheurs. Au reste, personne ne la voit ici, et tout le monde vit tout seul, comme nous faisons en vous attendant.

## VII

Villeneuve-sur-Yonne, 5 novembre 1794.

*A M. de Fontanes, à Paris*

Vous avez sans doute déjà vu mon jeune frère, et il vous aura remis les pelotons que vous demandez. Il aura pu vous dire aussi combien nous avons été sensibles à la perte de votre pauvre enfant. Nous nous étions amusés à faire, pour le recevoir, de petits préparatifs dignes de son âge. Ces soins d'un moment ont été cruellement trompés. Ils nous avaient donné avec elle une espèce de liaison et de société qui a fort augmenté nos regrets.

Votre femme et vous, vous êtes jeunes et bien portants. Celui qui console, le temps, ne vous manquera pas. Employez-le promptement à réparer le vide que cette affreuse petite vérole a sitôt fait dans votre famille. Ces êtres d'un jour ne doivent pas être pleurés longuement comme des hommes; mais les larmes qu'ils font couler sont amères. Je le sens quand je songe que votre malheur peut à chaque instant devenir le mien, et je vous remercie d'y avoir pensé comme moi. Je ne doute point qu'en pareil cas vous ne fussiez prêt à partager mes sentiments, comme je partage les vôtres. Les

consolations sont un secours que l'on se prête, et dont tôt ou tard chaque homme a besoin à son tour. Je m'adresserai à vous avec confiance quand le jour de ce besoin viendra.

Je vous écris bien rarement. C'est que vos diables de lettres me fournissent toujours à traiter des matières qui excitent dans mon esprit une si grande activité, que je suis las et tout *recru* de la fatigue de penser quand il est temps de vous répondre. Je prends le parti de me taire et de vous oublier tout net pour reprendre un peu de vigueur.

Ma santé n'en a point du tout. J'ai le cœur, le poumon, le foie et tous les organes de la vie fort sains; je vis avec une régularité et une sagesse dont l'inutilité m'ennuie excessivement; je ne perds rien, et rien ne me répare. Mon esprit me maîtrise assez souvent, à la vérité, et la faiblesse de mon corps le rend tout à fait intraitable; mais souvent aussi, après l'avoir désarçonné, je me mets dans mon écurie, me couche sur ma litière, et vis des mois entiers en bête, sans en être plus délassé. Vous voyez que mon existence ne ressemble pas tout à fait à la béatitude et aux ravissements où vous me supposez plongé. J'en ai quelquefois cependant, et si mes pensées s'inscrivaient toutes seules sur les arbres que je rencontre à proportion qu'elles se forment, vous trouveriez, en venant les déchiffrer dans ce pays, après ma mort, que je vécus, par-ci par-là, plus Platon que Platon lui-même, *Platone platonior*. Je trouve que cela même démontre que je me sépare du monde, et que je deviens pur esprit. En tout cas, si je tiens trop peu à la vie par ces liens gros et solides, la santé et les appétits, dont je fais un cas infini, quoique assez rigide en morale, jusqu'à mon dernier

moment je tiendrai à tous ceux que j'aime par le désir de leur bonheur, qui ne pourra s'éteindre en moi qu'avec la pensée et le souffle. Comptez-y bien pour votre part. Tout ceci au reste est mon secret. Ne m'en parlez point dans vos lettres. Je veux épargner à ceux qui m'aiment autour de moi des peurs qui seraient un grand mal. Il ne faut tout dire qu'aux hommes, lorsque l'on parle de ses maux.

Je vous ai envoyé quatre douzaines de petits pains; c'est, à mon grand regret, tout ce que j'ai pu. Mon intention, au surplus, est d'empêcher, autant que mes forces peuvent s'étendre, que vous n'en fassiez mauvais usage, et je vous défends à vous-même, par toute l'autorité que votre complaisance peut me donner sur vous, d'en employer plus d'un ou deux, en manière d'essai, à votre usage personnel. Avec la capacité d'estomac dont mon frère m'a assuré que vous étiez toujours doué, et dont je vous félicite de tout mon cœur, vous auriez bientôt absorbé toute la pacotille, si l'on vous permettait d'en user, à votre faim, dans les liqueurs chaudes du déjeuner, où, dit-on, ces pains sont exquis. Laissez-en donc au moins quarante-six pour le chocolat de ces dames. C'est à leur intention que je les ai fait faire, par un boulanger allemand, le seul habitant du pays qui s'y entende, et qu'on ne peut cependant déterminer à allumer son four qu'une ou deux fois par an, dans les grandes circonstances. J'associe à vos dames M. l'abbé de Vitry, leur digne ami et mon ancien correspondant, à qui je voudrais procurer tous les petits plaisirs possibles. Quant à vous et à vos pareils, je vous exclus absolument de toute part à ces gâteaux.

Il me reste à vous dire sur les livres et sur les styles une chose que j'ai toujours oubliée. Achetez et lisez les

livres faits par les vieillards, qui ont su y mettre l'originalité de leur caractère et de leur âge. J'en connais quatre ou cinq où cela est fort remarquable. D'abord le vieil Homère; mais je ne parle pas de lui. Je ne dis rien non plus du vieil Eschyle; vous les connaissez amplement, en leur qualité de poëtes. Mais procurez-vous un peu Varron; *Marculphi formulæ* (ce Marculphe était un vieux moine, comme il le dit dans sa préface dont vous pourrez vous contenter); Cornaro, *de la Vie sobre;* j'en connais, je crois, encore un ou deux; mais je n'ai pas le temps de m'en souvenir. Feuilletez ceux que je vous nomme, et vous me direz si vous ne découvrez pas visiblement, dans leurs mots et dans leurs pensées, des esprits verts, quoique ridés, des voix sonores et cassées, l'autorité des cheveux blancs, enfin des têtes de vieillards. Les amateurs de tableaux en mettent toujours dans leur cabinet. Il faut qu'un connaisseur en livres en mette dans sa bibliothèque.

J'ai froid et je vais me chauffer; portez-vous bien.

Je vous vois où vous êtes avec grand plaisir. Le temps permet enfin aux gens de bien de vivre partout où ils veulent. La terre et le ciel sont changés. Heureux ceux qui, toujours les mêmes, sont sortis purs de tant de crimes, et sains de tant d'affreux périls!

## VIII

**Villeneuve-sur-Yonne, 24 novembre 1794.**

*A M. de Fontanes, à Paris.*

Conseillez à votre femme d'aller à Lyon, afin qu'elle vienne nous voir. Quant à vous, il vous faudra, en temps et lieu, hasarder un petit voyage ici pour pas-

ser dix jours avec moi. Il me paraît fort nécessaire que nous nous donnions le loisir de renouveler connaissance; car il me semble que nous nous sommes un peu oubliés.

Je mêlerai volontiers mes pensées avec les vôtres lorsque nous pourrons converser; mais pour vous rien écrire qui ait le sens commun, c'est à quoi vous ne devez aucunement vous attendre. J'aime le papier blanc plus que jamais, et je ne veux plus me donner la peine d'exprimer avec soin que des choses dignes d'être écrites sur de la soie ou sur l'airain. Je suis ménager de mon encre; mais je parle tant que l'on veut. Je me suis prescrit cependant deux ou trois petites rêveries dont la continuité m'épuise. Vous verrez, quelque beau jour, que j'expirerai au milieu d'une belle phrase, et plein d'une belle pensée. Cela est d'autant plus probable que, depuis quelque temps, je ne travaille à exprimer que des choses inexprimables.

Je m'occupais ces jours derniers à examiner nettement comment était fait mon cerveau. Voici comment je le conçois. Il est sûrement composé de la substance la plus pure, et a de hauts enfoncements; mais ils ne sont pas tous égaux. Il n'est point du tout propre à toutes sortes d'idées. Il ne l'est point aux longs travaux.

Si la moelle en est exquise, l'enveloppe n'en est pas forte, la quantité en est petite, et ses ligaments l'ont uni aux plus mauvais muscles du monde. Cela me rend le goût très-difficile et la fatigue insupportable; cela me rend en même temps opiniâtre dans le travail, car je ne puis me reposer que quand j'atteins ce qui m'échappe. Mon âme chasse aux papillons, et cette chasse me tuera. Je ne puis ni rester oisif, ni suffire à mes mouvements. Il en résulte, pour me juger en beau, que je ne suis

propre qu'à la perfection; du moins, elle me dédommage, lorsque je puis y parvenir, et d'ailleurs elle me repose, en m'interdisant une foule d'entreprises; peu d'ouvrages et de matières, en effet, sont susceptibles de l'admettre. La perfection m'est analogue, car elle exige la lenteur autant que la vivacité. Elle permet qu'on recommence, et rend les pauses nécessaires. Je veux, vous dis-je, être parfait. Cela seul me sied et peut me contenter. Je vais donc me faire une sphère un peu céleste et fort paisible, où tout me plaise et me rappelle, et dont la capacité, ainsi que la température, se trouve exactement conforme à l'étendue et à la nature de mon pauvre petit cerveau. Je prétends ne plus rien écrire que dans l'idiome de ce lieu. J'y veux donner à mes pensées plus de pureté que d'éclat, sans pourtant bannir les couleurs, car mon esprit en est ami. Quant à ce qu'on nomme force, vigueur, nerf, énergie, élan, je prétends ne plus m'en servir que pour monter dans mon étoile. C'est là que je résiderai quand je voudrai prendre mon vol, et lorsque j'en redescendrai pour converser avec les hommes, pied à pied et de gré à gré, je ne prendrai jamais la peine de savoir ce que je dirai, comme je fais en ce moment, où je vous souhaite le bonjour.

## IX

Villeneuve-sur-Yonne, 26 décembre 1794.

*A madame de Beaumont, à Passy.*

J'ose, Madame, être fort aise que vous ne soyez point partie, et fort impatient d'avoir l'honneur de vous revoir.

Votre chaumière couverte de neige aurait eu déjà

mon hommage, si je n'avais craint d'effaroucher votre bonté par un trop grand empressement.

Je me suis un peu enrhumé, et je serais un téméraire d'aller tousser près de vous par cet hiver de 1709. Ma politique est, Madame, de ne vous faire que des visites qui ne me coûtent rien, afin qu'en y prenant peu garde, vous les permettiez plus souvent.

Je ne tarderai sûrement pas à avoir besoin de braver tous les frimas, par un principe de santé, et je dirigerai tout naturellement mes promenades vers Passy; l'air de ce lieu m'est favorable.

Jusque-là, Madame, agréez l'hommage du profond respect avec lequel j'approcherai toujours des lieux que vous habiterez.

## X

Villeneuve-sur-Yonne, le 29 mars 1795.

*A madame de Beaumont, à Passy.*

J'ai, Madame, l'honneur de vous envoyer le troisième volume, dont je suis si excessivement mécontent, que je n'ai pas voulu coucher avec lui dans la même chambre, et que je l'ai banni de moi toute la nuit.

Je me suis armé de résolution, pour rendre ce matin aux deux autres les entrées de mon appartement. Je me ferai effort pour les lire.

Dans ce que j'ai pu parcourir, le crime qui interroge garde une sorte de dignité, et semble avoir un peu raison, tandis que l'innocence qui répond et qui s'excuse consent presque à avoir tort. C'est une histoire exécrable et menteuse, et si votre exemplaire existait seul dans l'univers, malgré le respect dont je suis péné-

tré pour tout ce qui vient de vos mains, je le brûlerais tout à l'heure.

J'aurais trop à dire, et les raisons sur lesquelles ma manière de sentir est fondée sont encore dans une trop vive fermentation, pour que je n'en renvoie pas les détails au temps où j'aurai le bonheur de vous revoir.

Agréez, Madame, les assurances des regrets que je donnerai toute ma vie à vos départs toutes les fois que la destinée me fera votre voisin.

## XI

Villeneuve-sur-Yonne, 26 avril 1795.

*A madame de Beaumont, à Paris.*

Je dois bien des remercîments à vos récits et à ceux de madame de Sérilly. Il y longtemps que j'y pense, et que je m'abstiens de vous les adresser, parce que, dans la pointe d'humeur que la médecine me donne, je ne saurais rien faire avec grâce.

Je me contenterai aujourd'hui d'avoir *sonné* la lettre de votre cousine. Si, dans votre bienfaisance, vous voulez augmenter ma reconnaissance et mon plaisir, sonnez à toutes cloches l'histoire de sa détention.

Riouffe a trop allongé la sienne. Je n'aime point son Ibrascha, ni sa comparaison de Robespierre à Jésus-Christ. Il n'avait mis que sa raison et son mérite dans sa première édition. Il a mis, ce me semble, un peu trop de sa jeunesse et de ses défauts dans la seconde. Au surplus, je suis, comme Werther, ami exclusif de toutes les premières éditions possibles, quand elles m'ont plu. On ne doit jamais rien ajouter à ce qui a suffi.

J'avouerai cependant qu'il y a des traits admirables

dans ces additions de Riouffe. Vous souvenez-vous de ce qu'il dit en parlant de la nature humaine : « *Sa « douleur lui échappe comme son plaisir* ? » Un mot pareil vaut tout un livre.

Madame de Staël en a fait un, dit-on, sur la nécessité de la paix. Si je n'ai pas le plaisir de le lire avant votre retour, c'est un bonheur que je devrai probablement à votre complaisance. De toutes les femmes qui ont imprimé, je n'aime qu'elle et madame de Sévigné.

Je vois souvent madame de Sérilly, et je vous désire souvent dans son parc, non pas que je fasse à son mérite l'injustice de ne pas me plaire avec elle ; mais vous avez des droits d'aînesse qui ne me permettront d'être souverainement heureux, à Passy, que lorsque je vous y rencontrerai.

J'y vois M. de Pange avec une grande utilité. Son esprit est austère et fort, et son rire même est profond. En m'en retournant, je pense volontiers à tout ce qu'il m'a dit ; mais, en allant, je me sens plus pressé du désir de l'entendre que de celui de lui parler.

Si vous étiez ici, Madame, en grimpant la haute montagne, je me sentirais mû, poussé et soutenu par une double impatience.

Avec lui, mon imagination est un peu contrainte et n'ose pas se livrer à tous ses caprices. Avec vous, elle est plus à l'aise. Il veut qu'on marche, et j'aime à voler ou tout au moins à voleter. Mes petites ailes de mouche me démangent aussitôt que je pense à vous.

Agréez, Madame, les assurances de mon profond respect.

*P. S.* Souffrez que j'ajoute un mot pour vous parler de ce bon Durans. Il y a mille ans que je ne lui ai écrit. Le pauvre malheureux ! Je voudrais bien qu'il vous

arrivât quelque grand bonheur, pour combler son âme de joie.

## XII

Villeneuve-sur-Yonne, ..... 1795.

*A madame de Beaumont, à Passy.*

Ce n'est pas Desprez, Madame, qui vous a calomniée dans mon esprit, c'est vous-même.

Je suis bien aise de vous dire que je ne pourrai vous admirer à mon aise, et vous estimer tant qu'il me plaira, que lorsque j'aurai vu en vous le plus beau de tous les courages, le courage d'être heureux.

Il faudrait, pour y atteindre, avoir d'abord le courage de vous soigner, le désir de vous bien porter, et la volonté de guérir.

Je ne vous en croirai capable que lorsque vous aurez bien perdu votre belle fantaisie de mourir, en courant la poste, dans quelque auberge de village. Vous voyez que, dans ma colère même, je suis capable de bons procédés, puisque je n'ai rien dit de ce bel article dans ma lettre d'hier à madame de Sérilly, dont je savais d'avance l'opinion très-opposée à votre goût.

Je n'ai pas voulu laisser venir cet énorme grief au bout de ma plume ; mais je l'ai gardé sur le cœur.

Tout cela, Madame, est extrêmement sérieux, et, pour l'honneur de l'esprit, de la raison, de l'humanité et de la vertu, je vous conjure, dès que vous serez arrivée à Paris, de consulter d'abord un bon médecin, et de faire ce qu'il vous dira. Vous n'avez pas seulement besoin de régime et de tranquillité ; vous avez besoin de remèdes. Votre docteur de Sens est honnête homme et beau joueur, à ce qu'on dit ; mais c'est un pauvre guérisseur.

Je suis payé pour vous désirer de la santé, puisque je vous ai vue ; j'en connais l'importance, puisque je n'en ai pas. Un événement de ma vie m'a trop appris combien l'insouciance sur ce point peut devenir funeste pour que je transige avec la vôtre.

Enfin, Madame, je suis tourmenté depuis trois mois de l'inquiétude que vous me causez à cet égard, à un tel excès, que j'aimerais encore mieux vous savoir été à Plombières qu'à Passy, et assurément c'est tout dire.

Un homme habile, bien consulté et bien écouté, peut rendre ce voyage inutile ; mais si vous tardez à prendre des précautions, votre éloignement nous deviendra indispensable, et ne produira peut-être aucun fruit.

« Cela, dites-vous, serait plus tôt fait. » Plus tôt, oui, mais non pas bientôt. On meurt longtemps, et si, brutalement parlant, il est quelquefois agréable d'être mort, il est affreux d'être mourant pendant des siècles. Enfin, il faut aimer la vie quand on l'a : c'est un devoir. Les *pourquoi* seraient infinis ; je m'en tiens à l'assertion. Elle vous fâchera peut-être ; mais, fût-ce pour vous plaire, je ne puis pas vous taire cette vérité.

Je n'avais pas eu le temps d'ouvrir la lettre de madame de Sérilly quand votre envoyé m'a quitté. Elle me demande Louvet ; je l'ai tout neuf, tout frais arrivant, et n'ai nul besoin de le lire. Priez-la de le garder longtemps ; je l'envoie par une femme du village que j'ai sous ma main. Je ne puis rien ajouter, Madame, de tout ce que je voudrais vous dire, si ce n'est que je suis quelquefois tenté de me couper les deux oreilles.

*P. S.* La bonne femme est partie subitement, pendant que je relisais. Elle n'est point si bonne femme !

## XIII

Villeneuve-sur-Yonne, 16 janvier 1797.

*A madame de Pange, à Passy.*

On dit, Madame, que, depuis quatre ou cinq jours, vous êtes rentrée en possession de votre maison d'Étigny. Cette maison vous serait-elle utile ? Si elle vous était inutile, voudriez-vous la louer? Si, en sage et prévoyante administratrice du bien de vos enfants, vous consentiez à la louer, me prendriez-vous pour locataire?

J'avais d'abord songé à vous demander un recoin de Passy ; mais ma femme, qui a une bonne judiciaire, a décidé que nous ne pourrions former là l'établissement que j'avais dans la tête ; j'en reviens donc à Étigny. Il offre bien quelques inconvénients ; mais j'y serais chez vous ; mais je ne l'habiterais que l'été ; mais il y a une allée de charmille, dans un assez vaste enclos ; j'aurais à moi un jardin, un verger, une cour, une vache, des poules, et une chambre basse à deux lits, que je n'ai pas vue, mais dont, au bout du compte, un chanoine se contentait. Cela rappelle son penseur, quand il n'y a pas moyen d'être plus près de vous sans de graves inconvénients.

Voici, Madame, mes conditions. Je veux votre jardin pour ce qu'il vaut, et votre maison pour ce qu'en donnerait un amateur du jardinage. Je veux votre agent, l'honnête Dujeu, pour rien, c'est-à-dire, par-dessus le marché du jardin et de la maison. A la vérité, si vous cédez gratuitement un si honnête homme, vous serez trop généreuse, et je serais trop bien traité ; mais nous ne voulons pas nous ruiner, et ma femme pense avec

moi que, dans notre isolement et dans une telle demeure, un hôte pareil est sans prix.

Ce Dujeu trouverait en moi toutes les facilités et tous les ponts qu'il pourrait désirer. Voici, à boule-vue, le parti que je lui proposerais. Il serait, dans la maison, votre concierge, chargé de veiller aux toits, clôtures et sûretés, et, comme tel, il aurait de plein droit le logement, en le choisissant où il lui plairait, pourvu qu'il fût séparé des chambres les plus logeables. Il aurait communauté pleine dans les écuries, étables, fournils, etc. Ses volailles et les nôtres pourraient jucher sur le même bois. Il y a dans le clos une vigne dont il me paraît amoureux; je la lui donnerais jusqu'au dernier cep, à l'exception des chasselas. Vous avez une luzerne dont je me réserverais *in petto* le plaisir de lui laisser part, en lui offrant tous les matins le lait nécessaire à son ménage. Enfin, je lui ferais tous les autres avantages que vous jugeriez convenables.

Consultez dès aujourd'hui, s'il se peut, Madame, vos gens d'affaires, et faites-les s'expliquer net sur mes propositions. Nous ne pouvons nous livrer à aucune nouvelle délibération, qu'au préalable leur avis ne nous soit connu.

Ma femme est raisonnable; mais elle est un peu malade; toutes les douleurs la tuent, comme moi tous les plaisirs.

Je me borne à vous assurer de mon profond respect. Ce sentiment en moi est assez vaste pour contenir tous les autres; ils s'y rangent, sans se gêner, comme de petits ronds dans un grand cercle. Agréez tous mes dévouements.

## XIV

Villeneuve-sur-Yonne, 22 janvier 1797.

*A madame de Pange, à Passy.*

J'ose vous prier de mettre le comble à vos bontés, Madame, en me liant au plus tôt d'un nœud indissoluble, par un bail à long terme, et revêtu de toutes les clauses et formalités de style qui pourront le rendre inattaquable. J'ai besoin d'avoir en poche un pareil roc, pour l'opposer aux flots de propositions séduisantes dont mes beaux-frères commencent à nous assaillir. Je crains la puissance du vœu commun; il a sur moi un irrésistible empire quand je ne me suis pas prémuni. Je ne voudrais pas mécontenter l'amitié de ceux qui m'entourent; mais je veux pouvoir vivre quelque temps à l'écart, et y paraître comme forcé par quelque engagement antérieur à la manifestation définitive de leur bonne volonté. Si mes engagements sont clairs, mon beau-frère l'abbé trouvera tout simple qu'obligé de payer, je veuille *gagner mon argent*, en passant au moins six mois à votre campagne. Nous pourrons alors de temps en temps venir jeter les yeux sur la maison commune, à Villeneuve, et consentir, sans inconvénient, à y passer la mauvaise saison.

Je vous enverrai cette après-midi un petit commissionnaire qui me rapportera, si vous voulez bien l'en charger, l'état de tout ce qui est à louer autour de la maison, avec l'estimation de chaque article. Nous choisirons, puisque vous nous le permettez, ce qui sera indispensable au bien-être de la vache, de l'âne, du cheval et des poules, dont j'espère que madame de Beaumont

viendra quelquefois manger les œufs frais : je leur recommanderai de les faire bons.

J'ai à consoler ma femme de la mort de ma belle-mère. Malgré la fermeté de son caractère, elle est toujours restée dans la timidité de l'enfance à l'égard de la durée de ses parents; son esprit n'avait jamais osé savoir qu'ils étaient mortels. « Il faut bien que je me « désole, me disait-elle tout à l'heure; sans moi, qui « pleurerait ma pauvre mère?—Les pauvres, » lui ai-je répondu; et, en effet, cette excellente femme avait, sous une écorce de rudesse très-remarquable, le cœur le plus compatissant, et les mains les plus libérales, avec l'air le plus négatif.

Du reste, je ne trouve pas sa fille trop effarouchée des devoirs que lui imposera votre voisinage. Elle se souvient avec grand plaisir du temps qu'elle a passé auprès de vous. De toutes les absences qu'elle a faites hors de son ménage, depuis que nous sommes ensemble, c'est la seule qui ne lui ait coûté aucun regret. Vous et madame de Beaumont êtes plus fortes que ses dégoûts invétérés. Elle ne partagerait volontairement les plaisirs et les amusements de qui que ce fût; mais elle a partagé bien vivement toutes vos peines. Vos dernières pertes, surtout, n'ont pas trouvé d'âme plus empressée à les sentir. Elle sait à merveille, d'ailleurs, que vous n'êtes pas du monde; que vous êtes au-dessus de lui et par conséquent hors de lui; c'est ce qui la dispose à violer sans scrupule, en votre faveur, son vœu de fuir les humains. En s'exposant au plaisir de vous voir fréquemment, elle est en paix, sa conscience ne lui reproche rien : je ne sais quelle séduction lui persuade qu'elle est toujours inébranlable dans ses résolutions de sauvagerie. Il est avec le ciel des accommode-

ments; il en est aussi avec soi-même : elle l'éprouve à son insu. Je la compare à ce dévot qui avait promis à Dieu de ne jamais manger de sel, et qui se permettait le sucre. Quand vous l'aurez tout à fait apprivoisée, vous saurez si elle vous honore. Elle ne vous le dira pas, cependant; mais vous pourrez l'apercevoir. Je compte beaucoup sur votre discernement pour démêler des sentiments et un mérite qu'elle a la mauvaise habitude de ne pas étaler assez. Autrefois, quand je la rencontrais dans sa société, il me semblait toujours voir une violette sous un buisson. Depuis, le destin a marché sur elle; ses douleurs l'ont foulée aux pieds, et ses feuilles la cachent aux yeux.

Vous le voyez, Madame, cette maison est peuplée de cœurs qui sont d'accord avec le mien, et qui sont tout remplis de vous.

*P. S.* Je vous prie de dire à madame de Beaumont que, dans tout ce que je vous donne, sa part d'aînesse est prélevée. Elle a, sur mes prédilections, un droit que rien au monde ne peut lui ôter, pas même l'ennui que pourrait lui causer Platon.

## XV

Villeneuve-sur-Yonne, mai 1797.

*A madame de Beaumont, à Theil.*

Vos lettres m'ont fait un grand plaisir. Il y règne une liberté d'esprit et d'imagination qui plaît et qui rassure sur votre bonheur. Pour être heureuse et rendre les autres heureux, vous n'avez qu'à laisser faire à la nature, et consentir à être vous.

Nous n'avons pas à nous plaindre ici. Alexandrine

est guérie, et descendra demain au salon; ma femme va son train ordinaire; l'abbé est parti hier pour aller dîner aujourd'hui, à trois lieues d'ici, chez un confrère où il soupçonne quelque pâté; Victor n'a d'autre embarras dans la vie que l'incertitude où il est, depuis une heure, de savoir si certain animal qu'il m'a montré dans la *Maison russique*, et que je lui ai dit être un renard, est un renard en effet, ou ne serait pas une fouine; car vous lui avez dit que c'était une fouine, à ce qu'il m'a avoué un peu trop tard pour son repos. Vous voyez qu'il se souvient de vous et de vos dires. Pour moi, je suis enfoncé dans Aristote. Après avoir achevé ses *Morales*, me voilà jeté à corps perdu dans ses *Métaphysiques*; il faudra le lire tout entier. Il me tuera; mais je ne puis plus m'en défendre.

Ne vendez pas votre Voltaire à Sens; vous n'en auriez rien. Je vous en tirerai un meilleur parti à Paris. Quant à moi, je vous en remercie. Dieu me préserve d'avoir jamais en ma possession un Voltaire tout entier!

Si vous aimez mieux voir madame de Staël ici qu'à Sens, votre chambre verte est à votre service. Je serai, je crois, assez fort pour ne pas céder au désir de la voir, et pour fuir le danger de l'entendre; ainsi consultez votre commodité.

Soignez-vous bien; portez-vous bien; gardez mes livres, et écrivez-moi. Ma femme vous recommande de vous rendre agréables les derniers jours que vous passerez dans votre Theil. Si nous étions au printemps, elle consentirait, dit-elle, volontiers, à vous aller soigner en famille, pendant une quinzaine de jours. Passer quinze jours hors de son ménage! j'ai trouvé cela très-galant de sa part. Mais vous faites ici des miracles. Bonjour.

*P. S.* Ayez soin de faire resserrer la gourmette du petit cheval, et vous en ferez un mouton. *L'art de tomber*, dont vous êtes douée, a son mérite assurément; mais il y aurait quelque avantage d'obliger vos gens à mettre en pratique *l'art de brider*.

## XVI

Sens, 26 juin 1797.

*A madame de Pange, à Paris.*

Je ne suis pas digne de vous remercier, Madame; j'ai une extinction d'esprit et de voix.

Je n'en suis pas moins pénétré de reconnaissance pour tous les envois dont vous avez bien voulu m'honorer. Ils m'ont été remis un peu tard par votre page à cheveux gris. Il ne m'a apporté que le 1er floréal votre lettre du 20 germinal. Je l'accuse pour m'excuser. Sans cette triste nécessité, son âge, et la candeur de sa barbe, auraient fait expirer ma plainte dans le silence du respect.

J'avais eu l'honneur de vous écrire, le jour de votre départ, en vous renvoyant le *Don Quichotte* espagnol. Un page de mon choix, et qu'on prendrait à sa mine pour l'arrière-petit-fils du vôtre, partit d'ici à sept heures du matin, pour revenir, à midi, m'assurer qu'il était arrivé trop tard. Je m'imaginai qu'il s'était amusé à jouer à la fossette tout le long du chemin. On ne sait plus à qui se fier. Tout le monde est trop jeune ou trop vieux, et je vois bien que les vrais milieux, même en messagerie, sont aussi difficiles à reconnaître qu'à garder.

Je suis en conscience obligé de démentir le docteur, ce qui me fâche, et je suis encore plus fâché qu'il se

trompe. Il a beau me voir éteint, gisant, maigre, muet, et incapable de souffrir le moindre travail et même le moindre plaisir, sans en être épuisé, il me croit en fort bon état. Je ne sais comment ses yeux se sont fascinés; mais, depuis qu'il n'a plus de nouveau remède à m'ordonner, il me voit guéri, le croit de bonne foi, et le dit à tout le monde. La vérité est que je suis toujours également malade, mais avec plus de variété, ce qui est au moins un agrément. Je suis aussi un peu plus accoutumé à mes maux, et je vois plus clair dans ma maladie. Ce sont là, si l'on veut, des mieux dont je sens vivement le prix; mais je ne puis pas convenir que j'en éprouve d'autres. Pourtant, je me suis bien trouvé de l'air de Sens. J'y habite un petit tertre qui m'enchante. J'ai sous les yeux, dans le lointain, la verdure la plus riante et la plus riche. Mes ruelles (vous ne savez pas ce que c'est) sont bordées de maisons où le bonheur semble habiter, derrière des haies et sous des treilles. Un peuple poli m'environne, et il n'a pas l'air malaisé. Rien de ce qui me touche, rien de ce que je contemple ici ne me déplaît, et je souhaite souvent que vous et madame de Beaumont puissiez m'y voir. C'est vous dire que tout semble concourir à me faire porter en ce moment aussi bien qu'il est possible, et cependant je suis malade, quoi que prétende le docteur. Les vents, à la vérité, en sont un peu la cause; mais quand on a une santé qui dépend éternellement du beau temps et de la pluie, on est condamné à se porter mal partout et toute la vie.

Si telle est ma destinée, je m'y résignerai, Madame; je rendrai même grâce à la Providence, si, dans la situation où je serai réduit, elle me laisse toujours la capacité d'être heureux par des idées et des sentiments

fort doux, qui me remplissent assez souvent de leurs délices, et si à ce bienfait elle ajoute celui de me laisser disposer librement, une fois par mois, de ma main et de ma pensée, pour écrire à votre cousine et à vous, quand je ne pourrai pas vous voir. Sans ce dernier point, tous mes biens auraient des épines, et tous les plaisirs de mon âme seraient gâtés par un remords.

Quiconque chante pouilles à Benjamin Constant semble prendre une peine et se donner un soin dont j'étais chargé : je me sens soulagé d'autant. Je crois donc vous devoir de la reconnaissance, à madame de Beaumont et à vous; à elle, de tout le mal qu'elle m'en dit, et à vous, Madame, de celui que vous en pensez. Cet homme est pour moi

Comme un violon faux qui jure sous l'archet,

tout ce qu'il dit me blesse l'esprit. D'abord, il écrit mal, très-mal, et en vrai Suisse à prétentions. Il exprime avec importance, et avec une sorte de perfection travaillée, des pensées extrêmement communes, signe de médiocrité le plus grand que je connaisse. Ensuite, je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus insupportable et de plus révoltant que le *faux* dans l'erreur. Or, Madame, examinez les erreurs de Benjamin Constant, et dites-moi si vous croyez qu'elles soient en lui un effet de la bonne foi, et une simple méprise de l'esprit. On sent qu'elles lui viennent du cœur, et que son ambition les a fabriquées de toutes pièces. J'avais lu déjà plusieurs passages de son livre, quand madame de Beaumont a eu la bonté de me le faire parvenir. J'avais trouvé et je trouve le choix de ses expressions et de ses tournures mauvais ou déplacé, et le choix de ses opinions encore

plus insoutenable. Dans cet ouvrage, tout repousse l'indulgence; tout y tend à détruire l'humanité. Vous voyez à ma colère que je dois m'interdire d'en parler. Je lui préfère mille fois la bonne gouvernante de madame de Beaumont, dont je ne parle pas, mais que j'ai vue avec grand plaisir. Je lui ai fait une visite expresse, introduit par Saint-Germain, et paré de toutes les fleurs du jardin.

Notre inoculé se porte fort bien; mais sa mère m'a bien fait enrager. Figurez-vous que ce qu'il y a de plus problématique au monde, c'est qu'elle ait eu la petite vérole, et que ce qu'elle a le moins pu se résoudre à faire, malgré sa parole donnée, a été de laisser toucher son fils par d'autres mains que par les siennes. J'ai vécu dans de grandes transes; mais j'en suis revenu. Pour elle, elle s'est entêtée à ne rien craindre, et actuellement elle persifle ma prudence avec une insolence que je serais bien fâché qu'elle n'eût pas. Cette insolence envers moi ne l'empêche pas d'être pénétrée pour vous du respect le plus senti et le mieux fondé. Regardez-la toute sa vie, Madame, comme une des âmes où votre mérite est le mieux connu et le plus honoré.

## XVII

Villeneuve-sur-Yonne, 26 août 1797.

*A madame de Beaumont, à Theil.*

Non-seulement j'ai résolu d'aller vous voir, mais ma femme et mon fils veulent vous aller voir aussi, et passer avec vous au moins une demi-semaine. Ils partiront dès que vous vous porterez bien, et que vous aurez un *Obadiah* et deux forts chevaux à nous envoyer. Tout cela sans doute se pourra, non pas demain, mais quelque

jour, dans quelque temps, et d'ici à la fin du siècle, quand vos lits auront des petits.

Je vous recommande à tous les saints et à toutes les saintes de Theil, à sa caverne de verdure, à ses lacs d'air et de clarté, et à ce fleuve de lumière qui coule du côté de Sens. Je vous recommande aussi à ces trumeaux où se mirent toutes vos herbes. M. Shandy vante beaucoup les pièces d'eau; il prétend qu'il sort de leur sein une vertu consolatrice. Puisse votre âme être imbibée d'une si divine vapeur!

Je sais très-mauvais gré à ceux dont la société vous a dégoûtée de la solitude, et, s'ils s'en font un compliment, moi je leur en fais une injure. Mais pourquoi aller vivre aussi avec ces esprits remuants? Ils ont pour tête un tourbillon qui court après tous les nuages. Ils veulent brider tous les vents dont ils ne sont que le jouet. Leur tournoiement vous a gâtée; mais vous vous raccommoderez.

Je ne crois pas que rien au monde soit plus ennemi du bonheur, ainsi que de toute sagesse, que les passions de l'esprit, quand on les éprouve à toute heure. Celles du sang sont plus sensées; car, remarquez, je vous prie, que les premières ne peuvent être satisfaites ni tous les jours, ni tous les mois, ni tous les ans, ni quelquefois tous les vingt ans. Or, y a-t-il rien de plus maladroit et de plus propre à tourmenter que de retenir dans son sein, et d'alimenter en soi-même, à tous les instants de la vie, des désirs sans possession et des voracités sans proie?

La passion même du bien public serait en ce moment une folie. Le monde est livré au hasard. Ceux qui prétendent l'arrêter, en jetant à ses vagues le gravier et le sable fin des petites combinaisons, sont ignorants de

toutes choses. Je leur préfère de bien loin celui qui, sans prétention, s'amuse, à ses heures perdues, à faire des ronds dans son puits. Il se croit du moins inutile. Les autres se croient importants, et Dieu sait tout ce qu'ils perdent de temps, de raison, de mérite, pour le devenir en effet! Je ne vois en eux qu'un besoin de tracas et de mouvement, semblable à celui des enfants, une puérilé activité qui les excite à déplacer, non des chaises, mais des couronnes, et à façonner de leurs mains des débris de sceptres brisés. Ils vantent leur sollicitude, et ils ne sont rien qu'inquiets. L'inquiétude se démène, va, revient, monte et redescend; la sollicitude attentive est aux aguets et se tient coi : voilà ce que nous devons faire.

Ayez le repos en amour, en estime, en vénération, je vous en supplie à mains jointes. C'est, je vous assure, en ce moment, le seul moyen de ne faire que peu de fautes, de n'adopter que peu d'erreurs, de ne souffrir que peu de maux. J'en suis si persuadé, que je viens d'écrire à Paris qu'on ait à ne plus m'envoyer aucun journal dont l'auteur sache lire et écrire. Je ne veux pas ignorer ce qui se passe; mais je ne veux plus m'en occuper.

Quand madame de Pange sera de retour, je vous supplierai d'oublier jusqu'au nom même de la guerre, et de ne plus songer à d'autres fortifications qu'à celles que pourrait élever, dans votre boulingrin, le caporal *Trim-Saint-Germain*.

Je me porte comme Yorick, quand il ne pouvait plus monter sur son cheval maigre. J'ai à peu près le bonheur dont il jouissait, quand il ne se sentait pas gai. Je vous aime comme il vous eût lui-même aimée, s'il vous avait vue une fois.

*P. S.* Ma femme est très-sensible à votre souvenir. Sa justesse et votre mérite cadrent ensemble si parfaitement, que je ne puis rien dire, en votre honneur et gloire, qu'elle ne le pense.

Le petit se souvient non-seulement de vous, mais aussi de Theil, et d'une certaine carriole sans roues qui a fait son bonheur, parce qu'il pouvait y monter tout seul. Que de gens aiment les siéges renversés, parce qu'ils peuvent s'y asseoir!

Par un très-singulier hasard, c'est moi qui lis *Young*, lorsque vous lisez le *Tristram*. Ce *Young* ne me rend point farouche, et son *Lilla Burello* m'amuse tout comme un autre.

Il n'y a que Benjamin Constant qui ne m'amuse pas. J'en ai parlé tout de travers. J'en ai dit, non pas trop de mal, mais d'autre mal que celui qu'il fallait en dire. J'en suis fâché, car, si je le battais jamais, je voudrais que le coup portât et l'ajustât comme un habit. Portez-vous mieux : je me radoucirai peut-être.

## XVIII

Villeneuve-sur-Yonne, 27 août 1797.

*A madame de Beaumont, à Theil.*

Votre régime me fait un bien infini, *rien seulement que d'y penser*. Je suis persuadé que vous vous en trouverez à merveille.

Je ne vous ai pas dit que ma femme était *enclouée*, c'est-à-dire qu'elle avait un fort gros clou sous le bras. C'est probablement un rejeton de la petite vérole de son fils, soignée avec trop de hardiesse. Elle me charge de vous dire que, sans ce désagrément, qui durera encore

quelques jours, nous vous aurions priée de nous envoyer sur-le-champ *Obadiah* et les grands chevaux.

Je vous ai écrit hier une grande lettre où je me suis embourbé dans le temps présent, comme Coulanges, quand il voulut plaider, s'embourba dans la mare à Colin. Je conseille à votre attention de sauter à pieds joints ce long article, et d'aller droit à la moralité : aimez le repos, le repos ! Laissez les tracassiers se tracasser, et si nous montons sur quelque bâton, ne le choisissons pas d'épines.

J'ai mangé beaucoup de fruits ces jours-ci, et je m'en trouve si bien, depuis hier après midi, que ce matin j'ai été tenté deux ou trois fois de faire claquer mes doigts, comme Yorick redevenu gai. La belle disposition pour aller vous voir ! et qu'il est fâcheux qu'*Obadiah* ne soit pas là, et que le clou ne soit pas loin !

Je coupe court, parce que la petite Marie se dit fort pressée. Ne me faites grâce d'aucun détail, quand vous me parlerez de votre régime, et parlez-m'en souvent, si vous voulez que je me sente comblé de vos bontés. De tous les journaux de ce siècle, il n'en est point qui puisse autant m'intéresser que celui de votre pot au feu.

Vous nous promettez une chère qui passe notre gourmandise de fort loin. Vos lits ont donc fait des petits? En ce cas la fin du siècle est arrivée, et Theil nous verra très-certainement. Merci. Soignez-vous.

## XIX

Villeneuve-sur-Yonne, 22 septembre 1797.

*A madame de Beaumont, à Passy.*

Je vous préviens qu'à l'avenir nous ne voudrons de vous que lorsque vous vous trouverez insupportable.

Vous avez donc eu tort de prendre votre médecine. Une autre fois, gardez votre ipécacuanha pour les gens qui ne sont pas dignes de vous aimer triste et maussade; réservez-leur tous vos rayons, et portez-nous tous vos nuages.

On vendangera mercredi prochain dans ce pays-ci; mais nous ne commencerons nos propres vendanges que dans la semaine suivante. Cette opération cause assez de tumulte et de désordre dans les maisons; mais on n'y dîne et on n'y soupe pas moins, et si ce tracas pouvait vous amuser, je vous assure que vous ne gêneriez ici personne. Je ne prends personnellement à tout cela que la part qui me fait plaisir; mon régime ordinaire n'éprouve aucune interruption; mes beaux-frères n'en perdent pas un coup de dent; ma femme garde la maison; nous vivons enfin à peu près comme de coutume. Les servantes seules sont un peu en l'air et un peu déroutées; mais, à quelques petites attentions près, dont je suis sûr que vous sauriez fort bien vous passer, elles auraient du temps de reste pour vous rendre leurs devoirs.

Venez donc hardiment vendanger, si le bruit ne vous fait pas peur; venez avant que l'on vendange, si vous aimez mieux le repos. Voilà ce que la franchise de ma femme et la mienne ont à vous dire.

Mes frères sont ici et vous attendent avec impatience. Votre chambre a déjà été balayée trois fois pour vous recevoir. Ma femme a peur que vous ne soyez mal; je lui dis, moi, que vous vous trouviez bien chez Dominique Paquereau, et je me moque de ses craintes.

Je vous aurais fait bien bonne mine, si j'avais eu le bonheur de vous voir, ces huit derniers jours. Il y a eu des moments où je me suis cru presque capable d'aller

vous chercher jusqu'à Theil ; mais un brouillard a tout détruit. Mon beau temps reviendra peut-être. Venez attendre ici le vôtre, et portez-y votre migraine. Nous sommes encore plus propres et plus disposés à vous soigner qu'à vous distraire, et votre appartement est plus digne de la migraine que de la santé.

J'oubliais de vous dire que, parmi les désagréments de la vendange, il y en a un dont je serais fâché pour vous : c'est que vous ne verriez point du tout mademoiselle Piat, la plus fervente vendangeuse qui soit dans tous nos environs. Je dois aussi vous représenter que si vous tardez trop, les plants de roi seront coupés, et que ce ne sera pas pour vous.

J'apprends avec plaisir qu'avant de quitter Theil, vous y lisez Cook. Ses voyages ont fait dix ans les délices de ma pensée. Je connaissais Otahiti beaucoup mieux que mon Périgord. Je me souviens encore de *Tupia*, de *Teinamai*, de *Towa*, de *Toubouraï*, de *Tamaïdé*, etc. Lisez bien le second voyage, et ne lisez pas le premier, si vous n'avez pas commencé par là. Cet Hawkersworth a tout gâté, et m'a dégoûté pour la vie des manieurs de relations.

Il faut finir. Bonsoir.

## XX

Villeneuve-sur-Yonne, 15 mai 1798.

*A madame de Beaumont.*

Madame de Pange doit vous envoyer un livre. Je l'attends, et ne sais ce que c'est.

Je vous en envoie un autre ; c'est l'*Esprit des journaux*, dont j'entends que vous soyez, tôt ou tard, ainsi

que moi, l'abonnée à vie. Ce journal-là a l'avantage de dispenser de lire les autres, ce qui n'est pas peu. Il suffit pour connaître le bon et le mauvais esprit du siècle, ce qui est quelque chose, et même beaucoup.

Je vous ai en effet conseillé de lire les lettres de Voltaire. J'ai eu en cela le mérite de deviner votre goût. Je me pique d'avoir ce talent, et il me tourmente, car je suis sûr que votre esprit ne s'est point encore occupé des objets les plus propres à lui donner des jouissances ravissantes, et je suis impatient de voir en votre possession les ouvrages les plus propres à y ramener votre attention : cela me rend fort affairé.

Si Dieu me prêtait vie et mettait devant mes yeux les hasards que je lui demande, il ne me faudrait cependant que trois semaines pour amasser tous les livres que je crois dignes d'être placés, non pas dans votre bibliothèque, mais dans votre alcôve; et si je parviens à me les procurer, il me semblera que je n'ai plus rien à faire au monde.

Je ne savais pas que La Bruyère était si fort de vos amis. Je ne vous envoyais le petit livre que pour vous familiariser avec lui. Vous faites fort bien de l'aimer. Il y a d'aussi beaux et de plus beaux livres que le sien; mais il n'en est point d'aussi absolument parfait. La notice qui vous a plu n'est point de l'auteur que vous voulez dire; mais on l'a un peu imité.

Ma santé est dans une de ses baisses, ce qui ne me permet pas de vous écrire plus longuement. Beauchêne s'est vanté à moi-même de vous avoir fait, de ma manière de vivre, une description où il n'y a rien d'exact, que le temps qu'il prétend que j'emploie à dire du bien de vous. Si je disais tout celui que j'en pense, les jours ne me suffiraient pas. Soyez sûre que plus j'y songe, plus je

trouve qu'on ne peut pas vous surpasser, tout rabattu et tout compté. Portez-vous bien ; c'est tout ce qui vous reste à faire, et ce que je vous recommande le plus. J'ai dit.

## XXI

Villeneuve-sur-Yonne, 20 avril 1799.

*A madame de Beaumont, à Paris.*

Vous vous occupez peut-être en ce moment du triste soin de m'annoncer l'événement qui vous afflige. Je le sais déjà ; Desprez est venu hier me l'apprendre. Ayez soin de vous-même, ménagez-vous, prenez de loin des précautions pour arranger un jour votre avenir, et revenez dans ce pays au plus tôt, si vous êtes peu nécessaire à vos affaires dans les lieux où vous êtes. Ne revoyez plus Theil ; venez près de nous. Nous parlerons à notre aise de celle qui n'est plus, et dont personne dans le monde, pas même vous, ne pourra regretter la perte, autant qu'elle l'eût mérité, si sa destinée eût permis à ceux qui l'aimaient de ne s'occuper que de ses qualités. Il est impossible de se désoler autant qu'on le voudrait, et j'avoue que cette réflexion me désespère. Le cœur et la mémoire, le jugement et le sentiment se heurtent l'un contre l'autre, dans ce premier moment. Le temps épurera les souvenirs, et je suis persuadé que, dans dix ans, l'idée de cette pauvre *Grande* sera plus doucement et plus intimement présente à la pensée de ses amis, qu'elle ne peut l'être aujourd'hui. Il est des douleurs que les âmes délicates doivent ajourner, passez-moi ce mot trop moderne, pour les éprouver plus entières, plus parfaites, plus absolues. Ne vous livrez pas à la vôtre à contre-temps. Pensez aux enfants ; quand ils auront de

sûrs appuis, nous pleurerons alors leur mère. Pour moi, j'ai trouvé une manière de penser à elle, qui n'est point à votre usage, et qui me permet de me livrer, sans mélange et sans contrariété, à tous les sentiments que j'avais pour elle. Grâce à mon secret, je n'ai pas, comme vous et le reste du monde, besoin du temps, besoin d'attendre; je lui paye dès à présent, et lui payerai toute ma vie les tributs d'estime et d'affection qui lui sont dus.

J'avoue pourtant que c'est vous surtout qui m'occupez. Quittez Paris; restez peu à Versailles, si vous y allez, et venez ici : voilà ce que je désire sur toutes choses. Si vous aviez besoin d'argent, pardonnez tant de brusquerie, mon frère en a à votre service. Pour mon compte, je n'en ai pas besoin. Depuis hier, je ne veux plus aller à Paris qu'au mois d'août, en partant pour le Périgord. Peut-être ma femme s'y rendra-t-elle seule pour huit jours. Je lui ai arraché la plume pour la prendre, car il m'était impossible de ne pas vous dire au moins un mot, dans cette affreuse circonstance, qui, quoique prévue, certaine, inévitable, n'en fait pas moins sentir le coup frappant de la réalité.

Vous savez si nous vous aimons.

## XXII

Montignac, 31 décembre 1799.

*A madame de Beaumont, à Paris.*

Je voudrais bien voir quelle mine vous faites aux associés de Bonaparte. Pour moi, je ne crois pas qu'on puisse jamais dire d'eux :

Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort.

La nature avait fait tous ces hommes-là pour servir de piliers à quelque obscur musée, et on en fait des colonnes d'État! Il est fâcheux de ne sortir de l'horrible règne des avocats que pour passer sous celui de la librairie.

Il y a deux classes d'hommes, dont les uns sont au-dessus et les autres au-dessous de la société : les beaux esprits en titre et les coquins de profession. « Il faut, » me disait autrefois quelqu'un, « mettre ceux-ci à Bicêtre et ceux-là à l'Académie, sans jamais les tirer de là. » Ce quelqu'un avait raison, et tellement raison, que si je devenais à mon tour consul et maître, j'en ferais volontiers mon penseur; mais, pour être conséquent, je n'en ferais pas mon ministre.

Ceux qui ont passé leur vie dans des ports de mer, à donner des leçons de pilotage, seraient de très-mauvais pilotes, et nous avons pis que cela. Notre pauvre flotte est confiée à des sous-maîtres qui ont toujours raisonné de la manœuvre sans la connaître, et qui ne sauraient pas même conduire un batelet dans des eaux douces.

Une fausse science va succéder à l'ignorance, et une fausse sagesse à la folie. On fera mal avec méthode, avec sérénité et avec une inaltérable satisfaction de soi-même. Chacun, content de ses principes et de ses bonnes intentions, nous fera périr de langueur, dans de certaines règles et avec art. On a modifié un mauvais système, mais on se gardera bien d'y renoncer. Eh! comment se pourrait-il qu'on y renonçât? Nos gens d'esprit n'ont d'esprit que par lui, et n'ont pas d'autre esprit que lui. Il faudrait, s'ils se désabusaient de leurs doctrines, qu'ils se désabusassent aussi de tout le mérite qu'ils ont, et de tout

celui qu'on leur croit. Il faudrait ce qui ne se peut :

**Convertir un docteur est une œuvre impossible.**

Que le ciel désengoue Bonaparte de ces messieurs, et, à ce prix, qu'il le conserve; car, malgré nos anciens dires, la nature et la fortune l'ont rendu supérieur aux autres hommes, et l'ont fait pour les gouverner. Mais je n'attendrai rien de bon de son pouvoir ni de sa capacité, tant qu'il sera assez sot pour croire que Sieyès même a plus d'esprit que lui. Cet homme a, dans la tête, une grandeur réelle qu'il applique à tout ce qui se trouve avoir, autour de lui, une grandeur de circonstance. Il confond les individus avec les essences; il prend l'Institut pour les sciences, les écrivains pour des savants, et les savants pour de grands hommes. Son esprit vaste porte en soi les erreurs et les vérités d'un siècle qu'il admire trop. Sa raison le détrompera avec le temps; mais, en attendant, ses préjugés régleront sa conduite en beaucoup de points essentiels, et ses conseillers épaissiront ses préjugés. Quel dommage qu'il soit si jeune, ou qu'il ait eu de mauvais maîtres! Il laissera, je crois, dans les têtes humaines, une haute opinion de lui; mais s'il vit peu, il ne laissera rien de durable, ni qui soit digne de durer.

Voilà ce que je pense sur un homme et des changements qui occupent certainement beaucoup votre attention, comme ils ont occupé la mienne. Je n'ai partagé ni vos ravissements, ni ceux de mon frère; mais j'ai pris à tout un intérêt aussi vif que celui que vous avez pu ressentir. J'ai peu espéré pour l'avenir; mais j'ai joui avec délices de ce moment de liberté, dont tous les partis, tous les hommes, se sont sentis tout à coup en possession, et dont presque tous ont usé. J'en fais usage

à mon tour dans ce peu de politique, dont j'ai cru devoir le tribut à la confiance qui règne entre nous, et à celle que je prends en la modération d'un gouvernement digne de plus d'estime que tous ceux qui l'ont précédé, mais non pas digne de louanges. *Un* homme eût pu en mériter; mais *tant* n'en mériteront point. S'il n'y avait, sous le chapeau de Bonaparte, d'autre esprit que le sien, et dans les conseils qu'un petit nombre d'hommes sensés, j'espérerais des temps meilleurs; je croirais même que nous y sommes arrivés; mais avec une pareille cohue d'avis et de talents divers, je suis fortement persuadé que nous allons changer d'époque, sans changer d'esprit et de sort.

Portez-vous mieux; c'est le seul changement que je désire en vous.

Je laisse la plume à ma bonne compagne, qui va se plaindre de ce qu'il fait froid.

## XXIII

Montignac, ... 1800.

*A madame de Beaumont, à Paris.*

Êtes-vous bien démariée? Il me reste sur ce point une incertitude qui arrête et tient en suspens tous les mouvements de ma joie. Votre acte d'affranchissement est-il dressé, signé, paraphé, expédié? C'est ce que je vous prie de nous faire savoir au plus vite, afin que je prenne un parti : celui d'être bien content, si vous parvenez enfin à ne dépendre que de vous-même, et à n'être appelée que d'un nom qui vous aura toujours appartenu.

Ce nom, quel sera-t-il, à votre avis? Pauline de Montmorin est bien joli et bientôt dit. Mais, dans la société,

nous ne dirons pas Pauline de Montmorin lorsque nous parlerons de vous. Comment vous appellerons-nous? Je vous déclare d'avance et hautement que je ne veux pas de madame de Montmorin : vous auriez l'air de n'être qu'une de vos parentes, une Montmorin par alliance et par hasard, une Montmorin comme une autre. Si donc vous reprenez ce nom que je révère et qui me plaît, appelez-vous mademoiselle; si vous ne voulez pas qu'on vous dise mademoiselle, prenez le nom de Saint-Hérem. Au couvent que vous aimiez tant, on vous appelait Saint-Hérem. Madame de Saint-Hérem vous siéra fort bien. Une madame de Saint-Hérem est une Montmorin voilée. Madame de Sévigné qui, comme vous savez, m'est toutes choses, parle d'ailleurs des Saint-Hérem. Enfin, ou cachez votre nom, ou ne cachez pas votre filiation, à laquelle je tiens beaucoup. En attendant que vous vous soyez mûrement décidée sur cet article, qui est pour moi plus sérieux que vous ne pensez peut-être, nous userons de la suscription ordinaire, avec une extrême impatience de pouvoir en employer une nouvelle, à juste titre et à bon droit.

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de Victor, ni même de Bonaparte, qui est un inter-roi admirable. Cet homme n'est point parvenu; il est arrivé à sa place. Je l'aime.

Sans lui, on ne pourrait plus sentir aucun enthousiasme pour quelque chose de vivant et de puissant. Ce jeu de la réalité, placé en son vrai point de vue, et que vous nommez *illusion*, quand elle nous plaît et nous charme, ne s'opérerait dans notre âme, sans cet homme extraordinaire, en faveur de rien d'agissant. Je lui souhaite perpétuellement toutes les vertus, toutes les ressources, toutes les lumières, toutes les perfections qui lui man-

quent peut-être, ou qu'il n'a pas eu le temps d'avoir. Il a fait renaître, non-seulement en sa faveur, mais en faveur de tous les autres grands hommes, pour lesquels il le ressent aussi, l'enthousiasme qui était perdu, oisif, éteint, anéanti. Ses aventures ont fait taire l'esprit et réveillé l'imagination. L'admiration a reparu et réjoui une terre attristée, où ne brillait aucun mérite qui imposât à tous les autres. Qu'il conserve tous ses succès; qu'il en soit de plus en plus digne; qu'il demeure maître longtemps. Il l'est, certes, et il sait l'être. Nous avions grand besoin de lui!... Mais il est jeune, il est mortel, et je méprise toujours infiniment ses associés!

Je ne vous ai pas encore parlé de ma bonne et pauvre mère. Il faudrait de trop longues lettres pour vous dire tout ce que notre réunion me fait éprouver de triste et de doux. Elle a eu bien des chagrins, et moi-même je lui en ai donné de grands, par ma vie éloignée et philosophique. Que ne puis-je les réparer tous, en lui rendant un fils à qui aucun de ses souvenirs ne peut reprocher du moins de l'avoir trop peu aimée!

Elle m'a nourri de son lait, et « jamais, » me dit-elle souvent, « jamais je ne persistai à pleurer, sitôt que « j'entendis sa voix. Un seul mot d'elle, une chanson, « arrêtaient sur-le-champ mes cris et tarissaient toutes « mes larmes, même la nuit et endormi. » Je rends grâce à la nature qui m'avait fait un enfant doux; mais jugez combien est tendre une mère qui, lorsque son fils est devenu homme, aime à entretenir sa pensée de ces minuties de son berceau.

Mon enfance a pour elle d'autres sources de souvenirs maternels qui semblent lui devenir plus délicieux tous les jours. Elle me cite une foule de traits de ma tendresse, dont elle ne m'avait jamais parlé, et dont elle

me rappelle fort bien tous les détails. A chaque moment que le temps ajoute à mes années, sa mémoire me rajeunit; ma présence aide à sa mémoire.

Ma jeunesse fut plus pénible pour elle. Elle me trouva si grand dans mes sentiments, si éloigné des routes ordinaires de la fortune, si net de toutes les petites passions qui la font chercher, si intrépide dans mes espérances, si dédaigneux de prévoir, si négligent à me précautionner, si prompt à donner, si inhabile à acquérir, si juste, en un mot, et si peu prudent, que l'avenir l'inquiéta.

Un jour qu'elle et mon père me reprochaient ma générosité, avant mon départ pour Paris, je répondis très-fermement « que je ne voulais pas que l'âme d'aucune « espèce d'hommes eût de la supériorité sur la mienne; « que c'était bien assez que les riches eussent par-dessus moi les avantages de la richesse, mais que certes « ils n'auraient pas ceux de la générosité. »

Elle me vit partir dans ces sentiments; et, depuis que je l'eus quittée, je ne me livrai qu'à des occupations qui ressemblent à l'oisiveté, et dont elle ne connaissait ni le but, ni la nature. Elles m'ont procuré quelquefois des témoignages d'estime, des possibilités d'élévation, des hommages même dont j'ai pu être flatté. Mais rien ne vaut, je l'éprouve, ces suffrages de ma mère. Je vous parlerai d'elle pendant tout le temps que nous nous reverrons, car j'en serai occupé tant que pourra durer ma vie. La sienne est bien affaiblie. Elle ne mange presque pas, et souffre souvent d'un asthme sec qui est l'infirmité décidée où la délicatesse de son tempérament a abouti. Elle dit cependant qu'elle se porte bien; mais elle se trompe et nous trompe. Sa résignation domine maintenant sur toutes les autres perfections qui avaient autrefois tant d'éclat... »

Je ne sais trop ce que j'ai pu vous dire dans cette lettre. Suppléez à tout ce qui peut y manquer, car pour rien au monde je ne la relirais. La dernière m'avait soulagé; mais j'ai mal pris mon temps pour celle-ci. Hier a été un mauvais jour, et je m'en ressens aujourd'hui. Ne vous en mettez pas en peine, car je serai guéri de-main, ou tout au moins après-demain.

Je vous supplie de nous écrire plus souvent, et d'être persuadée qu'en cela vous avez à craindre notre appétit plus que notre satiété. Il y a *l'encore* de la faim, *l'encore* du désir, *l'encore* aspiratif, *l'encore* des enfants; Werther en parle; c'est celui-là que nous disons toujours, après avoir lu vos lettres, et jamais l'autre : il n'est pas fait pour vous.

## XXIV

Montignac, 2 mai 1800.

*A madame de Beaumont, à Paris.*

J'ai ri, mais je ne me suis point moqué, lorsque vous m'avez dit que « la dévotion de la Harpe était un tour « que le diable jouait à Dieu. »

Mais que direz-vous de celle de M. de la Vauguyon, que je viens d'apprendre par les gazettes? Pour moi, je la regarde comme la plus violente persécution qui ait jamais été suscitée contre l'Église, dans votre esprit et dans le mien.

Je ne sais pas trop bien pourquoi vous n'aimez pas Lalande, ni pourquoi j'aime un peu Mercier. Je ne connais rien de leurs querelles; mais ce dernier me paraît aussi pardonnable lorsqu'il veut détrôner Newton, que lorsqu'il sauta sur Descartes. Il est vrai qu'en ce der-

nier cas il troublait la paix de l'école, ce qui était un mal; mais ce n'était pas une bêtise.

Je veux vous raconter un fait. Un Anglais, né aveugle, et qui le fut toute sa vie (il se nommait Saunderson, Diderot vous en a parlé), a donné des leçons d'optique, pendant trente ou trente-cinq ans, dans l'université d'Oxford, et il était sans contredit un des plus savants newtoniens et des plus habiles professeurs de l'Europe. Cela prouve, ne vous déplaise, qu'avec notre admirable philosophie moderne, on peut savoir et enseigner beaucoup de choses, sans en avoir la moindre idée.

Que me parlez-vous de Manès? Je déteste ce vilain nom, et je ne me souviens pas de m'être jamais permis de l'écrire ou de le prononcer, même en badinant.

J'aime assez les erreurs naïves et les sottises naturelles; mais quant aux savantes erreurs qui se fabriquent avec art, je les hais autant que ces erreurs de mauvaise foi, ces erreurs fausses que notre Benjamin Constant m'a le premier fait distinguer. Je crois même que je n'aime pas les vérités qui ne sont telles que par réflexion : autre grief contre ce siècle, où l'on n'a guère que des idées et des sentiments calculés.

Votre Manès était un fourbe qui se trompait par vanité. Quoi qu'en dise votre cuisine, notre France et le monde entier, ne laissez pas entrer un seul moment, dans votre esprit aimable, cette opinion gigantesque et ténébreuse des deux principes; cela n'est point du tout plaisant. De bonnes gens ont cru au diable; mais il n'est qu'un mauvais valet, et cela, du moins, est naïf. Mais imaginer deux principes! Que d'efforts il faut pour cela, et quelle erreur laborieuse!

Il n'y en a qu'un, et il a fait ce qu'il a pu. Ne vous amusez plus à n'en rien savoir. Vous ressemblez quelquefois

à un filleul que l'on m'a apporté hier, et dans les mains duquel on a mis quelques écus. Vous avez au fond de vous-même une foule d'excellentes pensées et de vérités admirables; mais vous aimez mieux les jeter par terre, et les faire rouler, qu'en faire un véritable usage. Ne vous gênez pas cependant, ne contraignez pas votre esprit; mais, parmi ses plaisirs, choisissez du moins les plus grands. En vous livrant toujours aux seuls amusements de la pensée, vous perdez souvent ses délices.

Pour moi, je suis en proie à ses épines. J'ai passé mon hiver à fouiller les derniers recoins des antres de l'érudition en lisant M. Dupuis. J'ai passé de lui aux sciences. Je lis tous les physiciens; j'étudie les corps, et ne rêve que d'eux. Il me tarde d'être quitte des opinions d'autrui, de connaître ce qu'on a su, et de pouvoir être ignorant en toute sûreté de conscience. C'est un bonheur que j'achète, que je paye, mais que j'aurai, si le *principe unique* veut me laisser tel que je suis encore un peu de temps!

En pénétrant dans *ces puits* et dans ces sciences, je m'aperçois de plus en plus combien les ignorants ont naturellement de lumières et de clartés, et combien nous désapprenons par l'instruction et par l'étude, faute d'être bien dirigés.

Portez-vous bien, je vous en conjure. Quittez Paris, s'il vous fait du mal; restez-y, s'il vous fait du bien, et parlez-moi beaucoup de vous, de lui et de Bonaparte, à qui j'ai permis de me séduire. Je l'aime toujours.

## XXV

Villeneuve-sur-Yonne, 1er décembre 1800.

*A madame de Beaumont.*

Si vous arrivez jeudi, je pourrai vous aller voir vendredi ou samedi, car je suis abonné avec une carriole du pays, qui me roue, quand il me plaît. Je m'y suis enrhumé avant-hier, et aucune toux, à dix lieues à la ronde, ne peut se comparer avec celle que j'avais hier. Je n'en suis cependant pas bien malade, et j'espère pouvoir essayer, après-demain, au plus tard, d'un grand rideau de vieille bergame, que mademoiselle Piat me fabrique, et qu'on mettra entre le vent et moi.

Votre Condillac m'a roidi et desséché l'esprit, pendant dix jours, avec une telle force, qu'il n'y avait pas en moi une fibre qui ne s'en ressentît et ne se refusât à toute fonction. Il m'a fallu interrompre cette aride lecture et me jeter, pour digérer, dans d'autres livres. Un Massillon, qui m'est tombé par hasard sous la main, m'a réussi : il m'a huilé et détendu. M. Necker, qui est survenu, ne m'a pas nui : je suis tombé de l'huile dans la graisse, et je me sens rempâté.

Écoutez donc : il y a dans ce gros livre du ridicule, et un ridicule qu'assurément on ne pardonnera pas; mais tant pis pour ceux qui ne sauront pas y trouver de l'utilité, et se borneront à en rire. Il y a de grands *profits* à y faire, en parlant comme M. Necker, pour sa vie et pour son esprit.

Je voudrais bien qu'il mît son rabat de ministre dans sa poche, qu'il jetât son froc aux orties, et qu'il nous redît tout cela en habit de ville et sans masque. Il y

aurait là et du grand et du beau, et du vrai et de l'important, que les citations de la Bible elles-mêmes ne dépareraient pas, car la plupart sont de grandes beautés littéraires, qu'on ne trouverait point ailleurs. Quant aux singularités et même aux bizarreries de style qui y subsisteraient encore, on les pardonnerait au nom de l'homme, au pays où il est né, à celui où il a écrit, et au métier qu'il a quitté. Il faut qu'il y ait, dans ce vaste esprit, un coin de sottise bien déterminé, pour avoir fait, avec réflexion entière et pleine, une pareille gaucherie. Dieu veuille qu'il reprenne sa matière et qu'il la repétrisse! Il en ferait un bel ouvrage, et qui serait bien nécessaire. Je fais des vœux pour sa santé; car, s'il vit, il remaniera ces grands sujets, et il ne les gâtera plus.

M. Peyron qui est là ne me permet pas de m'étendre. Gardez-vous bien de ne pas guérir tout à fait, et de venir plus tard que vous ne nous le promettez. Nous vous attendons toujours avec désir et impatience. Rappelez-nous au souvenir de vos jeunes et aimables compagnons de solitude. Nous vous sommes entièrement dévoués.

## XXVI

Villeneuve-sur-Yonne, 6 mars 1801.

*A madame de Beaumont, à Paris.*

Je ne partage point vos craintes, car ce qui est beau ne peut manquer de plaire; et il y a dans cet ouvrage une Vénus, céleste pour les uns, terrestre pour les autres, mais se faisant sentir à tous.

Ce livre-ci n'est point un livre comme un autre. Son prix ne dépend point de sa matière, qui sera cependant

regardée par les uns comme son mérite, et par les autres comme son défaut. Il ne dépend pas même de sa forme, objet plus important, et où les bons juges trouveront peut-être à reprendre, mais ne trouveront rien à désirer. Pourquoi ? Parce que, pour être content, le goût n'a pas besoin de trouver la perfection. Il y a un charme, un talisman qui tient aux doigts de l'ouvrier. Il l'aura mis partout, parce qu'il a tout manié, et partout où sera ce charme, cette empreinte, ce caractère, là sera aussi un plaisir dont l'esprit sera satisfait. Je voudrais avoir le temps de vous expliquer tout cela, et de vous le faire sentir, pour chasser vos poltronneries; mais je n'ai qu'un moment à vous donner aujourd'hui, et je ne veux pas différer de vous dire combien vous êtes peu raisonnable dans vos défiances. Le livre est fait, et, par conséquent, le moment critique est passé. Il réussira, parce qu'il est de l'enchanteur. S'il y a laissé des gaucheries, c'est à vous que je m'en prendrai ; mais vous m'avez paru si rassurée sur ce point, que je n'ai aucune inquiétude. Au surplus, eût-il cent mille défauts, il a tant de beautés qu'il réussira : voilà mon mot. J'irai vous le dire incessamment. Si j'étais garçon, je serais déjà parti.

Encore une quinzaine, et je pourrai vous gronder et vous regarder tout à mon aise. Portez-vous mieux, je vous en prie.

## XXVII

Paris, 1er août 1801.

*A madame de Beaumont, à Savigny.*

J'envoie à M. de Chateaubriand la traduction italienne d'*Atala*. Je vous prie de la lire ; c'est un mot à mot qui

vous fera le plus grand plaisir. Recommandez à l'auteur d'être plus original que jamais, et de se montrer constamment ce que Dieu l'a fait. Les étrangers, qui composent les trois quarts et demi de l'Europe, ne trouveront que frappant ce que les habitudes de notre langue nous portent machinalement à croire bizarre dans le premier moment. L'essentiel est d'être naturel pour soi: on le paraît bientôt aux autres. Que chacun garde donc avec soin les singularités qui lui sont propres, s'il en a de telles. On doit toute déférence à la raison; on doit de la complaisance à la coutume; mais on en doit aussi à sa coutume particulière, dont la pratique mêle à nos travaux un plaisir de caprice qui devient bientôt celui des lecteurs. L'accent personnel plaît toujours. Il n'y a que l'accent d'imitation qui déplaise, quand il n'est pas celui de tout le monde. Vous verrez quelle grâce incontestable a celui de M. de Chateaubriand en Italie.

Je voulais vous envoyer une lettre de mademoiselle Piat, où il est fort question de vous et de l'abbé. Mais ma femme a prétendu que cela ne pourrait vous faire aucun plaisir à Savigny, et que vous aviez besoin d'être dans notre atmosphère pour trouver du goût à de pareilles bonhomies.

J'ai reçu de nouveaux détails sur les derniers jours de ma pauvre mère. Je vous les montrerai, quand je pourrai vous parler en secret, et dire à votre oreille les *choses de la douleur*.

Je joins à tout ceci le feuilleton de notre journal d'aujourd'hui. Geoffroy y donne d'abord assez joliment la patte; mais il finit par des ruades qui mettent trop en évidence les quatre fers attachés à ses quatre pieds.

Il y a en outre, dans ce *Journal des Débats* que vous ne lisez pas, un article où l'on rend compte d'un ou-

vrage sur le divorce qui, par la nature et le caractère des idées, ne peut avoir pour auteur que ce M. de Bonald dont Fontanes et notre ami nous ont tant parlé. Si cela est, je ne conçois pas comment ils disent que M. de Bonald ne sait pas écrire, car il y a un morceau en citation qui certainement annonce la plume d'un maître. Quoi qu'il en soit, l'article, qui est grave et bien fait, se termine par une espèce d'apostrophe, où certainement votre compagnon de solitude est intéressé. Voici le passage :

« Grâces soient rendues à ces hommes forts qui re-
« paraissent aujourd'hui avec une vigueur nouvelle,
« pour attaquer toutes les erreurs, et rétablir toutes les
« vérités dans leurs droits. La philosophie, qui défend
« encore les derniers restes de son empire, trouve en
« eux de terribles adversaires. *Nourris à l'école du mal-*
« *heur, les uns, avec une imagination ardente et vive, nous*
« *ramènent aux vrais principes, par le charme des peintures*
« *les plus brillantes;* les autres, avec une logique pro-
« fonde et une instruction étendue, nous subjuguent
« par la force d'une raison victorieuse, etc., etc. »

Vous sentez que ce que j'ai souligné ne peut s'entendre que de notre ami. Offrez à son esprit, à son talent et à son âme ce peu de justice qu'on lui a rendu en passant, et qui ne peut que lui faire du bien dans l'état d'abattement où le réduisent, par-ci, par-là, les rudesses de la critique.

Je me suis promené hier pendant quatre heures avec Fontanes. J'ai voulu lui prêcher l'amour des hauteurs et l'horreur des champs de bataille. Mais il n'est pas encore assez dépouillé *des choses de la bile et du sang*. Beaucoup de flegme, cependant, en tempérait hier la force, et il n'y a point eu d'explosion, mais un feu con-

centré. Je m'étais épuisé le matin à revoir et à noter le premier volume de Kant, pour le mettre en état de le juger en pleine connaissance de cause. J'avais relu, compulsé, extrait, comparé, à la sueur de tout mon être. J'étais en inquiétude d'avoir omis quoi que ce fût. Mon esprit en était tendu ; ma mémoire et ma complaisance étaient montées au point le plus haut de l'effort. Mon homme arrive et, au premier mot que je dis, il me répond : « Phou! phou!! j'ai fait mon extrait. — Il n'y « a rien de neuf dans tout cela, ni rien qui vaille la « peine d'y penser. — Phou! phou! phou! phou! » Me voilà bien payé de ma matinée perdue, si je ne l'avais pas mieux employée pour moi que pour lui ! Au surplus il m'a dit qu'il traitait Kant avec respect, et qu'il n'était tombé que sur son interprète. — C'est tout ce que je demandais. Il s'est un peu réconcilié, par l'effet de notre conversation, avec la matière même qu'il avait d'abord traitée avec si peu de considération, et m'a dit : « J'imagine que le bonheur d'un métaphysicien « est celui de ce chartreux à qui l'on demandait, à « l'heure de sa mort, de quels plaisirs il avait joui dans « sa vie, et qui répondait, en homme fort content : *Co-* « *gitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui* (j'ai « occupé mon esprit des jours anciens et des années « éternelles). » Précisément, lui dis-je, et avouez que ce plaisir en vaut bien un autre. Il en convint, et nous dîmes ensemble que tel n'avait pas été cependant le plaisir que Condillac, l'Institut et Locke lui-même avaient retiré de leurs doctrines.

Je ne sais à quoi je pense de tant bavarder. C'est l'influence de ma plume qui, en mon absence, a servi sans doute à quelque avocat venu chez mon frère. Elle est si usée qu'elle glisse sur le papier, malgré qu'on en ait, et

qu'il serait pénible de l'arrêter. Je la retaillerai pour vous, l'hiver prochain, car il est probable que d'ici là je n'écrirai plus, surtout après un tel débordement d'encre.

J'en suis, pour la doctrine de Kant, sur ce que je vous ai dit en vous quittant; et j'ajoute qu'il s'est trompé du tout au tout sur *la mesure de toutes choses*. Je la fais remonter plus haut, et j'ai raison. La mesure de toutes choses est l'*immobile* pour le *mobile*, l'*infini* pour le *limité*, le *même* pour le *changeant*, l'*éternel* pour le *passager*. L'esprit n'est content d'aucune autre. Dieu est aussi nécessaire à la métaphysique qu'à la morale, et plus encore.... Mais où vais-je m'enfoncer, bons dieux!

Vous savez bien si je vous aime. Bonjour, et dites-nous quand vous viendrez.

## XXVIII

Paris, 14 août 1801.

*A madame de Beaumont, à Savigny.*

Victor a la fièvre; mais ce ne sera rien. Un peu de froid, un peu de pluie y ont contribué, je crois. Le repos seul le guérira.

Nous quitterons Paris d'ici à huit jours. Arrangez-vous, et que la paille légère que les tourbillons se disputent s'arrange aussi. Venez avec elle ou sans elle; mais venez, puisque vous nous l'avez promis.

J'ai été tenté dix fois, depuis huit jours, de vous envoyer un courrier extraordinaire, pour vous faire part officiellement et solennellement d'une nouvelle étrange et grande.

Kant, ce terrible Kant qui doit changer le monde, ce

Kant qui tourne tant de têtes, qui occupait tant la mienne, et qui a fait rêver la vôtre, Kant enfin, le grand Kant,

> . . . . . Ce Kant dont les sourcils
> Font trembler les *savants dans leurs chaires assis*,

Kant est traduit, et traduit presque tout entier; mais il n'est traduit qu'en latin! J'ai ses critiques, toutes ses critiques, à l'exception de celle du droit que j'ai tenue entre mes mains et que j'aurai dès ce soir, si cela me plaît. Quatre gros et énormes volumes in-octavo, qui me coûtent, s'il vous plaît, trente-six grosses livres, argent de France! C'est le papier le plus cher de la librairie. Figurez-vous un latin allemand, dur comme des cailloux; un homme qui accouche de ses idées sur son papier, et qui n'y met jamais rien de net, de tout prêt et de tout lavé; des œufs d'autruche qu'il faut casser avec sa tête, et où la plupart du temps on ne trouve rien.

Il faut qu'il y ait entre l'esprit allemand et l'esprit français, dans leurs opérations intellectuelles, la même différence qui s'est trouvée, pendant toute la guerre, entre les mouvements des soldats des deux nations. J'ai ouï dire et vous savez qu'un soldat français se remuait vingt fois, dans le temps nécessaire à un soldat allemand pour se remuer une : voilà notre homme. Un esprit français dirait, en une ligne et en un mot, ce qu'il dit à peine dans un tome; un créateur d'ombres opaques qui, séduit et séduisant les autres par cette opacité même, croit et fait croire qu'il y a, dans ses abstractions ténébreuses, une solidité qui, certes, n'y est pas; des aperçus, quelques clairières cependant; du sens, de l'esprit quelquefois; des chimères de logique qui rem-

plissent et détruisent assez bien les néants que la dernière école était si fière d'avoir établis, et qu'elle donnait pour du plein avec une intrépidité si froide et un amour-propre si content.

Je me casserai la tête encore une fois, et plus d'une fois, contre ces cailloux, ce fer, ces œufs de pierre et ces granits, pour essayer d'en retirer quelque lumière; mais je n'y pourrai, je crois, gagner que des bosses au front.

Que voulez-vous que je vous dise? Je bats les champs, en parlant de cet homme, parce qu'il les bat aussi en parlant à son lecteur. Il ne permet de juger vite ni de lui, ni de ce qu'il dit; il n'est pas clair. C'est un fantôme, un mont Athos taillé en philosophe. Enfin je suis las d'y penser. Nous en parlerons cet hiver.

En attendant, je vous prêterai ses *Considérations sur le beau et le sublime,* son *Traité de paix perpétuelle,* son idée d'une *Histoire universelle*, tout cela en français. Il y a de l'esprit et de la clarté dans le premier de ces ouvrages, qu'il publia en 1764. J'ai franchi de terribles hauteurs, escaladé bien des greniers à livres pour me procurer tout cela. Je veux aussi vous laisser un *Salon de* 1765 par Diderot, et vous reprendrez toutes vos anciennes admirations pour lui; les *Mémoires de Valentin Duval;* c'est une connaissance à faire et qui ne vous déplaira pas.

Venez donc chercher tout cela, avec nos embrassades, qui en valent bien la peine, par la tendre et invariable affection dont elles sont le naïf et respectueux témoignage.

Ma femme et mon frère vous parleront affaires. Pour moi, je suis las d'avoir voulu vous parler et de n'avoir su que vous dire de Kant. Mais cela même est en parler que de montrer la disposition d'esprit où il nous laisse.

J'espérais trouver en lui une espèce de Klopstock de la philosophie; mais il s'en faut. Ce génie allemand peut se laisser monter très-haut, quand il est porté; mais il ne sait pas se remuer; il n'a point de *désinvolture*. Klopstock n'en avait pas besoin; mais Kant ne pouvait s'en passer. Fontanes, au surplus, a fait sur lui un fort bon article. J'ai été l'en féliciter et lui conter ma chance. Il a ri de l'un et de l'autre, me trouvant bien bon d'être assez consciencieux pour vouloir absolument peser et connaître les gens, avant de les juger.

J'ai rendu compte à M. de Chateaubriand de tout ce qui le concernait. Portez-vous bien et venez

*P. S.* Kant, au surplus, est grand partisan de la *perfectibilité*, et je suis sûr qu'il regarde la révolution de France comme le plus heureux événement qu'ait pu compter l'*espèce humaine*.

Sa morale m'a paru plus neuve et plus belle que sa métaphysique; mais je verrai.

Le *Salon* est détestable.

## XXIX

Villeneuve-sur-Yonne, 12 septembre 1801.

*A madame de Beaumont, à Savigny.*

Je n'ai pas encore à moi l'*Histoire ecclésiastique;* mais Fontanes en a une très-complète et assez joliment conditionnée, qu'il prête d'autant plus volontiers qu'il cherche à s'en défaire : elle est in-12, et il veut l'édition in-4°. Notre abbé a, de celle-ci, les vingt premiers volumes, c'est-à-dire tout ce que Fleury en a écrit. Je trouverai facilement les autres par la ville. Ainsi M. de Chateaubriand ne manquera point ici de ce livre,

si c'est ici qu'il veut le compulser, et il le fera venir aisément de la bibliothèque de Fontanes, s'il veut l'avoir à Savigny.

J'ai l'*Histoire du Paraguay*, par le père Charlevoix : six volumes in-12. J'écris un mot à madame de Bussy, pour que M. de Chateaubriand puisse les prendre dans ma chambre, à Paris, s'il en a envie. Ils se trouvent seuls sur la plus haute tablette de l'armoire qui est près de ma cheminée, du côté de la fenêtre.

Mon libraire Jardé m'a dit, il y a quelque temps, avoir dans son commerce l'*Histoire de la nouvelle France*, histoire qui vaut mieux que l'autre. Je lui écris pour en faire l'acquisition, et il la remettra certainement à M. de Chateaubriand, au vu de ma lettre. Je suis en compte courant avec lui. C'est un honnête garçon et un garçon honnête.

Quant aux *Lettres édifiantes* et aux *Missions du Levant*, elles ne sont certainement pas dans la bibliothèque de Passy, car je les aurais lues, si je les y avais vues, et je les aurais vues, si elles y eussent été de mon temps. Le bon Armand, qui part demain pour Paris, et qui vous ira voir, vous donnera là-dessus des éclaircissements plus positifs que les miens. Si ces livres avaient échappé au furetage de mon œil et se trouvaient à Passy contre mon attente, je les emprunterais volontiers en mon nom et pour l'usage de celui qui en a besoin. Armand, au surplus, vous avait expédié, à mon arrivée, tous les livres énormes que vous lui aviez demandés. Vous devez en ce moment les avoir reçus.

Ces *Lettres édifiantes*, en vingt-six volumes, édition la plus récente, se trouvent chez un nommé Bichois, libraire, près du Petit-Pont, dans une petite boutique

imperceptible, adossée aux bâtiments neufs de l'Hôtel-Dieu. C'est le gîte où je me proposais de les rendre miennes un jour, si elles s'y trouvaient encore, lorsque je pourrais en faire l'acquisition. Mon homme en demandait, je crois, 50 livres, et je crois aussi que je m'étais proposé de les avoir pour 40. Ce peu de renseignements est le seul bon office que je puisse rendre sur ce point à notre auteur. Aucun liseur de ma connaissance n'a cet excellent recueil en sa possession, ce qui fait que moi-même je ne l'ai jamais lu en entier, à mon grand regret.

Rien n'en peut tenir lieu à M. de Chateaubriand; mais les *Opuscules* de Fleury, en cinq volumes, que j'ai à moi, et ses *Discours sur l'histoire ecclésiastique*, que j'ai aussi, auraient pu remplacer, très-utilement pour lui, son *Histoire des moines*, son Montfaucon, son d'Héricourt et la grande *Histoire ecclésiastique* de Fleury lui-même.

Ce bon et sage abbé Fleury a une érudition qui est de l'eau toute pure, toute claire et beaucoup plus limpide que les textes mêmes, qu'il indique d'ailleurs presque à chaque ligne, et qu'on peut consulter à son loisir, après avoir opéré sur sa parole avec toute la sécurité possible. C'est un excellent homme et un excellent auteur. Je le lis ou je le regarde, lorsque je veux me mettre en harmonie littéraire avec moi-même. Aucun esprit n'eut jamais autant de repos dans l'action que celui-là. Je veux que vous ayez à vous ceux de ses ouvrages que je viens de nommer, et qui sont plus siens que son *Histoire*, où il n'a pas eu assez le temps de digérer et d'abréger les textes. Il y a là de la graisse, des os et de la peau; dans ses *Opuscules*, il n'y a que du suc, mais un suc parfait, où rien n'est dénaturé.

Je veux donc que vous les ayez, dussiez-vous ne faire de sa doctrine que ce que j'en ai fait jusqu'ici : vous contenter d'en contempler le cours et d'en respirer la vapeur. En attendant, je les offre à M. de Chateaubriand, et je suis bien fâché de ne lui avoir pas plus tôt donné le sage conseil de se contenter de ce livre pour toute son antiquité chrétienne. Cela lui eût épargné bien du temps, et facilité bien de l'instruction. Quant aux sauvages, qui sont l'antiquité moderne, les jésuites en sont seuls la loi et les prophètes, et je suis bien fâché que ce que je puis lui offrir en ce genre ne puisse pas lui suffire.

Dites-lui, au surplus, qu'il en fait trop; que le public se souciera fort peu de ses citations, mais beaucoup de ses pensées; que c'est plus de son génie que de son savoir qu'on est curieux; que c'est de la beauté, et non pas de la vérité, qu'on cherchera dans son ouvrage; que son esprit seul, et non pas sa doctrine, en pourra faire la fortune; qu'enfin il compte sur Chateaubriand pour faire aimer le christianisme, et non pas sur le christianisme pour faire aimer Chateaubriand. J'avouerai, à la suite de ce blasphème, qu'il ne doit rien dire, lui, qu'il ne croie la vérité; que, pour le croire, il faut qu'il se le prouve, et que, pour se le prouver, il a souvent besoin de lire, de consulter, de compulser, etc. Mais, hors de là, qu'il se souvienne bien que toute étude lui est inutile; qu'il ait pour seul but, dans son livre, de *montrer la beauté de Dieu* dans le christianisme, et qu'il se prescrive une règle imposée à tout écrivain par la nécessité de plaire et d'être lu facilement, plus impérieusement imposée à lui qu'à tout autre par la nature même de son esprit, esprit à part, qui a le don de transporter les autres hors et loin de

tout ce qui est connu. Cette règle trop négligée, et que les savants mêmes, en titre d'office, devraient observer jusqu'à un certain point, est celle-ci : *Cache ton savoir.* Je ne veux pas qu'on soit un charlatan, et qu'on use en rien d'artifice; mais je veux qu'on observe l'art. *L'art est de cacher l'art.* Notre ami n'est point un tuyau, comme tant d'autres; c'est une source, et je veux que tout paraisse jaillir de lui. Ses citations sont, pour la plupart, des maladresses; quand elles deviennent des nécessités, il faut les jeter dans les notes. On se fâchait autrefois de ce qu'à l'Opéra on entendait le bruit du bâton qui battait les mesures. Que serait-ce si on interrompait la musique pour lire quelque pièce justificative à l'appui de chaque air? Écrivain en prose, M. de Chateaubriand ne ressemble point aux autres prosateurs; par la puissance de sa pensée et de ses mots, sa prose est de la musique et des vers. Qu'il fasse son métier : qu'il nous enchante. Il rompt trop souvent les cercles tracés par sa magie; il y laisse entrer des voix qui n'ont rien de surhumain, et qui ne sont bonnes qu'à rompre le charme et à mettre en fuite les prestiges. Ses in-folio me font trembler. Recommandez-lui, je vous prie, d'en faire ce qu'il voudra dans sa chambre, mais de se garder bien d'en rien transporter dans ses opérations. Bossuet citait, mais il citait en chaire, en mitre et en croix pectorale; il citait aux persuadés. Ces temps-ci ne sont pas les mêmes. Que notre ami nous raccoutume à regarder avec quelque faveur le christianisme; à respirer, avec quelque plaisir, l'encens qu'il offre au ciel; à entendre ses cantiques avec quelque approbation : il aura fait ce qu'on peut faire de meilleur, et sa tâche sera remplie. Le reste sera l'œuvre de la religion. Si la poésie et la philosophie

peuvent lui ramener l'homme une fois, elle s'en sera bientôt réemparée, car elle a ses séductions et ses puissances, qui sont grandes. On n'entre point dans ses temples, bien préparé, sans en sortir asservi. Le difficile est de rendre aujourd'hui aux hommes l'envie d'y revenir. C'est à quoi il faut se borner; c'est ce que M. de Chateaubriand peut faire; mais qu'il écarte la contrainte; qu'il renonce aux autorités que l'on ne veut plus reconnaître; qu'il ne mette en usage que des moyens qui soient nouveaux, qui soient siens exclusivement, qui soient du temps et de l'auteur.

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde,

a dit le siècle. Notre ami a été créé et mis au jour tout exprès pour les circonstances. Dites-lui de remplir son sort et d'agir selon son instinct. Qu'il file la soie de son sein; qu'il pétrisse son propre miel; qu'il chante son propre ramage; il a son arbre, sa ruche et son trou : qu'a-t-il besoin d'appeler là tant de ressources étrangères?

Je le reprends, au reste, et je le blâme avec une grande défiance de moi-même. Je sais que, dans le travail, on est quelquefois arrêté par des scrupules, des curiosités, même par de vains caprices qu'il est plus utile et plus aisé de satisfaire que de vaincre. Mais je sais aussi combien serait quelquefois profitable un bon avertissement qui viendrait à propos, et je vous charge de lui faire part du mien. S'il vous dit qu'il y aurait bien des choses à dire là-dessus, répondez-lui qu'il y aurait aussi bien des choses à répliquer à ce qu'il répondrait.

J'ai lu ce petit Villeterque. Ce Desmahis de la philo-

sophie est, en critique, un moucheron. Il a, en effet, comme une mouche, une petite trompe à l'aide de laquelle il goûte à ce qui est exquis. Mais, quand les excellences ont une certaine étendue en toutes dimensions, et une sorte de solidité, il ne peut pas y pénétrer, et il murmure. Si tous ses goûts se ressemblent, il aime le sucre; mais je suis sûr qu'il n'en use qu'en poudre ou fondu, et qu'il ne l'a jamais croqué en morceaux. Il a aimé *Atala*, parce qu'il y a de l'onctueux à la surface; mais le serpent, qui est plus parfait, tout taillé en cubes, dans sa forme, tout marbre ou or, dans sa matière, il l'a trouvé trop dur.

Je suis las, et je n'écrirai pas à M. de Chateaubriand, comme je me l'étais proposé. Je n'ai d'ailleurs que deux mots essentiels à lui dire; les voici; ne les lisez pas.

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;

on l'en gorge, et dans peu de jours, il ne sera bon qu'à être tué. Mais il est amoureux de vos dents blanches, et ne veut être mangé que par vous. Venez donc, que nous puissions vous offrir le mets d'Eumée, les festins du divin porcher; la première graisse et les grillades opimes seront pour vous. Je salue et j'attends avec impatience votre ogrerie, qui me demandait d'un ton à faire trembler les étables : « Et le cochon! est-ce qu'il vivra toujours? » Vous aviez la fièvre canine, apparemment, en parlant d'une voix si forte, et avec cette impatience d'affamé. Je souhaite qu'il vous soit resté quelque pointe de cet effroyable appétit. Mais on est puni par où l'on pèche : vous vouliez dévorer, et l'on vous a mordu; vous savez bien? le *Journal de Paris*. Je suis fâché pourtant que vous l'ayez su, et que vous

l'ayez senti. Cela n'en valait pas la peine. Vous devriez ne lire aucun journal, tant que vous serez en travail. Pour Dieu, fermez à tous ces vents folliculaires les fenêtres de votre tête, ou ils souffleront votre chandelle. Elle se rallumera d'elle-même avec le temps, il est vrai, mais ce sera du temps perdu, et du bon ouvrage de moins.

Portez-vous bien et achevez. Vous corrigerez à la fin.

## XXX

Ce dimanche, 10 juin 1803.

### *A M. de Chênedollé, à Paris*[1].

Bonjour, pauvre convalescent.

Fontanes aurait une grande envie de vous consulter sur les vers de Saint-Cloud, que Paesiello va mettre en musique, et qu'on doit chanter incessamment à l'Opéra.

Tenez-vous pour bien averti que ces vers ne sont point du tout ceux que nous avons lus dans le *Journal de Paris*, et que nous avons été tentés de croire siens :

**Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût!**

Il ne faut pas même lui avouer cette méprise, qu'il

1. Cette lettre et celles qu'on trouvera plus loin, et qui sont adressées à la même personne, ont été publiées pour la première fois par M. Sainte-Beuve, dans une intéressante étude sur M. de Chênedollé (*Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 juin 1849). — M. Sainte-Beuve vient de les reproduire dans le second volume de son livre *sur M. de Chateaubriand et son Groupe littéraire sous l'Empire*. 2 vol. in-8. Paris, Garnier, 1860.

ne nous pardonnerait pas. Il appelle cela *des vers canaille.*

Les siens sont des vers fort honnêtes, puisqu'ils commencent par l'éloge de Racine et de Louis XIV.

Il m'a témoigné un grand désir de savoir de vous si, en homme du métier, vous en trouveriez la coupe assez lyrique pour le musicien. Deux circonstances me paraissent peu favorables à cette épreuve. Il ne peut pas aller chez vous ce matin, parce qu'il est obligé d'attendre chez lui de pied ferme si on viendra le chercher pour aller à Saint-Cloud, auquel cas il serait possible qu'il fût parti à onze heures, et possible aussi qu'on le fît attendre jusqu'à quatre. Votre santé ne vous permettra peut-être pas de vous rendre chez lui, surtout avec l'incertitude de le trouver parti, et l'inconvénient de prendre une peine inutile; et, à cet égard, c'est surtout de votre santé qu'il faut que vous preniez conseil. Gardez-vous de la contrarier. J'ai voulu cependant vous instruire de tout ceci, afin que la marque d'estime et de confiance qu'il vous a donnée de lui à moi ne fût pas entièrement perdue.

Madame de Caud [1] a chargé madame Joubert de vous faire savoir qu'au lieu de l'adresse que nous vous avons donnée de sa part, il fallait faire usage de celle qui suit: *Varier, libraire, rue Derrière, à Fougères.*

Elle vous invite, ainsi que madame de Beaumont, à déguiser un peu vos écritures.

Quand vous voudrez venir nous voir, vous savez que vous nous ferez toujours plaisir.

1. Lucile, la sœur de M. de Chateaubriand.

## XXXI

Ce lundi, 5 juillet 1803.

*A M. de Chênedollé, à Vire.*

Pardonnons à Michaud. Il m'a avoué que sa tête était obsédée et possédée par madame de Krudener. Il avait samedi un rendez-vous avec elle; il s'en souvint tellement bien qu'il vous oublia, m'oublia, et oublia le monde entier. Son excuse est dans le premier vers de l'ancienne chanson : « *Pour la baronne!* » Il faut, en faveur de la poésie, agréer une excuse qui se peut chanter.

Il me quitte en ce moment. Nous avons réglé, selon ses désirs, que vous resteriez chargé de ses notes. Vous avez six mois pour les achever; mais il faudrait qu'on pût, dans trois mois, en imprimer près de la moitié. On les placera à la fin de chaque volume. Il vous écrira incessamment pour vous expliquer le caractère et les dimensions qu'il leur désire. Je crois qu'il aurait mieux valu vous en laisser le maître; mais le travail que l'abbé Delille a déjà fait sur les trois premiers chants exige une certaine conformité dont on ne peut guère se dispenser. Vous pouvez juger de tout cela par les explications de Michaud, et par la besogne de l'abbé qu'on vous enverra. Quant à ses vers, ils vous sont inutiles, dit Michaud, parce que l'*abbé Delille ayant fait des notes sur Virgile et non sur lui-même, son continuateur doit suivre le même procédé*. Cette raison est de Michaud lui-même. Il tient beaucoup à ces notes, et y tient d'autant plus qu'il les considère comme un ouvrage qui pourrait s'imprimer à part, et il a peut-être l'intention d'en faire

ce surcroît d'emploi. En ce cas, il faudrait en hausser le prix.

Michaud est convaincu, ou plutôt s'est laissé convaincre, que vous pouvez faire cet ouvrage partout; mais il croit nécessaire, avec raison, 1° que dans un mois ou à peu près vous veniez prendre de Fontanes les remarques qu'il a l'intention de mettre à votre disposition; 2° que dans deux ou trois mois vous veniez surveiller vous-même l'impression de votre travail. Je pense que vous devez accepter la première condition, parce que certainement vous n'arracherez rien à Fontanes que de vive voix; et la deuxième, parce qu'il vous importe que l'imprimeur ne gâte pas votre style et vos pensées. Je sens que pour exécuter ce plan, il est nécessaire qu'on mette en votre pouvoir ce que j'appelle *la faculté d'aller et de venir* en temps utile, et qu'il faut pour cela un petit supplément de conditions dont je parlerai à Fontanes, et peut-être même à Michaud, selon les occurrences et les conseils que pourra me donner la réflexion. Je me hâte de vous faire part de ces premiers préliminaires, afin surtout que vous disposiez sur-le-champ votre esprit aux opérations qu'on demande de lui, et auxquelles nous nous obstinons tous à le croire singulièrement propre.

Je vous déclare que Michaud lui-même, qui a pensé à toute la terre avant de s'arrêter à vous, ne voit personne dans le monde qui lui paraisse aussi capable et aussi prêt pour ce qu'il désire de vous. Il faut absolument montrer de la condescendance. Vous nous ferez plaisir à tous, et vous finirez par vous en faire beaucoup à vous-même. Si votre réponse peut me parvenir d'ici à dimanche, adressez-la ici. Nous pourrions bien ne partir que lundi. Donnez-nous avant tout des nouvelles

de votre santé. Il n'y a rien de nouveau depuis avant-hier dans notre petite société. Vous êtes parti hier dimanche, je vous écris aujourd'hui lundi; on ne peut pas aller plus vite. Mais il est tard, et j'ai peur que ma lettre ne puisse pas partir sur-le-champ. Il fait tellement chaud, que ma plume en a les jambes écartées d'une manière épouvantable, elle écrit *horrido rictu*. Tâchez de déchiffrer ces caractères mal formés, car je n'ai pas le temps de la tailler, et d'ailleurs ce serait très-inutile.

On voit les champs poudreux se sécher et se fendre.

Les plumes se fendent aussi, et le style même en est plus sec. Ainsi donc, je vous dirai très-sèchement : portez-vous mieux, portez-vous bien.

## XXXII

Ce mardi, 12 juillet 1803.

*A M. de Chênedollé, à Vire.*

Michaud vous a écrit. Je lui ai dit samedi soir, à notre dernière entrevue, qu'il se tînt pour bien averti que vous auriez de la répugnance à traiter d'argent avec lui; que vous étiez à cet égard presque *un glorieux;* que pour lever cette difficulté, on était convenu que Fontanes seul réglerait à l'amiable cet article avec lui; qu'au surplus, je le prévenais aussi que vos voyages à Paris exigeraient des dépenses et des avances que votre famille serait certainement peu disposée à faire, etc. Il me répondit qu'on pourvoirait à tout avec plaisir, qu'il verrait Fontanes le lendemain avant de partir pour la campagne où il allait, etc. Il vit Fontanes en effet, mais il se contenta de lui dire qu'il vous avait fait dans sa

première lettre des propositions dont il espérait que vous seriez content. Fontanes croit que ces propositions sont magnifiques et fort supérieures à celles dont votre extrême modération aurait consenti à se contenter. C'est de quoi vous aurez soin de nous instruire en temps et lieu.

Malgré mon dire à Michaud, s'il a traité l'article franchement et à cru avec vous, je vous conseille de le traiter du même ton, sinon Fontanes réglera tout. Adressez-vous à lui sans réserve, il est charmé d'avoir à mener cette petite affaire, et il y met de l'affection pour vous, et de l'affection pour l'ouvrage. Si je vois Michaud ce soir (ce qui est douteux, car je le crois encore absent), je lui parlerai de votre réponse à moi, qui lui fera plaisir.

Ce Michaud ne dit jamais tout. Je trouve qu'il ressemble assez à un bouillon froid, assez bon, assez onctueux, peut-être même assez substantiel (en affaires), mais il n'a pas l'*apparence* d'un solide. Il est, au surplus, indubitable qu'il en aura *la réalité*. Ainsi préparez-vous, et exécutez en plein repos. Quant à l'argent, comme il est presque honorable d'en avoir, il ne faut pas avoir honte d'en gagner, et quand on en est capable, il faut en gagner le plus qu'on peut. Ainsi ne négligez rien pour faire une bonne affaire. Nous sommes tous persuadés que vous ferez un bon ouvrage.

Vous me faites des recommandations que les circonstances repoussent... Le *Mercure* est livré au jeu du *petit bonhomme vit encore*. Ces gens-ci ne veulent pas qu'il meure dans leurs mains, mais ils ne se soucient point qu'on le rallume. Je suis piqué de laisser là mon but sans l'avoir atteint, mais j'ai fait ce qui était possible.

Nous partons demain mercredi... Écrivez-moi à *Villeneuve-sur-Yonne, rue du Pont*. Je suis pressé comme un homme qui part. Ce mot a un grand sens pour vous, dont l'expérience est toute chaude. Je viens d'écrire à madame de Caud; mettez-nous à ses pieds quand vous la reverrez. J'aurai un grand plaisir à vous retrouver ici à mon retour. Adieu, adieu.

## XXXIII

Paris, 10 juillet 1803.

*A M. Molé.*

Envoyez-moi, je vous en supplie, vos manuscrits à Villeneuve. Là je serai tout à vous; je vous lirai avec toute mon attention, et pourrai vous juger avec une sévérité dont aucune distraction ne viendra ralentir les coups. Vous désirez qu'on vous maltraite; je le ferai, avec la rigueur qu'un examen très-réfléchi inspire ordinairement à un esprit isolé de tous les objets, et qui n'a devant lui, pour termes de comparaison, que les modèles. Vous serez content de l'excès de mes sévérités. Ne demandez pas cependant que, pour vous plaire, je me montre pire que la vérité ne l'exige. Une censure injuste peut faire plus de mal qu'une louange déplacée, car il importe encore plus peut-être de ne point éviter le bien que d'éviter le mal. Et, à ce propos, je vous préviens que, si je loue avec plaisir, je blâme avec une force qui me fait quelquefois dépasser les bornes mêmes de la sévérité. Ayant à vaincre, en effet, deux résistances que les vérités dures trouvent toujours en leur chemin, dans le cœur de celui qui les dit, et dans le cœur de celui qui les écoute, je procède

à coups de collier, et mes expressions vont souvent au delà de ma pensée. Quand je blâme de vive voix, quelques mots d'explication corrigent vite cet excès; mais quand j'écris, l'inconvénient est durable. Au surplus, mon opinion sur la nature et les qualités de votre esprit est désormais fixée et invariable. Votre plume ne peut, à cet égard, rien m'apprendre. Faites bien, faites mal; ayez raison ou ayez tort, cela n'importe en rien à mon jugement; je n'en saurai pas moins ce que vous valez. Vous n'avez pas encore usé peut-être, et cela même est probable, de toutes les ressources qui sont en vous; peut-être même vous en avez usé trop peu habilement. Je m'y attends, et, s'il le faut, je m'attends à pis encore. Mais quand cela serait, je n'en croirai pas moins que l'instrument dont vous n'auriez pas admirablement joué est admirable en soi, et que le ciel vous a donné une tête qui est d'or et de ce qu'il y a de plus précieux dans ses fabriques éternelles.

Ne différez donc pas plus longtemps des communications dont vous m'avez laissé le maître. Mon vif désir est de les recevoir sans délai. Je devrais me fâcher de ce que vous vous reprenez, dans votre lettre, après m'avoir annoncé votre envoi; c'est résister au ciel. Aimez la confiance.

J'ai tardé beaucoup trop à vous répondre, et je vous en demande pardon. Ce mot est plus court que les excuses innombrables que je pourrais vous alléguer et qui vous seraient ennuyeuses. Au surplus, quand je serais coupable, je remets ma lettre en des mains qui portent avec elles les bontés dont on a besoin. N'oubliez pas que si l'automne est belle et la vendange bonne, je vous sommerai de venir nous voir, et que vous m'avez promis d'être complaisant.

Portez-vous bien. C'est à la fois un désir, un souhait, un vœu et un précepte littéraire; un principe pour faire bien et beaucoup, dans la vie et dans le cabinet; une règle de morale et de rhétorique; enfin un sentiment intime d'attachement que je vous exprime sous cette forme vulgaire.

Prenez bien soin de madame de Vintimille. Nous l'aimons jusqu'à vous la recommander.

## XXXIV

Villeneuve-sur-Yonne, 26 juillet 1803.

*A madame de Beaumont, au Mont-Dore.*

Vous voilà enfin en Auvergne! Le ciel en soit loué!

C'est ici le premier soin important et sérieux que vous ayez pris de votre santé. Ou brouillons-nous, ou donnez-lui désormais l'attention qu'elle mérite.

Gardez-vous de croire qu'elle est désespérée, quand même ce premier essai ne serait suivi d'aucun succès. Il est impossible que la vivacité qui vous anime avec une force si constante ne tienne pas à un principe de vie parfaitement conservé. Votre esprit a tant et tellement tarabusté votre pauvre machine qu'elle est lasse et surmenée : voilà, je crois, toute la cause de votre mal. Ranimez votre corps et faites reposer votre âme : nous ne tarderons pas à vous revoir telle que nous vous désirons.

Votre lettre m'a fait grand plaisir; je vous y vois active, vivante, occupée du monde et du genre humain comme d'une variété; enfin distraite sans être agitée. Cela seul serait un remède.

Vous me ferez grand plaisir de me citer quelques mots de chacune des lettres que vous recevrez de Rome. Je suis assuré que vous les choisirez toujours si bien, que, sans vous fatiguer, ils pourront suffire à me donner une idée du reste. Il faudra qu'un de ces jours j'écrive à notre pauvre ami. Je partage son deuil, et j'ai comme lui le cœur navré de cette Rome; mais, sur ce point, c'est sans étonnement.

Fontanes m'a écrit une grande lettre que j'ai reçue avec la vôtre. Vous savez apparemment qu'il est à Neuilly, chez madame Baciocchi. Il me parle de la désolation où le laissent les départs de tous ses amis. Guéneau est le dernier qui l'a quitté. C'est, je crois, l'absence de celui-là surtout qui lui a fait sentir le désert. Il m'en fait l'apologie, et prétend que votre société ne l'aime pas, quoique je l'eusse positivement assuré que j'étais le seul qui eût le tort ou la raison de le goûter peu. Il m'entretient ensuite des beautés du livre de notre ami, qu'il relit, et dont Suard et Morellet contestent le mérite, à sa grande colère. Il finit par me recommander d'écrire, chaque soir, le résultat de mes méditations du jour, et m'assure qu'à la fin il se trouvera que j'aurai fait un beau livre sans aucune peine. Cela assurément serait fort agréable; mais, pour peu que je continue, je ne ferai qu'un livre blanc. Mon esprit n'est point mon maître; je ne suis pas son maître non plus : il est absent, et je ne sais que vous en dire. A une ou deux pensées près, le reste n'a été qu'une uniforme et stupide considération d'un unique sujet: *l'âge où je vais entrer*. Ceux que j'y trouve parvenus à mon retour me paraissent si décrépits et si finis que ce spectacle me pétrifie. Je devins arbre pendant quelque temps, il y a deux ans; cette fois-ci, je deviens

marbre. Je sortirai de là par la résignation ou par quelque témérité : en tout comme il plaira à Dieu!

Je vous écrirai souvent pendant votre séjour au Mont-Dore. Mais ayez soin de nous envoyer le bulletin de votre conduite et de vos remèdes, toutes les fois que vous le pourrez sans vous fatiguer. Nous recevrions trois lettres de vous par semaine avec reconnaissance. Qu'il me tarde de voir le timbre du lieu dont je vais écrire le nom à côté du vôtre! Je n'ai pas besoin de vous dire que madame Joubert partage cette impatience, ainsi que tous les tendres et inaltérables sentiments que vous me connaissez pour vous.

## XXXV

Villeneuve, 10 août 1803.

*A M. Molé, à Paris.*

Pourquoi dire, comme les autres, que *toutes nos idées nous viennent par les sens*? Je veux, à ce sujet, vous faire observer qu'il est bon peut-être de ne publier que ce qui peut s'établir et être défendu avec succès; mais qu'il faut, à part soi, avoir beaucoup d'opinions que l'argumentation peut renverser, mais qu'un sentiment sincère de soi-même maintiendra toujours dans le genre humain.

N'admettez pas d'idées innées, si vous le voulez; ces idées ne sont pas les miennes, et je conviens que leur dénomination offre quelque répugnance dans ses termes. Le mot *idée* porte avec soi une signification de vue et de clarté qui exclut l'*inné*, quand on consulte l'expérience. Mais, au nom du ciel, ne prétendez pas que toutes nos idées viennent des sens. Attribuez à l'âme

plus d'action et de domaine personnel; ne faites pas de cette substance unique un simple lieu, un récipient où ce qui passe par les sens, d'une manière plus inexplicable que l'âme même, vient aboutir et se loger. S'il ne s'était agi que de la rendre capable de penser, et non pas digne du bonheur, par les combats et les victoires, Dieu, croyez-le bien, n'aurait pas eu besoin des sens; il ne lui aurait fallu ni chair, ni sang, ni moelles, ni viscères. L'âme subit ici-bas son épreuve; elle vit au milieu des obstacles où Dieu l'a voulu placer; elle se forme dans le moule où il l'a jetée; mais je ne puis admettre que son enveloppe passagère, que son habit et sa maison soient pour elle le chemin unique et presque la cause de ses plaisirs, de ses peines, de toutes ses perceptions. « Au moins sait-elle qu'elle « existe, et a-t-elle inné avec elle le sentiment de sa « personnalité, » disait Leibnitz; et il avait raison. On ne peut méconnaître, en effet, qu'il y a en nous des dispositions, des goûts, des penchants, des sentiments innés. Or, qu'est-ce, je vous prie, que des dispositions, des goûts et des penchants pour l'âme? D'où viennent-ils, si ce n'est de quelque aperçu faible, ignoré, secret? Cet œil fermé par une paupière éternelle, pendant la vie, ne voit-il rien au dedans de lui? Leibnitz ajoutait que « nous avions un pressentiment et comme un « aperçu des pensées qui allaient nous venir, et qui « n'existaient pas encore. » Consultez-vous de bonne foi et écoutez-vous avec attention : est-ce que cela n'est pas vrai? Est-ce qu'en écrivant votre essai, et surtout votre chapitre des penchants, vous ne l'avez pas éprouvé? Pour moi, sur ce seul mot, je fermai mon Leibnitz, et je déclarai l'homme grand métaphysicien, c'est-à-dire attentif et éclairé sur ce qui se passe en

nous. J'ai depuis réfléchi sur le fait encore plus que sur le mot, et je me suis demandé souvent : Qu'est-ce donc que cette vue de l'âme qui voit une pensée qui va naître, et qu'est-ce qu'une pensée qui se laisse voir ou entrevoir avant même d'être formée?

Je me souviens qu'à l'âge de vingt-cinq ans, je prétendais que l'oiseau tirait la forme et la construction de son nid du sentiment qu'il avait de sa propre contexture, et que c'était sur ce modèle, touché par lui plutôt qu'aperçu, que son travail était moulé. Vous vous moquerez peut-être de cette imagination de ma jeunesse; eh bien! moi, je ne m'en moque pas du tout. Longtemps après l'avoir oubliée, je me suis dit : L'âme se peint dans les machines qu'étalent nos inventions. La réflexion était favorable à la boutade, et la fixait.

D'où croyez-vous, en effet, je vous prie, que nous tirions, souvent sans instruction, sans expérience et sans apprentissage, nos chefs-d'œuvre de mécanique, sinon du propre témoignage de notre secrète fabrication, naturellement déterminés à faire nos ouvrages comme nous-mêmes sommes faits? D'où pensez-vous aussi que nous vienne la règle naturelle du juste et de l'injuste, du beau moral et du difforme, si ce n'est de ce modèle de justice et de beauté auquel, sans le voir, nous nous sentons portés à tout comparer?

Oui, Dieu sensible à l'âme et devenant pour elle une règle qui la touche et qu'elle ne voit pas, mais à laquelle, autant que peut le supporter sa liberté, elle est forcée de se conformer, parce qu'elle en a de toutes parts le sentiment; Dieu devenant par sa présence perpétuelle, quoique cachée, le principe, la cause constante et l'auteur du sentiment du juste et de l'injuste, c'est là une idée qui est fixée en moi, qui vient, qui revient, qui se

représente facilement, dans les agitations mêmes de l'existence extérieure, comme une chose vraie, solide et pleine de réalité.

Au surplus, vos *idées nécessaires* me plaisent fort. Il faut que je cherche pourquoi, car une partie de notre esprit est toujours fort utilement employée à observer l'autre. Il me semble que la doctrine des *idées acquises* livre au hasard des rencontres la vertu et la vérité, et une partie du mécontentement qu'elle fait éprouver à l'esprit pourrait tenir à la crainte secrète qu'elle inspire d'un tel danger. La doctrine des *idées innées* peut bien être une erreur, mais du moins elle ne donne point à l'esprit une mauvaise disposition. Loin de blesser les grandes vérités, elle les suppose et les rappelle. Il y a de la simplicité de cœur et une sorte de bonhomie philosophique à y croire, et l'on ne peut être d'un tel avis sans avoir Dieu et l'âme incorporelle présents à la pensée. L'opposition au spiritualisme a causé toute leur disgrâce, et les *idées acquises* n'ont fait fortune que par la raison opposée : le matérialisme y était à l'aise.

Avec vos *idées nécessaires*, vous sauvez tout. Elles suspendent la question, et, tranchant par une transaction ce qu'elle a de plus important, elles placent les contendants hors du besoin de disputer; enfin, elles suffisent à votre ouvrage. Dites ce mot, et sur le reste ne décidez rien. Vous vous contenterez et vous contenterez les autres; c'est un grand point, même pour la vérité.

En général, j'ai remarqué dans votre métaphysique un caractère conciliant et peu exclusif. Je vous le dis à sa grande louange; car, au fond, ces vérités élevées ressemblent un peu aux nuages, où l'on peut trouver,

suivant la manière dont on les envisage, des figures de toute espèce. L'essentiel est de ne pas se tromper sur leur existence, et d'y démêler ce qui est réel pour nos besoins, abandonnant le reste à sa propre fantaisie et à celle d'autrui. Seulement, il n'est pas sans grande importance d'imaginer et de trouver, dans ces vapeurs, des apparences qui y fixent notre attention et y appellent celle d'autrui. Cela les fait découvrir et observer, occupation qui, en réglant notre esprit et ses dispositions, règle la vie à beaucoup d'égards.

Voilà une comparaison qui n'est pas trop bonne. Celle-ci vaudrait mieux si elle était bien exprimée; tirez-en ce que vous pourrez. Le ciel, voyant qu'il y avait beaucoup de vérités que, par notre nature, nous ne pouvions pas connaître, et que notre intérêt cependant était de ne pas ignorer, a eu pitié de nous, et nous a accordé la faculté de les imaginer. Il nous en a donné des espèces de notions creuses, où chacun peut placer le sens qu'il veut. Par là, les esprits enfants, les esprits femmes et les esprits hommes, les esprits malades et les sains, les faibles et les forts y prennent part en les ajustant à eux-mêmes. Que si quelqu'un pouvait leur apprendre à imaginer avec plus d'agrément, de sagesse et de facilité, et à remplir de sens plus beaux les vides où ils font entrer leurs pensées; s'il parvenait à les convaincre que ce qu'ils imaginent de vrai est vrai, et qu'ils sont aussi sûrs de ce qu'ils pensent que de ce qu'ils voient, il leur deviendrait fort utile, et il en serait honoré comme un bienfaiteur. Vous seriez fort propre à ce dessein.

Laissez mon esprit se reposer de tant de figures de rhétorique. Je termine et je vous dis sans figure : en substituant de meilleures pensées à celles des autres,

ne croyez pas que celles-ci soient dépourvues de tout bien ; car, comme le disait Fontenelle, et comme l'a presque dit Pascal, il est certain qu'en pareille matière surtout, tout le monde a raison.

## XXXVI

Villeneuve-sur-Yonne, 23 août 1803.

*A madame de Beaumont, au Mont-Dore.*

Quand vous ne recevez pas de nos lettres, c'est tout au plus pour vous un petit plaisir de moins dans le monde ; mais quand nous ne recevons pas des vôtres, nous souffrons un insupportable tourment. Ne fût-ce qu'en sa qualité de croyance du mal et d'opposé de l'espérance, la crainte est toujours en moi un sentiment contre nature. Jugez donc en quel état violent me réduisaient les peurs de toute espèce qui m'agitaient depuis huit jours, et dont vous étiez le sujet. J'avais tardé à m'effrayer ; mais, lorsque le temps que j'avais naturellement prescrit à mon attente eut expiré, quand ces courriers, qui passent trois fois la semaine, se furent succédé sans rien apporter de vos eaux, lorsqu'enfin le terrible *Non* qu'on répondait toujours à la question : *Y a-t-il des lettres de madame de Beaumont?* m'eut échauffé les oreilles par son obstination et son uniformité, une espèce de tremblement s'empara de mon âme, et je désolai toute la maison de mes désolations. Enfin, enfin, une lettre que j'ai reçue hier de madame de Vintimille m'a appris que vous lui aviez écrit du Mont-Dore ; que vous vous y ennuyiez mortellement, ce qui est toujours signe de vie, et que les eaux vous assoupissaient, ce qui vous repose d'autant. Je ne reverrai

jamais son écriture sans un vif plaisir, non-seulement à cause d'elle, mais encore à cause de vous, et pour l'extrême soulagement qu'elle m'a apporté dans cette circonstance. Maintenant, que vos lettres arrivent quand il plaira à la poste, me voilà aguerri. Il n'y aura perte que de plaisir, et après les agitations dont je suis sorti, tout me paraît repos et bonheur.

La lettre de madame de Vintimille m'avait été remise au moment où nous allions monter en voiture. Je ne l'avais pas ouverte avant de partir, parce qu'il m'avait fallu du temps pour jurer, tempêter et gémir de ce que je n'en recevais pas d'autres que celle-là. Nous allions à Bussy tristement, lorsqu'en lisant cette lettre, à la lueur d'une des quatre lucarnes de notre fourgon, j'ai trouvé et articulé la mention qu'elle faisait de vous. La carrossée eut, comme moi, une surprise qui ragaillardit tout le monde, jusqu'aux enfants et au cheval. Songez donc quelquefois avec quelle incurable fidélité on vous aime dans ce petit coin de la terre, et que cela vous engage à guérir et à nous faire part de ce que vous tenterez pour cette bonne œuvre.

Pour peu que vous tardiez, ce sera mon frère qui nous donnera de vos nouvelles. Il est à Vichy, à trente lieues de vous. Son mal l'avait repris plus fortement qu'auparavant, en pleine joie, en plein appétit, en plein sommeil et au milieu des distractions les plus propres à le guérir. Tous ces biens se sont soudainement évanouis sans cause, et une accablante tristesse, un abattement insoutenable, auquel ni lui ni nous ne pouvions remédier ni suffire, le tourmentant chaque jour de plus en plus, nous l'avons forcé à recourir au grand remède. Il est parti et arrivé avec son beau-père, adroitement stimulé par nous, et que l'amour qu'il a pour son gendre, la peur que nous lui

avons faite de ses coliques anciennes, et la dignité d'un voyage aux eaux ont déterminé tout d'un coup à cette mémorable expédition.

Dès que son temps de boire sera fini, mon frère laissera le beau-père à Moulins ou à Clermont, et ira comparer la chaleur de ses bains avec celle des vôtres. Il a rencontré à Vichy un M. de Chazal, possesseur d'un fort joli château, entre Briare et Montargis, et ancien conseiller au parlement. Ce M. de Chazal est un vieillard de soixante-seize ans, gai, spirituel, et médecin bénévole de tout le genre humain. Il a vécu moribond depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de soixante, étudiant la médecine tous les jours de sa vie, et cherchant à se rendre anatomiste consommé. Il prétend que, pour vivre longtemps et se donner le temps de guérir, il ne s'agit que d'une chose, de *se tenir en appétit*, et que, pour se tenir en appétit, il n'y a qu'un moyen infaillible, qui est *de ne pas manger*. Une cuillerée à café de miel dans un verre d'eau, tous les matins, avec une rôtie de pain bien grillée, lui paraît un régime excellent. Un peu de vin de Bordeaux pris à jeun, avec du sirop de violette, est mis par lui au premier rang et à côté de la cuillerée de miel. Il est surtout important, selon lui, quand on a les maladies qu'il appelle vaporeuses, de dire à son imagination, dès les premières bouffées : *Tu es une menteuse*, et de croire toujours qu'on souffre moins qu'elle ne le prétend.

Il n'est pas, quoique bien portant aujourd'hui, tellement délivré de ses anciennes habitudes, qu'il ne soit réduit, de temps en temps, à recourir à la rôtie à l'eau; mais l'effet en est toujours infaillible.

J'ai voulu vous faire part de ces détails encourageants.

En voici un autre qui est sous nos yeux. La supé-

rieure, que vous connaissez, vit, depuis quatre mois, d'un verre d'eau rougie et sucrée, et supporte les quatre-vingts ans qui l'entraînent avec cette seule nourriture, renforcée, dans les jours d'extraordinaire, d'un peu de café au lait pris le matin. Elle a encore assez de vie pour dire des choses flatteuses aux gens qui la visitent, et pour répéter, en se réjouissant de voir de son lit la rue et les passants : « *J'aime bien ma petite maison !* »

Vous n'avez que trente et peu d'années. Si vous pouvez vous résoudre à vivre quelquefois couchée et à compter les solives souvent, vous vivrez autant que la supérieure, et vous serez aussi vive, aussi gaie que le M. de Chazal de mon frère.

Nos compliments à madame Saint-Germain, qui est pour nous une personne considérable, depuis qu'elle est la seule de notre connaissance qui prenne soin de vous.

## XXXVII

Villeneuve-sur-Yonne, 9 septembre 1803.

*A M. de Fontanes.*

Si vous avez réellement envie de passer ici quelque temps, venez hardiment, mon cher ami.

Vous ne dérangerez dans cette maison personne que moi.

Vous me prendrez ma chambre, mon temps, mes loisirs et mes occupations ; mais vous êtes bien assuré que le plaisir de vous avoir pour hôte est au-dessus de tout cela.

Il faut seulement vous consulter vous-même, et voir, par exemple, si vous pouvez vous passer de valet de chambre. Nous n'avons ici que des filles fort laides ; mais

pour rien au monde nous ne voudrions leur donner en spectacle un domestique de Paris. Le seul aspect de l'oisiveté de ces drôles-là est propre à corrompre la simplicité laborieuse de tout un pays.

Il y a au bout de notre rue un perruquier qui sera à votre service; notre petite servante battra vos habits.

Nous vivons avec abondance, et je suis d'ailleurs peu en peine de vous bien traiter à table. Je sais que rien n'est plus aisé, malgré vos prétentions à la gourmandise, que de vous faire prendre pour excellente une chère détestable.

Vous aurez une chambre vaste où il ne pleut pas, un cabinet de propreté et une baignoire attenant; trente coteaux autour de la ville et toute la terre autour de vous.

Vous serez seul tant qu'il vous plaira, et avec nous quand vous voudrez.

Si une telle situation suffit à votre félicité, partez sans la moindre crainte de nous causer l'incommodité même la plus légère. Nous ne nous gênerons point du tout, à condition que vous ne vous gênerez pas non plus, et que vous demanderez hardiment ce qui vous manquera, comme si vous étiez chez vous. Vous pourrez même tempêter si l'humeur vous en prend; nous en rirons, et nous vous saurons gré de nous traiter ainsi en véritables amis.

Mille tendres compliments à madame de Fontanes et à M. de Vitry. Priez la première d'indiquer à mon frère une douzaine de bouteilles d'excellent vin de Malaga, et dites à mon frère de ne pas oublier cette pacotille. C'est pour moi que je les demande, mais vous en boirez. — Bonjour.

*P. S.* J'ai à vous prévenir que madame de Beaumont étant invitée avant vous, habituée à l'appartement que

vous occuperez, et, de plus, malade de sa maladie et des eaux qu'elle vient de prendre, aurait le droit de vous déplacer si elle allait nous venir pendant que nous vous posséderons; mais en ce cas nous vous ferions quelque autre établissement, et rien au monde n'est plus incertain que l'embarras très-désirable que nous causerait une pareille réunion. La pauvre femme ne sait pas même encore si sa santé misérable lui permettra de se rapprocher de Paris.

Si vous venez, placez parmi les livres que vous apporterez votre Athénée de Villebrune. Je serais fort disposé à le lire, et même j'en ai grande envie. Prenez vos précautions de manière à passer ici votre temps agréablement ou utilement. Je ne vous pardonnerais de la vie si vous alliez vous ennuyer, et si vous pouviez vous repentir un jour d'être venu. Songez-y bien.

## XXXVIII

Villeneuve-sur-Yonne, 10 septembre 1803.

*A M. Molé, à Paris.*

J'ai pensé souvent que s'il m'était arrivé de trouver votre manuscrit sur nos grands chemins, lorsque je m'y promène, je l'aurais déroulé et j'aurais dit, en y jetant les yeux : bon! voilà probablement de notre métaphysique à lieux communs!

J'aurais lu les premières lignes avec ce doute. Hum! aurais-je dit à la seconde page, il y a du bon là-dedans. Puis, rentré chez moi, le cahier dans ma poche, j'aurais attendu, avec quelque impatience, l'heure où je puis permettre à mes yeux et à mon esprit une application suivie. Aux approches de cette heure, et après avoir

regardé vingt fois à ma montre, je serais entré dans ma chambre, j'aurais tout lu, et je me serais dit : Qui diable a fait cela ? Je voudrais bien le savoir ! Il y a là de l'excellent.

Je me serais probablement informé, à la poste et dans les auberges, des voyageurs de passage, et ne découvrant rien, j'aurais pris le parti d'écrire à l'auteur inconnu, par la voie des journaux, pour lui apprendre ma trouvaille, en l'exhortant à me communiquer ce qu'il ajouterait à ces commencements, s'il voulait me récompenser de l'avis que je lui donnais, et faire beaucoup de plaisir à un esprit qui était fort content du bon usage qu'il avait fait du sien.

Ceci vous fera parfaitement entendre que ma critique n'est point un blâme, mais une simple observation. Il est impossible que j'aie désapprouvé les phrases que vous me citez. Loin de là, je m'en sers positivement pour établir que, de même que des mots ou des sons purement harmonieux sont une bonne chose, une chose à sa place, qui a son sens et sa raison dans la musique ou dans les vers, de même il y a, dans la métaphysique, de certaines idées vagues, comme les sons eux-mêmes, qu'il est bon, qu'il est utile et nécessaire d'employer. Elles servent à préparer ou à délasser l'esprit ; elles le maintiennent à sa hauteur et dans sa sphère ; commodes en cela, et à l'auteur et au lecteur, qu'elles lui font entrevoir ou lui rappellent ce qu'il a vu ou ce qu'il doit voir. Dans ce qui est solide, même physiquement, tout n'est pas solide, et cependant ce qui n'est pas solide sert souvent beaucoup, comme dans un navire de haut bord, par exemple, les voiles, les petits cordages, la courbure de l'avant, la largeur plate de l'arrière, etc. J'appliquais avec d'autant plus de plaisir, dans cette

occasion, des idées qui ont chez moi trois ans d'âge, que cela me confirmait une autre idée qui m'était venue, il y a cinq ou six ans, et qui me faisait dire : la métaphysique est une espèce de poésie pour l'esprit; la dévotion en est l'ode.

Il vous sera évident, par ces faits de l'histoire de mes pensées, que je me suis mal expliqué, et que vous m'avez mal entendu. En prêtant aux paroles dont je m'étais servi un accent d'ironie qu'elles n'avaient pas (l'ironie est une figure que je n'ai employée de ma vie qu'en plaisantant de pure joie), vous avez pris une apologie pour une désapprobation. Moi-même, en lisant sur cette clef les passages de ma lettre que vous citez, je me suis un moment senti métamorphosé en auteur de l'Année littéraire; il m'a semblé que j'avais quatre jambes et quatre pieds. J'ai eu tort, puisqu'une inflexion de voix suffisait pour empoisonner mes paroles; mais je soutiens que vous avez vu mon tort en caricature, et me l'avez défiguré. Je déclare aussi, puisque l'occasion s'en présente, que vous êtes heureux à la réplique, et que toutes les fois que vous développez vos dires, vous me paraissez avoir raison.

Je veux, avant de finir, vous dire un grand mot que je me suis dit bien souvent. Sans y penser, sans le savoir, sans le vouloir, vous avez *platonisé*. Toute la dernière feuille de citations que je vous ai envoyée le montre surtout évidemment, et je le montrerais par bien d'autres passages, si je voulais. Cela m'a prouvé, à ma grande satisfaction, ce que j'ai dit souvent, que naturellement, sans l'aimer et sans le connaître, on ressemblait à Platon, quand on excellait dans les matières élevées. La force du sujet le veut, car Platon est la métaphysique, comme Homère est la poésie. S'il

fallait faire leur part à ses admirateurs, tel que je suis, et à ses non-partisans, tels que sont une infinité d'autres, je dirais qu'en le lisant on n'apprend rien, mais on se trouve transporté dans les régions où tout s'apprend. On voit, dans tous ses écrits, la lumière, mais pas un objet bien éclairé. Ne le lisez pas de longtemps : je vous le citerai assez. Quelque jour il vous ravira, car les yeux de l'esprit s'accoutument insensiblement à y découvrir ce qu'on ne peut y apercevoir sans être préparé et comme initié.

J'aurais eu encore beaucoup de petites choses à vous dire; mais le temps sur lequel j'avais compté ce matin me manque. Avec le temps je dirai tout.

Je vais me mettre dans mon bain, où l'on m'appelle.

## XXXIX

Villeneuve-sur-Yonne, 14 septembre 1803.

*A madame de Beaumont, à Lyon.*

Je crois que votre vivacité serait très-capable de vous tuer; mais je n'en suis pas moins persuadé qu'elle vient d'un grand fonds de vie. Ménagez-la, je vous en supplie, comme une bonne chose qui peut devenir dangereuse.

Je vous ai successivement conseillé le noir et le blanc, le vert et le sec. Ma pauvre imagination se tournait de tous les côtés pour vous chercher quelque soulagement, et pour se créer à elle-même quelques fondements d'espérance et de consolation. Ce n'est pas à ma médecine qu'il faut prendre garde dans tout cela, mais à mon amitié, ardente à se plier et à se replier en cent

opinions différentes, pour vous trouver un meilleur avenir.

Mon intention n'a point été du tout de vous mettre au régime de M. de Chazal. Sa doctrine m'a paru propre à tranquilliser ceux que la nature force impérieusement à vivre comme il le prescrit, et j'ai été quelquefois de ceux-là. Vous pourriez vous y voir réduite comme nous; et encore est-il bon de savoir d'avance que ce que l'on fait, en pareil cas, par nécessité, n'est pas tellement une folie et un danger, que quelques personnes ne le trouvent une sagesse et un remède. Je suis, pour mon compte, et par expérience, de son avis; et son système, si système il y a, me réjouit par son opposition avec celui de M. Vigaroux, qui conseille invariablement aux faibles ce que les forts seuls peuvent pratiquer. Y a-t-il rien de plus désolant dans le monde que les maximes qui vous donnent, pour unique ressource, ce qui vous est un mal certain? Tel est pour moi le *vigarousisme*. Et remarquez que mon M. de Chazal fait tout dépendre de l'appétit. *Conserver l'appétit*, c'est sa règle fondamentale. Quand on peut le conserver, et, à plus forte raison, le faire naître, en bien mangeant, il ne s'y oppose pas; au contraire : et lui-même, dans ses vieux ans, mange beaucoup. J'espère que cette circonstance, que j'avais omise, le réhabilitera dans votre esprit. Ne l'appariez pas, je vous en conjure, avec votre vieux commandeur, qui veut que la vie sorte toujours du mouvement, tandis que c'est le mouvement, au contraire, qui doit sortir de la vie. Comme je me suis tué par ma fidélité opiniâtre au dicton : *Courez et mangez*, je suis pour mon vieillard contre le vôtre et contre tous les *Vigaroux*.

Ma prieure vit toujours, avec son verre d'eau sucrée

et rougie de vin. Il y eut l'autre jour une grande alarme parmi ses héritiers futurs : elle demanda et mangea la moitié d'un œuf; on crut qu'elle allait rajeunir. Sa santé, cependant, serait moins favorable que son agonie à sa succession. Elle passe, depuis trois mois, le temps qui lui reste à donner son argent aux domestiques qui l'ont servie, et ses bijoux à ses voisines. Elle appelle ses créanciers et des notaires, fait des remises d'intérêts échus, se réconcilie avec les parents qu'elle n'aimait pas, les trouve bons et se fait trouver bonne. C'est là vivre, certes; et si le ciel voulait me laisser la libre et parfaite disposition de ma tête, avec d'amples moyens de satisfaire aux inclinations de mon cœur, tous les jours et à toutes les heures, je consentirais avec joie à passer, comme elle, dans mon lit, et les fenêtres ouvertes, dix, vingt, trente et cinquante ans de ma vie, tout le temps enfin qu'il lui plairait. Vivre, c'est penser et sentir son âme; tout le reste, boire, manger, etc., quoique j'en fasse cas, ne sont que des apprêts du vivre, des moyens de l'entretenir. Si on pouvait n'en avoir aucun besoin, je m'y résignerais facilement, et je me passerais fort bien de corps, si on me laissait toute mon âme.

Cette vieille prieure n'est pas même privée de plaisirs dans ses cinq sens. Elle dit toujours, quand elle voit les gens qui passent dans la rue : « *Oh! que j'aime ma petite maison!* » Voilà un beau plaisir! me direz-vous, et je vous répondrai : Heureux sont ceux qui s'en contentent, qui en jouissent sans rien désirer au delà, et qui sont prêts à le perdre, sans songer à le regretter!

Votre activité s'indigne d'un pareil bonheur; mais voyons si votre raison ne serait pas de cet avis. La vie est un devoir; il faut s'en faire un plaisir, tant qu'on

peut, comme de tous les autres devoirs, et un demi-plaisir, quand on ne peut pas mieux. Si le soin de l'entretenir est le seul dont il plaise au ciel de nous charger, il faut s'en acquitter gaiement et de la meilleure grâce qu'il est possible, et attiser ce feu sacré, en s'y chauffant de son mieux, jusqu'à ce qu'on vienne nous dire : c'est assez. Je fais intervenir le ciel comme un ingrédient nécessaire dans cette pâte à maximes. Si vous le séparez de la terre qu'il environne et de l'idée que vous en avez, je ne sais plus ce que c'est que le monde et la vie pour ceux qui n'ont pas de santé, à moins qu'ils n'inspirent et n'éprouvent quelque amitié qui les remplisse.... Hélas! je sens que ma plume mollit et que mon esprit se décourage. Il s'embrouille, il bégaye, il devient interdit en vous parlant ainsi, comme le fait toujours ma langue, quand je vois qu'on ne m'entend pas. J'attendrai, pour m'exprimer mieux, que quelque heureuse circonstance ait ranimé en vous ce fonds de raison admirable qui y est caché. Si jamais il s'y développe, vous voudrez vivre, vous vivrez et vous guérirez, en ne songeant plus à guérir. En attendant, adoptez au moins, par régime et par tolérance, mon dire principal : *la vie est un devoir*. En vous obstinant à la regarder seulement comme une affaire ou comme un simple amusement, vous la trouvez avec raison insupportable; mais c'est la considérer mal. Je brise là. J'ai eu bien de la peine à me retirer de cette pensée, où je me suis repenti d'être entré, dès le premier mot. J'étais tenté de l'effacer; mais ma plume et mon papier avaient été si propres jusque-là, que, contre ma coutume, j'ai eu horreur de la rature, et j'ai mieux aimé, dans le cours de mon bavardage, une faute qu'une lacune. C'est, je crois, ce qui ne m'était pas encore arrivé. Mais je

vieillis apparemment. Quoi qu'il en soit, vous voyez ce long papier-ci : eh bien ! imaginez que, pendant vingt cinq ou vingt-six jours, j'ai constamment, deux ou trois fois par semaine, envoyé à M. Molé des lettres d'une taille aussi longue, écrites de ce caractère menu et contenant trois feuillets, pages, revers, coins et côtés remplis. Je vous dirai peut-être un jour à quel propos cette correspondance, qui n'en est encore qu'à la moitié, et pendant laquelle je l'ai déjà rendu heureux deux ou trois fois, et l'ai fait enrager deux ou trois autres.

J'ai écrit une fois à M. Pasquier, une fois à M. Julien, quatre fois à madame de Vintimille, deux fois à Fontanes. Il me reste à répondre à tous les susdits et à Chênedollé dont j'ai reçu une lettre hier. Tout ce monde me demande de vos nouvelles. Je suis le bureau où l'on s'adresse pour avoir votre bulletin. Véritablement je suis tenté de me fâcher, quand je vois à quel point vous êtes aimée, et combien vous le croyez peu, pour vous épargner probablement le désagrément de vous sentir un peu ingrate.

Je n'ose pas m'opposer au midi : il s'agit de toussaint moins, et cela est sacré. Néanmoins je crois quelquefois que le vent du désert et le froid de l'isolement vous sont plus funestes que tous les autres. J'attends votre dernière décision avec impatience et inquiétude, comme on attend les nouvelles d'un grand procès où il s'agit de la fortune. Si le nord l'emportait, il faudrait passer tout votre hiver ici. Vous auriez une chambre au midi, madame Saint-Germain à côté de vous, un climat pire peut-être que celui de Paris, mais un repos que vous ne trouverez nulle part ailleurs, et qui est, à mon gré, le remède dont vous avez le plus besoin.

Mon frère est revenu, ignorant complétement qu'il a jamais été malade, et ne sachant pas qu'il se porte bien. Comme sa maladie n'était pas une maladie, sa guérison n'a pas été non plus une guérison. Nous l'attendons aujourd'hui.

Écrivez-moi des lettres courtes (il y a bien de la force à vous donner un tel conseil), et ménagez-vous. Je ne demande que cela toute votre vie, pour me payer des tourments que vous me donnez.

## XL

Villeneuve, 17 septembre 1803.

*A M. Molé, à Paris.*

Je veux vous faire quelques observations sur les *moyens de conserver sa volonté*, car ce petit traité est une chose neuve, piquante, ingénieuse, utile, charmante. Réfléchissez, je vous prie, sur les points qui suivent :

1° La volonté agit sur la volonté, et par là elle peut beaucoup ; mais elle n'a d'ailleurs de pouvoir direct sur aucune chose, excepté sur les muscles.

2° Les fous et les méchants ont plus de volonté que les sages et les bons, car ils veulent obstinément et invinciblement, même contre tout droit et contre toute raison.

3° Dire aux hommes : *Veuille et tu pourras*, n'est-ce pas les encourager à ce qu'ils ont tant fait, dans les fureurs des derniers temps, à vouloir l'impossible?

La volonté est toute-puissante sur nous, et certes elle a par là une importance suprême ; mais elle n'est point

toute-puissante sur le monde. On a dit à ce sujet des choses aussi propres à rendre les hommes têtus qu'à les rendre fermes, plus propres à rendre les ambitions inflexibles que les vertus incorruptibles. A entendre certaines gens, on serait tenté de tenir sa tête à deux mains, pour la rendre bien invariablement opiniâtre. Cela me fait souvenir d'un ami de Fontanes, qui soutenait, dans notre jeunesse, et très-sérieusement, que la volonté étant maîtresse de tout, on guérirait, quand on est malade, si on voulait fortement guérir, et l'on ne mourrait jamais, si bien résolûment on voulait ne pas mourir. Non; on ne vit point, on n'a point de l'esprit, de la santé, de l'argent, des honneurs ou des terres, précisément parce qu'on en veut, mais parce que ce vouloir nous fait marcher dans la voie où il s'en trouve. La volonté ne crée rien; elle ne porte qu'à user de ce qui est créé.

Je voudrais qu'on offrît aux hommes, dans la fermeté de la volonté, un moyen de vertu, mais non pas un moyen de succès; et qu'on leur dît : *Avec une volonté forte et bien réglée, tu établiras l'ordre en toi, chez toi, autour de toi;* mais non pas : *Si tu as assez de volonté, tu seras le maître du monde.* Il serait temps qu'ils comprissent que, pour le bonheur et le véritable succès, l'important n'est pas de vouloir *fort*, mais de vouloir *juste*.

Cela vous paraîtra vrai et clair dans le sens où tout le monde entend le mot de *volonté;* mais peut-être n'est-ce plus aussi vrai dans le sens strict que la rigueur de l'école a quelquefois attaché à ce mot. Il ne s'agit plus alors que de savoir quel est le meilleur, pour être utile et pour être entendu, de prendre les mots dans le monde, ou de les prendre dans l'école.

Je soutiens qu'il vaut mieux les employer dans le sens populaire que dans le sens philosophique, et mieux encore, dans le sens naturel que dans le sens populaire. J'entends, par le sens naturel, l'acception populaire et universelle, réduite à ce qu'elle a d'essentiel et d'invariable.

Prouver par la définition ne prouve rien, si celle-ci est purement philosophique; car, selon moi, ces définitions n'obligent que ceux qui les font. Prouver par la définition, lorsqu'elle exprime l'idée nécessaire, inévitable et claire qu'on se fait généralement de l'objet, dès qu'il est nommé, prouve tout, au contraire, parce qu'on ne fait alors que montrer aux autres ce qu'ils pensent, malgré eux et à leur insu.

La règle qu'on est le maître de donner aux mots le sens qu'on veut, et qu'il ne s'agit que de fixer celui qu'on leur donne, est fort bonne pour la simple argumentation, et peut être admise dans les salles de cette espèce d'escrime; mais, dans la métaphysique ingénue et noble, et dans le véritable monde littéraire, elle ne vaut rien.

Il faut ne jamais perdre les réalités de vue, et n'employer ses expressions que comme des milieux, des verres propres à mieux représenter ses pensées. Je sais, par ma propre expérience, combien cette règle est difficile à observer; mais je juge de son importance par le malheur de toutes les métaphysiques. Aucune n'a prospéré, par la seule raison que, dans presque toutes, on a constamment usé de chiffres au lieu de valeurs, d'idées forgées au lieu d'idées natives, de jargon au lieu d'idiome. La plus belle, et la seule qui mérite qu'on y prenne garde, est celle qui du moins a donné des *images* au lieu de *raisons;* car ces images plaisent, elles

amusent, elles remuent, elles donnent à l'esprit de belles dispositions.

Au surplus, vous avez évité l'inconvénient dont je me plains dans tous les bons endroits de votre écrit. Vous y avez montré une métaphysique humaine, intelligible, pleine de bon goût et toute composée des notions communes à tous. Ne vous égarez pas en substituant des acceptions de mots privées à leur acception publique.

Il y a, dans ce chapitre sur *l'importance et les moyens de conserver sa volonté*, des choses simples, vraies, neuves, admirables. Je vous en parlerai quelque jour, pas trop indignement peut-être, car j'en suis fort enthousiasmé. En attendant, tournez autour de votre sujet; enflez-le des accessoires convenables, et pourtant n'excédez pas la mesure. C'est une personne; n'en faites pas une pure étendue. Tout ce qui dépasserait les pieds, les mains, le tronc, la tête, et l'espace indispensable pour loger tout cela avec ses contours, serait de trop. Quand notre esprit produit, il enfante en lui-même, avec sa production, tout ce qu'il faut pour la nourrir et l'augmenter, si nous prenons le temps de la porter à terme, et que nous ayons le soin de la couver. Fouillez-vous, mais ne faites pas d'excursions; ayez soin même d'isoler, le plus que vous pourrez, votre véritable sujet. Beaucoup de pensées ne se tiennent entre elles que parce qu'elles tiennent ensemble à nous. Démêlez, divisez, séparez ce que vous avez dans la tête, pour ne mettre dans votre livre que ce qui est inséparablement lié à sa matière. En un mot, coupez le cordon.

J'ajoute pourtant à tous ces beaux conseils que s'il vous est bon de circonscrire votre plan, le plus que

vous pourrez, il vous est encore meilleur de laisser votre esprit agir en liberté. J'aime les petits livres; mais quand on commence surtout, il est peut-être profitable qu'un livre court soit extrait d'un long manuscrit. Si vous étiez porté à la diffusion, je vous recommanderais d'épargner le papier; mais, grâce au ciel, vous avez naturellement l'amour d'une concision nette et élégante. Laissez donc faire à votre esprit et à votre plume ce qu'ils voudront : ce qu'il y aura de trop sera aisément retranché.

Je vous dirai le reste une autre fois.

## XLI

Villeneuve-sur-Yonne, 12 octobre 1803.

*A madame de Beaumont, à Rome.*

Si je ne vous ai pas écrit, c'est de chagrin.

Votre départ, dans les fatigues dont vous sortiez, et votre immense éloignement m'ont accablé.

Je ne crois pas avoir éprouvé un sentiment plus triste que celui dont je m'abreuvais tous les matins, comme d'un déjeuner amer, en me disant à mon réveil, depuis votre dernière lettre : *Elle est maintenant hors de France,* ou *elle en est loin*, etc.

En d'autres temps, en d'autres circonstances, j'aurais eu, à vous savoir et à vous imaginer en Italie, précisément la moitié du plaisir que je ressentirais à y être moi-même. En ce moment, je n'en ai que la douleur. Vous aviez besoin de repos, et vous allez chercher une activité qui vous épuisera. Il me semblait qu'à chaque pas que vous faisiez et à chaque regard que vous jetiez à droite et à gauche, pendant une si longue

route, vous dispersiez par les chemins quelqu'une de vos forces.

Vous êtes arrivée en ce moment; mais êtes-vous tranquille, êtes-vous en repos, êtes-vous réparée? c'est ce qu'il me sera impossible de croire pendant longtemps. Votre centre est un tourbillon. Quand vous n'y seriez tenue en haleine ou en action que par l'inévitable curiosité qui va vous agiter, elle suffirait pour vous nuire. Mon Dieu! mon Dieu!... Hâtez-vous, si vous voulez que je m'apaise, que je vous pardonne, que je retrouve un peu de paix, hâtez-vous de m'apprendre que vous vous portez mieux, ou je mourrai de rage mue.

Je n'ai jamais entendu dire que l'air de Rome fût bon à rien. Vous me ferez haïr et détester ce lieu, dont je rêvais avec tant de délices, par la seule raison que vous y êtes allée, ce me semble, mal à propos. Si je me trompe, je l'aimerai plus que jamais; sinon, je le prendrai en guignon éternel, et de la vie je ne voudrai le voir, même en songe et en description.

J'ai rompu, dans ma tristesse et ma mauvaise humeur, toute correspondance avec le monde entier. Je laisse s'entasser les lettres qu'on m'écrit; je ne les lis même pas tout entières. Je n'écris plus. Enveloppé de mon chagrin, comme d'un manteau brun, je m'y cache, je m'y enfonce, j'y vis sourd et taciturne.

Cependant il me faut, pour le supporter, quelques distractions, et j'ai pris pour amusement d'immenses et profondes lectures. Tout mon esprit m'est revenu; il me donne de grands plaisirs, mais une réflexion désespérante les corrompt: je ne vous ai plus, et sûrement je ne vous aurai de longtemps à ma portée pour entendre ce que je pense. Le plaisir que j'avais autrefois

à parler est entièrement perdu pour moi. Je fais vœu de silence. Je reste ici l'hiver. Ma vie intime va tout entière se passer entre le ciel et moi. Mon âme conservera ses habitudes, mais j'en ai perdu les délices.

Vous me recommandez de vous aimer toujours. Hélas! puis-je faire autrement, quelle que vous soyez, et quoi que ce soit que vous vouliez? Il y avait entre nous une sympathie à laquelle vous avez quelquefois opposé bien des obstacles et des contradictions. Mais, quand mes sentiments sont forts et bien fondés, rien ne peut les changer, les affaiblir ni les suspendre. Personne ne m'a jamais rempli d'un plus solide et plus fidèle attachement que vous.

Je vais écrire un mot à notre pauvre ami. Je lui dois depuis longtemps une réponse dont je ne puis que le payer bien mal, avec un cœur serré. Il a des peines, je le sais; au nom de toutes choses, adoucissez-les par votre présence, mais n'allez pas les partager; vous ne feriez que les doubler et rendre ses chagrins irrémédiables par le mal que vous vous feriez.

Nous parlons sans cesse de vous dans tous les coins de la maison, mon frère, madame Joubert et moi. Je ne leur dis pas à eux-mêmes la moitié de ce que je souffre, et nous n'avons encore parlé à personne de ce quartier d'hiver qui nous désole. Vous mettez cette amitié que nous avons pour vous, et qui pourrait vous faire un peu de plaisir, à une épreuve bien rude, en nous réduisant, par le parti que vous avez pris, à l'impossibilité de vous être bons en quoi que ce soit.

Votre lettre datée de Milan, 1er octobre, est arrivée ici le 8. La date qui la terminait portait dans ses caractères une telle empreinte d'accablement et de fatigue, que les larmes m'en sont venues aux yeux.

Écrivez-nous le plus souvent que vous pourrez. Dans cette variété de lettres, il y en aura peut-être quelques-unes qui me consoleront. J'en ai et j'en aurai longtemps besoin. Il y aurait eu peut-être plus de prudence ou de ménagements à me taire à cet égard; mais j'aurais trop blessé la vérité, et j'ose croire que vous aimerez mieux ma sincérité qu'une réserve qui, en vous laissant ignorer que vous m'avez affligé mortellement, vous aurait caché ce dernier et nouveau témoignage d'une affection sans bornes et que rien ne saurait diminuer le moins du monde.

Adieu, cause de tant de peines, qui avez été pour moi si souvent la source de tant de biens. Adieu. Conservez-vous, ménagez-vous, et revenez quelque jour parmi nous, ne fût-ce que pour me donner un seul moment l'inexprimable plaisir de vous revoir.....

## XLII[1]

Villeneuve-le-Roi, vendredi 21 octobre 1803.

*A M. Molé, à Paris.*

Je voudrais vous dire aussi quelques mots de ce pauvre Chateaubriand.

Il est certain qu'il a blessé dans son ouvrage des

1. Nous avons hésité longtemps à publier cette lettre, dont M. Sainte-Beuve a signalé l'existence dans son récent ouvrage *sur M. de Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, et qui renferme, sur le caractère moral de ce grand écrivain, une appréciation affectueuse, mais sans illusions. On y verra que M. Joubert jugeait de bonne heure son illustre ami avec la sagacité pénétrante d'un grand observateur et d'un grand moraliste : mais il continuait à l'aimer tendrement, et il en dit les raisons. Ce qui nous décide à faire connaître ce jugement, c'est qu'il s'est manifesté, dans ces derniers temps, sur le compte de

convenances importantes, et que même il s'en soucie fort peu, car il croit que son talent s'est encore mieux déployé dans ces écarts.

Il est certain qu'il aime mieux les erreurs que les vérités dont son livre est rempli, parce que ses erreurs sont plus siennes; il en est plus l'auteur.

Il manque à cet égard d'une sincérité qu'on n'a et qu'on ne peut avoir que lorsqu'on vit beaucoup avec soi-même, qu'on se consulte, qu'on s'écoute, et que le sens intime est devenu très-vif par l'exercice qu'on lui donne et l'usage que l'on en fait. Il a, pour ainsi dire, toutes ses facultés en dehors, et ne les tourne point en dedans.

Il ne se parle point, il ne s'écoute guère, il ne s'interroge jamais, à moins que ce ne soit pour savoir si la

M. de Chateaubriand, une sorte de réaction qui a peut-être dépassé les limites du vrai, et que l'opinion publique semble être devenue bien sévère à son égard, après lui avoir de son vivant prodigué l'admiration et la faveur. Il faut reconnaître que la publication des *Mémoires d'Outre-tombe* a fourni à cette réaction une occasion naturelle et les arguments les plus forts. Il n'y a guère de reproches adressés à M. de Chateaubriand qui n'eussent été pressentis par M. Joubert et ne se trouvent indiqués dans la lettre que nous reproduisons : mais ils y sont dans la juste mesure et avec les nuances qui pouvaient les mitiger. Le progrès des années avait pu à la vérité accuser plus fortement certaines particularités : mais ce qu'il faut dire, c'est que presque tous ceux qui ont eu l'honneur de vivre intimement et familièrement avec M. de Chateaubriand ont subi l'attrait de ce grand esprit, de ce caractère mélangé sans doute de bien et de mal, mais où le bien dominait après tout, de cette nature d'artiste impressionnable, mobile, un peu personnelle, il en faut convenir, mais où les défauts n'avaient au moins rien de mesquin et de calculé et se rachetaient par une sorte de simplicité native. Ce qu'il faut ajouter surtout, c'est que la femme si éminemment distinguée, si peu connue aujourd'hui, qui a été la compagne de sa vie, n'a cessé de lui porter la plus vive et la plus indulgente tendresse; qu'il a compté des amitiés qui lui sont restées fidèles, à travers toutes les vicissitudes de sa destinée, et qu'il a été lui-même fidèle à ces amitiés. (Note des nouveaux éditeurs.)

partie extérieure de son âme, je veux dire son goût et son imagination, sont contents, si sa pensée est arrondie, si ses phrases sont bien sonnantes, si ses images sont bien peintes, etc., observant peu si tout cela est bon; c'est le moindre de ses soucis.

Il parle aux autres, c'est pour eux seuls et non pas pour lui qu'il écrit; aussi c'est leur suffrage plus que le sien qu'il ambitionne, et de là vient que son talent ne le rendra jamais heureux, car le fondement de la satisfaction qu'il pourrait en recevoir est hors de lui, loin de lui, varié, mobile et inconnu.

Sa vie est autre chose. Il la compose, ou, pour mieux dire, il la laisse s'arranger d'une tout autre manière. Il n'écrit que pour les autres, et ne vit que pour lui. Il ne songe point à être approuvé, mais à se contenter. Il ignore même profondément ce qui est approuvé dans le monde ou ce qui ne l'est pas.

Il n'y a songé de sa vie, et ne veut point le savoir. Il y a plus : comme il ne s'occupe jamais à juger personne, il suppose aussi que personne ne s'occupe à le juger. Dans cette persuasion, il fait avec une pleine et entière sécurité ce qui lui passe par la tête, sans s'approuver ni se blâmer le moins du monde.

Un fonds d'ennui qui semble avoir pour réservoir l'espace immense qui est vacant entre lui-même et ses pensées exige perpétuellement de lui des distractions qu'aucune occupation, aucune société ne lui fourniront jamais à son gré, et auxquelles aucune fortune ne pourrait suffire s'il ne devenait tôt ou tard sage et réglé. Tel est en lui ce qu'on pourrait appeler l'homme natif. Voici celui de l'éducation.

Il paraît qu'il se proposa ou qu'on lui proposa de bonne heure, pour dernier terme d'ambition, l'honneur

d'être un homme de cour. Si vous y prenez garde, la seule qualité acquise qui ait été imprimée en lui avec force, et qu'il ait invariablement retenue, est celle qui rendrait propre à ce métier, une grande circonspection. Tout transparent qu'il est par nature, il est boutonné par système. Il ne contredit point, il fait très-volontiers des mystères de tout. Avec une âme ouverte, il garde non-seulement les secrets d'autrui (ce que tout le monde doit faire), mais les siens. Je crois que de sa vie il ne les a bien dits à personne. Tout entre en lui et rien n'en sort. Il pousse les ménagements et la pratique de la discrétion jusqu'à laisser immoler à ses yeux la vérité, et peut-être quelquefois la vertu sans les défendre. Il prêterait volontiers sa plume, mais non sa langue, à la plus belle cause du monde. Enfin, dans les épanchements et l'abandon même de la société intime, il ne contrarie ses amis qu'avec une répugnance où l'on sent la résistance à l'habitude. Voilà le Chateaubriand social.

Ajoutez à cela quelques manies de grand seigneur, l'amour de ce qui est cher, le dédain de l'épargne, l'inattention à ses dépenses, l'indifférence aux maux qu'elles peuvent causer, même aux malheureux; l'impuissance de résister à ses fantaisies, fortifiée par l'insouciance des suites qu'elles peuvent avoir, en un mot, l'inconduite des jeunes gens très-généreux dans un âge où elle n'est plus pardonnable, et avec un caractère qui ne l'excuse pas assez, car, né prodigue, il n'est point du tout né généreux. Cette vertu suppose un esprit de réflexion pratique, d'attention à autrui, d'occupation du sort des autres et de détachement de soi, qu'il n'a pas reçu, ce me semble, infus avec la vie, et qu'il a encore moins songé à se donner.

Le voilà, je crois, tout entier. Le voilà peint et estimé, en mal, à la rigueur; je ne crois pas que sa conduite et son caractère puissent mériter un reproche qui ne soit là.

Eh bien! avec la même franchise et la même sévérité de jugement, je vous dirai, et en opposition avec les circonstances, que s'il me paraît inévitable qu'un tel homme fasse quelques étourderies, il ne me paraît pas possible qu'il commette des fautes graves, des fautes qui méritent une disgrâce; il y a et il y aura toujours en lui un fonds d'enfance et d'innocence qui le rendent aussi incapable de torts sérieux que de bienfaits suivis.

Dites-moi donc, au nom du ciel, ce qu'il a fait. Qu'avez-vous vu, qu'avez-vous lu, qu'avez-vous su, qui vous porte à approuver en quelque sorte son malheur? Je croirai aisément que vous et moi, et nous tous, avons le droit de condamner en lui beaucoup de choses; notre morale et l'amitié nous en donnent le droit; mais ce droit, faudra-t-il aussi l'accorder à d'autres hommes qui certainement ne le valent pas? J'avais d'abord regardé les rigueurs de madame de V. comme de forme, comme une manière de passe-port et un droit de péage dont elle avait cru de sa prudence de prémunir sa lettre, pour lui ouvrir tous les passages; mais la vôtre est survenue et m'embarrasse beaucoup.

J'ai une grande confiance en vos jugements; elle est naturellement indulgente, et vous naturellement un peu austère (comme il est beau, comme il est bon, comme il est nécessaire et même indispensable de l'être à votre âge, ne fût-ce que pour s'accoutumer à ne pas se faire bon marché à soi-même de sa propre approbation); mais vous êtes tous deux justes, et vous n'allez jamais

chercher dans votre humeur les règles qu'il faut prendre dans sa raison. Dites-moi donc, en révision et en dernier ressort, ce qu'il faut que je pense. J'ai écrit à Fontanes pour lui demander des détails; mais il ne me les donnera pas, et jusqu'ici je n'ai rien su que par vous seul.

Il y a un point essentiel et dont il faut préalablement convenir entre nous, c'est que nous l'aimerons toujours, coupable ou non coupable; que dans le premier cas, nous le défendrons; dans le second, nous le consolerons. Cela posé, jugeons-le sans miséricorde, et parlons-en entre nous sans retenue; vous avez fort bien commencé, vous voyez que je vous suis de près; achevez, et déterminez-moi irrévocablement, car mon incertitude m'est insupportable.

J'ai écrit hier à ce pauvre garçon, par une voie indirecte, pour l'encourager. Je le soutiens, je tâche même de l'égayer; deux de mes lettres avaient précédé votre nouvelle ; je grondais fort, mais elles ne lui parviendront pas probablement. On a dû les mettre à l'index, ce qui, quant à moi, m'est parfaitement égal.

J'en ai reçu hier une lettre de Florence. Il y arrivait le propre jour de l'arrivée de madame de Beaumont (7 octobre). J'ai calculé qu'à pareil jour, à pareille heure, on tirait sur lui de Paris le coup de canon qui devait le chasser de Rome. Jamais homme menacé d'un renversement n'eut plus la joie et la tranquillité d'une bonne conscience. Il n'y a pas un mot dans sa lettre qui ne semble dire au lecteur, quand on fait ce rapprochement:

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Il y a, en effet, dans le fond de ce cœur, une sorte de

bonté et de pureté qui ne permettra jamais à ce pauvre garçon, j'en ai bien peur, de connaître et de condamner les sottises qu'il aura faites, parce qu'à la conscience de sa conduite, qui exigerait des réflexions, il opposera toujours machinalement le sentiment de son essence, qui est fort bonne. Ce que je vous dis là n'est peut-être pas exempt de subtilité, mais la nature elle-même en est remplie.

Je finis sur ce chapitre; j'en ai parlé longtemps, trop longtemps, mais je ne sais par quelle fatalité il arrive que je ne peux rien vous dire en peu de mots; c'est que j'aimerais à vous dire tout ce que je pense. Aussi l'interruption de notre commerce a été pour moi un véritable état de souffrance et de privation. Vous avez eu bien raison de croire que je n'en pensais pas moins à vous, et que je ne vous en aimais pas moins.

Ces gens-ci ont dérangé le cours de toutes mes pensées depuis deux mois. Ma santé s'est fort dérangée par le changement de saison. Dès que j'aurai retrouvé un peu d'assiette, je reprendrai mes bavardages infinis sur le sujet qui me plaît tant. Je me bornerai à vous dire aujourd'hui, en deux mots, que votre plan nouveau est excellent. Je n'oublierai pas celui-là; il est trop naturel pour qu'on ne s'en souvienne pas.

Il ne faut pas s'imaginer qu'un plan parfaitement bon soit arbitraire, ni peu important. Le vôtre est d'une simplicité qui le montre et le rend agréable tout à coup. *L'individu, la société, de la nature de l'un, des lois de l'autre.*

Il faut faire de cela deux ouvrages, et ne songer qu'à la clarté, ornement de la vérité, et son indice.

J'avais prié M. de Bonald de me faire un traité de métaphysique que mon fils pût lire à onze ans; il me

l'avait promis, mais c'est vous seul qui m'aurez tenu sa parole.

Songez à écrire toujours de sorte qu'un enfant spirituel pût à peu près vous comprendre, et qu'un esprit profond trouvât chez vous à méditer.

Votre chapitre sur le *beau* sera certainement très-bon.

J'aurai un titre de chapitre et une définition tout entière à vous faire changer. Les *idées complètes*, mauvais mot qui porte un sens d'autant plus faux que ce ne sont pas toutes les relations, mais les *relations meilleures* de chaque chose qu'il nous importe de connaître. Les *idées complètes*, en ce sens, seraient peut-être une bonne expression; dans le sens absolu elles sont impossibles, et leur nom même doit être exclu.

Je m'expliquerai là-dessus, ainsi que sur l'*erreur*, grande matière. Je reviendrai sur la *volonté*. Pour ne pas garder un paquet sale, j'ai extrait quelques lignes de ce qui avait été trop maltraité parmi les papiers de la cheminée. Vous les aurez, ainsi que les fragments entiers que j'ai pu conserver honnêtement. — Dans dix jours je serai seul ici, c'est-à-dire nous n'y serons que trois personnes : un beau-frère, ma femme et moi. Dans dix ou douze jours vous serez libre, et pour le reste de l'hiver. J'en passerai ici une partie; ainsi vous pourrez y venir à compter de la Saint-Martin, aussi tôt et aussi tard qu'il vous plaira. Ce ne sera jamais assez tôt pour moi. Seulement, il y a des choses que je voudrais vous avoir dites avant de vous voir, de peur de me fatiguer à vous en parler, et je désirerais, en vous revoyant, avoir retrouvé assez de forces pour vous faire bonne et assidue compagnie.

A cela près, songez que vous m'êtes engagé par votre parole, et que je ne partirai point que vous ne soyez

venu voir comment on vit dans ces lieux où vous m'avez tant occupé.

Bonjour.

## XLIII

Villeneuve-sur-Yonne, 2 janvier 1804.

*A M. de Chênedollé, à Vire.*

Mon frère nous apprend que vous avez écrit à madame de Vintimille, « que la mort de madame de Beaumont s'était fait sentir à vous au milieu des plus violents chagrins et des plus grandes pertes. » Que vous est-il donc arrivé?

Soyez sûr que personne au monde ne s'intéressera jamais plus vivement et plus constamment que moi à tout ce qui pourra intéresser votre bonheur.

Je n'ai reçu cet été, et à mon grand regret en ce temps-là, qu'une seule de vos lettres. Ce fatal voyage de Rome et le désir d'y mettre obstacle absorbaient toutes mes pensées et occupaient toutes mes forces au moment où il aurait fallu vous répondre. Tous les courriers qui vinrent de ce pays-là, à compter de ce moment, m'apportèrent d'autres soucis, d'autres occupations. Vous savez les événements, et sans doute vous m'excusez. Les craintes ne m'avaient pas moins accablé que le malheur.

Je ne vous dirai rien de ma douleur. Elle n'est point extravagante, mais elle sera éternelle. Quelle place cette femme aimable occupait pour moi dans le monde! Chateaubriand la regrette sûrement autant que moi, mais elle lui manquera moins longtemps. Je n'avais pas eu depuis neuf ans une pensée où elle ne se trou-

vât de manière ou d'autre en perspective. Ce pli ne s'effacera point, et je n'aurai pas une idée à laquelle son souvenir et l'affliction de son absence ne soient mêlés.

Vous aurez la relation de ses derniers moments aussitôt que vous aurez indiqué à mon frère un moyen peu coûteux pour vous de vous la faire parvenir. Rien au monde n'est plus propre à faire couler les larmes que ce récit; cependant il est consolant. On adore ce bon garçon [1] en le lisant; et quant à elle, on sent, pour peu qu'on l'ait connue, qu'elle eût donné dix ans de vie pour mourir si paisiblement et pour être ainsi regrettée. Je serais désolé aujourd'hui qu'elle n'eût pas fait ce voyage, qui m'a causé tant de tourment.

La position de notre ami m'a causé aussi bien des peines pendant longtemps. Calomnié de toutes parts, il a eu un temps de disgrâce presque effrayant; mais il n'en a rien su que tard, et il ignore même en ce moment ce mal passé. Vous avez su qu'il est resté presque en faveur, puisqu'on en fait un *presque ambassadeur*. Nous allons bientôt le revoir, car il n'ira point à son poste sans avoir pris des instructions qui le retiendront peut-être à Paris plus longtemps que nous ne pensons. Je l'attends dans le cours du mois.

Je suis obligé d'effacer des détails de sa position qui viennent au bout de ma plume, mais qui seraient infinis et presque inutiles, puisqu'il vous les dira bientôt. Je me bornerai à vous apprendre qu'un voyageur est venu me donner avant-hier de ses nouvelles, et que par la tournure des esprits et des événements, son amitié

1. M. de Chateaubriand. On aime ces familiarités qui font retrouver l'homme. (Note de M. Sainte-Beuve.)

pour madame de Beaumont a été aussi honorable à l'un qu'à l'autre. Il quittera Rome ami du cardinal et estimé de tout le monde. C'est un bien bon temps pour partir.

Vous me demandez des nouvelles de mes occupations. Comptez que je vous en demanderai des vôtres. Je ne parle pas de vos vers : ce sont là des choses sacrées qui doivent se faire en silence, en leur temps, et dans le mystère. Mais je voudrais que vous vous fissiez un délassement et une habitude *fructueuse* de dépenser votre savoir, et de livrer *aux eaux courantes* cette portion de votre esprit qui ne vous servira de rien si vous ne l'avez que pour vous. Je me donne les mêmes conseils à moi-même, et je les recevrai volontiers de votre part. Je vous remercie de ce que vous m'avez déjà dit à ce sujet. Il me semble que je ne puis pas mieux le reconnaître qu'en vous assurant, comme je fais, et comme il est vrai, que, — de toutes les louanges que j'ai reçues en ma vie, il n'en est point qui m'aient fait autant de plaisir que les vôtres. — Je ne sais pas quelle en est la raison; mais je vous dis le fait; il est certain, et je vous en fais part, sans orgueil et sans modestie.

Portez-vous bien, traitez-moi familièrement; et pour dissiper vos chagrins, acceptez sans façon ce que je vais vous proposer.

Chateaubriand, qui est sans logement, occupera probablement notre appartement à Paris. Cela ne nous gênera aucunement, car nous ne reviendrons qu'au mois de mars. Ce serait pour vous une grande commodité, une grande consolation que de vous trouver auprès de lui. Prenez la chambre de mon fils, cette chambre où je vous ai fait boire du vin de Malaga avec de l'eau. Le reste pourra suffire au *chargé d'affaires*, et

vous serez voisins depuis le matin jusqu'au soir. C'est pour vous faire cette proposition que j'ai voulu vous écrire aujourd'hui, quoique la fatigue qui m'en a empêché il y a huit jours ne m'en laisse guère la force. — Voilà qui est dit. C'est à vous à faire le reste. Écrivez-nous un peu souvent. Bonjour.

## XLIV

Villeneuve-sur-Yonne, 18 février 1804.

*A M. Molé, à Paris.*

A propos des inexactitudes dont vous avez quelque raison de vous plaindre, il faut que je vous dise une chose qui peut vous aider à me connaître, et réduire, en beaucoup de points, ce que j'appelle mes défauts à de pures nécessités, inhérentes, par la nature et la délicatesse de mon pauvre tempérament, aux bonnes qualités mêmes de mon esprit. Je ne sais si je pourrai bien m'expliquer.

Il y a, selon moi, dans tout homme, deux choses qu'il faut y distinguer soigneusement : son organisation et sa constitution.

En supposant l'homme automate, j'appellerais organisation les ressorts de la machine, et constitution sa matière.

Or mes ressorts sont excellents, ce me semble; mais le bois dont je suis construit est frêle, mou, délicat. Il nuit souvent au jeu de la machine; souvent même il lui rend impossibles les mouvements où elle est le plus portée, et auxquels elle est le plus propre.

Ce qui sert à la pensée abonde en moi, mais ce qui

sert à la vie est en petite quantité. Vous me disiez, au beau milieu du Palais-Royal, la dernière fois que nous nous sommes vus, que je m'affectionnais trop à tout ce que je faisais; oui, et trop à tout ce qui m'occupe. De là naissent je ne sais quelles déperditions, qui ne peuvent être réparées que par la cessation subite de l'opération qui m'a lassé; de là, comme vous le sentez, une grande irrégularité et des discontinuités fréquentes dans mes communications intellectuelles. Que si je veux forcer ma nature, je produis des apparences sans réalité; j'écris ou je parle sans rien dire; ma plume et ma langue se remuent, mais ma pensée et mon sentiment ne s'expriment pas; je ne fais que de vains efforts, beaucoup plus propres à mécontenter ceux qui me lisent ou m'écoutent, que ne le serait mon inaction ou mon silence.

Voilà, depuis que je suis né, la cause et la seule origine des inégalités que j'ai toujours eues dans mes relations. On me croit paresseux; je vous jure en toute vérité que je ne le suis point. Je ne suis pas changeant non plus; je suis, au contraire, immuable; mais mon sang et ma chair sont capricieux au lieu de moi. Rien ne peut les dompter qu'un grand motif qui vient du cœur. Si, par exemple, je me sens évidemment nécessaire, aussitôt mon principe de mouvement se met en œuvre, avec une force, une égalité qui m'ont bien souvent étonné. Un épuisement absolu me force seul à m'y soustraire, car cette faculté vit toujours en moi par la partie de ses racines qui tient à la volonté.

Il me semble certain, d'un autre côté, que j'ai naturellement l'âme et la fibre aussi haut montées que l'harmonie humaine le permet, et que, dès qu'elles éprouvent quelque irritation, je sors du diapason. Tout

ce qui porte à mon cerveau plus d'esprits qu'il n'y en a d'ordinaire le trouble et met obstacle à ses fonctions; tout ce qui porte dans mon cœur plus de feu y produit le même embarras.

Voilà pourquoi, quant au premier point, une longue ou trop vive application me rend stérile, et pourquoi, quant au second, il me faudrait peu d'affections, peu d'amis. Ma tête et ma sensibilité auraient besoin, pour s'exercer avec succès, d'un mouvement qui dissipât ce qui s'y trouve, mais qui n'y amenât rien.

Le plaisir intellectuel qui m'est si nécessaire pour opérer, ce que je me reproche comme une espèce de vice spirituel, est peut-être cependant pour moi une ressource indispensable et que la Providence elle-même me prescrit. *Albus color disgregat visum,* disait l'école; voilà le cas où je me trouve. Ce qui me le démontre, c'est que les idées graves me viennent en abondance, quand je me joue, et s'arrêtent dès qu'elles m'ont beaucoup tendu. C'est ce qui fait aussi que mes bienveillances ont la tendresse et les feux des passions, et que toutes mes passions se sont promptement taries, en ne laissant rien d'elles-mêmes, quand tous mes sentiments laissaient en moi quelque racine indestructible. En tout il me faut quelque jeu. Si Dieu le veut, il n'y a rien à se reprocher; or, en m'examinant à fond, jusque dans mon innocence première, car il est aussi important de ne pas se condamner que de ne pas s'absoudremal à propos, j'ai trouvé que véritablement cette disposition ne venait pas en moi d'habitude.

Voilà ma confession. Si elle m'excuse aujourd'hui, elle ne me réjouit pas, je vous assure. Que ce soit, en effet, défaut de vie ou défaut de nature, les inconvénients sont les mêmes. Ne m'épargnez donc pas là-

dessus. Aidez-moi à combattre, par la honte et par la crainte de ses inconvénients, une infirmité qui est naturelle, mais à laquelle je dois résister autant que je le puis. Quant à ce qui passera la possibilité, je saurai m'y résigner comme à un mal qui vient d'en haut. Il y a des défauts dont nous ne pouvons tirer d'autre parti que de nous en faire une vertu par la patience et par notre soumission à les avoir. Apparemment le mien ne me permettra jamais d'être très-utile ni à moi ni aux autres, et je mourrai rempli de beaux projets et de belles intentions qui n'aboutiront à rien du tout. Quelques plaisirs que mon esprit aura donnés par-ci par-là, pendant ma vie, seront la seule récompense ou le seul dédommagement des soins que j'aurai pris de sa culture. Comme il plaira à Dieu! C'est mon mot d'habitude et mon remède à tous ces maux. Il me rend le courage et la paix, et me rengage toujours avec joie, quand je le prononce du fond du cœur, aux soins, aux peines, aux travaux dont je vois l'inutilité. C'est le bois de mon sacrifice; je l'assemble tant que je peux; ainsi je n'aurai rien perdu, parce que ce qui sera inutile pour mon usage servira du moins à mon offrande.

## XLV

Villeneuve-sur-Yonne, 28 février 1804.

*A M. de Chênedollé.*

Votre lettre nous fit le plus grand plaisir.

Comme j'allais y répondre, Chateaubriand arriva et me déclara qu'il se chargeait de tout.

Il y a près de quinze jours qu'il est à Paris [1], et il ne nous a pas encore écrit; mais mon frère nous donne de temps en temps de ses nouvelles, et je sais qu'il se porte bien.

Il se propose, s'il va en Suisse, de vous emmener. — *Quod utrique bene vertat!* J'avoue, quant à moi, que je vous regretterai infiniment.

Vous m'auriez consolé de lui.

Notre chambre est toujours à votre service, et même tout l'appartement, car le *chargé d'affaires* n'en a pas voulu. Nous ne partirons d'ici qu'au mois d'avril.

Nous ignorons encore s'il partira et comment il partira. Nous ne prendrons nos dernières résolutions que lorsqu'il aura pris les siennes.

Peut-être est-ce une chose faite, et vous-a-t-il déjà *mandé*, comme il en avait le projet.

Quelque parti qu'il prenne, et en quelque lieu que vous soyez, demeurez persuadé que je vous désirerai souvent partout où je serai moi-même.

L'esprit, la raison, le talent et la réflexion sont des choses dont la réunion est plus rare qu'on ne croit. J'en sens le prix de plus en plus, et depuis que j'ai perdu madame de Beaumont, je ne vois plus à qui et avec qui je pourrai parler dans le monde. Je voudrais bien que vous eussiez quelque grand intérêt à nous rester.

La pauvre société dissoute ne vous oublie point, malgré son éparpillement. M. Pasquier, entre autres, me parle de vous toutes les fois qu'il m'écrit. Portez-vous bien, et puissé-je vous revoir — bientôt.

1. Il s'était arrêté un moment à Villeneuve en revenant de Rome. (Note de M. Sainte-Beuve.)

## XLVI

Villeneuve-sur-Yonne, mardi 20 mars 1804.

*A M. de Chênedollé.*

Comme vous pourriez croire que nous avons eu de vos nouvelles par la lettre que vous avez adressée ici à Chateaubriand, je vous avertis qu'il n'en est rien.

Chateaubriand est encore à Paris, et nous lui avons renvoyé votre missive à son *hôtel de France*, rue de Beaune. Nous n'avons point de ses nouvelles, et mon frère même, qui court après lui sans pouvoir le joindre depuis six jours, n'a pu rien savoir et rien nous apprendre de ses affaires. Il devait partir : il n'est point parti, et nous ne savons plus s'il partira, et quand et comment il pourra partir. Il nous paraît qu'à cet égard lui-même en sait aussi peu que nous.

Son dessein le plus arrêté est de vous appeler auprès de lui partout où il ira; mais s'il n'a que la Suisse, je ne vois pas à quoi cela vous conduira, en mettant de côté le plaisir de vivre quelque temps ensemble, qui, je l'avoue, me paraît pour l'un et pour l'autre d'un tel prix que vous ne pouvez l'un et l'autre l'acheter trop cher.

Si cependant quelque raison de prudence vous obligeait à consulter vos intérêts plus que vos sentiments, et à avoir d'autres vues que les satisfactions de votre cœur et de votre esprit, faites-moi part de vos projets, si vous jugez qu'il me soit possible de vous y servir. Fontanes, qui est une puissance, a une volonté d'obliger qui n'est pas suffisante pour le remuer, mais qui, avec

un peu d'aide, agit pourtant, car, dans son inertie, elle est existante et constante.

Je ne vous demande votre confiance qu'autant que j'en aurai besoin pour vous seconder. En pareil cas, accordez-la-moi tout entière, et soyez sûr que du moins vous ne sauriez la mieux placer.

J'écris à ce pauvre garçon [1] par ce même courrier, et je lui témoigne ma surprise de recevoir de vous une lettre pour lui, et le regret que j'ai que vous n'ayez pas pu vous voir. Il faut qu'il n'ait pas été sûr de passer vingt-quatre heures à Paris paisiblement pour ne vous avoir pas appelé. Nous avons su qu'en effet il y avait trouvé, en arrivant, bien des sujets de surprise, et eu des contradictions qui devaient lui donner une grande envie de repartir.

Avez-vous quelquefois des nouvelles de madame Lucile? Il y a un temps infini qu'elle ne nous a écrit. Nous avons su qu'elle avait été fort malade, et au point que son frère en a été inquiet. Dites-nous à ce sujet ce que vous savez.

Vous nous négligez, et vous êtes plus paresseux que moi dans le commerce épistolaire. C'est pour mon amour-propre un triomphe dont je gémis et dont nous pâtissons.

Portez-vous bien du moins, et soyez le plus heureux que vous pourrez.

*P. S.* Nous partirons pour Paris de demain en quinze sans faute.

1. Toujours Chateaubriand. (Note de M. Sainte-Beuve.)

## XLVII

Villeneuve-sur-Yonne, 30 mars 1804.

### *A M. Molé.*

Tout ce que vous m'avez dit de neuf sur l'erreur est bien dit, et non-seulement très-bien dit, mais très-vrai, mais historique.

J'ai cependant quelques objections à vous faire.

Dire aux hommes que toute erreur est funeste, n'est-ce pas les porter, par leur propre intérêt et par leurs intérêts les plus grands, à tout examiner, et, par conséquent, à tout rendre problématique, au moins quelques moments? situation la plus funeste où puisse être placé le genre humain. Il n'est pas exact, d'ailleurs, que toute erreur soit funeste. Que dis-je? il en est un grand nombre qui n'éloignent pas de la vérité, car elles en occupent. Telles sont presque partout les fables qui s'attachent aux religions. En parlant de Dieu, elles en entretiennent la croyance et en inculquent les lois;

Le conte fait passer la morale avec lui.

Beaucoup d'erreurs sont moins des opinions que des vertus, moins des égarements de l'esprit que de beaux sentiments du cœur. Telles sont celles qui ne s'adoptent que par respect, par pitié, par soumission pour les parents, pour les anciens.

Il faut distinguer soigneusement les erreurs nouvelles des anciennes, les erreurs dogmatiques des erreurs de docilité, les systèmes inouïs et en oppo-

sition à toutes les idées antérieures des systèmes partiels et qui portent plus sur les formes que sur le fond.

Il est de l'ordre que toutes les idées nécessaires à l'ordre et à la portion de bonheur que ce monde peut nous donner soient des idées de tous les temps, et se soient trouvées partout où des peuples se sont trouvés. Par cela même, tout ce qui tend à détruire les idées précédentes est funeste, et produit sur les individus et les nations les effets déplorables dont vous avez fait le tableau.

Toute erreur qui est ancienne a perdu son venin, ou peut-être, pour parler plus exactement, toute erreur qui a subi l'épreuve du temps et y a résisté est une erreur qui est innocente par nature et peut s'amalgamer avec tout ce qui est bien. C'est ce qui l'a rendue vivace.

Dieu nous trompe perpétuellement, et veut que nous soyons trompés; je veux dire qu'il nous donne perpétuellement des opinions à la place du savoir dont nous ne sommes pas capables. Quand je prétends qu'il nous trompe, j'entends par des illusions et non par des fraudes. Il nous trompe pour nous guider, pour nous sauver, non pour nous perdre. C'est l'éternel poëte, si je puis user de ce mot, comme l'éternel géomètre.

Nous appliquons mal, au surplus, et nous entendons mal tous les jours le nom, le grand nom de vérité. Je me suis dit une fois : La vérité est des natures, et non pas des individus; des essences, et non pas des existences; de ce qui est une loi, et non de ce qui est un fait; de ce qui est éternel, et non de ce qui est passager. Souvenez-vous, par exemple, de cette fable de Saint-Lambert : Un courtisan puni maudissait son roi.

— Que dit-il? demanda celui-ci. — Que Dieu pardonne aux princes miséricordieux, répondit un sage. — On vous trompe, dit un méchant; le malheureux vous maudit. — Tais-toi, reprit le roi; — et se tournant du côté du sage : O mon ami, tu dis toujours la vérité.

En effet, « Dieu pardonne aux miséricordieux » est une vérité, une chose d'ordre, de nature, d'essence, une chose éternelle. Le sage, par une espèce d'apologue ou de supposition de fait, disait véritablement une vérité; l'autre tendait à la faire oublier, en disant un fait existant.

Ce que j'en veux conclure, c'est que si beaucoup de choses vraies, ou beaucoup d'*existences*, ne sont pas dignes du nom de *vérités*, beaucoup de choses fausses ou non existantes ne méritent pas non plus le nom d'*erreurs* et la mauvaise note qui semble devoir être attachée à ce mot.

Et pour m'expliquer par une autre subtilité, car il faut s'aider de tout dans les recherches déliées, j'ajoute que, dans les calculs dont il n'importe aux hommes de connaître que les résultats, ce n'est, en dernière analyse et pour l'effet nécessaire, dans aucun des chiffres partiels que se trouve la vérité ou l'erreur, mais dans la somme toute et dans le dernier énoncé. Ainsi, dans les faits d'un certain ordre, les faits religieux, par exemple, peu importe qu'il y en ait d'erronés, si celui auquel on veut parvenir, et l'on parvient par eux, est un fait réel, comme l'existence de Dieu.

Enfin, ce n'est peut-être pas l'erreur qui trompe du vrai au faux, mais celle qui trompe du bien au mal, qui est funeste. La première, je l'observe en passant, n'a pu jamais être durable. Il y a plus, elle ne produit même pas toujours tout le mal qui, par une inévitable

conséquence, semble devoir en découler; car il arrive souvent qu'on a le sentiment d'une vérité dont on n'a pas l'opinion, et qu'en pareil cas on assortit sa conduite avec ce qu'on sent plutôt qu'avec ce qu'on pense. Cela paraît aussi subtil que ce que j'ai dit plus haut; mais je l'avance plus hardiment, et vous allez savoir pourquoi.

Cette pensée est bien de moi, et je la tiens de mon expérience; mais elle n'est pas de moi seul. Je crois aussi que les expressions sont miennes; mais elles ne sont pas de moi seul non plus. Je me souviens qu'un autre a dit à peu près la même chose. Or, savez-vous quel est cet autre? Cet un homme dont le grand sens égalait pour le moins l'esprit, c'est Bossuet, dans ses disputes sur le quiétisme, et à propos de Fénelon, dont il voulait expliquer les vertus, qui lui semblaient en contradiction avec les monstruosités de sa doctrine. Vous trouverez sans doute que je cite là une grande autorité, et je la trouve encore plus grande que vous; car, à mon gré, Bossuet, c'est Pascal, mais Pascal orateur, Pascal évêque, Pascal docteur, Pascal homme et homme d'État, homme de cour, homme du monde, homme d'Église, Pascal savant dans toutes sortes de sciences, et ayant toutes les vertus aussi bien que tous les talents. Je m'arrête : je crains de vous scandaliser.

Je coupe court, fort peu content de tout ceci, mais soulagé du moins d'avoir fait ce premier acte d'explication, et jeté ce morceau de levain dans votre pâte. Sachez-moi gré de ce que je vous fais part, avec tant d'abandon et si peu d'amour-propre, de la portion de mes opinions qui se présente la première, vous les livrant tantôt avec leur lie, tantôt avec leur excès et leur extravagance. Je suis entré un moment dans ces

idées pour vous en ouvrir la fenêtre, assuré que le coup d'œil que je vous fais jeter là se représentera plus d'une fois à votre esprit, et que, peut-être, dans un moment heureux, vous y démêlerez ce que j'aperçois depuis longtemps, mais ce que je n'ai pu parfaitement saisir.

Bientôt, en nous revoyant, nous traiterons à loisir ces grands sujets. Je répondrai alors à vos lettres, dont je ne vous ai pas dit un seul mot. J'aurais dû cependant déjà faire des remercîments à votre jeune amitié. Il est probable que je n'en profiterai jamais; mais elle ne peut être pour moi que très-précieuse.

La première fois que je vous ai vu, je perdais ma mère, la meilleure, la plus tendre, la plus parfaite des mères! Ma tendresse pour elle fut toujours, au milieu de mes innombrables passions, mon affection la plus vive et la plus entière.

La première année où nous avons eu quelque liaison, j'ai perdu la plus nécessaire de toutes mes correspondances. Je ne pensais rien qui, à quelque égard, ne fût dirigé de ce côté, et je ne pourrai plus rien penser qui ne me fasse apercevoir et sentir ce grand vide. Madame de Beaumont avait éminemment une qualité qui, sans donner aucun talent, sans imprimer à l'esprit aucune forme particulière, met une âme au niveau des talents les plus éclatants : une admirable intelligence. Elle entendait tout, et son esprit se nourrissait de pensées, comme son cœur de sentiments, sans chercher dans les premières les satisfactions de la vanité, ni un autre plaisir qu'eux-mêmes dans les seconds. Mais vous ne l'avez tous connue que malade, et vous ne pouvez pas savoir cela comme moi. Nous nous étions liés dans un temps où nous étions tous les deux bien près d'être

parfaits, de sorte qu'il se mêlait à notre amitié quelque chose de ce qui rend si délicieux tout ce qui rappelle l'enfance, je veux dire le souvenir de l'innocence. Vous rencontrerez dans le monde beaucoup de femmes d'esprit, mais peu qui, comme elle, aient du mérite pour en jouir, et non pour l'étaler. Ses amis disaient qu'elle avait une mauvaise tête; cela peut être, mais aussi elle en avait une excellente, et que nous ne trouverons pas à remplacer vous et moi. Elle était, pour les choses intellectuelles, ce que madame de Vintimille est pour les choses morales. L'une est excellente à consulter sur les actions, l'autre l'était à consulter sur les idées. N'en ayant point de propres et de très-fixes, elle entrait dans toutes celles qu'on pouvait lui présenter. Elle en jugeait bien, et l'on pouvait compter que tout ce qui l'avait charmée était exquis, sinon pour le public, au moins pour les parfaits. Je suis trop avancé dans la vie, trop mûri par la maladie, pour pouvoir espérer ni prétendre aucun dédommagement. Toutefois, je dois vous dire que, sans de tels empêchements, la Providence, en vous plaçant pour ainsi dire devant mes pas quand j'éprouvais de telles pertes, m'aurait paru vouloir les adoucir et m'en consoler autant que possible. Je lui rends grâce; mais laissez-moi me borner à profiter de ce bienfait, quand l'occasion s'en présentera, sans aspirer à vous lier par aucune espèce de chaînes.

Adieu, adieu, je n'en puis plus.

## XLVIII

Paris, ce 10 mai 1804.

*A M. de Chênedollé.*

Votre dernière lettre a attendu quelque temps mon arrivée, et j'ai attendu le retour de Chateaubriand pour répondre à la seconde.

Il se porte bien, il vous a écrit. Rien de fâcheux ne lui est arrivé. Madame de Chateaubriand, lui, les bons *Saint-Germain* que vous connaissez [1], un portier, une portière et je ne sais combien de petits portiers, logent ensemble rue de Miroménil, dans une jolie petite maison. Enfin notre ami est le chef d'une tribu qui me paraît assez heureuse. Son bon génie et le ciel sont chargés de pourvoir au reste.

Il a passé dix jours à la campagne avec la moitié de sa peuplade. Je l'ai vu hier au soir; il est content. Vous saurez à votre arrivée tout ce qui pourrait intéresser d'ailleurs votre curiosité.

Mettez-moi au nombre de ceux qui vous reverront avec le plus de plaisir, et qui se trouveraient le plus heureux s'ils pouvaient vous servir.

Une grande partie de notre maison est malade depuis quinze jours; mais les malades et les sains me chargent avec le même zèle de vous faire leurs compliments.

Mon frère Élie se donne de grands coups de poing de ne vous avoir pas remercié de je ne sais quelles pou-

1. C'étaient des gens de madame de Beaumont que M. de Chateaubriand avait pris chez lui. (Note de M. Sainte-Beuve.)

lardes et quelles carpes dont les plus dégoûtés de la famille parlent encore avec un souvenir glouton. Il n'y a pas beaucoup de noblesse à tout cela; mais il y a de la cordialité et de la reconnaissance.

Portez-vous bien, et arrangez-vous de manière à venir le plus tôt possible J'ai rencontré Michaud qui m'a paru gras. Je lui ai rendu sa salutation avec plus de bonne grâce que je n'aurais fait sans cet incident. Comme il est changé, ma rancune a été surprise, et il ne lui a pas été possible de rester la même.

Vous êtes sûr, à compter d'aujourd'hui, que vos lettres m'arriveront exactement, et que je vous répondrai sur-le-champ. Au revoir, et en attendant, adieu.

## XLIX

Paris, 2 juillet 1804.

### *A M. Molé.*

J'apprends que vous restez à Champlâtreux pour y faire tondre vos prés. Je vous approuve; mais cela me dérange.

J'avais promis d'aller passer, aux portes de Paris, la fin de cette semaine et le commencement de l'autre; mais, comme en toutes choses il faut faire céder les petites considérations aux grandes, je vais envoyer mon dédit : il faut bien que je vous attende.

Chateaubriand et moi voulons absolument qu'on nous instruise

Du foin que peut manger une poule en un jour;

nous nous adresserons à vous.

J'ai brûlé votre confidence, comme vous l'avez exigé. Il me semble que vous voulez même que je l'oublie. Je ne vous en parlerai donc pas, à moins que vous ne m'en parliez. Je me permettrai seulement de vous faire, à ce sujet, quelques observations.

1° Il faut donner au mal et aux méchants le moins d'empire qu'il est possible sur ses contentements.

2° Il est peu juste de punir ceux qui ne ressemblent pas exactement au portrait que nous nous en étions fait, à moins qu'ils n'aient pris un masque, dans le dessein bien prémédité de nous tromper.

3° La vie est un ouvrage à faire, où il faut, le moins qu'on peut, raturer les affections tendres.

4° Il faut mettre, dans ses actions et ses jugements, beaucoup de force et de droiture, et, dans ses sentiments, beaucoup d'indulgence et de bonté, pour que l'ouvrage de la vie soit beau.

5° Tâchons de donner au bien les plus beaux noms, et au mal les noms les plus doux, toutes les fois que nous voulons apprécier les traitements que nous ont faits les hommes, car on s'apaise ainsi soi-même. Souvenons-nous de Fénelon, lorsqu'il dit, en parlant des bâtards de Lacédémone : « Nés de femmes qui avaient « oublié leurs maris absents pendant la guerre de « Troie. »

Je cherche à vous consoler, comme vous pouvez l'être, avec un caractère tel que le vôtre, en vous élevant à votre hauteur naturelle ; cela soulage. Tout le reste met l'âme dans une fausse position qui la tourmente.

Il y a cependant ici une vérité de fait à reconnaître : c'est que l'humeur exhalée purge les passions.

Vous voulez tout concentrer et ne pas vous plaindre;

vous avez tort. Ce rôle, qui paraît plus beau, est beaucoup moins sage. La plainte est un soulagement naturel, dont il ne faut faire le sacrifice qu'à la grandeur d'âme proprement dite, et à la prudence véritable.

Il n'y a point de cas où l'on ne puisse et où l'on ne doive parler, lorsqu'on a à sa portée, dans le monde, des oreilles discrètes et un silence intelligent. Il faut alors jeter son feu, comme la surabondance d'un élément qui a besoin d'être évacué. On est tout étonné, après cela, de la plénitude de raison ou de santé morale qu'on sent renaître en soi.

Il est vrai que, pour se permettre ce remède, il faut avoir un confident auquel on soit assuré de ne pas donner son mal. Quand le confident manque, il faut garder le mal et le digérer par sa propre force, qui est alors employée et consumée par un abus devenu de nécessité.

Tâchez de faire un meilleur emploi de la vôtre. Cherchez l'écouteur qu'il vous faut, et jetez vos hauts cris. Je ne vous demande point la préférence.

Adieu; je m'intéresse encore plus à votre bonheur qu'à vos succès, et plus à votre vie qu'à vos livres. C'est beaucoup dire. Je vous aurais écrit un mot, si j'avais su que vous ne reviendriez pas plus tôt. Je le fais aujourd'hui, afin que vous ne sachiez pas trop tard que les moindres souffrances de votre cœur affligeront toujours le mien.

Portez-vous bien, et fauchez vite.

## L

Villeneuve-sur-Yonne, 18 novembre 1804.

*A M. Molé, à Paris.*

Venez aussitôt que vous le pourrez, et soyez sûr que votre présence sera pour moi un plaisir utile et qui est vivement souhaité.

Je ne vous dirai qu'un mot de l'état où je suis depuis deux mois. Il a résisté jusqu'ici à tous les régimes, au mien, qui n'a pu le changer, au vôtre qui l'a aggravé. J'ai pris le parti désespéré de livrer le mal à son propre cours, en écartant seulement ce qui pourrait le contrarier en son chemin. Je m'abandonne au temps tout seul, au temps tout pur. Décidément, pendant quelques jours, je vais vivre d'air et d'un peu de liquide; car, après tant d'essais, je vois qu'il faut renoncer à me nourrir, si je veux guérir, et surtout si je veux avoir des sentiments et des pensées. Il y a au moins cinquante jours que je n'avale rien d'un peu solide qui ne me rende stupide complétement.

Le travail de mon estomac m'ôte le sens et la mémoire; mon crayon se repose, et mes petits cahiers, qui ne m'avaient jamais quitté, restent dans un tiroir. Je n'ai plus aucun besoin de les mettre sur ma table de nuit ou dans ma poche. Je ris dans la journée, mais sans plaisir, comme un nigaud; ma parole même est liée, et les mots dont j'ai besoin me fuient. Personne ne s'en aperçoit autant que moi, parce que je paye de mine. Je n'ai point de ces accablements extérieurs qui m'ont quelquefois tant abattu; point d'impossibilité de parler,

point de faiblesse dans la voix. Je fais mes promenades sans fatigue ; j'ai l'œil et les manières assez vives, le pied bon, et point mauvais visage. Je parais fort, je parais gai ; le changement est tout dans le dedans. Là est le vide, le néant : j'ai le cœur et l'esprit perclus. Cette âme où, dans le temps de mes dépérissements anciens, et dans mes crises les plus accablantes, se faisaient des circulations si rapides, est sans action, sans mouvement ; elle dort perpétuellement, les yeux ouverts. Cette inanimation m'ôte jusqu'à la force d'en être inquiet. Je vis à cet égard dans une indifférence qui n'est pas un des moindres effets du mal. Il me reste encore assez de sensibilité pour m'apercevoir de ma faiblesse, mais pas assez pour avoir le désir de m'en plaindre ; si cela continuait, je n'y penserais plus, et n'y prendrais plus garde ; car une longue habitude de vivacité est, je crois, la seule chose qui m'ait décidément empêché de regarder cet engourdissement comme mon état naturel.

Un tel excès d'inutilité et d'inaction est fort triste, à mon avis ; mais il ne m'attriste point du tout, ce qui est affreux. Il est vrai que je pense que cette situation changera d'un moment à l'autre. J'y comptais si bien, que, depuis mon arrivée, j'espérais chaque jour pouvoir vous annoncer le lendemain que j'étais mieux. Mais ma bêtise et mon silence se sont éternisés, sans m'impatienter seulement. Vous conviendrez que c'est un mauvais signe que cette tranquillité machinale. Oh ! si c'était de la résignation ! mais je suis incapable de faire un pareil mouvement ; à peine en ai-je le souhait ; je n'en ai que l'estime et la passive volonté.

D'où tout cela vient-il ? je n'en sais rien. J'ai, il est vrai, forcé, contristé et contrarié pendant quelque

temps mon attention, mais non pas au point de m'excéder jusque-là. Quant au remède, j'ai usé de toutes sortes de variétés pour le trouver dans les aliments. Je vais le chercher dans l'abstinence. Une diète plus sévère, dont j'ai essayé hier, m'a donné un peu plus d'esprit pendant le jour, et beaucoup plus de calme pendant la nuit. Enfin, j'ai ce matin la possibilité et le plaisir de vous écrire. C'est un grand pas, et cela doit un peu vous réconcilier avec le lait, auquel j'ai eu recours, et contre lequel vous avez tant de préventions. J'espère qu'en arrivant vous me trouverez mieux. Préparez-moi tous vos conseils; je les écouterai avec attention, je les suivrai tant que je pourrai, et je vous fournirai volontiers l'occasion de vous éclairer vous-même par mes expériences. Vous savez qu'en toute occasion je désirerais beaucoup servir de quelque chose au bon usage que vous faites de votre esprit. Je n'ai point évité d'entrer avec vous en examen sur mon état et mon régime. Seulement, je n'aurais pas mis sans provocation cette matière sur le tapis, parce que je la croyais peu propre à vous occuper avec utilité, ou pour vous ou pour moi. Puisqu'il en est autrement, je suis fort à votre service. Je n'ai pas trouvé dans la vie de meilleur conseiller que vous, et je vous prendrai volontiers pour mon médecin consultant. J'aime beaucoup qu'on me parle de soi, ou qu'on me parle de moi, soit pour la santé, soit pour toute autre chose, quand on m'en parle du cœur.

Chateaubriand, que je vois la moitié de la journée, me fait peu compagnie; mais ce n'est pas sa faute, c'est celle de ma léthargie. Je serai fort aise que vous le voyiez ici, pour juger de quelle incomparable bonté, de quelle parfaite innocence, de quelle simplicité de

vie et de mœurs, et, au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaieté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable, quand il n'est soumis qu'aux influences des saisons, et remué que par lui-même. Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément. Quant à lui, sa vie est pour moi un spectacle, un sujet de contemplation; elle m'offre vraiment un modèle, et je vous assure qu'il ne s'en doute pas; s'il voulait bien faire, il ne ferait pas si bien. Le pauvre garçon a perdu, depuis huit jours, sa sœur Lucile, également regrettée de sa femme et de lui, également honorée de l'abondance de leurs larmes. Ils ont eu l'affliction du monde la plus sincère et la plus raisonnable. Ce sont deux aimables enfants, sans compter que le garçon est, en outre, un homme de génie. S'ils font bien, ils passeront ici le mois de décembre. Je crois qu'ils ne pourront s'en dispenser.

Arrivez donc, arrivez vite. Je vous verrais volontiers tout seul, mais je vous verrai sans peine mêlé à cette société.

M. Guéneau doit nous venir d'ici à deux jours. Je ne sais s'il s'arrêtera; je le désire, pour honorer son beau côté des soins de l'hospitalité.

Adieu. Je vous embrasse, je vous attends, je vous désire. C'est beaucoup dans l'apathie où je suis noyé malgré moi.

## LI

Villeneuve-sur-Yonne, 9 janvier 1805.

*A M. Molé, à Paris.*

Vous avez tort d'être mécontent de vous et des autres; il me semble que vous pourriez mieux employer votre temps.

Il ne tiendrait qu'à moi d'être mécontent, à mon tour, et de me plaindre de ce que vous tardez tant à venir; mais la cause qui vous retient me paraît pour vous un tel bonheur, que je n'ose pas être fâché de vos lenteurs.

Je lis l'abbé Delille. Oui, vous avez raison, cela est beau. Il n'y a point de livre où la langue française soit si brillante. Cet homme en a fouillé les mines, et a trouvé partout de l'or. Il a fait resplendir, par l'usage, jusques aux mots qui sont de fer,

... et sulco attritus splendescere vomer.

Les exemples en sont partout, et j'aimerais à les citer, si j'en avais le temps. J'admire comment le public sent quelquefois son homme! On a souvent comparé celui-ci à Virgile; il ne lui a jamais ressemblé qu'en traduisant Milton. Ses *Géorgiques* sont bien loin de cette souplesse de veine, de cette vie et de ce charme. Les vers de Virgile sont de chair, et il les avait faits de marbre; mais ceux de Milton sont d'acier, je le parie, et il les a faits d'argent pur. Il y a bien, par-ci, par-là, quelques pompons, quelques aigrettes; mais il faudrait être insen-

sible aux vraies beautés pour prendre garde à ces clinquants. Cet homme aura, plus que tout autre, révélé à la langue française ses richesses et ses couleurs. Il aura, le premier, montré comment on peut nous faire lire sans fatigue et sans ennui une longue suite de vers sérieux, secret qui consiste tout simplement à les faire si beaux, que l'esprit, toujours entraîné, se repose toujours en s'arrêtant dans son plaisir. Je ne sais pas s'il a traduit Milton exactement; mais je suis sûr qu'il lui a donné des sons qui lui manquaient, et un éclat qu'il n'avait pas. Il m'a fait aimer et admirer ce bizarre génie, qui m'avait toujours repoussé, je vous l'avoue. Jamais il ne m'avait été possible d'achever ce *Paradis perdu*, où je suis encore choqué de voir le diable mis en parallèle avec Dieu. Je sens aujourd'hui qu'il doit mériter sa renommée. Enfin, j'apprends qu'il est possible de traduire les poëtes en vers, ce que je ne croyais pas du tout. Mais je crois aussi que l'on ne peut bien traduire que les poëtes imparfaits.

J'ajoute que je n'avais pas eu de tels plaisirs depuis le jour où je lus les vers de Fontanes pour la première fois; et si celui-ci, comme je n'en doute pas, reprend un jour son instrument, soyez sûr que trois hommes, lui, l'abbé Delille et Lebrun, auront trouvé sur la lyre française des cordes qu'on n'avait point encore ouïes, et que Malherbe seul, peut-être, y avait soupçonnées.

Le président me mangerait, si je lui disais cela, surtout à cause de Lebrun, qu'il appelle avec raison un *poëte de mots*. Mais je me moquerais de sa colère, et lui dirais que les mots bien employés sont une chose si merveilleuse et si belle, que ce talent seul, lorsqu'il est porté très-loin, place un esprit au premier rang.

Je vous scandalise peut-être, mais je suis sûr d'avoir raison.

J'ajoute, pour vous désarmer, que ce talent est très-utile aux hommes, en ce qu'il fournit aux esprits puissants en pensées les moyens et la facilité de mettre au monde leurs plus rares conceptions dans tout le lustre et toute la sublimité qui y conviennent.

Puisque nous en sommes sur les mots, je vais vous en citer un sur lequel vous vous arrêtez plus qu'il ne le mérite. Vous ne voulez pas qu'on dise une *idée claire* pour une *idée nette*, réservant le mot *clair* pour l'expression. Cette fantaisie est assurément d'un penseur trompé par un scrupule mal fondé. *Une idée nette* est une idée qui est distincte d'une autre, qui se détache bien, qui a sa forme individuelle, et sa rondeur ou son carré, pour ainsi parler. *Une idée claire* est celle qui a de la clarté, ou quelque chose de vitreux, de transparent. Nos idées sont des visions ou des images. Or, quand je vois un homme au haut d'une montagne, je puis bien le voir *nettement :* il se détache de partout; mais je ne le vois pas *clairement*, car je ne distingue ni ses traits, ni la couleur de ses habits, etc. La netteté tient à la circonscription, et la clarté à la substance. Enfin, rapportez-vous-en au sens commun, à l'intelligence en repos. Elle trouve, sans y penser, une différence sensible entre ces mots, et autant de raisons de dire d'une idée qu'elle est *claire*, que de dire qu'elle est *nette*. Les deux expressions sont toutes deux fort bonnes, et toutes deux nécessaires; vous nous en ôtez une mal à propos.

Je viens d'entrer dans ces explications, parce que vous êtes tombé quelquefois, autant qu'il peut m'en souvenir, dans un inconvénient auquel vous avez de la

pente, celui de soustraire les mots à leur sens ordinaire, en resserrant dans un point trop étroit leur signification, tandis qu'il faudrait faire le contraire peut-être, et étendre les idées des hommes en leur montrant le sens tout entier des mots dont ils sont obligés de se servir, pour s'entendre chacun avec soi, ou un seul avec tous. Ils disent presque toujours et mieux et plus qu'ils ne pensent, parce que l'esprit ordinaire ne met partout, en général, que des commencements. Rien n'est si rare qu'une pensée qui a été conduite à son bout. Je crois donc que, pour redresser les hommes et les instruire par les expressions mêmes dont ils se servent, il faudrait moins leur dire : « Votre « expression ne signifie que cela, » que leur dire au contraire : « Votre expression, en l'approfondissant, « veut dire tout cela et va jusque-là. »

Vous sentez que, dans des matières pareilles à celles dont il est ici question, on s'égare aisément en traitant tout au courant de la plume. Si j'ai raison, profitez-en; sinon, supposez que je n'ai rien dit.

J'oubliais de vous dire que les témoignages d'amitié dont votre lettre est pleine plus que les autres m'ont très-sensiblement touché. Bonjour.

## LII

Villeneuve-sur-Yonne, le 18 février 1805.

*A M. Molé, à Paris.*

Je me porte extrêmement mal; si mal, qu'il n'y a eu guère de jours, depuis que j'ai reçu votre lettre, où je n'aie délibéré de partir le lendemain pour Paris,

dans la seule intention de consulter les médecins, espèce d'hommes dont les ordonnances ne pourraient guère qu'aggraver mon mal, mais dont il ne faut jamais avoir à se reprocher de n'avoir pas interrogé l'expérience.

L'impulsion précédente et la puissance d'une résolution première; l'espoir d'un changement en mieux, qui renaît au moindre relâche du pire; le printemps qui s'approche; l'accroissement des jours dont je puis mieux jouir ici; les regrets et presque les remords que j'aurais d'arriver là-bas, avec une foule de commencements dont je ne tirerais plus aucun parti, même pour moi, si je changeais de place, dans l'état où ils sont; le peu de plaisir que j'aurais d'arriver, en partant ainsi mécontent; le trop peu d'agrément que causerait infailliblement à ceux que j'aimerais à voir, dans des circonstances meilleures, la présence d'un homme aussi mal disposé que je le suis; mille petits dérangements qu'occasionnent toujours les résolutions subites et la rupture des premières résolutions; enfin, l'embarras d'emporter son bonnet de nuit, comme le disait Fontenelle, me retiendront probablement dans le lieu où je suis jusqu'au temps que je m'étais prescrit.

Il me reste peu d'espérance maintenant de vous voir arriver bientôt. J'en suis extrêmement fâché. C'est un plaisir sur lequel j'avais toujours compté, de semaine en semaine, depuis trois mois. Cette perspective mobile tenait mon espérance en action, et donnait souvent de la distraction à mes maux. J'avais renvoyé au temps où nous serions ensemble une foule d'explications, de réflexions, de réponses et de questions que j'aurais peut-être fait entrer dans mes lettres, si je ne m'étais cru à la veille de vous parler.

Si vous n'êtes pas de mon avis sur les trois poëtes, je vous assure que j'en suis bien. Quant à votre Milton que l'abbé Delille me fait admirer, et contre lequel j'ai cependant toujours un grand grief, pourquoi, je vous prie, êtes-vous scandalisé que je n'aie jamais pu le lire? Je n'entends pas sa langue, et j'y ai peu de regret. S'il n'est pas supportable dans la prose même de Racine le fils, est-ce ma faute?

Quant à la force, je ne la hais ni ne la crains; mais j'en suis, grâce au ciel, tout à fait désabusé. C'est une qualité qui n'est louable que lorsqu'elle est ou cachée ou vêtue. Dans le sens vulgaire, Lucain en eut plus que Platon, Brébeuf plus que Racine. Fiévée même en a, et Delalot, le plus haïssable des écrivains, n'en manque pas. Que si vous voulez lui donner une signification particulière, ce que peut-être il ne faut jamais faire dans les mots très-intelligibles; si, par exemple, vous voulez entendre par là la puissance du beau, qui ne sera jamais qu'une idée ou qu'une forme, je vous soutiendrai que l'abbé Delille a plus de force que Milton.

Voilà un nouveau sujet de querelle entre nous. Je ne dis pourtant que ce que je pense; mais je ne réponds pas toujours de ce que je dis. Il faudrait pour cela que la réflexion en eût approuvé la pensée et l'expression. Si l'on ne pouvait avoir avec ses amis, impunément, sans reddition de compte et sans responsabilité, la liberté des jugements d'humeur, des jugements de verve, des jugements même de caprice, le commerce épistolaire ou la conversation auraient les fatigues et les épines d'une continuelle argumentation.

Je suis bien loin de lire des in-folio. Je voudrais fort en avoir, mais seulement pour les ouvrir. Cependant, si j'en avais le temps, je prendrais avec raison leur

parti contre vous, ainsi que celui du P. André, qui est fort éloigné de mériter tant de dédain.

La lecture de tous les livres un peu bons fait souvent penser à beaucoup d'excellentes choses qui, sans eux, ne se seraient pas présentées dans le cours de nos réflexions. Elle apprend aussi une grande vérité, c'est qu'il y a, dans beaucoup de livres oubliés sans retour, un mérite et des pensées dont nous ferions le plus grand cas dans nos contemporains. Si la raison, le bon esprit, et même le bon style, suffisaient pour faire vivre les livres, combien, qui sont obscurs, seraient fameux! Mais, pour durer, il faut être excellent et beau.

Il n'est pas inutile, non plus, d'observer ce que les siècles précédents ont aimé ou dédaigné dans les livres que le temps a abolis. Enfin, il en est où le beau et l'excellent se trouvent, jusqu'à un certain point, et que les gens d'un goût indépendant de la mode doivent tenir entre leurs mains.

Je bavarde; bonjour.

*P. S.* Ne parlez ni à Chateaubriand, ni à mon frère, si vous le voyez, ni à personne au monde de mes intentions de partir avant le temps. Cette disposition de toutes les nuits, qui change tous les jours, est un secret qui n'est connu que de vous et de moi.

## LIII

Villeneuve-sur-Yonne, 10 mars 1805.

*A M. Molé, à Paris.*

Je vous attends, venez; mais prenez vos aises et vos commodités. Je serais fâché de ne pas vous voir ici,

avant que d'en partir, et plus fâché encore, si vous y veniez avec la moindre répugnance. Je sais, par expérience, *ce que c'est qu'une feuille de rose qui s'est pliée en deux,* dans tout ce qui tient au cœur et à l'imagination. Vous mènerez près de nous une vie toute bourgeoise; c'est la vie du genre humain pris entre ses extrémités. Dites-vous bien que vous ne verrez personne de la matinée, excepté moi, à midi ou une heure, et faites provision de quelque occupation, pour vous désennuyer, quand vous serez seul dans votre appartement. Je ne sais pas trop si vous me trouverez bonne compagnie. Je m'occupe de choses à dire, après m'être tant occupé de choses à penser. Il pourra se faire que, malgré moi, je n'aie pas à vous offrir une tête bien libre; mais je ferai de mon mieux.

Vous ne m'avez rien dit du gras et du maigre; cela cependant est important, pour que notre hospitalité prenne d'avance son parti sur la mauvaise chère que vous aurez ici, dans le carême, *in utroque.*

Ce qui m'occupe est peu important. Je vous en parlerai. Ce sont des caractères ou caricatures littéraires, mais en grand, c'est-à-dire, les défauts des écrivains vus et montrés dans leur esprit, et leur esprit mis en relief, en corps, en visage. Fiévée et Delalot m'y servent à modeler mes sentiments de déplaisance.

J'apprends à Delalot, par tous les vers qu'il aime, et par tous ceux qu'il n'aime pas (vous savez qu'il aime les siens), qu'il s'entend peu, ou même ne s'entend point en poésie. Ceci est bon, très-bon du moins pour moi, qui suis parvenu à déterminer et fixer, à mes yeux, les caractères de la poésie et de la versification, de manière à pouvoir, au premier mot, distinguer Lucain de Virgile, et à savoir pourquoi les vers de Voltaire, d'Es-

ménard et de quelques autres, ne sont pas de bons vers, de véritables vers. Il me semble que je sais très-bien maintenant ce que c'est que la poésie, le poëte et la versification : *architecture de mots.*

Je lui prouve, en outre, qu'il n'observe pas les lois de la critique : accusation grave, comme vous sentez; car c'est l'accuser là de prévarication, puisque la critique est pour lui un ministère, une sorte de sacerdoce auquel il s'est promu. Mes lois de la critique sont aussi une bonne, quoique plaisante chose; mais je fais plus de cas de mes caractères de la poésie. Cela ne sera pas entièrement perdu.

J'aime mieux Fiévée que son compagnon; d'abord il a souvent plus de bon sens :

> Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante;

ensuite il se fait juger plus *nettement*; ses défauts sont plus *clairs*. Il est borgne; (n'a-t-il pas l'air, en effet, d'un spadassin qui a un emplâtre d'un côté, pour avoir reçu quelque mauvais coup dans un duel?) mais c'est un hardi borgne et qui voit bien de son bon œil. Delalot montre un esprit louche, même quand il voit droit. Dieu le bénisse et le corrige! car c'est un insupportable mérite que le sien. Ses défauts sont cent fois pires que ceux des philosophes, contre lesquels ces messieurs crient tant. Ceux-là, au moins, faisaient mal avec le mal; celui-ci fait mal avec le bien, ce qui est horrible. Dites tout cela de ma part à Chateaubriand, à qui j'en dirai bien d'autres, et à qui je ne pardonnerai jamais de m'avoir appris l'orthographe du nom de M. Delalot, que j'appelais *de Delaleau.*

J'arrive à ma dernière occupation. Celle-ci a quelque

importance. Il s'agit de lettres sur la question proposée par l'Institut : le dix-huitième siècle et sa littérature.

J'avais d'abord voulu esquiver ce que le sujet a de trop remuant et de trop pénible pour moi, en noyant ma matière dans un grand espace. Je considérais le dix-huitième siècle au bout de tous ceux qui l'ont précédé, dans la littérature française, c'est-à-dire que je ne voyais en lui que la langue et l'esprit français, parvenus au point où il les a mis, et considérés dans leur cours.

Je prenais donc la langue (elle naquit sous les Capétiens), et je la conduisais, de livre en livre, et de siècle en siècle, jusqu'à nos jours.

Des citations nouvelles, piquantes, utiles, me reposaient et m'aidaient à faire ma route légèrement. Cela serait, je vous assure, une charmante besogne à faire. Mais voici ce qui s'est trouvé sur mon chemin, et en remuant le sujet. C'est que cette chose-là n'est que la quatrième qu'il faille faire ; c'est qu'avant d'y venir, il faut se rendre le cœur net et contenter le lecteur sur tout le reste.

L'état de la littérature veut dire, en effet, quatre choses : 1° son caractère, par son esprit particulier; 2° ses traits, en quelque sorte, par ses principaux auteurs ; 3° son sort, ou la condition dont elle jouit dans le monde; enfin sa place, ou le rang qu'elle occupe parmi nos autres littératures, dernier aspect sous leque j'avais d'abord voulu la considérer uniquement.

Me voilà donc, depuis trois semaines, occupé des trois premiers points. J'ai médité là-dessus une dizaine de lettres, courtes et vives. Je prépare mes fils; mais je ne sais ce qui en arrivera, car le plaisir commence à

se passer, par trop d'ardeur qui survient. En tous cas, je n'aurai pas perdu ma peine pour moi.

Je n'avais compté vous écrire qu'un mot; vous pouvez le voir à mon papier. Malgré moi, je suis entré dans un bavardage que j'ai voulu mener jusqu'à sa fin. La voilà; mais soyez sûr que j'étais si mal disposé, et que j'ai tellement écrit contre nature qu'après avoir fermé ma lettre, je vais tomber d'épuisement sur mon papier. Bonjour.

## LIV

Villeneuve-sur-Yonne, 19 avril 1805.

*A M. Molé, à Paris.*

J'ai lu le livre que vous m'avez envoyé. Cela est détestable, non pas comme mauvais, mais comme imparfait. *Omnis corruptio optimi, pessima.* Je ne reprocherai pas au style de n'être convenable ni au sujet, ni à la place que cet écrit doit occuper; mais je l'accuserai du pire de tous les défauts, de n'être pas d'accord avec lui-même. Des quasi-platitudes et des quasi-affectations le bigarrent presque partout. Je n'y vois nulle part les exactitudes du soin, ni les excuses de la négligence. L'opuscule n'a pas été mieux conçu qu'il n'est exécuté, et il me semble que l'auteur ne s'est pas fait une idée nette et complète de son personnage.

Quand il parle de Rollin, comme on le connaît, il en fait un savant pieux, doux et modeste. Quand il le peint, comme il le voit, c'est un recteur à tête ardente, qui a la voix forte, qui ordonne en public aux fanfares de redoubler, et qui, le jour de sa mort, gronde avec excla-

mation ceux qui le pleurent. Il lui donne de petites ruses, de petites malices, des mines et des attitudes, en opposition avec les mœurs de l'homme, l'esprit de sa profession, et le caractère du temps. Que dites-vous, par exemple, des jeunes professeurs qui font semblant d'être brouillés, pour se faire inviter à la table frugale du bon principal? Je ne sais si le fait est historique ou inventé; mais, dans l'un et l'autre cas, je ne connais rien de plus triste que le plaisir pris par l'auteur à raconter élégamment une pareille espièglerie. Il s'est trompé sur la naïveté, et cette erreur annonce un esprit qui est peu franc. En général, il me paraît trop épris de tout ce qui sent le collége. Il faut qu'il soit né écolier, et je crois, en effet, que c'est là son naturel. C'est au moins ce qui seul peut excuser la déférence très-coupable qu'il a eue pour l'école moderne, en disant beaucoup de mal de M. Crevier.

D'abord, mon cher ami, connaissez-vous M. Crevier? Que vous le connaissiez ou non, je vous déclare que c'est un de nos meilleurs historiens; qu'on voit les personnages dont il parle, et qu'on s'en souvient; que son *Histoire des Empereurs* est la meilleure qu'on ait faite; que ce qu'il a écrit de l'histoire romaine est très-supérieur, comme peinture, à ce qu'a fait Rollin lui-même. Lisez, pour en juger, les guerres de Mithridate, écrites par l'un et par l'autre. On prétend que son style est dur. En le lisant, je ne m'en suis jamais aperçu. Au surplus, j'aime tout, en style, le froid et le chaud, le sec et l'humide, le grave et le léger, le dur et le mou, même le noir et le blanc. J'exige seulement que la qualité et la couleur, une fois décidées, ne se démentent pas jusqu'à la fin. Qu'il y ait espèce, caractère, continuité, unité, raison d'existence, tout alors

me paraît naturel et digne d'attention. Le style donc de M. Crevier ne m'a jamais choqué en rien. On n'y prend pas garde, à moins d'en avoir le projet, tant on est occupé et frappé de ce qu'il montre. Mais M. Crevier écrivit contre les opinions de M. de Montesquieu; il a fait une *Histoire de l'Université*, qui peut-être ne vaut pas les autres : je ne la connais pas; on l'appela *le lourd Crevier :*

Le lourd Crevier crut remplacer Rollin,

disait Voltaire; et, sur cette autorité, ou par une combinaison de contrastes, il a plu à votre jeune homme de le sacrifier à la prévention, avec une injustice dont je suis vraiment outré. Il a même appliqué à son caractère, avec une révoltante étourderie, ce qu'on avait dit jusqu'ici de ses écrits. Il en fait un homme dur, parce qu'apparemment il ne *tressaillait* pas avec les mères, et ne *triomphait* pas avec les écoliers. Il va même jusqu'à soutenir qu'il n'était pas aimable, ce qui est grave dans un ouvrage de morale. Exiger, avec le siècle, que la vertu (Crevier en eut) soit riante, soit caressante, soit moelleuse; faire de l'amabilité une des conditions du mérite d'un professeur et de l'approbation qui lui est due, c'est flatter les dépravations de son temps, c'est avoir pour les préventions une condescendance coupable, c'est corrompre les poids et les mesures.

Ma dernière lettre a fort bien pu être tiède, et même très-maussade : je l'écrivais à contre-cœur et à contre-temps. Celle-ci, probablement, ne sera pas chaude non plus, ce qui m'embarrasse fort peu. Que m'importent mes lettres? Ne suis-je pas sûr que personne au monde

ne vous estime et ne s'intéresse à vous plus vivement, plus entièrement et plus intimement que je ne fais? Les transes où m'a mis votre impression, depuis que j'en ai eu la première nouvelle, en sont une bonne marque pour moi.

Il y a, en effet, dans votre ouvrage, des opinions des expressions remarquables, des idées du caractère le plus haut, modestement vêtues, mais belles, nobles, ingénues, et que je vous verrais volontiers jeter au public.

Mais je crains qu'ayant une fois montré votre talent, sous une face déterminée, vous ne vous en teniez là, non-seulement dans vos opérations, mais dans vos goûts; que vous ne bridiez votre esprit, au moins pour quelque temps, par les choses que vous direz; que vous n'enchaîniez en vous cet attrait pour la variété, cette inconstance naturelle à l'esprit, qui, le portant longtemps à différents plaisirs, à différentes formes, et même à des jugements opposés, l'enrichissent en le promenant, et, par ses erreurs mêmes, le dressent à ne plus se tromper. Croyez que si le ciel a donné des ailes à l'attention, ce n'est pas pour rien. L'inconstance dont je parle pourrait fort bien être, en littérature, ce que la mobilité d'humeur, dans les enfants, et leur curiosité légère, sont à la vie : un moyen d'apprendre à se fixer dans ce qui nous convient le mieux. Au surplus, n'imaginez pas que mon exemple me serve ici de règle. Je suis plus porté à me chicaner qu'à m'approuver; mais peut-être mes défauts ne vous feraient pas de mal, à vous.

Mes transes, vous le voyez par ce peu de mots d'explication, sont des transes purement philosophiques. J'ajoute que si elles sont fondées, en vous les commu-

niquant, je leur ôte d'avance leurs motifs. Prévenu du danger, vous saurez l'esquiver.

Arrêtons-nous. Je dirai le reste une autre fois. J'ajouterai seulement, pour aujourd'hui, que notre départ est fixé au 5 mai, et que nous arriverons à Paris le lendemain. Nous vous sacrifions le petit voyage à la campagne, dont vous avez entendu parler, ne pouvant pas le faire en ce moment de mauvais temps. Il nous retarderait beaucoup trop.

On n'a pas vu le pape à Sens, parce qu'il ne s'y est pas montré. Je l'ai cependant aperçu deux fois, au fond de sa voiture, mais si rapidement, que je suis, à son égard, ce que seront certainement, à l'égard de Rollin, ceux qui ne l'auront vu que dans M. Gueneau : j'ai quelque peine à me le représenter.

Portez-vous bien. J'écris en poste, et si je ne me hâtais, je n'écrirais pas.

## LV

Paris, 12 juillet 1806.

*A madame de Vintimille.*

J'avais invité à dîner, pour mardi, M. de Chateaubriand et M. Molé. Ils sont venus, l'un à cinq heures et demie, l'autre à six.

Il y avait peu de monde, et on a donné une minute aux révérences. Après les révérences, ils se sont vus; en se voyant, ils se sont pris la main d'un air charmé, et se sont secoué le bras d'une manière très-sensible.

On a servi. Ils ont été voisins et n'ont cessé pendant tout le repas de jaser très-gaiement, et de manger comme des ogres.

J'ai remarqué qu'ils demandaient toujours du même plat, et qu'ils soutenaient toujours le même avis contre tous les convives. Je ne me souviens pas d'avoir observé, en ma vie, une plus parfaite uniformité de cœurs, d'esprits et d'appétits.

Après dîner, je leur ai proposé d'aller se jucher en tête à tête dans la bibliothèque, où ils se sont ébattus pendant deux grosses heures, et d'où il m'a fallu les arracher, à la nuit noire.

Le lendemain, mercredi, ils ont couru les champs ensemble, depuis trois heures jusqu'à cinq, et se sont réunis encore, à sept, chez Chateaubriand, où j'ai laissé M. Molé, à dix heures et demie. Je ne sais pas s'il y a couché.

Il y était attablé le lendemain jeudi. Ceci est sûr, car j'y ai dîné avec lui.

Ce jour-là, ils se sont encore promenés seuls pendant toute la soirée, car ils n'étaient pas rentrés à dix heures. Je ne sais pas ce qu'ils ont fait hier.

Voilà le bulletin exact de tout ce que j'ai vu. Quant à ce que j'ai entendu, je puis vous assurer qu'ils rient aux grands éclats, comme des fous, et qu'ils ne parlent pas trop comme des sages. C'est qu'apparemment ils extravaguent de joie.

Si, pour compléter la narration, il faut mêler mes conjectures à mes récits, je vous dirai confidemment que je crains un peu que ce rapprochement ne se soit fait aux dépens du genre humain, car ils ne cessent de se moquer du monde entier, même de moi!

Aussi leur ai-je dit de ne pas revenir; je les ai appelés serpents réchauffés dans mon sein. Mais ils plaisantent de tout cela.

Heureusement, pour les mauvais effets que pourrait

avoir leur réunion, et l'esprit de ligue offensive et défensive qui les anime, ils vont bientôt se séparer, car Chateaubriand part demain. J'ai la bonté d'en être fâché, quoique je ne perde évidemment que des coups, à l'éloignement où vont vivre l'un de l'autre, ces deux hommes qu'a ressaisis une amitié si enragée.

Madame de Chateaubriand n'était pas du festin, parce qu'elle se trouva fort incommodée ce jour-là. Elle va mieux, et, comme vous savez, elle part avec son mari.

Voilà tout, ce me semble. Je sais ce que vous est une nouvelle, et une nouvelle de cette espèce. Aussi n'ai-je pas perdu un moment pour vous mettre au courant de celle-ci. Vous la savez à présent comme moi-même. Je vous ai mis tous les *points* sur tous les *i*. C'est à la condition que vous m'enverrez les premiers vers que fera M. de Vintimille; quoique, à vrai dire, je me trouve déjà payé par le plaisir de vous avoir appris ce que vous avez voulu savoir.

## LVI

Issy, 8 août 1806.

*A madame de Vintimille.*

Chateaubriand partit de Paris, le dimanche 13 juillet, à trois heures après midi, pour se donner le plaisir de voyager toute la nuit.

Dans la matinée, il eut du loisir, et en employa une partie à visiter ses plus chers amis, quoiqu'il eût reçu leurs adieux la veille au soir. Il vit entre autres M. Molé, à qui, par parenthèse, il recommanda, en cas d'événement, son oraison funèbre, dont il lui assigna la place,

laissant d'ailleurs à son choix le texte et les divisions. Il lui recommanda aussi, s'il ne revenait pas, d'aller chercher en Angleterre des papiers qu'il y laissa dans ses mauvais jours, et M. Molé le lui promit.

Si vous me demandez de quelle humeur il était dominé, lorsqu'il faisait ces prudentes et lugubres dispositions, je vous répondrai que quelques-uns disent qu'il était triste, mais que j'assure qu'il était gai. Il passa plus d'une heure avec moi, et nous rîmes comme des fous. Fontanes cautionne aussi sa bonne humeur.

Rentré chez lui, il se trouva du temps de reste, et, pour se désennuyer par quelque fantaisie, il se fit apporter des armes; j'entends des armes à acheter, des pistolets, des carabines, des *espingoles*. Je nomme ces dernières sur la foi de la relation qu'on m'a faite, car je ne sais pas ce que c'est. Je n'avais jamais lu ou entendu ce mot depuis Louvet.

L'ennui était grand, apparemment, et la fantaisie fut forte. Il prit beaucoup de cette menue artillerie; M. de Clausel, homme digne de foi, m'a protesté qu'il lui en avait vu payer pour huit cents francs.

Je suppose qu'il lui vint en tête d'équiper quelque petit bâtiment à ses dépens, si, en arrivant à Trieste, il ne trouvait pas la navigation libre, et qu'il prit ces précautions pour s'assurer le voyage d'Athènes à main armée, s'il ne pouvait pas le faire autrement.

Quoi qu'il en soit, il eut besoin sans doute de beaucoup d'adresse pour distribuer ce surcroît d'équipage dans sa voiture déjà pleine, et surtout pour l'y cacher aux yeux très-pénétrants de madame de Chateaubriand, qui lui avait déclaré l'avant-veille, en ma présence, qu'en voyage « elle aimerait mieux voir un brigand qu'un pistolet. »

Tous ces arrangements finis, les chevaux arrivèrent, et on partit. Il avait pour voiture une grosse, grande et belle dormeuse : c'est son bâton de voyageur. Cette dormeuse démarra, en emportant sa femme et lui dans le fond, une énorme femme de chambre sur le devant, et, sur le siége, le frère de sa cuisinière qu'il emmène à Constantinople, et que, par une bizarrerie dont assurément il rira pendant toute la route, il s'est avisé d'habiller comme un *icoglan*. Il faut vous dire que cet icoglan, qui est d'ailleurs un brave garçon, a au moins ses quarante-six ans, et la peau d'un rôti brûlé. Or il l'a affublé d'une espèce de turban bleu, orné de galons d'or, petite veste et pantalons de même couleur. Il a oublié les moustaches, ce qui sera la cause que le pauvre homme, qui a l'air fort doux et l'œil d'un menuisier honnête, tel qu'il l'avait toujours été, ne pourra faire peur à personne et fera rire tout le monde, à commencer par son patron.

Il arriva que le postillon se trouva vêtu comme le domestique, et tout à neuf, ce qui fit faire à la portière de la maison des conjectures qu'elle communiquait à tous ceux qui entraient, l'un après l'autre, pour dîner chez sa maîtresse, ce jour-là, et qu'heureusement pour lui le voyageur n'entendit pas : « Voyez-vous Monsieur, « voyez-vous Madame? » disait-elle. « Le postillon et « le domestique ont le même habit. Monsieur part aux « dépens du gouvernement. Oh! il a une belle place! » Quelques charitables personnes voulurent se donner la peine de redresser ses idées ; mais elle persista dans la haute opinion qu'elle avait de ce départ, et, au passage de la voiture, on remarqua qu'elle fit une de ces profondes inclinations de corps, de ces révérences d'anéantissement, que ses semblables réservent pour les occa-

sions où il entre de ce respect qu'on rend aux têtes couronnées. C'est le dernier salut que reçut le pauvre garçon, et je le prends à bon augure. Il ne part pas et ne reviendra pas ce que la portière l'a cru; mais il reviendra riche de beaux sentiments et de belles imaginations, dont il agrandira son mérite, sa réputation et la place qu'il occupe dans les esprits. En tous cas, il en aura toujours une immense et des plus élevées dans le cœur de ses amis, quoiqu'il ne se ménage guère pour eux, et qu'ils soient tous en droit de lui faire bien des reproches. Écoutez la fin de ceci.

Il m'a écrit trois fois. Par sa première lettre, écrite de Lyon, il m'apprenait qu'à Nevers on l'avait jeté dans la Loire. A cela il n'y a rien à dire : on n'est pas responsable du fait d'autrui, fût-on noyé.

Mais il me dit dans la seconde, écrite de Turin, qu'il a pensé être brûlé, et ici c'eût été sa faute. Concevez, s'il vous est possible, l'excès de fureur où je suis entré, en lisant les détails que je vais écrire.

Et d'abord, il paraît que le jour de son départ de Lyon il voulut aussi partir tard et voyager la nuit : sans cela que ferait-on d'une dormeuse? Il paraît encore que, dans la matinée, il eut du loisir comme à Paris, et que, ne sachant qu'en faire, et par la pure horreur du vide, il se mit à charger ses armes. Entendez bien que ce fut toujours en cachette, et par un passe-temps ignoré de tout autre que lui : je vous en ai dit la raison. Tout cela présupposé, voici quel fut et surtout quel risqua d'être l'événement.

Il part. Au moment où la voiture arrivait sur la place Bellecour, un de ses pistolets prend feu sur son repos; au bruit de l'explosion, madame de Chateaubriand s'évanouit; les chevaux s'arrêtent; tout le monde

accourt et les environne. On descend; personne, grâce au ciel, n'est blessé; madame de Chateaubriand revient à elle, et déjà on se félicite d'avoir échappé au péril, quand tout à coup quelqu'un s'écrie que le feu est à la voiture. Je suppose qu'il en sortait de la fumée, et que la pensée que le pistolet parti n'était pas seul fit craindre à tous une seconde explosion. Chateaubriand ne dit rien de tout cela, mais on l'imagine aisément, car tout le monde prit la fuite, à ce qu'il dit. Alors il se ressouvint qu'il avait caché, dans un coin, quatre ou cinq livres de poudre! — « Heureusement, » dit-il, « il ne perdit « point la tête; il ouvrit sa voiture, y monta, saisit le « paquet fatal, et, trouvant que les cordons de ce paquet « étaient en feu, il l'éteignit. — Sans son courage et son « industrie, » ajoute-t-il, car l'abominable ose se vanter, plaisanter même, « lui, sa femme, la berline, le pos- « tillon et les chevaux étaient en l'air! »

Il finit en m'assurant qu'une demi-heure après tout était réparé, et que de là à Turin tout s'est passé le mieux du monde. J'en suis charmé; mais, après de telles nouvelles, nous avons délibéré et conclu, madame de Coislin et moi : 1° que nous garderions le secret sur ces imprudences; 2° que nous chercherions partout un homme capable de nous plaire et de se faire aimer de nous comme lui; 3° que si nous trouvions un tel homme, nous lui interdirions, à lui, tout commerce avec nous, et toute administration de son propre talent. Enfin il nous faut un Chateaubriand plus sage. Voyez si vous en connaîtriez quelqu'un; nous nous brouillerons volontiers avec celui-ci, si vous pouvez nous en fournir un autre, et nous vous conseillerons d'en faire autant. Mais j'ai grand'peur que cette tête-là n'appartienne à un homme unique, et qu'à tout prendre

nous ne soyons éternellement condamnés à l'aimer tel qu'il est, constamment et à la fureur, quoique avec fureur.

Sa troisième lettre est d'un sage. Elle est écrite de Milan, où d'abord il se félicite d'être arrivé exactement huit jours après son départ de Paris, et à la même heure, et où ensuite il ne dit et ne fait probablement que des choses sensées. Il m'apprend, entre autres, qu'il a déterminé sa femme à revenir aussitôt après son départ; il m'annonce que nous la verrons dans un mois, et que nous pourrons l'emmener avec nous à Villeneuve, au commencement de septembre, ce qui me fait grand plaisir.

Du reste, il paraît, quoiqu'il n'en dise rien, que la poudre, et peut-être les armes, ayant manifesté leur existence et leur voisinage à madame de Chateaubriand, elle les a fait jeter dans le Rhône; car son mari, qui aurait sûrement employé son séjour à Milan à les fourbir, s'il les avait encore eues à sa disposition, ne s'est occupé qu'à m'écrire une longue lettre, et à regretter ses amis. « Il est prêt à pleurer, » dit-il, « quand « il songe qu'il ne pourra pas avoir de nos nouvelles. » Il reconnaît « qu'on est bien insensé et même bien cou- « pable de s'éloigner aussi volontairement de ceux « qu'on aime et dont on est aimé...; et pourquoi? » ajoute-t-il, « pour aller où?.... Il n'en sait rien. » Enfin il se montre là ce qu'il est si souvent, le meilleur et le plus aimable enfant du monde : d'où je conclus qu'il était désarmé.

J'attends à tout moment une lettre de lui, pour m'annoncer son arrivée à Trieste, et je m'étais promis de vous donner alors le journal complet de son voyage jusqu'au port; mais, puisque vous êtes si pressée, je

ne veux plus attendre, et, à mon ordinaire, je vous apprends ce que j'ai su. Tout est exact dans mes récits. Si vous doutez de ce que je n'ai pu savoir, ni par lui ni par moi, je vous citerai mes autorités sur tout cela, et, certes, vous les trouverez, comme on dit, *irréfragables*.

Je vous écris d'Issy, où je suis en famille depuis huit jours. Vous savez où est Issy. Mon frère y a une petite maison, et parce qu'elle est placée hors de Vaugirard, il s'y croit à la campagne. Nous tâchons de le croire aussi.

Voisin de Fleury et de madame de Pastoret, j'ai été la voir, il y a huit jours. Elle m'avait donné de vos nouvelles; de sorte que celles que j'ai reçues de votre santé ont continué à me faire plaisir, sans me surprendre.

Une autre fois je vous parlerai de vous et de moi; la relation m'a assommé. Mais je me suis consacré à mourir au service de toutes vos curiosités. Malheureusement je n'aurai plus de nouvelles à vous donner; je ne saurai plus rien, et ne pourrai par conséquent vous être bon à rien. Soyez sûre, au moins, que rien ne m'intéressera autant que d'apprendre que vous continuez à vous porter mieux, et que vous songez à me le dire. Mon frère va mal, lui. Son ancien mal l'a repris, et rien ne l'a jusqu'ici soulagé que Zimmermann, *Sur la solitude* : c'est un remède qu'il vous doit.

Il y a près d'un mois que je n'ai vu M. Molé. J'ai su qu'il était venu deux fois depuis huit jours; mais il y en a neuf que je suis absent.

J'ai lu madame Cottin. Je vous passe, à vous, votre goût pour elle, parce que, si vous aimez ses mauvais romans, c'est par simple reconnaissance du plaisir que

vous y trouvez, ce qui est juste et même délicat. Vous n'en faites point pour cela, comme quelques autres lectrices, une grande femme et un génie. Son dernier ouvrage m'a paru irréprochable, et voilà tout. C'est un éloge qu'au reste elle a mérité pour la première fois.

Mais, bons dieux! pourquoi me faites-vous vous parler de madame Cottin? Je n'ai pas même le temps de vous parler de vous-même. Ce sera pour une autre fois.

*P. S.* Vous ne m'envoyez pas les vers de M. de Vintimille, et ne m'en dites rien. Je ne vous donnerai plus de nouvelles, quand même il m'en viendrait. J'en excepte pourtant l'arrivée de Chateaubriand à Trieste, parce que je m'y suis engagé.

## LVII

Issy, 10 août 1806.

*A madame de Vintimille.*

Chateaubriand parle déjà de son retour. « Il nous ra-« contera, » dit-il, « dans nos foyers, à la fin de cet « automne, les choses des pays lointains. »

Il faut vous dire qu'en arrivant à Trieste, le 30 juillet, il a trouvé dans le port un navire autrichien, prêt à partir pour Smyrne le lendemain, et qui semblait avoir appareillé exprès pour lui.

Aussi n'a-t-il pas douté que ce ne fût là une galanterie que lui faisait la Providence. Il l'a très-chrétiennement remerciée, et s'est enfin senti content et charmé de son sort.

« Son étoile, » à ce qu'il me marque, « commence à

« l'emporter visiblement, et les prières de Saint-Sulpice « ont opéré. »

Saint-Sulpice, c'est-à-dire le séminaire, fait en effet tous les soirs, pour son heureux voyage, une prière à laquelle il a beaucoup de foi, depuis le vaisseau autrichien. Il me montre un cœur pénétré de la plus orthodoxe reconnaissance.

Tous les biens sont mêlés de maux, et, pour tempérer, par une légère amertume, la joie extrême que pourrait nous causer le bon état où se trouve la conscience du voyageur, on a imprimé ce matin dans *le Mercure* un bout de lettre qu'il a adressée à Bertin, et dans laquelle il parle assez mal de Venise et de ses gondoles noires. Jusque-là on n'a rien à dire. Mais il ajoute: « qu'il a pris une de ces gondoles pour un mort qu'on « portait en terre. » Je meurs moi-même, je meurs de peur que *le Publiciste* ne s'empare de cette phrase, et que l'*étoile* du pauvre Chateaubriand ne soit battue dans cette petite occasion.

Vraiment sa femme entend mieux les petites choses, et si *le Publiciste* lisait ses lettres, il les trouverait de bon goût, et dignes de ses feuilletons. Je vais vous en transcrire quelque chose. Cette plume vive et leste mérite, je crois, de vous faire quelque plaisir.

« Venise, 26 juillet.

« Je vous écris à bord du *Lion d'or*, car les maisons « ici ne sont que des vaisseaux toujours à l'ancre. On « voit de tout à Venise, excepté de la terre. Il y en a ce- « pendant un petit coin, qu'on appelle la place Saint- « Marc, et c'est là que les habitants vont se sécher le « soir. Je vais y aller aussi après mon dîner. *Il vero*

« *Pulcinella*, qui a survécu au doge, fait sa résidence « sur cette belle place. Au reste, je me réserve de vous « parler de l'Italie quand je serai à Villeneuve, parce « que, comme vous savez, *verba volant*... c'est du latin; « je laisse au grand peintre qui est avec moi le reste « du proverbe. Mais tout ce que je puis vous dire à la « louange de l'Italie, c'est que je vous y souhaite.

« M. de Chateaubriand ne vous écrira pas de Venise; « c'est moi qu'il a chargée de ce plaisir. Il partira lundi « pour Trieste. Il a trouvé ici deux maudits juifs qui « lui ont donné les plus belles espérances pour son « voyage. Il vous a écrit de Turin et de Milan, et dit « que vous devez être content de lui. Il est tout glorieux, « parce qu'il a trouvé une nouvelle traduction de son « ouvrage, qu'on a imprimée ici, et qui paraît en ce « moment. Pour moi, je ne suis que triste, parce que je « vais bientôt le perdre.

« Rappelez-nous au souvenir de M. Molé, etc.

« Vous savez notre histoire de Lyon. A présent vous « comprendrez comment on aime mieux un brigand « qu'un pistolet. »

Je n'ai pas sous les yeux la deuxième lettre à ma femme, et qui est encore plus piquante. Au moment où elle arrivait, son mari était parti la veille à dix heures du soir. Il voyage toujours la nuit, comme vous voyez. Elle était seule, désolée, et attendant Ballanche pour la ramener. « Le temps du repentir est arrivé, » disait-elle, etc. Elle allait rapidement reprendre le même chemin, et attendre à Lyon que nous fussions de retour à Villeneuve, où elle passera les premiers mois de son veuvage. En ce moment, elle était accablée de sa tristesse et du *sirocco*. « C'est un vent qui coupe bras et « jambes, » ajoutait-elle; « quand vous rencontrez un

« Vénitien, il vous dit : *Sirocco, sirocco !* Vous lui répon-
« dez : *Sirocco, sirocco !* Avec ce seul mot d'italien, on en
« sait autant qu'il en faut pour faire la conversation
« pendant tout un été. »

Je ne me souviens que de ce passage. Tout le reste était de cette drôlerie. Cette petite femme a fort bien fait de voyager. La nouveauté des objets donne à son esprit un exercice involontaire qui lui reposera le cœur.

Dieu les conduise et les ramène tous les deux ! j'entends la femme et le mari. Nous consolerons celle-ci du mieux que nous pourrons. C'est fâcheux de ne pouvoir espérer des nouvelles de l'autre que par son retour et sa présence. Enfin, il faut espérer que la même Providence que vous lui assignez, ainsi que moi, et qui l'a suivi jusqu'au port, ne l'abandonnera pas et l'y ramènera. Ici finissent mes fonctions de nouvelliste, et je donne ma démission.

## LVIII

**Paris, 1er septembre 1807.**

*A M. de Chênedollé, à Vire.*

Je fis trembler votre portière par mes jurons tempêtueux, un beau jour que j'allais vous voir, et que j'appris par elle votre départ précipité. Il n'y a pas moyen de s'habituer à garder son sang-froid, quand on vous perd de cette manière imprévue. Une autre fois, faites-nous signe au moins que vous voulez vous en aller.

Chateaubriand est en colère d'avoir été ainsi quitté.

Madame de Chateaubriand prétend que vous n'êtes que disparu. Elle croit vous avoir vu à je ne sais combien de messes dans l'église Saint-Roch, tant votre image la préoccupe jusqu'au pied des saints autels! M. de la Tresne est venu se plaindre au mari et à la femme de vous avoir tellement absorbé par vos assiduités chez eux, qu'il ne vous avait presque pas vu pendant votre séjour ici. Grande rumeur dans la maison où vous étiez si peu venu, grandes enquêtes pour découvrir où vous alliez. Vous voyez de combien il s'en faut que vous soyez indifférent à vos anciens et à vos nouveaux amis. C'est à qui se plaindra de ne plus vous voir et de vous avoir trop peu vu.

Écrivez à Chateaubriand, à qui j'avais annoncé une lettre de vous et qui n'en a pas reçu, ce qui le fâche passablement.

Le pauvre garçon a eu pour sa part d'assez grièves tribulations. L'article qui m'avait tant mis en colère [1] a resté quelque temps suspendu sur sa tête; mais à la fin le tonnerre a grondé, le nuage a crevé, et la foudre en propre personne a dit à Fontanes que, si son ami recommençait, il serait frappé. Tout cela a été vif et même violent, mais court. Aujourd'hui tout est apaisé; seulement on a grêlé sur le *Mercure*, qui a pour censeur M. Legouvé, et pour coopérateurs payés, dit-on, par le gouvernement, M. Lacretelle aîné, Esménard et le chevalier de Boufflers. Il paraît que les anciens écrivains de ce journal peuvent aussi y travailler, si bon leur semble. Quelque dégât a aussi été fait sur les autres

1. L'article du *Mercure* où est la brusque sortie contre Néron. « C'est en vain que Néron prospère : Tacite est déjà né dans l'Empire, etc. » C'était le moment de Tilsitt. (Note de M. Sainte-Beuve.)

journaux. M. Fiévée a été remplacé aux *Débats* par un M. Étienne, M. de Lacretelle au *Publiciste* par un M. Jouy. M. Esménard même a eu un successeur à la *Gazette de France*, mais je ne me souviens pas du nom de ce dernier, et je ne suis pas même bien sûr de l'avoir jamais su. Ce dont je me souviens fort bien, c'est que tous ces messieurs sont des faiseurs de vaudevilles. Ainsi le sceptre pesant de la critique est remis à des mains accoutumées à se jouer de la marotte de Momus. Il faut donc espérer que les journaux seront plaisants. Si les nouveaux censeurs ont envie de rire, leurs devanciers n'ont point envie de pleurer. Fiévée a conservé dans ses attributions la plus haute correspondance où l'ambition humaine puisse aspirer, et on lui laisse 18,000 fr. de pension pour un travail qui mériterait d'être acheté au poids de l'or, s'il était aux enchères. On donne à Esménard 12,000 fr. pour le *Mercure* où il ne fera rien, à ce qu'il dit. M. de Lacretelle aura une bonne place. Enfin, dans la tempête, l'or a plu sur les déplacés, et je ne vous conseille pas du tout de les plaindre. Il y a pour accompagnement à ces nouvelles bien des menus détails qui sont intéressants, mais vous ne pouvez les apprendre qu'ici. Hâtez-vous donc d'y revenir et de les demander à ceux que vous rencontrerez, car pour moi je m'en vais, et je vous *préviens* honnêtement. Nous partons samedi prochain, mais nous reviendrons cette année au commencement de novembre. Si d'ici là vous êtes à Paris, avancez jusqu'à Villeneuve. J'aurais bien du plaisir à vous y recevoir, ainsi que toute la famille. Chateaubriand y viendra tard, car il a acheté au delà de Sceaux un enclos de quinze arpents de terre et une petite maison. Il va être occupé à rendre la maison logeable, ce qui lui coûtera un mois de temps au moins

et sans doute aussi beaucoup d'argent. Le prix de cette acquisition, contrat en main, monte déjà à plus de 30,000 fr. Préparez-vous à passer quelques jours d'hiver dans cette solitude qui porte un nom charmant pour la sauvagerie : on l'appelle dans le pays *Maison de la Vallée au Loup*. J'ai vu cette *Vallée au Loup*. Cela forme un creux de taillis assez breton et même assez périgourdin. Un poëte normand pourra aussi s'y plaire. Le nouveau possesseur en paraît enchanté, et, au fond, il n'y a pas de retraite au monde où l'on puisse mieux pratiquer le précepte de Pythagore : « *Quand il tonne, adorez l'écho.* » Voilà, j'espère, une gazette très-complète, et qui ne vous permettra plus d'ignorer comment va la partie du monde à laquelle vous prenez le plus d'intérêt. En revanche et en récompense, j'espère que vous terminerez ce recueil sur *Rivarollet* [1] que vous m'avez tant promis, et pour lequel je vous promets en pot de vin un surcroît de bibliothèque. C'est, ne vous en déplaise, un « *Recueil de Poésies*, » imprimé chez *Sercy*, 5 volumes qui sont rares et curieux. Je vous les garde dans un coin.

Vous sentez que les événements dont je vous ai fait le récit m'ont assez occupé pour excuser mes lenteurs à vous répondre. Je vous promets d'être plus diligent à l'avenir.

Je n'ai pas négligé ce que vous me recommandez pour mes propres travaux. Vos approbations me sont chères, et je voudrais bien les justifier. Je puis vous assurer du fond du cœur, et avec toute vérité, que tous mes vœux seront remplis et toutes mes ambitions litté-

1. C'est le petit volume intitulé : *Esprit de Rivarol*. (Note de M. Sainte-Beuve.)

raires satisfaites, si trois ou quatre hommes dans le monde lisent ce que je pourrai faire avec une satisfaction aussi vive, aussi pleine et aussi constante que celle que m'ont fait éprouver vos vers, que j'emporte avec moi, et dont je me souviens toujours avec un plaisir qui est parfait. Portez-vous bien. Écrivez-moi. Venez nous voir, si vous pouvez; mais surtout arrangez-vous de manière à nous voir à la ville plus souvent que l'hiver dernier. Toute la famille vous présente ses souvenirs.

*P. S.* Suppléez à ce que je puis avoir omis, car je ne relirai pas.

## LIX

Paris, 5 septembre 1807.

*A madame de Vintimille.*

J'ai dit à Chateaubriand tant de mal de son acquisition; j'ai jeté de si hauts cris sur les difformités du lieu et sur l'énormité des dépenses où la nécessité de se plaire dans son chez lui va le jeter; il m'a écouté avec une telle patience, et m'a répondu avec une telle douceur, que, de pure lassitude, d'épuisement et aussi d'attendrissement, je croirai désormais que le lieu est charmant, les dépenses utiles et l'acquisition excellente. N'interrogez donc plus un homme dont la judiciaire est troublée; je me déclare incompétent. C'est de vous que je veux apprendre ce que je dois penser désormais de tout cela; ma raison attendra que votre coup d'œil la redresse. Jusque-là, mon avis est précisément celui de M. Bridoison : « Je ne sais que vous dire; voilà ma façon de penser. »

Vous nous avez renvoyé madame de Chateaubriand enchantée de vous et de tout Méréville. Si elle se plaît un quart d'heure dans son futur manoir, autant qu'elle s'est plu pendant cinq jours dans le lieu où vous êtes, son mari n'aura pas fait une aussi mauvaise affaire que je l'ai d'abord craint, lorsque j'avais le sens commun.

Il faut absolument que j'assomme votre portier, un jour que j'aurai de la force, et je vous en demande très-sérieusement la permission. Cet homme a l'air d'un Cerbère maigre; il me reçoit toujours fort mal, ne m'écoute point, ne me laisse jamais entrer, et, de plus, il me prend pour le père de mon frère, c'est-à-dire, pour mon propre père à moi. J'avais choisi les deux jours les plus brûlants de l'année, et le plein midi de ces deux jours-là, pour vous faire de ces visites signalées, qui prouvent sans contestation un dévouement incomparable, et qui rendent impossible, de la part de ceux qui les reçoivent, toute ingratitude et même toute indifférence; je m'attendais à votre admiration, à vos regrets, tout au moins à votre pitié; il est clair que le misérable m'a omis sur votre liste, ou que peut-être il m'en a méchamment effacé. Je ne lui pardonnerai jamais les reproches de négligence et d'oubli que je reçois si mal à propos, et l'injustice énorme dont il est la cause. Ces Chateaubriand à qui je m'étais vanté, en temps et lieu, de mes hardiesses, auraient bien dû s'en souvenir, et me servir de témoins, en vous servant de confidents, lorsque vous leur avez fait vos plaintes. Mais ces gens-là sont absorbés par leur *Vallée au Loup;* ils en perdent la tête, et moi aussi. Tant y a que si j'avais eu affaire à cette large et ronde face, qui se montrait si accueillante, à votre porte de la rue de Cérutti, j'aurais eu des remercîments. Je suis sûr que

les honnêtes gens chez qui vous étiez, ces jours-là et à ces heures, vous ont fait les leurs. Mais ainsi va le monde,

Et par où l'un périt, un autre est conservé !

Je me réduis donc à protester de mon innocence, et, si je meurs des traitements que l'on me fait, avant d'avoir tué ce vilain homme, je déclare que je l'ajourne d'avance à comparaître au tribunal de Dieu, dans l'an et jour. J'offre de plus l'épreuve du fer rouge ou telle autre que vous voudrez choisir. Si, après tout cela, vous persistez à me croire coupable, je vous rends vous-même responsable de tout ce qui pourra en arriver.

Vous n'auriez pas parlé ni écrit comme vous avez fait, si vous aviez pu écouter, à travers la porte, une conversation sérieuse, de deux heures, que j'ai eue ici, sur votre compte, avec l'éternel président, il y a huit ou dix jours : vous n'avez jamais été si bien jugée ni mieux appréciée. Nous conclûmes très-gravement que vous étiez la première des femmes estimables et des femmes aimables. Entendez bien qu'un chimiste appellerait cela le *caput mortuum,* ou le mâchefer de l'entretien, qui fut chaud, qui fut tendre, qui fut sensé, animé et complet. « J'espère au moins, » dis-je au président, « que nous « ne nous demanderons plus : Que pensez-vous de ma- « dame de Vintimille ? »

Il m'assura que le plus insupportable des désagréments de sa place était de ne pas lui permettre de vous voir tous les jours, et de vous promener tous les soirs dans les cafés du boulevard. Je lui dis qu'il avait raison.

Je ne puis pas entrer dans les autres détails ; je pars demain. Je vous pardonne ; mais vous m'avez désespéré. Une chose qu'il m'est impossible de vous pardonner cependant, c'est d'avoir laissé partir madame de Chateaubriand, sans lui montrer quelque poupée de mademoiselle de Noailles. Mais elle m'a promis de revenir exprès à Méréville pour en voir une. Portez-vous bien, je vous prie, car, juste ou injuste, je m'intéresse toujours infiniment à votre santé, en quelque état que soit ma tête. Si M. de Vintimille fait des vers, ou s'il raconte quelque nouvelle historiette, je me recommande toujours à vous.

## LX

Villeneuve-sur-Yonne, octobre 1807.

*A madame de Guitaut, à Époisses.*

Madame, je suis fort peu observateur, et même je n'observe rien ; mais j'ai des yeux, je les ouvre, et quand j'aperçois dans le monde quelque apparence qui me charme, je la regarde, je m'y complais et je ne puis plus l'oublier. C'est là mon métier sur la terre, et presque mon unique occupation.

J'ai fait cependant autrefois une observation importante, et je veux vous la dédier. La voici :

« On s'épargnerait bien des peines, si l'on entrait dans « la vie, déterminé à garder à tout prix les opinions qui « nous rendent plus sages, et tous les sentiments qui, « en nous rendant contents des autres, nous rendent « plus contents de nous. »

Or, Madame, ceux que vous nous avez inspirés ont

tout à fait ce caractère. Mon frère et moi sommes bien déterminés, et nous avons le cœur têtu, à aimer invariablement Époisses. Ce lieu nous est recommandé par le passé, par le présent et par l'avenir.

Le passé, c'est madame de Sévigné; le présent, Madame, c'est vous, et l'avenir, ce sont ces deux jeunes personnes qui étaient assises à vos côtés, et dont vous étiez si bien parée. En vous voyant au milieu d'elles, il était difficile de ne pas se dire, comme leur arrière-grand-père, lorsqu'il écrivait de Saulieu à madame de Grignan : « Le monde est bien aimable et bien joli! » Je m'étonne pourtant qu'elles comptent ainsi dans mes souvenirs; car, s'il faut avouer la vérité, je donne peu d'attention à cet âge qu'on dit charmant. Il se suffit si bien à lui-même que je le livre à ses agréments. Mais, cette fois, moi qui n'ai jamais pardonné à personne d'avoir quinze ans, je pardonne à mesdemoiselles vos filles d'en approcher. Tout me plaît d'elles et m'occupe, jusqu'aux noms qu'elles portent. Celui de l'aînée est le vôtre, Madame, et celui de sa sœur appartenait, il n'y a pas encore longtemps, à une femme bien regrettée, bien digne de l'être, et dont l'amitié a fait les délices des dix dernières années de ma vie. Pardonnez-moi d'oser vous en parler ici. Ce mois est consacré à sa mémoire, et tout ce qui me la rappelle m'est cher. J'ai déjà souhaité bien des fois que Pauline de Guitaut fût plus heureuse que Pauline de Montmorin!

J'aurais eu l'honneur de vous écrire depuis longtemps, Madame, si je n'avais eu les mains liées par un rhumatisme et par des serments. Le rhumatisme venait du ciel, et les serments m'avaient été extorqués par mon frère qui abuse de ma simplicité.

Il avait allégué le droit des gens que vous aviez,

dis.. Il peu ménagé dans sa personne, en le soupçonnant de vous avoir quittée avec moins de regret que moi. Il avait invoqué les liens du sang, et employé la prière et l'éloquence pour me déterminer à lui céder ma place auprès de vous. Il voulait vous parler tout seul, pour se faire mieux écouter. Je suis facile à émouvoir; il m'attendrit, et je jurai de ne vous écrire qu'après lui. Combien je m'en suis repenti!

Heureusement, Madame, le pays où nous sommes n'est pas à mille lieues du vôtre, et vous y relayez quelquefois. Paris a l'honneur de vous compter, de loin en loin, au nombre de ses habitants, et nous y passons notre vie. Enfin vous avez des affaires, des procès, et mon frère est homme de robe. Pour vous revoir, il n'y a qu'à vivre. A la vérité, ce dernier point me paraît difficile quand je suis immobile et assis; mais on dit qu'il n'est rien dont une volonté ferme ne vienne à bout; or de quelle résolution ne sont pas capables des hommes qui ont pu vous fuir, quand vous vouliez les retenir auprès de vous! Nous vous reverrons donc, et je pourrai vous remercier de vive voix d'un accueil dont je n'ai pas su vous remercier par écrit. Ce sera désormais mon espérance.

Daignez, en attendant, agréer les assurances du profond respect avec lequel j'ose me dire, après vous avoir vue un seul moment, Madame, votre, etc.

## LXI

Villeneuve-sur-Yonne, 11 novembre 1807.

*A madame de Vintimille, à Paris.*

Vous avez dédaigné mon innocence, et le ciel vous en punira.

J'ai fait le tour du monde. J'ai vu le château de Bussy où sont les portraits de toutes les femmes spirituelles et belles de la cour de Louis XIV.

Mourez de honte ! au milieu de ces curiosités, mon premier et unique mouvement a été de m'écrier : « Ah ! « où est madame de Vintimille ? »

J'espérais trouver ici, à mon retour, une lettre de vous, et j'avais dans ma tête, pour y répondre, une demi-douzaine de relations qui vous auraient fait plaisir ; mais je n'ai rien reçu et vous ne saurez rien.

Je veux vous dire seulement que le portrait que nous avons vu ensemble autrefois, chez madame de Muy, est celui de madame de Grignan. Celui qui est à Bussy n'est pas aussi bien peint, mais il a plus de feu et de vie ; on y retrouve davantage, pour ainsi dire, une nature qui a été prise sur le fait.

Figurez-vous, une bonne fois pour toutes, que madame de Grignan avait le visage de l'esprit de sa mère, et que madame de Sévigné avait le visage de l'esprit de madame de Lafayette, une mine longue et posée, mais sage et tendre ; en sorte que ce qu'il y avait de piquant, dans l'esprit de madame de Grignan, lui venait de ses traits, et ce qu'il y avait de piquant, dans l'esprit de madame de Sévigné, lui venait de ses pensées.

Je m'embrouille un peu et j'embrouille mon écriture, mais vous m'entendez bien. Si la doctrine moderne des contrastes est vraie, ces deux femmes étaient nées pour s'aimer, quand elles n'auraient pas été cousines.

J'ai vu aussi ce charmant Bourbilly. Mais, pour celui-là, je n'en parlerai qu'aux amis constants, à ceux dont l'amitié est à toute épreuve. J'éviterai d'en faire mention et même de le nommer en votre présence.

**Je n'ai pu désarmer Sabathier mon rival;**

il est clair que vous m'avez sacrifié aux calomnies de votre vilain portier; ce qui redouble le désir que j'avais de le tuer, et assurément je m'en passerai la fantaisie.

Malgré cette humeur homicide qui me domine, je sens encore pour vous, au fond de mon cœur, une tendresse molle que je puise tout entière dans le passé, car, en vérité, le présent est abominable. Je vous livre à vos remords, et je me renferme dans ma vertu, comme un limaçon maltraité se renferme dans sa coquille.

Je porterai bientôt avec moi, à Paris, ce fragile rempart, et du fond de mon trou, je demanderai aux passants de vos nouvelles.

Adieu, Madame. Il m'en coûte de prendre ce ton avec vous; mais il le faut : la justice le veut; l'honneur l'ordonne. J'obéis, et je vous redis le plus tragiquement qu'il m'est possible, en admirateur désespéré et furieux : Adieu, Madame.

*P. S.* Je m'aperçois que mon papier a bu mes injures : apparemment on l'a pris chez votre marchand. J'en suis fâché, car je voudrais que mes ressentiments

pussent se lire d'une lieue, et que vous n'en perdissiez rien. Je suis outré.

## LXII

Villeneuve-sur-Yonne, novembre 1807

*A madame de Guitaut, à Époisses.*

Madame, on m'a remis, à mon réveil, le 20 novembre, deux lettres et de vieux journaux.

La première lettre, qui était de mon frère, nous apprenait que M. Gueneau de Mussy quittait Paris. J'en suis fâché pour moi qui n'aurai plus personne à qui parler de son pays; mais je m'en console pour lui, puisqu'il vivra votre voisin.

La seconde lettre, Madame, était la vôtre. Le timbre en était effacé; mais, au premier coup d'œil, j'en ai reconnu l'écriture, et j'en ai baisé l'enveloppe. La surprise que me causait cette faveur inespérée, et les bontés dont cette lettre était remplie, autorisaient un tel transport.

Les journaux qui étaient retardés annonçaient que M. Molé était définitivement nommé préfet de votre Côte-d'Or, ce qui m'a fait un grand plaisir.

M. Molé est un jeune Français d'une probité patricienne, d'une gravité consulaire et d'une figure romaine. Il a l'air froid; mais son esprit est très-ardent, et il a le cœur excellent. Je le connais beaucoup; il connaît M. de Mussy; il a vu M. Frisell, qu'il se sent disposé à estimer infiniment. Ainsi, Madame, vous serez bien recommandée; vous l'êtes même déjà.

J'ai écrit avant-hier à ce nouveau duc de Bourgogne,

pour lui offrir ma protection dans les lieux où il va régner, et pour lui demander la sienne pour Époisses et pour Bourbilly. J'ai dit ce qu'il fallait de vous et de votre maison. J'ai même fait quelque mention du portrait de votre arrière-grand-beau-père, dont je l'ai assuré que le visage aurait beaucoup aimé le sien.

Enfin, Madame, je me suis mis en mouvement pour vous, et j'en éprouve une grande joie. Je présume peu cependant de ces apparences riantes. Probablement je n'aurai point le bonheur de vous être utile. Du moins n'osé-je me flatter que mon crédit à la cour de Dijon ait pour vous de grands avantages; je connais messieurs les préfets : ils peuvent nuire impunément, mais non pas servir à leur gré.

Peut-être, Madame, nous n'avons rien à espérer de celui-ci; mais vous n'en aurez rien à craindre. Je suis sûr que, s'il est forcé de manger son département, il vous mangera la dernière, et avec beaucoup de regret.

Je me fais de ce moindre mal un bien dont mon impuissance s'amuse, faute de mieux, pour se distraire d'elle-même et pour occuper son ennui.

Comme je n'ai rien écrit en ma vie avec plus de plaisir que cette lettre, je veux goûter dans toute sa simplicité la satisfaction qu'elle me donne; peut-être, d'ailleurs, vous verrez mieux ma bonne volonté, si je la montre toute seule; je n'ajouterai donc pas un mot, si ce n'est qu'il n'est rien au monde de plus naturel, de plus juste et de plus agréable que d'être, comme je le suis, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## LXIII

Villeneuve-sur-Yonne, 12 décembre 1807.

*A madame de Guitaut, à Époisses.*

Il y a, Madame, dans le monde, un vilain petit mal bien singulier. C'est une invisible vapeur, qui semble ne toucher à rien, et qui pénètre jusqu'aux os. On lui donne un grand vilain nom, dont l'épithète est fort jolie : c'est un rhumatisme volant.

Ce mal bizarre, qui a quelque chose de dragon et de lutin tout à la fois, se joue à ravager un homme. Il se jette, comme en sautant, sur les deux bras, sur les épaules, sur les dents; et, quand il est las de bondir, ou rassasié des tourments dont il fait sa vaine pâture, il abandonne les surfaces; il se glisse dans l'estomac, et s'y endort.

Alors on croit ne plus souffrir; mais on porte au dedans de soi un poids affreux, pire que toutes les douleurs.

J'ai logé cet hôte cruel. Je suis en proie à ses caprices, depuis la lettre du mois d'octobre où je vous en ai dit un mot, et je m'en sentais accablé, lorsque la vôtre est venue. Elle m'a beaucoup soulagé; elle m'a ranimé du moins, et depuis que je l'ai reçue, j'ai fait cinq mouvements complets.

Le premier, Madame, a été d'écrire à M. Molé, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, dans un billet que vous avez comblé de gloire, et qui ne mérite pas d'être compté; le second a été de vous écrire à vous-même; le troisième, de chercher sur ma table une demi-dou-

zaine de lettres éparses, que j'avais commencées pour vous, dans les intervalles de mes angoisses, et que j'avais toujours été forcé d'interrompre, en me disant : Je souffre trop; je recommencerai demain; le quatrième a été de les lire; le cinquième enfin est de vous en envoyer la copie. Comme l'intention, quand elle est ainsi constatée, équivaut à l'exécution, je pourrai me vanter à vous de vous avoir écrit six lettres pour une, moi qu'on a toujours accusé de n'en écrire qu'une pour six. Tout est transcrit, dans ma pancarte, avec une minutieuse et scrupuleuse exactitude. Je n'ai pas changé un seul mot, quoiqu'il y en ait qui me déplaisent; je n'ai voulu rien ajouter, quoique j'en fusse bien tenté; enfin tout a ici l'excuse et le mérite du premier jet et de la première intention.

Je vous aurais envoyé avec plaisir les originaux de mes copies; mais la poste en aurait été surchargée; le port vous en eût coûté la valeur d'une métairie, ou tout au moins d'une charrue, et quand on se donne les airs de recommander vos domaines aux pouvoirs administratifs, il ne faut pas vous ruiner.

Il ne me reste, Madame, qu'à vous demander vos commissions. Que voulez-vous que je dise à votre préfet? Où sont messieurs vos fils? Que pouvons-nous faire pour eux? Que pouvons-nous faire pour vous, en attendant M. Frisell que rien ne saurait remplacer? J'ose espérer que vous nous donnerez vos ordres, convaincue à la fin que personne n'a plus que moi le droit de se dire, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

## LXIV

Paris, 5 juin 1809.

*A monsieur de Fontanes, à Paris.*

J'étais mort hier. Je me sens un peu ressuscité aujourd'hui, et je voudrais bien ne pas me gâter; mais il faut voir à quel point vous êtes pressé.

Si vous ne vouliez que répondre au roi, vous le pourriez dès ce moment; mais si vous voulez lui faire plaisir, il faut un peu de temps.

Il a des doutes, des scrupules, des embarras d'esprit, des obscurités dans la tête. Pour dissiper tout cela, il faudrait des clartés; il faudrait traiter le sujet un peu à fond, quoique légèrement, et discuter ses notes.

Voulez-vous courir les risques d'attendre encore quelques jours, et me donner cette semaine?

Je pourrais vous envoyer, dès aujourd'hui, les notes et le mémoire que vous renverriez sur-le-champ au chambellan, en lui faisant dire que vous aurez l'honneur d'écrire au roi. Il est sûr qu'en prenant ce parti, vous répondriez plus tard, mais vous répondriez mieux et plus complétement.

Vous êtes un oracle qu'on consulte, et non pas un bel esprit avec lequel on correspond.

Je sais gré à cet in-folio de ne m'avoir pas occupé de lui, un seul instant, hors de mes écritures, ce qui est un grand soulagement, et ne m'est pas ordinaire. Mais ces maudites écritures, ces extraits et ces notes ont eu besoin d'un travail mécanique assez pénible, et

m'ont fait rester deux fois au lit, jusqu'à quatre heures du soir, en tenant mes yeux collés, tantôt sur le mémoire, tantôt sur mon papier. Je serais fâché de ne pas aller jusqu'au bout. Cela me sert d'ailleurs à me fouiller moi-même, en passant, et on est toujours bien aise de savoir ce qu'on porte en soi.

Voyez, décidez. Je puis, avec un tronçon de plume, expédier précipitamment ce qui me reste; mais je m'épuiserai, et je gâterai tout. Si vous pouvez attendre aux fêtes, j'irai à Issy, je me baignerai, je terminerai sans fatigue et en m'amusant. Votre roi sera mieux servi, et vous finirez par être plus content de lui, de vous et de moi.

J'attends votre décision.

## LXV

Paris, 6 juin 1809.

*A M. de Fontanes, à Paris.*

Puisque vous ne voulez pas attendre, voici mes notes. Ne vous en prenez qu'à vous de la sécheresse et du désordre qui y règnent.

Les auteurs du Mémoire sur l'instruction publique en Hollande divisent le sujet en trois ordres de connaissances : *les nécessaires*, *les agréables* et *les utiles*. De là, trois degrés : l'éducation élémentaire ou *primaire*, l'éducation littéraire ou *secondaire*, et enfin l'éducation savante ou *définitive*.

Ils attribuent à l'éducation primaire « les connais-« sances dont l'homme ne peut être privé sans dégra-« dation réelle, quels que puissent être, d'ailleurs, la

« classe dans laquelle il est né, son rang, son état, sa « fortune. »

A l'éducation secondaire, « l'acquisition des connais- « sances d'un ordre plus élevé, connaissances dont les « dernières classes de la société peuvent se passer, « mais qui sont très-nécessaires aux autres, et devien- « nent de plus en plus indispensables, à mesure que « les classes s'élèvent, qu'on jouit de plus de fortune, « ou qu'on aspire à parvenir, par un mérite réel, à un « rang plus distingué. »

Enfin, à l'éducation définitive, « le genre d'instruc- « tion qui procure les connaissances requises pour « exercer l'état auquel on se voue, soit dans les études « proprement dites, soit dans d'autres professions d'un « ordre supérieur. »

Le roi n'aime pas cette épithète de *définitive*. Elle exprime assez bien cependant ce que veulent dire les professeurs; elle a du sens, car il semble que l'éducation est plus finie, lorsque, après avoir instruit l'homme pour soi, ce qui est sa grande utilité, elle l'instruit aussi pour les autres. On pourrait, au surplus, la nommer *politique*. Elle donne, en effet, à celui qui l'a reçue, un rang sur la terre et dans son pays, un état dans le monde, une sorte de dignité et de magistrature dans la société. C'est un honneur qu'ont eu, chez tous les peuples et dans les siècles même barbares, la théologie, la jurisprudence, la médecine, les hautes sciences et les belles-lettres.

L'instruction élémentaire qui, par une disposition déclarée fondamentale, embrasse l'un et l'autre sexe, me paraît admirablement soignée en Hollande, et, aux nouveautés près dont on voudrait la surcharger, elle est peut-être excellente, vu les bonnes habitudes d'un

pays où les révolutions que le gouvernement a subies n'ont rien changé et rien interrompu.

Cinquante inspecteurs, pour dix départements, veillent et courent sans cesse pour maintenir ou rétablir l'ordre dans les écoles. Ces petits établissements sont traités comme les digues du pays. Aux inspecteurs on adjoint dans les grandes villes, sous le nom de commissions locales, quelques personnes à chacune desquelles sont assignées les écoles de son quartier.

Il y a, dans cette disposition, quelque chose à imiter, *et erat quod tollere velles.*

Les commissions locales se réunissent, trois fois par an, aux inspecteurs, pour discuter les besoins des localités, et font parvenir, chaque année, au ministre, un rapport de ce qu'elles ont fait, et de l'état dans lequel se trouvent toutes les écoles de leur département. La réunion des inspecteurs a surtout pour objet de faire subir « l'examen prescrit par la loi aux élèves qui dé-« sirent devenir maîtres d'école. »

Il n'y a rien qu'on n'ait tenté, ou qu'on ne propose, pour en avoir d'excellents.

« Choix à faire par les inspecteurs, parmi les élèves « qui se distingueront et qui voudront embrasser la « carrière de l'enseignement;

« Encouragements et facilités pécuniaires aux jeunes « gens des classes les moins *fortunées*, afin qu'ils se « vouent à un genre de vie si utile;

« Perspective d'être placés, dès qu'il y aura des *vaca-« tures;*

« *Gradations* propres à servir d'aiguillon, » c'est-à-dire, passage d'une école moindre à une école supérieure, de l'école d'un bourg à celle d'une ville, etc.;

« Rétributions tellement proportionnées à leurs be-

« soins, qu'ils ne soient plus dans la triste nécessité de « se livrer à d'autres occupations, qui souvent prennent « sur les devoirs de leur profession et diminuent leur « zèle, etc. »

Les auteurs du projet voudraient sagement borner l'instruction élémentaire en Hollande, comme en France, « à lire, écrire et pratiquer les premières opérations de « l'arithmétique, outre le profond respect pour l'Être « suprême et le culte qui doit lui être rendu. »

Le ministre n'entend pas qu'il soit permis, dans les écoles primaires, de donner aucune instruction sur les dogmes de la religion, opinion que le roi partage, par respect pour la liberté des consciences. Seulement, ce qui est, dans le roi, respect profond, tendre scrupule et ménagement délicat, semble être, par-ci par-là, chez le ministre, une aversion. Mais, par compensation, ce dernier veut qu'on enseigne, dans les plus petites écoles, ou du moins dans quelques-unes, « outre l'art « d'écrire, de lire et de compter, les langues hollan- « daise et française, le chant, les éléments des mathé- « matiques, de la physique, de l'art de raisonner, de la « géographie, de l'histoire, et *d'autres articles encore.* »

Il ne dit pas si les petites filles, qui ont aussi des facultés intellectuelles, « apprendront les éléments de la logique; » cela est probable dans un siècle où l'on croit que le *raisonnement est la raison.*

Que le ciel préserve les autres enfants (enfants du peuple, car c'est d'eux qu'il s'agit ici) d'être propres à apprendre tout ce que le ministre veut qu'on leur enseigne! Ils ne seraient plus capables de travailler. La force de l'homme, si elle se porte à son cerveau, quitte ses mains. Quiconque est propre à donner une attention extrême et soutenue à ce qui est abstrait devient

impropre à ce qui est machinal. La nature a pourvu aux travaux nécessaires à la vie, en ne donnant à la plupart des hommes que des cerveaux qui ne font rien.

Les inspecteurs sont chargés, dans le projet, d'introduire et de perfectionner des méthodes nouvelles. C'est une mauvaise attribution. Tout ce qu'on peut en effet proposer, à cet égard, tendra toujours à rendre l'art d'apprendre *moins mécanique;* et c'est précisément ce caractère, qu'il a reçu d'abord par la force de l'instinct et de la nécessité, qui le rend *plus populaire*, c'est-à-dire plus convenable à la multitude, qui est incapable de combiner, surtout lorsque cette multitude est composée d'enfants.

La mission donnée aux inspecteurs ouvre, en outre, à la fureur d'inventer un million de portes qu'il faudrait tenir fermées. Elle introduit dans l'éducation une foule d'essais capricieux, et fait incessamment tenter des expériences déplorables, en ce que, lorsqu'elles n'ont pas une grande utilité, elles ont le grave inconvénient d'interrompre le respect pour l'antiquité; elle enflamme l'ambition et attiédit le véritable zèle; elle ôte à la médiocrité sa modestie, car il n'est point d'homme médiocre qui ne puisse imaginer un changement à l'alphabet, et plus il sera médiocre, plus il tiendra à honneur et à gloire de le tenter : les exemples surabondent. Enfin, pour se faire valoir et se distinguer dans une mission qui leur est si imprudemment donnée, chaque inspecteur doit sans cesse avoir l'esprit tendu, en lui ou hors de lui, vers quelque *novum organum* qui puisse le recommander; la vanité est en travail et le bon sens dans l'inaction.

Les professeurs proposent, et le roi approuve que, sans déranger les études, on introduise un travail ma-

nuel dans les écoles élémentaires, parce que les enfants qui les composent ne peuvent pas avoir l'esprit occupé pendant toute la durée des classes. Il y aurait sans doute quelque utilité à cette mesure; mais il est douteux qu'on trouve un grand nombre de travaux sédentaires qui conviennent aux hommes, et par conséquent aux jeunes garçons. Ne serait-il pas ridicule, par exemple, de leur permettre de tricoter ou de filer? et si l'habitude de l'oisiveté est à craindre, n'est-il pas utile d'habituer l'homme, dès l'enfance, à se tenir dans l'ordre et dans le repos en même temps?

Je brise là.

Encore un mot, cependant. Vous avez vu que ces bons professeurs étaient plus hardis que le roi, et mieux intentionnés que le ministre, sur ce qui intéresse la religion. Ils veulent qu'on en parle, ou du moins qu'on la pratique publiquement dans les écoles, et ils disent fort sensément à ce sujet : « Qu'il faut que les « enfants sentent que si le gouvernement a laissé sage- « ment aux ministres des cultes une instruction reli- « gieuse détaillée, il attache néanmoins une grande « importance à la religion; qu'il la considère comme la « base de la morale, du bonheur particulier et public, « du respect dû au souverain et de toute instruction « sociale.

« On donne quelquefois, » ajoutent-ils, « trop de lati- « tude à ce principe très-vrai en lui-même, que la reli- « gion est une affaire entre chaque individu et l'Être « suprême. Elle l'est sans doute; mais elle est, en même « temps, une affaire qui importe tellement à la société, « que son bonheur, sa stabilité, son perfectionnement « en dépendent, et qu'on ne saurait trop tôt tourner « vers elle l'esprit et le cœur des jeunes gens.

« Nous savons d'ailleurs, à n'en point douter, com-
« bien, dans ce pays où les sentiments religieux ont con-
« servé beaucoup d'empire, » (heureux pays!) « l'idée
« que des lectures pieuses, tirées des saintes lettres, ne
« feront plus partie de l'instruction publique, indispose
« de personnes instruites, aussi zélées pour la religion
« que pour le bonheur de leur patrie, et les rend peu
« favorables à un système d'instruction qui, sans cela,
« exciterait peut-être leurs applaudissements les plus
« vifs. »

Le roi a fait, sur ce paragraphe, une note dont nous parlerons ainsi que des autres. Il n'a pas entièrement tort dans ses scrupules, et cependant les professeurs ont presque entièrement raison. Ce sont des hommes fort éclairés, fort modérés, fort sages. Leur français est hétéroclite, mais le sens en est bon; et leur langage corrompu est toujours employé à exprimer des pensées et des sentiments fort sains. En attendant notre première entrevue, vous pourrez, sans compromettre l'honneur de votre discernement, dire à Sa Majesté beaucoup de bien de ce travail et de ces gens-là.

## LXVI

Paris, 7 juin 1809.

*A M. de Fontanes, à Paris.*

Toute la seconde partie du Mémoire est consacrée à l'instruction littéraire, ou, comme disent les professeurs, *secondaire* et *intermédiaire*. On dirait que le zèle pour le bien public s'est épuisé à s'occuper des pre-

mières écoles, et n'a pu donner aux autres qu'une attention lassée et des regards fatigués. Cette partie, en effet, est écourtée et misérable, misérable dans ce qui existe, dans ce qu'on propose, dans ce qu'on désire même, et dans ce qui est possible.

Je n'ai pas besoin de vous entretenir de ce qui existe; la lettre du ministre de l'intérieur au roi en fait justice.

Quant à ce que l'on propose, le ministre, si magnifique, si fécond et si inépuisable en expédients pour tout ce qui intéresse les écoles élémentaires, demeure ici sans invention.

Après avoir déploré, avec une indignation amère et concentrée, le temps perdu, dans les écoles secondaires, à apprendre le grec et le latin qu'il paraît haïr en secret, il ne trouve rien de mieux, pour remédier à tous leurs inconvénients, que de joindre, « dès l'abord, « à la grammaire, la lecture de quelques morceaux des « meilleurs écrivains, et de faire comprendre ceux-ci, « non-seulement quant au sens et à la construction des « mots, mais encore quant aux choses et à l'esprit des « écrivains. »

Cela formerait sans doute une excellente instruction, car tout s'y trouve, grammaire, rhétorique, histoire, géographie, poésie, éloquence et érudition; mais on ne dit pas comment il faudrait s'y prendre pour atteindre à un pareil but; on ne résout pas le problème.

Les professeurs y sont eux-mêmes embarrassés. Ils proposent des gymnases, et, dans ces gymnases, « une « grande variété d'instruction, l'étude des langues fran- « çaise, anglaise, allemande, l'enseignement de la phy- « sique, de la géographie politique, etc., tout cela mêlé « aux langues grecque et latine, etc. »

Ils ont deux plans et les exposent avec une parfaite

impartialité, quoique trois d'entre eux tiennent pour le premier, et le quatrième seul pour le second. Les raisons et les objections, en faveur de l'un et l'autre, sont loyalement débattues ; ces bonnes gens sont bons camarades entre eux et ennemis irréprochables. La différence la plus notable qu'on puisse indiquer entre ces deux projets, qui ne sont au fond ni dignes d'une grande attention, ni dignes de mémoire, c'est que, dans la première hypothèse, les leçons seraient données dans le même lieu, et en des lieux divers dans la seconde.

On allègue en faveur de ce dernier parti, qu'en changeant de place, les enfants se délasseraient, et, en faveur du premier, qu'ils seraient induits à tout apprendre en venant dans un lieu où tout serait enseigné. Le peu de frais, l'occasion, le voisinage en détermineraient un grand nombre à apprendre le latin *par surabondance*. C'est l'expression, le désir et l'espérance de trois des professeurs, qui, dans tout cela, montrent plus de bonhomie que de grandeur et de force d'esprit.

Leur opinion à ce sujet me rappelle une des miennes que je ne veux pas taire, puisque je m'en souviens, et qui, un peu inférieure à la leur en simplicité, ne l'est pas en utilité. « On ne saurait, » vous disais-je un jour dans un rapport que j'avais projeté comme nécessaire, et que j'ai depuis supprimé comme superflu, « on ne saurait « encourager par trop d'immunités ces espèces d'écoles « mixtes où les enfants du peuple, témoins perpétuels « d'une éducation plus élevée que celle qui leur est « donnée, en reçoivent quelque teinture, et deviennent « ainsi meilleurs. » Voilà mon passage. Je vous prie de faire en sorte qu'il ne soit pas perdu. Je reviens aux bons professeurs.

Ils se réunissent pour demander que, soit dans la

même enceinte, soit dans des enceintes différentes, il y ait une *éducation littéraire* distincte pour deux espèces d'écoliers, ceux qui apprennent les langues savantes, et ceux qui ne les apprennent pas.

C'est séparer ce qui doit être réuni ; c'est mettre une liqueur exquise dans des vases indignes d'elle, et qui ne manqueraient pas de la corrompre. Il ne faut verser la littérature que dans des esprits et dans des âmes littéraires. Or, les modernes ne peuvent avoir l'esprit et l'âme littéraires que par l'étude des anciens, ni bien connaître les anciens s'ils n'en connaissent pas la langue.

Les professeurs sont donc petits dans leurs moyens. Ils le sont aussi dans leur but, ou dans ce qu'ils désirent, et c'est là mon troisième point.

Ces bonnes gens pensent que le but de l'éducation littéraire est et doit être, non pas de rendre l'esprit plus beau, le goût plus pur, le sens plus droit, la langue plus ornée, l'âme plus délicate et la mémoire plus heureuse, mais seulement de donner à l'esprit « un plus « grand nombre d'aptitudes pour tous les genres de « connaissances. » Ils gémissent de l'état de leur pays à cet égard : « Les études des mathématiques, de la « physique, de l'histoire naturelle, y sont beaucoup « trop négligées. Les *auditoires* où l'on enseigne ces « sciences sont peu fréquentés, dans quelques endroits « même, à peu près déserts. » Ils en rougissent, « et ce n'est pas là, » disent-ils, « ce qu'exige l'état actuel des « lumières et de la société. » Pour se mettre donc au niveau de l'état actuel des lumières et de la société, grand cheval de bataille de ceux qui, ne trouvant jamais leurs raisons dans le dedans des choses, parce qu'ils ont l'esprit peu pénétrant, les cherchent toujours au

dehors, parce qu'enfin ils ont des yeux, ils souhaitent qu'on enseigne tout à la jeunesse, même à l'enfance, pour la rendre propre à tout savoir.

Ils ont, à ce propos, un singulier principe. Ils reconnaissent que les enfants sont peu capables d'attention ; mais ils prétendent qu'en faisant succéder perpétuellement une étude à une autre, on pourra occuper continuellement leur esprit sans le fatiguer. C'est dire qu'un arc toujours tendu se reposera si le tireur change de but. La comparaison est de l'école; mais nous parlons des écoliers.

Les professeurs se trompent. L'esprit des maîtres, qui est robuste et exercé, peut se délasser, en effet, par un changement d'attention et d'occupations; mais celui des enfants, léger et tendre, ne peut se reposer et se réparer que par des mouvements, des jeux, des distractions et des dissipations.

Il pourrait se faire, cependant, qu'à force d'exercice, on donnât à l'esprit d'un enfant plus d'étendue et *d'aptitudes* que sa nature ne le comporte, mais on ne gagnerait, à ce jeu de l'art, qu'une vaine apparence et qu'une trompeuse extension; on ne ferait qu'un esprit faux et de mauvaise consistance. Un des soins des bons éducateurs doit être de laisser chaque esprit dans sa propre sphère, et de lui apprendre à la remplir. *Meo sum pauper in ære*, était la devise d'Horace, et, à quelques égards, il serait bon qu'au sortir des écoles chaque enfant pût se l'appliquer. Il faut que personne n'apprenne à avoir plus d'esprit que soi.

J'excéderais moi-même les bornes que mes forces naturelles ne prescrivent, si je continuais à vous développer mon texte sans en interrompre l'explication. Je renverrai donc à demain mon quatrième point, qui

consiste à prouver que cette partie du mémoire, misérable dans ce qui existe, dans ce qu'on propose, et même dans ce qu'on désire, l'est aussi dans ce qui est possible. Je n'aurai besoin que de copier, car j'ai dicté ce paragraphe; aussi ne sera-t-il pas fort bon, et c'est dommage; il aurait mérité d'être traité heureusement; mais je l'ai traité malgré ma Minerve, c'est-à-dire malgré ma santé. Vous imaginerez ce que je n'aurai pas bien dit.

Cependant vous êtes pressé de savoir ce qu'il faut penser du plan en général, et vous voulez que j'en parle aujourd'hui; j'en parle donc; voici mes résultats:

La première partie pèche par excès; on a trop fait pour l'instruction primaire; il y a dans tout cela du luxe et de la prodigalité. On voit qu'on a voulu planter, cultiver et arroser à grands frais des nouveautés chères, et trop chères à leurs auteurs. Si tout cela a été nécessaire pour créer, une bonne moitié en sera du moins inutile pour conserver. Vous pourrez le faire observer au roi.

La seconde partie pèche par défaut, et pèche surtout par un défaut irrémédiable : l'idée essentielle d'une bonne éducation littéraire y manque. Nous examinerons pourquoi.

La troisième est complète. On ne peut pas l'analyser; tout s'y tient, tout y est excellent, hors un point sur lequel je vous préviendrai. Il faut absolument demander une copie de cette troisième partie; la plupart des dispositions qu'elle contient méritent d'être méditées et imitées.

Si l'on n'a pas et si l'on n'a jamais eu, en Hollande, l'idée d'une bonne éducation littéraire, on n'a point et

on n'a jamais eu, en France, l'idée d'une bonne éducation universitaire.

Les étudiants, parvenus aux écoles de droit, de médecine, etc., étaient leurs maîtres ; rien ne les défendait d'eux-mêmes. Ils sont surveillés en Hollande, surveillés paternellement. L'obtention des grades exige une bonne conduite. De douces et sages remontrances, de la part des professeurs, de sages précautions prises par les lois, une police scolastique bien entendue, rendent les écarts difficiles. Tout cela est doux, modéré; il faut absolument l'avoir entre vos mains.

Je vous ai dit qu'il y avait un point où l'on pourrait trouver à reprendre; le voici :

On exige, pendant les six années que les auteurs du mémoire appellent *académiques*, tant de cours de toute espèce, que la nomenclature seule en est effrayante. Là-dessus il n'y a rien à dire au roi, si ce n'est qu'il est douteux que l'esprit humain pût suffire à ces études dans tous les pays de l'Europe, en avouant toutefois que cela peut convenir à la Hollande, et en remarquant discrètement qu'un peuple qui veut se distinguer par les lettres, quand il n'est pas très-ingénieux, est naturellement porté à se jeter dans le savoir, qui est sa ressource, la nature ayant donné plus de patience aux esprits qu'elle a créés moins pénétrants.

Nos Français fuiraient, à la seule inspection de l'affiche, les mêmes écoles où le dénombrement de tant de belles connaissances attire en foule les jeunes Hollandais. Je suis las ; à demain.

## LXVII

Paris, 8 juin 1809.

*A M. de Fontanes, à Paris.*

Je vous ai dit qu'il serait fort difficile au roi de Hollande de former dans ses États une bonne éducation littéraire. On voit bien percer son désir à ce sujet; il rejette l'épithète de *définitive*, donnée à la troisième éducation; il demande pourquoi l'éducation *secondaire* ne serait pas *définitive* pour ceux qui ne veulent pas prendre un état où les sciences soient nécessaires, et son bon sens lui fait soupçonner qu'il serait utile d'établir des écoles d'où, sans avoir à regretter les douze ou quinze années qu'il en coûte à un jeune Hollandais pour faire tous ses cours, on pût du moins sortir lettré. Mais cette éducation, dont ses souvenirs lui fournissent confusément quelque idée, n'a jamais existé dans ses États; le pays n'en a point une notion exacte et n'en offre pas les éléments.

Dans les écoles hollandaises, en effet, les études n'ont été regardées jusqu'à présent que comme préparatoires. On n'a jamais enseigné que ce qui était nécessaire pour apprendre ailleurs, c'est-à-dire le latin et quelquefois le grec, langues des universités qui appelaient tout, attiraient tout, et n'étaient unies par aucun lien aux écoles subordonnées. De là est arrivé que celles-ci n'ont eu pour chefs que des hommes incapables de s'élever plus haut; que ces hommes, n'étudiant que ce qu'on venait apprendre d'eux, sont restés des maîtres d'école, et qu'ils sont aujourd'hui, aux anciens mem-

bres des congrégations dont nous recueillons les débris, ce qu'étaient les répétiteurs de latin aux bons professeurs de nos colléges.

On n'a jamais connu en Hollande, en Angleterre même, et dans tous les pays où il n'y a pas eu, comme parmi nous, de corps ecclésiastiques enseignants, l'éducation littéraire proprement dite, je veux dire, bornée à donner aux esprits et aux âmes humaines une teinture de ce que les poëtes, les orateurs, les historiens et les moralistes de l'antiquité ont eu de plus exquis, teinture qui certes embellissait les mœurs, les manières et la vie entière.

Dans nos colléges, l'enfant était dressé à distinguer et à goûter tout ce qui doit charmer l'imagination et le cœur. Des hommes qui faisaient leurs délices de l'étude de ces beautés se consacraient à leur enseignement. Jeunes eux-mêmes, ils portaient, dans l'exercice de leurs fonctions, un zèle épuré par le désintéressement le plus parfait, et égayé par de riantes perspectives. Ils voyaient dans l'avenir, dès que leur âge serait mûr, une retraite studieuse, les dignités du sacerdoce, ou les grâces et les honneurs de toute espèce qu'obtenaient alors les talents. Le temps de leur professorat était pour eux un enchantement continu, et de ces dispositions naissait en eux une aménité de goûts et de manières qui se communiquait, non-seulement à leurs élèves, mais à tous ceux qui enseignaient, car partout où il y a des modèles il y aura des imitateurs.

Les doctrinaires, les oratoriens et les jésuites sont encore aujourd'hui copiés par les instituteurs français. Ils l'étaient, dans les anciens temps, par les professeurs mêmes de l'université de Paris, qui étaient si fiers de leur antiquité, mais qui restèrent inférieurs à ces nou-

veaux venus dans tous les points où ils ne voulaient pas et ne pouvaient pas leur ressembler.

Le grand mérite de Rollin fut d'avoir, avec un meilleur goût et un meilleur esprit, les humeurs du père Porée.

Des mœurs sombres, inspirées ou entretenues par l'uniformité de l'horizon étroit où circulent leurs espérances; des vertus qui servent à les contenir, mais non pas à les réjouir; un isolement attristant et décourageant, car ils ne tiennent à aucun corps, à aucune association; la certitude de vivre et de mourir dans des occupations dont ils ne peuvent pas changer; un sort bourgeois et quelques applaudissements municipaux pour toute gloire, sont le plus beau partage où puisse aspirer et parvenir aujourd'hui un simple professeur de grec et de latin.

Aussi ne sont-ils et ne font-ils pas des littérateurs; ils ne sont et ne font que des grammairiens.

Regrettons nos anciens colléges! C'étaient véritablement de petites universités élémentaires. On y recevait une première éducation très-complète, puisqu'on en sortait capable de devenir, par ses propres efforts et par ses seules forces, tout ce que la nature voulait. La philosophie et les mathématiques, dont on fait tant de bruit, y avaient des chaires; l'histoire, la géographie et les autres connaissances, dont on parle tant, y tenaient leur place, non pas en relief et avec fracas comme aujourd'hui, mais, pour ainsi dire, en secret et en enfoncement. Elles étaient fondues, insinuées et transmises avec les autres enseignements. On les goûtait et on emportait le désir de les apprendre; on les apprend aujourd'hui, et on part avec le désir de les oublier. En se bornant, comme le ministre hollandais le

désire, « à faire comprendre les meilleurs auteurs, non-« seulement quant au sens et à la construction des mots, « mais encore quant aux choses et à l'esprit des écri-« vains, » on enseignait un peu de tout, et, pour me servir d'une métaphore musicale que je ne rejetterai pas, puisqu'elle se présente à propos, on faisait résonner la touche de toutes les dispositions. On déterminait tous les esprits à se connaître, et tous les talents à éclore.

Instruit avec quelque lenteur, avec peu d'appareil et d'une manière insensible, on se croyait peu savant, et on se conservait modeste. Au lieu de cette ignorance qui s'ignore, et de ce savoir qui se connaît, fruits pernicieux et repoussants de notre éducation actuelle, on sortait des anciennes écoles avec une ignorance qui se connaissait et un savoir qui s'ignorait. On les quittait avide de s'instruire encore, et plein d'amour et de respect pour les hommes qu'on croyait instruits. Que ceux qui ont vu les temps passés portent leur mémoire en arrière, et qu'ils se souviennent d'eux-mêmes : ils avoueront que je dis vrai. La jeunesse, en ce temps-là, était un âge plein d'enthousiasmes, et par là même de bonheur; mais ses enthousiasmes étaient doux et ses félicités paisibles. Elle n'imposait pas la loi d'admirer ce qu'elle admirait et d'aimer ce qu'elle adorait. Ses goûts étaient vifs et décidés; mais ils n'étaient pas tyranniques. Elle se fiait à son instinct, mais non pas à ses jugements.

Elle avait de l'orgueil, sans doute, mais un orgueil tout en lointains et en suppositions, fière non de ce qu'elle était, mais de ce qu'elle pourrait devenir avec le temps et le travail. Cet orgueil ne blessait personne; on aimait à le caresser. Ceux à qui leurs épreuves et une exacte connaissance de soi-même, moins rare alors qu'elle ne

peut l'être aujourd'hui, interdisaient ces espérances et ces brillantes perspectives se repliaient sur le passé. Ils cultivaient en eux, avec délices, les semences de morale et de bon goût qu'ils avaient reçues; ils entretenaient leur mémoire de ce qu'ils avaient appris ou entendu dire de plus beau; et, contents de pouvoir comprendre quelques bons livres, de pouvoir converser avec quelques hommes d'esprit, ils avaient quelque part aux félicités littéraires. Ce bonheur n'était impossible à personne. Il n'y avait point d'écolier, quelque médiocre qu'il pût être, qui fût absolument négligé et abandonné par ses maîtres; on cultivait de chaque esprit ce qu'on en pouvait cultiver, et on n'en laissait aucun d'illettré et d'incapable d'admirer.

C'est par l'effet d'une telle éducation, c'est par cette succession non interrompue de générations, non pas savantes, mais amies du savoir et habituées aux plaisirs de l'esprit, que s'étaient multipliés en France, pays du monde où cette éducation était le mieux donnée, et peut-être le mieux reçue à cause de la tournure d'esprit naturelle à ses habitants, ces caractères où rien n'excellait, mais où tout était exquis dans son obscurité; cette réunion de qualités où tout charmait, sans que rien y fût distinct; ce tempérament moral singulier, que le philosophe suisse de Muralt croyait particulier à nos climats, et qui servait à former ce qu'on appelait proprement des hommes de mérite, « espèce « d'hommes, » dit-il, « commune en France et presque « inconnue partout ailleurs; » espèce d'hommes si nécessaire à l'ornement du monde et à l'honneur du genre humain que les siècles où aucune nation ne pourra se vanter d'en posséder un très-grand nombre seront tous des siècles grossiers.

Au surplus, cette éducation et ses utilités ne dépendaient que peu de la méthode et du choix de l'enseignement. Le succès en était dû surtout aux hommes qui enseignaient, et dont il faudrait, s'il était possible, faire revivre au moins les apparences.

Pour y réussir, beaucoup de choses seraient nécessaires; mais une au moins doit être adoptée sans hésitation. C'est qu'il ne soit permis de devenir professeur d'université qu'à ceux qui auront successivement professé toutes les classes, à commencer par les écoles secondaires. Des hommes obligés de tout apprendre seront inévitablement portés à tout enseigner, et l'Université ne sera indispensable qu'aux jeunes gens qui voudront se consacrer aux sciences par goût et par nécessité.

## LXVIII

Villeneuve-sur-Yonne, 22 octobre 1809.

*A M. de Fontanes.*

Monseigneur,

Malgré mes résolutions contraires assez récentes, et qui vous sont assez connues, il me prend une envie irrésistible de vous écrire, et de vous dire une espèce d'adieu avant de quitter mes nouveaux foyers.

Je vais voir Joigny, Brinon, Saint-Florentin, Tonnerre, Noyon, Chablis et Auxerre. Je passerai plusieurs jours dans cette vieille capitale de l'ancienne basse Bourgogne, parce qu'il y a là plusieurs écoles à juger, un préfet à consulter, un aspirant de l'École normale à examiner, et un janséniste à protéger.

Celui-ci est un maître de pension qu'on me dit fort homme de bien et qui se dit persécuté : je le traiterai de mon mieux. Vous savez, Monseigneur, que ce que j'aime le plus au monde, après un jésuite, c'est un janséniste pieux.

Je n'irai point dans ce qu'on appelle à Auxerre *le pays haut*. J'ai cédé Avallon à M. Guéneau qui me l'a demandé et presque arraché. C'est une ville à beaux esprits où il a sans doute quelque ancien ami qu'il veut tourmenter à son aise; car vous connaissez son penchant à la maligne raillerie, le moins agréable, le moins aimable, le moins excusable, à mon gré, de tous les plaisirs défendus, et le seul qu'il croie innocent.

Il faut plaindre ce jeune esprit dont les passe-temps sont cruels, et imiter à son égard la patience du ciel lui-même, qui répand sur lui ses faveurs et qui ne l'a pas corrigé.

Je ne manquerai pas de le recommander aux prières de mon janséniste auxerrois, et je désire de bon cœur, si je puis hasarder avec vous et me permettre à moi-même un calembour, je désire qu'il soit pris à ce trébuchet. *Trébuchet* est le nom de cet homme de Dieu.

Je ne suis qu'un homme du monde, et je m'égare dans ma route; car ce n'est pas des défauts du prochain que j'avais résolu, Monseigneur, de vous entretenir aujourd'hui, mais de mes propres qualités. Elles ont été l'objet de mes méditations assidues dans un jour de maux et d'ennuis, et m'ont paru merveilleuses : je veux vous en féliciter. Je vous le dis sincèrement et dans le style populaire qui sied si bien à la franchise : *Monseigneur, vous êtes bien heureux de m'avoir!*

Je fais mon devoir à merveille, et je sais vous en

amuser; je me joue avec votre hermine, j'égaye votre royauté.

Vous avez subjugué tout le monde autour de vous, excepté moi. Toutes les opinions se taisent devant la vôtre, excepté la mienne.

Je vous dis tout ce que je pense, et je pense avec vous ce que je veux.

Sans moi, vous n'auriez pas dans votre empire un sujet qui osât toujours vous dire la vérité pure. Sans moi, il n'y aurait pas dans votre cour un homme libre, ou qui du moins, vu l'intimité et la familiarité invétérées, pût, comme moi, sans offenser les bienséances, le paraître hautement et publiquement.

Sans moi, vous ne connaîtriez pas, hors de votre famille, les délices de la contradiction; sans moi, rien ne rappellerait jamais à votre souvenir l'ancienne et douce égalité.

Et remarquez ceci, Monseigneur : celui qui sait rire avec vous de ses occupations et des vôtres est un homme grave et même austère; celui qui se joue avec vos dignités est l'homme qui attache le plus d'importance à votre rang, à vos fonctions, et qui les respecte le plus dans son esprit et dans son cœur; enfin l'homme qui vous contredit le plus souvent est celui qui a pour vous, en secret, le faible le plus décidé; l'homme qui vous est le moins asservi est aussi celui qui vous est le plus dévoué.

Vous n'avez jamais obtenu et vous n'obtiendrez jamais de moi tous les jours une aveugle approbation; mais vous avez toujours exercé et vous exercerez toujours sur moi, tous les jours et à tous les moments, en dépit de vous et de moi-même, un ascendant plus glorieux.

Il y a trente ans et plusieurs mois que je vous aime : ce n'est là qu'une bagatelle ; il y a trente ans et plusieurs mois que pour le talent dans tous ses détails, pour les grands traits de conduite et de caractère, j'ai pour vous, sans interruption, un sentiment bien supérieur à l'amitié ; un sentiment plus rare et plus élevé ; un sentiment que peu d'âmes peuvent inspirer et peu d'âmes garder ; un sentiment dont peu d'hommes sont dignes et peu de grands hommes même capables ; enfin un sentiment unique, celui d'une invariable et, pour tout dire franchement, d'une incurable admiration.

C'est sur quoi, Monseigneur, j'ai voulu vous faire aujourd'hui mon très-sincère compliment. Agréez-le, je vous prie, avec votre équité accoutumée.

Je suis très-profondément, comme l'autre jour, Monseigneur, de Votre Excellence, le très-humble et très-obéissant serviteur,

JOUBERT.

*P. S.* Agréez aussi, comme l'autre jour, la petite note ci-jointe, et pardonnez-moi les ratures, ce difforme tourment des yeux. On m'a interrompu plus d'une fois ; je suis pressé par l'heure, et je me hâte, je galope, je m'embourbe. Je pars demain.

## LXIX

Mercredi, 8 novembre 1809.

*A M. Rendu, inspecteur général de l'Université impériale* [1].

Auxerre est une ville heureuse en éducation. Non-seulement son collége est très-bon, mais ses petites pensions, ses répétiteurs, ses maîtres d'école même (à l'exception d'un seul) sont excellents.

Cinq Frères de son ancienne école de Saint-Charles, c'est-à-dire cinq Frères des anciennes écoles chrétiennes, se sont établis dans cette ville qu'ils n'ont pas quittée un instant, même pendant la révolution, et y instruisent les enfants du peuple, conformément à l'excellente méthode prescrite par leur instituteur.

Le collége a pour chef dom Laporte, ancien directeur de l'école militaire de cette ville, et dom Ducastel, ancien professeur dans le même établissement; deux hommes amis de l'ordre et des enfants, et plus semblables à deux jésuites qu'à deux bénédictins.

La rhétorique est enseignée par M. Bruchet, jeune homme vertueux, successeur de M. Legrand, honnête et aimable jeune homme que vous avez fait très-mal à propos, ne vous en déplaise, censeur au lycée Bonaparte.

La physique, par M. Roux, homme et physicien irréprochable aux yeux des directeurs eux-mêmes,

1. Extrait de l'ouvrage intitulé : *M. Ambroise Rendu et l'Université de France*, par M. Eugène Rendu, son fils, inspecteur général de l'instruction primaire. 1 vol. in-8°, 1861.

mais *qui ne connaît pas le ciel*, ignorance qu'il a soin de dissimuler; étudiant, il n'a pas l'impudence d'être fier, comme le sont ailleurs quelques-uns de ses pareils.

Le conservateur et le propagateur de la langue grecque à Auxerre est M. Paulvé, vénérable vieillard qui a été le seul maître qu'ait eu l'abbé Ricard, traducteur de Plutarque. Je vous parlerai beaucoup de M. Paulvé quand je vous verrai. Il a cinquante ans d'enseignement et soixante-dix ans de vertus, d'innocence, de bonheur, de bonnes œuvres. Son visage toujours riant rend contents et religieux ceux qui le regardent. Il tient, indépendamment de sa place de professeur, une petite pension où les enfants sont tous gais et studieux. Il faut lui laisser cette pension et lui donner sa retraite de professeur qu'il est loin de solliciter, car *il peut*, dit-il, *travailler encore*. Il serait, en effet, encore capable d'enseigner, mais il ne peut plus se faire entendre. Sa voix lui suffira dans sa maison, mais ne peut plus remplir sa classe. Occupez-vous sérieusement de diminuer ses travaux et d'assurer le repos de ses derniers jours. Auxerre vous bénira...

Le quatrième instituteur latin à Auxerre est M. Trébuchet, dont vous m'aviez adressé le frère. C'est un ancien élève de M. Paulvé, un jeune homme qui a été élevé dans des principes austères et qui les suit. C'est un honnête garçon, mais d'un extérieur un peu ridicule, bégayant, ayant la voix sourde et voilée. On ne m'en a pas dit de mal, on m'en a même dit du bien; et cependant il se croit des *ennemis acharnés*. Il est ardent et il n'a pas toujours été prudent dans ses ardeurs, de son propre aveu. Il faut le laisser où il est et ne pas le placer où il aspirait à être : il voulait être professeur.

Je lui ai dit franchement que je ne ne croyais pas que ce fût la volonté de Dieu (*personæ convenientia cuique*) ; que le peu de portée de sa voix était un indice qu'une pareille place n'entrait pas dans sa vocation. Et aussitôt (ô prodige !), me regardant comme son supérieur dans la hiérarchie littéraire, sa bouillante ambition s'est apaisée à mes paroles ; il est rentré dans un calme parfait, et m'a dit avec une espèce de joie : « Si vous ne croyez pas, monsieur, que je sois propre à ces fonctions, j'y renonce dès ce moment sans aucune espèce de peine. » Oh ! que la vertu est puissante et belle quand elle vient du ciel, et par quelque point qu'elle s'y rattache !... Cet honnête Trébuchet est, au surplus, soupçonné d'un peu de jansénisme ; mais il est plus près de Saint-Médard que de Port-Royal ; il a lu les *Nouvelles ecclésiastiques* que je lui ai dit être un mauvais livre. Je lui ai conseillé Nicole. M. Paulvé, lui, est un homme de Port-Royal, plus aimable que Lancelot, moins haut de stature qu'Arnauld d'Andilly. Il ressemble à Hamon ; et je gagerais ma tête qu'ils seront à côté l'un de l'autre en paradis.

Voilà Auxerre. Je continuerai mes visites une autre fois. L'heure de la poste qui sonne m'ordonne de finir ici.

Donnez-moi de vos nouvelles et des nouvelles. J'attends Gueneau incessamment. J'ai tant à dire, tant à écrire, que la tête m'en tourne, mon estomac en est accablé, et ma santé est exécrable. Gardez la vôtre. Sans cet instrument on ne fait rien qu'imparfaitement. J'écris à M. Martin ; demandez-lui pourquoi. — Et soyez centre. — Bonjour.

JOUBERT.

*P. S.* — J'ai écrit deux fois au grand maître. Il au-

rait pu, du moins, me faire dire qu'il m'avait lu. Je ne lui écrirai plus de ma vie, quoique la fantaisie m'en prenne de temps en temps. — Voilà qui est dit, je ne lui écrirai plus.

## LXX

Villeneuve-sur-Yonne, 11 novembre 1809.

*A M. de Chénedollé.*

J'ai tort, grand tort, un tort inexcusable de ne vous avoir pas écrit, mon cher Chênedollé; mais il y a dans la vie des omissions qui paraissent tenir à une inexplicable fatalité. Ce que je vous dis là n'est pas moral, et je donnerais le fouet à mon fils s'il s'avisait de le répéter; mais cela est poétique, et je sais trop que vous voudrez bien vous en contenter.

Je vous aime toujours, et votre place est toujours assurée; mais ce que vous ne savez pas, c'est combien cette place est belle, enviée, recherchée, etc[1]. J'ai vu le grand L... l'historien et le ministériel Esménard, heureux et flattés de porter en public comme suppléants et adjoints la petite décoration dont vous serez à bon droit revêtu comme possesseur incommutable et propriétaire en titre et en effet.

Souvenez-vous surtout que si la place d'inspecteur est supérieure d'un cran dans l'échelle de la hiérarchie, celle de professeur d'Académie est la première dans l'opinion.

Le grand maître estime qu'avec les grades, cela

1. La place de professeur de faculté. (Note de M. Sainte-Beuve.)

pourra valoir 4,500 fr. Il faut en rabattre sans doute, mais il est certain que cela vaudra plus de 3,000 fr.

Je voudrais que vous en eussiez dix, et vous ne devez pas douter qu'avec du temps et de la patience, vous ne parveniez aux premiers degrés. C'est un grand avantage de pouvoir dater de la première formation. Nous avions espéré mieux ; mais il faut toujours se trouver heureux dans la vie, quand on a obtenu la moitié de ce qu'on avait mérité.

Vous n'avez pas reçu votre nomination, quoiqu'on eût envoyé à l'empereur, il y a plus de deux mois, *l'organisation* des Lycées, comme ils disent aujourd'hui. La raison de ce retard fâcheux, c'est qu'à son grand étonnement l'empereur n'a rien reçu et n'avait rien reçu au moment où il s'est expliqué à Fontainebleau avec le grand maître, qu'il a parfaitement bien reçu et qu'il traite mieux que jamais ; vous sentez que c'est un événement pour Sa Majesté qu'une pareille soustraction de dépêches. Si le coupable devient connu, à coup sûr il ne sera pas admis à s'excuser sur l'*inexplicable fatalité*.

Je suis à Villeneuve, et en tournée dans ce département. Je vous écris *supinus* et *resupinus*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, étendu dans mon lit tout de mon long. Je ne sais plus ce que je lis dans cette attitude les jours de courrier. Les dernières nouvelles des bureaux m'annonçaient que tout allait être arrangé définitivement au premier jour.

Chateaubriand qui devait venir nous voir ne viendra pas ; il réimprime son livre[1] et répond à toutes les critiques. — J'ai peur qu'il ne réveille pour longtemps des débats déjà assoupis.

1. *Les Martyrs*. (Notes de M. Sainte-Beuve.)

Ma femme et nous tous vous saluons, vous embrassons et vous souhaitons une pleine et solide convalescence. Guérissez aussi vos tristesses, mon très-cher. Rien ne serait meilleur dans la vie que de regarder les maux comme des jeux et les biens comme des choses sévères sur lesquelles on doit appuyer son attention, ses réflexions et tout son être.

Il n'y a que les peines du cœur, c'est-à-dire la peine des amis, des parents, et des gens de bien, et ses propres fautes qu'il ne soit pas permis de traiter avec légèreté.

Bonjour et tout à vous.

JOUBERT.

*P. S.* Nous serons à Paris dans les premiers jours de décembre.

## LXXI

Villeneuve-sur-Yonne, 10 décembre 1809.

*A M. Clausel de Coussergues, à Paris.*

Je suis désolé que le grand maître soit toujours au corps législatif, et que vous ne soyez pas au conseil. Vous manquerez ainsi l'un et l'autre, du moins pendant quelque temps, aux besoins de l'Université.

Il lui faut des hommes comme vous, des hommes graves et lettrés, et, ainsi que je le dis souvent, des moralistes passionnés, qui soient de chauds amis de l'ordre, de chauds ennemis du désordre, dans les écoles et dans le monde, dans les lettres et dans les mœurs. Je vous attendrai toujours impatiemment à la place où je vous désire, et où vous n'êtes pas encore.

J'ai reçu vos lettres et j'ai fait, en son temps, tout ce qu'elles me recommandaient. Je n'ai manqué à rien qu'à vous répondre ; mais vous m'en aviez dispensé. Cette indulgence même excite mes remords, et c'est pour apaiser le ver rongeur, qu'avant de vous voir je veux vous demander pardon. Pardonnez-moi donc, aimez-nous et soyez toujours pour nous, comme pour le reste du monde, le doux et ardent Clausel, dont je suis persuadé que les avis vaudront toujours mieux que les lois.

Nous espérions partir lundi. Mais d'horribles douleurs de dents n'ont pas permis encore à ma femme de s'occuper de ses paquets, et un rhume qui m'a saisi et que je voudrais digérer me tient cloué depuis trois jours au coin du feu. C'est là qu'on place le bonheur, et cependant je m'y ennuie, parce qu'il me tarde de voir mes amis, et surtout les deux *chats* de la Vallée au Loup, dont nous n'avons point de nouvelles, quoique nous leur ayons écrit.

Il me tarde aussi de voir mes collègues et d'applaudir à leurs travaux. Quant à mon poste, j'y suis toujours, et j'y suis ici plus qu'ailleurs.

Portez-vous bien et venez nous voir souvent quand nous aurons réchauffé notre foyer. Adieu, adieu.

## LXXII

Vendredi, 6 avril 1810.

*A M. de Chênedollé, à Vire.*

Si vous voulez être inspecteur de l'Académie de Caen, vous n'avez qu'à le dire. On enverra ailleurs celui qui

occupe cette place pour vous la donner. C'est un projet où le grand maître est entré avec plaisir.

Vous savez ce que je vous ai dit des fonctions que vous auriez à remplir. Elles sont morales, civiles, politiques, religieuses, sublimes, mais ennuyeuses par les détails. J'avais mieux aimé pour vous, c'est-à-dire pour vos goûts, l'uniformité continue et l'immobilité des fonctions du professorat. Si, après vous être bien conseillé, vous aimez mieux les autres, acceptez-les.

Je vous préviens qu'il y a deux moyens infaillibles de s'y plaire : le premier est de les remplir parfaitement, car on parvient toujours à faire volontiers ce qu'on fait bien ; le second est de vous dire que « tout ce qui devient « devoir doit devenir cher. » C'est une de mes anciennes maximes, et vous ne sauriez croire quelle facilité étonnante on trouve dans les travaux pour lesquels on se sentait d'abord le plus de répugnance, quand on s'est bien inculqué dans l'esprit et dans le cœur une pareille pensée ; il n'en est point (mon expérience vous en assure) de plus importante pour le bonheur.

Il y a aussi une manière d'envisager les devoirs dont il s'agit, qui leur ôte tout leur ennui et qui les rend même agréables et beaux aux imaginations intelligentes ; c'est de ne considérer dans les écoliers que de jeunes âmes, et dans les maîtres que des pasteurs d'enfants à qui on indique les eaux pures, les herbes salutaires et les poisons. On devient alors un inspecteur virgilien qui peut dire :

> Non insueta graves tentabunt pabula fœtas,
> Non mala vicini pecoris contagia lædent.

Il faut savoir aussi qu'en dépit du siècle, il n'y a rien

de si docile et de si aisé à ramener au bien et aux anciens pâturages que ces troupeaux et ces bergers. De la fermeté, du bon sens, de la vigilance, mêlés d'aménité et de sourires, font fleurir, partout où l'on passe, les semences des bonnes mœurs, de la piété, de la politesse et du bon goût. Tout cela est encourageant, et en voilà peut-être plus qu'il n'en faut pour décider un honnête homme, un philosophe et un poëte.

Il me reste à vous dire que ces chaires académiques dont je vous ai vanté de mon mieux les avantages et les agréments ont en ce moment un inconvénient assez grave. C'est de n'être pas établies et de faire peur aux finances. Il y a longtemps que je les juge inutiles à ceux qui ne les ont pas, et cela ne touchait personne; mais on s'est enfin aperçu qu'elles étaient très-coûteuses et presque ruineuses dans leur ensemble, et tout le monde en a été ému. On les mettra en exercice très-certainement *par obstination scientifique* et pour soutenir un premier avis et le littéral du décret; mais on hésite, on tâtonne et on attend.

Voilà, mon très-cher, où nous en sommes et où vous en êtes. Consultez-vous donc; mais consultez *votre esprit et vos forces*, et pour employer une rime qui vient fort à propos, défiez-vous un peu de certaines *trompeuses amorces*.

S'il vous était impossible de vaincre de certains dégoûts et de certains mépris que j'ai vus quelquefois en vous, refusez en homme de bien; sinon, acceptez franchement et de bonne grâce. Aimez tout ceci, attachez-vous à cette affaire et à nous tous, et nous vous verrons un des nôtres. Ce titre et cette place sont situés sur la route ordinaire du conseil où je m'ennuie, mais où vous vous amuserez assez et où je vous verrais avec un

extrême plaisir. Vous n'avez besoin pour y arriver avec un peu de temps que de le désirer et de le vouloir sincèrement, constamment et du fond du cœur. Portez-vous bien, et répondez-moi vite, mais cependant après y avoir bien pensé. Bonjour.

## LXXIII

Paris, 22 avril 1810.

*A M. Maillet-Lacoste, à Brest.*

Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens;
Laisse-là tes moutons, viens gouverner les hommes.

Cela veut dire, Monsieur, que j'aimerais mieux vous voir à l'École normale que dans l'école de M. Laurent, et vous savoir occupé à former des maîtres qu'à former des écoliers. Voyez donc si deux mille cinq cents francs de traitement, la table commune, un logement, un loisir et des occupations qui seraient également propres à favoriser vos études et à exercer vos talents, sont ce que vous aimeriez le mieux au monde. Vous n'auriez, avec tous ces avantages, que le titre modeste de répétiteur; mais les répétiteurs de l'École normale sont, dans l'opinion de M. le grand maître et de son conseil, des professeurs du premier rang.

J'ai distribué vos largesses, et j'ai rappelé à M. de Fontanes vos titres, son ancienne bonne volonté et ses promesses. Il m'a renvoyé à M. Gueroult, que j'ai vu, qui avait d'autres desseins peut-être, mais qui est disposé à vous agréer. C'est donc à vous à vous décider. Sondez-vous bien; consultez-vous longtemps, et prenez

une résolution irrévocable. Ne dites cependant au public rien de décisif avant d'avoir reçu votre nomination, dont je m'occuperai dès que j'aurai reçu moi-même votre réponse. La philosophie athénienne disait que « sur la terre tout est dans un état perpétuel « d'écoulement et de changement. » Or, l'Université naissante est une des choses humaines. Je souhaite, Monsieur, que vous soyez employé à établir ses fondements, et à lui imprimer cette stabilité qui naît des bons commencements. C'est vous dire assez quelle opinion j'ai de votre âme et de votre esprit. Vous aimez certainement plus une louange qu'un bon office; mais, dans cette occasion, c'est vous louer éminemment que de vous servir. Du reste, j'ai reçu et j'ai lu vos opuscules avec un grand plaisir. J'aime cette dialectique pénétrante et ornée comme un thyrse couvert de pampres. Vos erreurs mêmes et vos illusions ont une candeur qui me charme, et ne blesse jamais la raison. Vous êtes né pour la sagesse, avec une tête brûlante; enfin, comme je le disais, cet été, à M. Rendu, il y a en vous assez de feu pour en donner à ceux qui en manquent, et un feu assez bien réglé pour consumer l'excès de ceux qui en auraient trop. Venez donc instruire et former ceux qui sont destinés à former les générations futures. Tout ce que vous avez dit de la dignité du professorat ne convient qu'à celui qui vous est offert, et dont je vous crois aussi digne que je le crois digne de vous.

J'ai distribué vos exemplaires, comme je viens de vous le dire; mais ne comptez que sur mon suffrage, sur celui de M. le grand maître, et sur celui de M. Villar. Tout le reste ne lit que ce qu'il fait, ou que ce qui est fait pour ses vues. Il n'y a presque plus, en France et

surtout à Paris, d'amateurs désintéressés. N'attendez donc désormais ce que vous appelez votre gloire que de vos devoirs bien remplis et de la voix de vos collègues. J'espère que vous trouverez ici du discernement et de la justice.

Cette école dont on parle tant, qui est presque entièrement formée, mais qui n'existe pas encore, parce qu'elle ne sait où prendre pied, peut cependant s'établir d'un moment à l'autre, et si vous voulez en être, il faudrait vous tenir prêt à partir. Écrivez-moi; songez à vous; déterminez votre avenir, et, si vous m'en croyez, songez encore plus à votre vie et à vos études qu'à vos ouvrages. Ce sera le moyen de n'en faire que d'excellents. Je voudrais, Monsieur, contribuer au bonheur de votre vie et à tous les succès que vous pouvez attendre de votre esprit. Comptez, je vous prie, sur la solidité de mes sentiments.

*P. S.* Je veux ajouter que, malgré mes froideurs pour la politico-logie, et pour tout ce qui en rappelle le temps, j'ai mis vos opuscules dans ma bibliothèque: honneur insigne, mais qui n'est honneur qu'à mes yeux.

## LXXIV

Villeneuve-sur-Yonne, 11 octobre 1811.

*A M. de Fontanes, à Paris.*

Vous avez donc nommé Guidi le jeune inspecteur provisoire pour un an? J'en suis charmé. Il pourra vivre, je vous décerne bien volontiers cette couronne que les soldats romains présentaient à leurs généraux,

et dont les plus illustres étaient si fiers, lorsqu'ils pouvaient l'obtenir, *ob cives servatos*. Mais quel génie aveugle gâte vos bonnes intentions, et mêle toujours parmi nous quelque mal au bien le plus pur? Pourquoi nommer [illegible]li à Caen?

[illegible] serait possible, à la rigueur, que l'air épais de la [illegible]rmandie fût bon à un Napolitain dont la poitrine est [illegible]élicate, mais il sera mortel aux finances de celui-ci. Sa bourse est plus malade que ses poumons, et voilà un long voyage, un déménagement, des meubles à revendre et des meubles à acheter, qui l'achèveront. Il serait bien plus simple et plus aisé de le laisser à Aix, et cela serait plus sage. M. Guidi ira peut-être avec plus de plaisir à Caen; il serait mieux placé dans le Midi.

Vous savez ma maxime « qu'il faut confier l'éducation « à des Français en France, et à des Italiens en Italie. » Or la Provence est une seconde Italie, et la Neustrie une espèce de Danemark. De plus, M. Guidi connaît très-bien le lycée de Marseille, et, entre les mains de M. d'Eymar, il aurait pu faire de grands biens dans cette maison. Revirez les parties et nommez-le à Aix, en laissant M. Félix à Avignon.

Quant à l'inspectorat de Caen, souvenez-vous d'un malheureux bien oublié, et qui n'est pas en tout digne de l'être; je parle de Chênedollé.

Il avait autrefois sollicité cette inspection de Caen; on la lui avait même proposée. Il s'ennuie à mourir à Rouen, où il fait très-bien son devoir, mais où il occupe une chaire trop inutile. Il aurait mérité la place d'Esménard; nul autre même ne la mérite comme lui. Mais, quoique un tel emploi soit l'objet de son ambition, il épouvante sa prudence. Il est trop pauvre pour vivre avec 2,000 francs.

Izarn est votre inspecteur général, et Chênedollé est relégué dans une ville de commerce! O fortune! ô destin! peut-être aussi, ô Providence! Mais nous qui ne connaissons pas les décrets du ciel, et à qui le ciel a donné d'autres lumières pour juger et pour nous conduire, n'avons-nous pas là de quoi nous étonner? Songez que ce pauvre garçon a été votre confident, le confident de votre muse; qu'il a été votre disciple, disciple de vos conseils, disciple de votre exemple. Il a voulu vous imiter : est-ce donc là ce qui vous a fâché? Il vous a imité mieux que tout autre : cela devait vous apaiser. Après vous et l'abbé Delille, et en comptant les morts et les vivants, c'est l'homme de son âge et d'un âge inférieur au sien, qui écrit le mieux en vers, et qui a la plus savante et la plus saine littérature. Voilà entre vous un lien de plus. Un mot peu réfléchi et peu convenable peut-être, mais certainement innocent et qu'il a cru honorable, est sorti de sa bouche un certain soir. O poëte, avez-vous pu vous en souvenir si longtemps, et deviez-vous vous en offenser? *Tantæne animis cœlestibus iræ!*

Enfin Chênedollé est, par nature, votre admirateur; il le sera toujours, et malgré vous et malgré lui, jusqu'au fond de ses moelles et de ses veines. C'est donc un client que Dieu et la nature vous ont donné, et vous devez être son patron. Ah! monsieur le grand maître, retenez bien deux vérités : la première, et je vous l'ai dite souvent, c'est qu'avec une certaine mesure d'esprit et de talent, on n'a pour véritables amis que ses admirateurs, parce que la moitié de nous-même est restée étrangère ou inconnue aux autres hommes; la seconde, c'est qu'on n'est parfaitement goûté et apprécié que par les hommes de son âge et les hommes de son métier.

Adieu, je vais me baigner quoique enrhumé. Je n'irai point au conseil.

## LXXV

Villeneuve-sur-Yonne, 28 octobre 1811.

*A M. de Fontanes, de Paris.*

Ah! monsieur le grand maître, au nom du ciel et de vous-même, gouvernez paternellement, noblement et loyalement, justement et royalement, et, pour tout dire en un mot qui ne peut être dit qu'à vous, gouvernez poétiquement.

On vous fait commettre tous les jours, dans vos opérations officielles, des actes de lésine qu'on ne passerait pas à un auteur de charades. J'ai vu des prosateurs s'en indigner. Oui, j'ai vu se lever des épaules.... et quelles épaules, encore! celles de l'abbé Desrenaudes. J'ai vu une tête se secouer... et quelle tête! la plus longue du conseil et de l'Institut, la tête de M. Cuvier. Sa bouche même articulait en grommelant le mot effrayant d'*avarice*. A propos d'avarice, les vices nous poursuivent jusqu'à notre dernier moment. Il serait bien singulier et bien déplorable qu'ayant si bravement échappé, pour votre propre compte, au plus triste et au plus hideux de tous, il se fût emparé de vous au nom de l'Université. J'ai peur qu'il n'en soit quelque chose; d'autant plus qu'on vous voit obsédé, tous les matins, par une espèce de cauchemar, dont le poids et les inspirations assoupissent tout ce que vous avez en vous de libéral et de bénin. Je veux le faire peindre en diable, ou, pour mieux dire, en diableteau, marchant un peu écarquillé,

tenant une bourse à la main, rubicond comme un diable plein, et riant d'un rire nigaud. Il ressemblera, trait pour trait, à *Mammoun*, quand il était jeune.

Ce que je vous dis des épaules qui se lèvent et des têtes qui se secouent n'est pas d'hier : cela date de deux et de six mois; mais ce qui se passe aujourd'hui fera lever et secouer bien d'autres têtes et d'autres épaules. Rendu même en est consterné, et l'abbé de Champeaux en est pâle. Ah! monsieur le grand maître, oubliez M. de Rigny, oubliez MM. tels et tels, et souvenez-vous de vos odes! Cédez à vos propres inspirations, et consultez votre bonté, votre équité, votre raison, votre génie et votre gloire.

C'est un grand mal, je ne cesserai jamais de le croire et d'en soupirer, que vous ayez voulu être, en personne et presque seul, votre directeur des finances. C'est un parti et une espèce de déchéance que ni Sully, ni Colbert, ni Rollin, ni M. Desmousseaux, ne vous auraient jamais conseillés; mais d'autres hommes, d'autres noms, d'autres avis ont prévalu. Je ne veux pas réveiller ici des sujets de discussion et de querelle.... Mais du moins, si vous perdez, dans ces misérables détails, et en si misérable compagnie, votre force, votre repos, votre attention, votre patience, votre temps et votre gaieté, n'y perdez pas votre bon cœur et vos entrailles, et, permettez que je le dise, votre honneur.

Je tremble quand je songe avec quelle facilité votre successeur, quel qu'il soit, car vous aurez un successeur, et vous l'aurez bientôt peut-être, améliorera le sort des hommes qui vous avaient été confiés, et leur fera trouver son administration plus protectrice, plus prévoyante, plus soigneuse d'eux-mêmes et plus humaine que la vôtre.

Vous quitterez l'Université ; mais l'Université ne vous quittera pas. On y parlera longtemps de vous et de votre trésorerie. Or, il ne faut mépriser ni les souvenirs ni les paroles. La louange et l'injure, le déshonneur et l'honneur en sont tissus, et la gloire même en est faite. Beaucoup de gens vous donnent des conseils qui ne seraient bons que pour eux. Repoussez-les, au nom du ciel. Vous le devez pour votre nom, pour l'estime où l'on est de vous, pour la prospérité et le bonheur du corps dont vous avez été le premier chef, pour l'intérêt de vos amis, qui n'ont de lustre que celui qu'ils tiennent de vous. Vous le devez pour la raison, pour la justice, et même pour votre fortune, comme je vous le prouverai quelque jour, si je vous trouve disposé à m'écouter.

Je dirai le reste à M. Rousselle, qui n'est pas de ceux dont je vous vois environné avec chagrin. *Nihil enim illo adolescente castius, nihil diligentius*, comme Cicéron le disait de son secrétaire. J'aime le vôtre, je l'estime ; mais je n'aime pas ses amis, et je les estime encore moins. Je n'aime pas non plus toutes ses maximes d'administration. Il en a de mauvaises, c'est-à-dire de déplacées, que je veux essayer de lui arracher. Ce sera l'entreprise d'une autre lettre.

Quel a été le but et quelle est la conclusion de celle-ci ? me direz-vous. Elle n'est qu'un préliminaire. Je suis au lit ; j'ai mal aux dents, et je n'ai pu que commencer ce que j'aurais voulu finir.

## LXXVI

Villeneuve-sur-Yonne, 30 octobre 1811.

*A M. de Fontanes, à Paris.*

Je dis, monsieur le grand maître, qu'il n'y a pas, dans l'Université, un professeur qui ne doive être logé, chauffé, blanchi, éclairé, désaltéré, alimenté, rasé et porté ; j'ajouterai même, médicamenté.

J'ai deux grandes autorités pour étayer auprès de vous mon assertion.

1° Celle de Voltaire, homme qui savait aussi bien compter que bien écrire, et qui vous amuse toujours, au point de vous subjuguer. Vous savez qu'il promettait, textuellement et en toutes lettres, ces avantages au moindre précepteur et au plus mince secrétaire, quand il en appelait quelqu'un de Paris à Cirey, soit pour lui, soit pour ses amis ;

2° Celle d'un honnête Rhémois qui ne fut jamais soupçonné d'aucune prodigalité. Ne vous souvient-il pas que le prudent et riche père de ce pauvre Flins, qui serait assis parmi nous, s'il avait pu vivre son âge, et qui n'y consumerait pas, comme moi, en sollicitudes pour les besoins d'autrui, son embonpoint et ses éclatantes couleurs, écrivait sans cesse à son fils : « Mon fils, mon fils, « il faut que métier nourrisse homme ! »

Qu'on dise tout ce qu'on voudra, qu'on fasse comme on l'entendra ; mais il n'y aura jamais ni honneur, ni bonheur, ni succès constants dans l'Université, tant que la plupart de ses suppôts y seront exposés à loger en

hôtel garni, à vivre à la gargote, à voyager un bâton à la main, et à se faire soigner, en cas de maladie, à l'hôpital.

Et cependant, *proh dolor et proh pudor !* c'est ce que nous voyons tous les jours !

Eh quoi ! lorsqu'un gras conseiller, comme M. Noël ou M. Rendu, ou un leste et pimpant inspecteur, comme M. Gueneau ou comme moi, partent en poste pour quelque expédition brillante, ils sont payés au poids de l'or, leur traitement demeure intact, et même leur épargne, s'il est permis de prendre garde à un tel effet des voyages, grossit de tous leurs mouvements. Et lorsqu'un maigre professeur, harassé du poids de l'année et accablé de ses soucis, se voit promu à quelque emploi aussi obscur, mais un peu plus lucratif que le premier, il faut qu'il aille l'occuper, quelquefois au bout de l'empire, à ses frais et dépens ; il faut qu'il s'appauvrisse, à chaque pas, et qu'il arrive ruiné !

Est-ce là faire droit ? est-ce là comme on juge ?

« Mais il avance, » ai-je entendu M. Rendu nous dire en plein conseil. Il avance ! mais c'est pour arriver tout au plus au tiers ou à la moitié de ce que nous avons. Il avance ! mais on l'avance par justice, ou par le besoin qu'on a de lui, la faveur pure et simple ne pouvant être supposée. Si par justice, on impose son mérite ; si par besoin, on taxe son utilité : dans les deux cas, la raison suffisante manque, et il y a, dans la manière dont eux et nous sommes traités, différence offensante et inexcusable contradiction.

Je m'arrête, pour le moment, à cette inégalité de poids et de mesure, et je vous dis qu'il faut la redresser

et l'expier, en proposant au conseil la loi que je vais écrire ici, puisque loi il y a : « Voyager à leurs dépens « d'un lycée à un autre sera une peine infligée aux pro- « fesseurs qui changeront de place pour avoir mal « fait leur devoir. » Voilà ce que doit être votre loi, un règlement disciplinaire, et non un règlement bursal.

## LXXVII

Paris, 8 avril 1812.

*A madame de Vintimille.*

Avec votre gentille petite lettre à nez retroussé, croyez-vous donc en être quitte, et qu'après un méfait comme le vôtre, il suffira d'avoir bonne mine pour avoir raison?

J'ai gardé la chambre cinquante jours; je suis encore possédé et obsédé par un maudit catarrhe muet, qui m'a retenu dans mon lit, qui m'a fait cracher du sang, qui ne fait plus de bruit, mais qui tourmente tous mes muscles et tous mes nerfs entre lesquels il s'est glissé. Vous n'avez pas envoyé savoir de mes nouvelles une seule fois, et, pour toute réparation, pour toute apologie, vous vous contentez de me dire, avec l'air et le ton de l'insolence en belle humeur : « Je me fâchais, vous « vous fâchiez, défâchons-nous. »

A la bonne heure. Tant d'assurance et une légèreté si bien tournée et si hardie me déconcertent absolument. Je ne sais plus ce que j'ai fait de ma colère; mais je m'en réserve tous les droits, et si jamais je la retrouve, vous m'entendrez!

En attendant, j'irai vous voir, soit en riant, soit en

grognant, peut-être tous les deux ensemble, au premier rayon de soleil qui me luira. Je prendrai mon temps, depuis midi jusqu'à une heure. C'est, dans le cours ordinaire de vos journées, une époque où le soleil ne vous voit guère hors de chez vous.

On parlait hier, devant moi, de M. de Rémusat. J'ai assuré qu'il allait mieux, et j'en suis sûr: car vous m'avez écrit d'un style gai, et vous ne m'avez pas dit un mot de cette maison. Entre tous ceux que vous avez une fois honorés du nom d'amis, je suis le seul dont les maux, par un privilége bien honteux ou bien glorieux, vous laissent sans occupation, ou du moins sans quelque inquiétude impossible à dissimuler. Je prends cette disparité en bonne part; je l'excuse pour le moment; et, par nécessité ou par la rareté du fait, je vous pardonne. C'est une lâcheté peut-être; mais le moyen de résister au *Quos ego!*...

## LXXVIII

Le vendredi, 7 août 1812.

*A M. de Chênedollé.*

Nous partirons pour Villeneuve dans les premiers jours de septembre. Si donc vous vous proposez de faire un voyage à Paris, et si vous désirez nous y voir, il faudrait venir dans la dernière quinzaine de ce mois d'août.

Il me semble qu'une apparition dans ce pays où personne et pas même moi ne vous a vu depuis si longtemps serait utile à tous vos intérêts. Il est bon de ne pas se laisser oublier, et surtout de ne pas laisser croire

aux indifférents et aux tièdes qu'on se néglige trop soi-même. Il n'y a rien au monde de si propre à glacer tout le genre humain. Il me prend envie de vous écorcher les oreilles à ce sujet, et de vous dire, en retournant un ancien vers de l'ancienne madame de Staël :

Si l'on ne s'aide point, personne ne nous aide.

Vous ne vous aidez point du tout, et au contraire. Ayez pitié de vous.

Venez un peu que je vous gronde. Venez savoir comment va le monde; venez annoncer aux prétendants, afin qu'ils s'écartent, et aux électeurs, afin qu'ils y pensent, que vous voulez être de l'Institut.

Il faut y songer, à cet Institut. Ses portes mènent au delà de lui, à droite et à gauche. Vous êtes fait pour y être, et il y faut entrer.

Voilà enfin Dussault qui vous trouve un plus grand poëte qu'Esménard. Cela est incontestable, et cela est fort et décisif pour beaucoup de gens qui le croiront depuis qu'on l'a dit hautement, mais qui n'auraient pas eu l'esprit ou le courage de le penser tout seuls.

Il faudrait, comme je l'ai dit à M. Quatremère, brocher quelques-unes des réflexions dont vous avez semé votre cours de littérature, rendre ce ramas susceptible d'un titre, en former un petit volume, publier cela à propos, et vous présenter pour la première place vacante. Si vous n'avez pas celle-là, vous aurez l'autre, et les premiers pas, les pas importants seront faits.

Je n'ai pas lu votre seconde édition; mais je suis resté pour l'éternité si content de la première, que vous ne perdrez rien à cette négligence, qui a eu pour

cause, non pas certes mes occupations (car je ne fais rien du tout depuis six mois), mais un certain nonchaloir d'âme et d'esprit qui m'est prescrit comme régime par les médecins, et imposé comme un besoin insurmontable par la nature; j'en gémis, j'en ai honte, et j'en ai même des remords; mais je ne puis le désavouer. Peu d'hommes ont vécu plus inutiles à eux-mêmes et aux autres depuis le mois de janvier, et peu se sentiraient plus disposés à continuer, si je cédais au poison froid de l'habitude. J'éprouve que rien n'augmente autant le découragement que l'oisiveté. Je sors un moment de la mienne pour vous. Venez, je me ranimerai pour vous échauffer. Portez-vous bien.

*P. S.* Vous terminerez en personne votre affaire des examens. On n'est bien servi que par soi : mais il faut vouloir se servir.

## LXXIX

Ce lundi, 23 septembre 1812.

*A M. Rendu, inspecteur général de l'Université*[1].

L'opinion de M. Gueneau peut être une autorité, mais ce n'est pas une raison.

Le mérite incontestable et reconnu a des droits imprescriptibles, et ne doit à aucune époque être *forclos*.

On est d'ailleurs membre naturel de notre Université quand l'on a appartenu à un corps enseignant, où l'on s'est distingué par ses mœurs et par son savoir.

On en est membre présumé quand on s'est présenté et qu'on a été inscrit en temps utile, avec promesse

1. Communiqué par MM. Rendu fils.

d'être promu en temps opportun aux places qu'on sollicitait et dont on était jugé digne.

Le surnumérariat est une espèce d'admission.

Enfin, il y a des espèces de places qui ne peuvent être bien remplies que par des hommes qui ont une ancienne expérience, qui ont vu la discipline ancienne et pratiqué l'ancienne éducation. Telles sont celles d'inspecteur. Ceux qui en sont dignes et capables à ces titres ne peuvent guère, par le bienfait et les inconvénients de l'âge et du mérite, en accepter d'autres avec honneur, et c'est, je crois, le cas où se trouvent M. Mourre et quelques autres.

Dans tous les corps, les vétérans ne sont ni regardés ni traités comme de nouveaux venus. Et je crois que l'intérêt de la jeunesse et celui du grand maître exigent qu'on ne ferme les portes que lorsqu'on sera sûr de ne laisser dehors rien qui vaille mieux que ce qui est entré.

Je ne connais pas M. Mourre; mais s'il est tel qu'on me l'a dépeint il y a trois ans (car il y a trois ans qu'il sollicite), il faut lui ouvrir les deux battants.

Si sa demande était d'hier ou d'aujourd'hui, M. Gueneau aurait raison.

Je vous recommande M. Mauger, d'Irancy, et je vous prie de le recommander au grand maître pour l'École normale. Je suis sûr de lui, j'en réponds. Il en sait plus qu'un autre; il a été présenté par des hommes sages et par des hommes puissants; enfin il est Français, et en bonne philosophie, en bonne politique, un Français, à mérite égal (et peut-être même inégal), doit, parmi nous, avoir le pas sur un Genevois.

Je vous recommande instamment cette affaire. Servez-moi, car je ne puis pas me servir.

## LXXX

Villeneuve-sur-Yonne, 14 octobre 1812.

*A madame de Vintimille.*

Est-il possible que vous ayez attendu de moi un service léger que je ne pourrai vous rendre? Sera-t-il dit que vous aurez inutilement compté sur moi, vous à qui je dirais si volontiers, en regardant les étoiles : « Ne me les demandez pas, car je ne pourrais pas vous « les donner! » Ce que vous désirez m'aurait été facile il y a cinq ans, et m'est impossible aujourd'hui. Mais parlez à M. Frisell : je lui transmets avec confiance, quoique avec un inexprimable regret, cette belle occasion d'être heureux et de vous servir. J'ai délibéré si je ne m'adresserais point à lui, en mon propre nom; mais j'ai trouvé peu généreux de lui dérober une satisfaction dont il sentira tout le prix, et de ne pas lui laisser, dans leur intégrité, et sans y prendre aucune part, votre reconnaissance et cette joie dont vous parlez avec tant d'appétit, et qu'on aurait eu tant de plaisir à vous causer. Je vous remercie des vers de M. de Vintimille; ils sont fort jolis et dignes de vous. Quand Chateaubriand vous écrit, c'est une préférence qu'il vous donne sur nous, qui l'aurions voulu avec nous, qui l'avons pressé de venir, et qui n'avons pas encore pu en obtenir une réponse.

Nous serons à Paris du 1er au 3 novembre. Ma tête et mes nerfs sont affreux; mon estomac penche à redevenir ce qu'il était; Moscou me fait horreur; mais mon cœur est toujours le même, parmi tant de vicissitudes

et de maux, et vous pouvez être persuadée que, dans ma destinée individuelle, rien au monde, rien ne m'aura fait tant de peine que la nécessité désespérante où je suis de vous dire aujourd'hui : Je ne puis rien. Je vous exprime mes regrets en parodiant, comme vous le voyez, l'expression de vos désirs; figurez-vous bien que tout cela se ressemble exactement, en vivacité et en étendue, et jugez des uns par les autres. Je vous aime, je vous honore, je vous suis dévoué et je m'en fais gloire; mais je vous le dis aujourd'hui tristement et la tête baissée.

## LXXXI

Paris, 17 octobre 1813.

*A M. Rousselle, à Paris.*

M. Mignon, que vous avez vu hier matin, est venu le soir, à heure indue, solliciter ma protection auprès de vous; je n'ai pu la lui refuser.

Il demande, pour toute grâce, la permission de voir un instant le grand maître. Obtenez-lui cette faveur.

Il y a, dans l'entrevue de ce petit Mignon avec l'empereur, des circonstances qu'on est bien aise de savoir, et qu'il raconte avec une grande naïveté.

Cet élan d'un enfant, cette botte saisie, cette jambe héroïque secouée, et l'entretien qui s'établit :

« — Que me demandes-tu? — Une recommandation « pour entrer à l'École normale. — Bon! à l'École nor- « male? Entre plutôt à mon service; je te ferai sous- « lieutenant. — Mon frère est au service de Votre Ma- « jesté depuis six ans, et nous n'en avons point de nou- « velles. Je suis la seule consolation et la seule res-

« source de mes parents, qui sont infirmes et âgés. — « Eh bien! entre à l'École polytechnique, je faciliterai « ton admission. — Votre Majesté n'ignore pas qu'il « faut, pour l'École polytechnique, des études prépara- « toires, et je ne m'en suis pas occupé. — Qu'as-tu « donc étudié? — Le latin et le grec. — Et as-tu fait de « bonnes classes? — Oui, Sire, très-bonnes. — Dans « quel lycée? — J'ai suivi quelque temps le lycée im- « périal. — C'est bon. »

Et il se fait un silence pendant lequel le petit jeune homme s'avise d'improviser un distique latin à la louange de l'empereur qui, prenant son parti en habile homme, se mit à dire en souriant : « C'est bon, c'est bon; je t'entends, je t'entends. » Et puis, étendant gravement la main : — « Va, tu seras content de moi. « Prenez son nom. »

Tout cela se passait sur le quai, un beau matin, et à la face du ciel et de la terre. L'empereur était à cheval. Rien n'avait été préparé ni prémédité de la part du petit garçon, qui est réellement un bon sujet, pieux et studieux, à ce que l'on dit, et très-hardi, comme vous voyez, mais très-décidé, en même temps, à n'être ni soldat ni prêtre.

On pourrait lui donner une petite place de petit régent ou de maître d'étude. Le temps presse : il a dix-huit ans. Je sens bien que cela même offre difficultés; mais l'obstacle est levé par une singularité qui n'est pas commune. L'empereur a étendu sa main sur lui, en l'assurant qu'il serait content, *cum brachio extenso*. Vous savez quelle était la puissance de cette formalité chez les Orientaux, dont l'empereur aime les mœurs et les manières. C'est là jurer par le Styx.

Enfin, depuis Saint-Marcellin, il n'y a point eu

d'homme aussi hardi et aussi heureux avec le plus redoutable des mortels, et cela me touche. Obtenez de l'oncle qu'en l'honneur du neveu il accueille le suppliant et qu'il écoute l'anecdote.

Vous savez que j'aime mieux, dans tous les temps, faire dix lieues qu'écrire dix lignes. Vous croirez donc facilement, en voyant cette lettre, qu'il m'est devenu impossible d'aller dîner à Courbevoie. J'avais pris mes mesures avec M. de Clarac; je me faisais une fête de ce voyage; mais un peu d'air et d'humidité ont détruit ce rêve de bonheur. Je me suis couché enrhumé; j'ai peu dormi, et je me suis éveillé oppressé, enroué, la gorge en feu, la voix éteinte, ne pouvant enfin ni parler, ni voyager. Oh! qu'il est triste d'avoir une frêle santé! — Faites entrer M. Mignon, comme dit M. Laborie.

## LXXXII

Paris, 6 décembre 1813.

*A madame de Vintimille.*

Ah! sirène! vos paroles et votre voix m'ont d'abord presque ensorcelé; mais heureusement j'ai pris le temps de me reconnaître. J'irai vous voir, vous regarder, vous admirer; mais j'aurai les oreilles bouchées. Résolûment, je ne veux chanter votre refrain, tout séduisant qu'il est, qu'au singulier, et pour mon compte seul.

Me préserve le ciel de consentir à vos visites! Cette partie de mes reproches et de ma colère n'était qu'une plaisanterie. J'ai une fort bonne raison pour refuser cet excès de faveur; c'est qu'il me pénétrerait d'une lâche reconnaissance, et que je veux rester fâché.

D'ailleurs on gagne toujours quelque douceur ou quelque mot plaisant à être grondeur avec vous, tandis que la tendresse toute pure vous endort et vous embarrasse. J'irai donc braver en personne, aussitôt que je le pourrai, l'indulgence que vous m'offrez, et dont je déclare que je n'ai pas besoin; j'irai affronter vos bontés, que je reconnais franchement pour le plus terrible des dangers, quand on veut être mécontent. Je prendrai vos cajoleries pour de l'hospitalité, et toutes les grâces de votre accueil pour un bienfait dont le voyage me rendra quitte.

Enfin, je me tirerai de ce détroit périlleux comme je pourrai. Je veux bien vous aimer toujours, mais non pas me réconcilier. Fidèle et constant malgré moi, ce dont j'enrage, je resterai boudeur et sourd par projet, par calcul, par honneur, et pour servir de temps en temps à vos menus plaisirs.

Regardons-nous donc désormais, si vous voulez bien y consentir, comme des amis éternels, mais éternellement brouillés.

## LXXXIII

Paris, 18 mars 1816.

*A madame de Vintimille.*

Avez-vous le temps de penser à moi quelquefois, au milieu de votre tourbillon politico-logique? Pour moi qui, grâce au ciel, ne lis que la moitié d'un seul journal, qui vois peu de gens, et qui me bouche les oreilles quand on parle du ministère ou des deux chambres, j'ai gardé ma tête assez libre. Je m'y promène quand je veux, et je vous y trouve partout, dans les plus agréa-

bles de ces recoins que j'aime à parcourir plus que les autres, et où sont placés les souvenirs.

Je me reproche cependant de vous exposer à croire que j'ai pu vous oublier. Mes négligences sont grandes, sont longues, et deviendraient impardonnables, si elles subsistaient plus longtemps. J'y mets un terme, et, pour apaiser mes remords, je fais l'aveu de mon iniquité. Le temps est bien choisi, puisque nous sommes en carême; le jour encore mieux, puisque c'est aujourd'hui ma fête. Je me donne un bouquet, en me réconciliant ainsi avec moi-même. Si vous avez, pour votre part, quelque petit reproche à vous faire, je vous permets de vous réconcilier avec vous.

Toutes mes incommodités accoutumées, dans cette vilaine saison, sont revenues. Il faut bien vous le dire, pour être juste dans mon humilité. Tout n'est pas négligence en moi, et mes négligences, même les plus légères, ont pour principe d'invincibles nécessités.

Je lis un ancien livre latin, d'un cardinal Paleotti, qui dit et veut prouver que rien ne rend l'homme si heureux que de vieillir, que d'être infirme, etc. Je veux encore embrasser ce système, et j'entrevois déjà qu'il est aussi incontestable que beaucoup d'opinions qui dominent en ce moment, et asservissent des esprits fort sensés. Le bon cardinal, au surplus, n'assigne aucune époque à ce qu'on appelle vieillesse, et prétend qu'elle commence justement et exclusivement au temps où l'on se courbe, où l'on maigrit, où l'on tend au desséchement, etc. Je suis bien aise de vous le dire et de le savoir; il est évident, à ce compte, que vous ne vieillirez jamais.

M. Cornisset-Desprez a un léger service à vous demander. Je l'ai fort exhorté à être hardi, et à s'adresser

à vous en toute confiance. C'est un homme excellent, que j'ai déjà chargé de m'excuser auprès de vous, et dont je vous prie d'accueillir, avec toute votre bonté naturelle, la présence et le message, s'il ne s'est déjà présenté.

Dites-vous bien, je vous en supplie, que vous serez toujours à mes yeux ce que je vous ai vue, et daignez me voir toujours tel que je vous semblais être, quand vous me trouviez supportable. Il faut peut-être, ou du moins il faudra bientôt pour cela un peu d'effort. Mais sans effort il n'y aurait jamais de vertu ni d'amitié perpétuelle. J'en excepte pourtant celle qu'on peut avoir pour vous, et qui me charme depuis longtemps avec tant d'uniformité.

## LXXXIV

Paris, 30 décembre 1816.

*A madame de Vintimille.*

Il est très-probable que nous sommes brouillés; mais nous le sommes sans doute en personnes d'honneur, et je puis, sans inconvenance, vous souhaiter la bonne année, et vous offrir mon petit présent, comme dans mes anciens beaux jours.

Ce petit présent n'est pas mince; ce sont, ne vous en déplaise, les quatre gros volumes in-8° des *Réflexions morales*, que vous avez désirés, quand vous aviez quelque bonté pour moi, et que je n'ai cessé de chercher, même depuis le temps de ma disgrâce. Je les ai enfin trouvés, il y a six semaines, et j'ai employé tout ce temps à les rendre plus dignes de vous être offerts, en

y ajoutant les petites marques et remarques que pouvait y souhaiter votre curiosité. Il y manque une table des propositions notées, mais j'en ai préparé le brouillon, et je le ferai copier par des mains habiles. Le premier volume n'est pas souligné, parce que vous avez entre vos mains un premier volume à moi, qui doit me servir de modèle. Enfin tout cela sera parfait, avec le temps, et pourra vous causer quelque plaisir, si le goût que vous aviez pour les vieux livres n'est pas devenu aussi changeant que votre excellent cœur l'est devenu pour moi.

Il est pourtant bien singulier que vous m'ayez traité avec tant de rigueur. Vous m'aviez écrit, pour le 22 de juillet, la plus aimable lettre du monde, je l'avoue; il y avait même dans cette lettre deux anecdotes impayables et qui me font rire encore, j'en demeure d'accord, toutes les fois que je ne suis pas trop accablé par la douleur. Je ne répondis et je ne vous remerciai que le 4 ou le 5 septembre, et j'eus grand tort, je n'en disconviens pas. Mais ce tort, je l'avais eu vingt fois, et vous me l'aviez pardonné. Enfin ma négligence et votre indulgence étaient deux biens dont j'étais en paisible et incontestable possession, depuis treize ans, et vous avez troublé mon droit. C'est vous qui êtes impardonnable.

Quatre grands mois sans m'écrire un seul mot, vous qui écrivez deux fois par jour à tout le monde!... Je ne m'appesantis pas sur cette réflexion, qui me rendrait aussi intraitable que vous l'avez été; je veux mettre les bons procédés de mon côté.

Je commence donc, comme si de rien n'était, par mes vœux de bonne année. Il pourra même m'arriver de passer à votre porte, au premier beau jour dont je

pourrai profiter. Je ne serai pas reçu, mais je laisserai mon billet. Enfin, pour n'avoir rien à me reprocher, si je deviens très-malade, je vous prierai de venir me voir *in articulo mortis*.

En attendant je me souviendrai de vous toute ma vie, même pendant l'éternité, si Dieu me le permet, comme dit la Harpe, dont je n'ai jamais aimé que ce mot, et à qui j'ai toujours été tenté de reprocher de ne l'avoir pas dit pour vous.

## LXXXV

Paris, 21 juillet 1817.

*A madame de Vintimille.*

Vous m'avez écrit, à pareil jour, il y a un an, une lettre bien aimable, que je reçus en silence, mais non pas certes avec insensibilité.

Il y avait dans cette aimable lettre, si digne de reconnaissance et si propre à me causer de grands plaisirs, un passage qui me fit une peine extrême, et dont je ne vous ai jamais rien dit. Il faut que j'en parle aujourd'hui, et que je soulage, en l'exhalant, ma douleur trop longtemps muette. Je me plaindrai en peu de mots.

Par un anachronisme qui me fait frémir le cœur, vous confondiez, dans une commémoration dont j'étais d'ailleurs très-flatté, deux époques très-différentes, quoique également mémorables pour moi, le 6 de mai 1802 et le 22 juillet, c'est-à-dire, le jour où je vous vis pour la première fois, et le jour où j'ai le mieux connu le bonheur qu'on trouve à vous voir, en me promenant

avec vous et Chateaubriand dans une certaine allée des Tuileries, qui semble faite exprès pour s'y promener en rêvant, où je me promène souvent, et que je trouve toujours, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, tout embaumée de votre souvenir. C'est là (et ne l'oubliez plus) l'événement qui m'a rendu sacré le jour de Sainte-Madeleine. C'est là aussi ce qui m'a fait tant aimer les tubéreuses, dont je vous donnai ce jour-là un beau bouquet, et c'est en l'honneur de ce beau bouquet que je m'en donne un pareil tous les ans, à la même heure, s'il se peut, et que je vous ai dédié et cette fleur et son odeur. Je voudrais bien n'être pas fade, mais il faut être vrai, et je dois vous avouer que le bonheur que j'éprouve à me rappeler ces importantes minuties fut un peu troublé, il y a un an, en voyant que seul j'en gardais bien nettement la mémoire. Je me suis ravisé. Je veux oublier votre oubli; mais il était bon d'en faire mention en passant, ne fût-ce que pour constater notre état de situation et tenir nos comptes en règle : les bons comptes font, dit-on, les bons amis.

Je ne suis pas cependant si éplucheur ou si réplucheur que vous le pensez. J'examine peu si l'on m'aime plus ou moins; c'est pour moi un assez grand bienfait qu'on se fasse beaucoup aimer, et je vous ai à cet égard de hautes et constantes obligations.

Il paraît que M. de Barante vous en a aussi de cette espèce, et qu'il vous aime plus que vous ne croyez, puisqu'il a donné à notre petit grand-cousin la place qu'il sollicitait. Mon frère l'en a remercié, en le rencontrant aux bains, dans le temps. Une absence que nous fîmes alors ne me permit pas de connaître et de vous annoncer à propos ce succès que nous vous devons, je le soutiens, 1° parce que je crois que cela est vrai, et 2°

parce que je voudrais pouvoir vous attribuer tout ce qui m'est arrivé et tout ce qui m'arrivera d'agréable dans la vie. Elle est bien pénible pour moi, cette vie. Mes affaiblissements secrets augmentent tous les jours. Je les déguise au dehors et je me les déguise à moi-même tant que je puis; mais je les sens, et ils m'accablent au dedans. Heureusement le cœur vit toujours, mais il ne vit guère tout entier que pour vous, et peut-être aussi pour madame de Staël, que je n'ai jamais vue, que j'ai mille fois évitée, qui me paraissait un être fatal et funeste, dont la mort me paraît un bien, et m'attriste cependant, quand je vois l'indifférence avec laquelle ses amis mêmes ont vu descendre au tombeau cette femme encore si vivante et qu'on avait si longtemps fêtée! Je me suis informé de toutes parts : il n'y a pas eu d'exprimé un seul véritable regret; son quartier même l'a maudite, je ne sais pourquoi. Benjamin Constant a vu pendant deux heures M. Frisell, le jour de sa mort, sans lui en parler. Quand celui-ci lui en a fait des reproches, quelques jours après, il lui a répondu : « Je croyais que vous le saviez. » Le jour des louanges a été déplacé pour elle; elle en avait reçu dans sa vie, il n'y en a point eu au delà. Cette infortune d'une telle célébrité m'a navré véritablement; et quand j'ai vu que personne ne voulait penser à cette pauvre femme, je me suis mis à y penser tout seul, et à regretter, avec une amertume inconsolable, le mauvais emploi qu'elle a fait de tant d'esprit, de tant de force et de tant de bonté. Elle est morte comme vous le savez, madame de La Roche ou *della Rocca*, et cet incident, qui égaye un peu ma tristesse, n'a pas occupé la malignité ! Sans les journaux, la fin d'une vie qui a été si tumultueuse n'aurait pas fait le moindre bruit.

Madame de Chateaubriand, à la suite d'un catarrhe qui avait extrêmement fatigué sa poitrine, a eu la rougeole, à Montboissier. Elle est mieux; mais elle nous a fort inquiétés, et nous avions envoyé son médecin, M. Laënnec. Je vous connais trop fidèle aux amitiés même passées, pour vous croire indifférente à cette nouvelle, qui d'ailleurs me touche de près, et je vous la donne.

Ce pauvre garçon est bien malheureux cette année!... mais je ne veux pas vous parler de lui. Je ne saurais supprimer cependant une réflexion qui vient au bout de ma plume, et qui me tourmente quelquefois, en pensant à vous, à lui et à bien d'autres que je vois quelquefois si bizarrement unis ou désunis. Il me semble que le monde est plein d'aimants qui se tournent leurs pôles, et d'antipathies qui se donnent la main.

Pour moi, dans mon isolement et au milieu de mes maux, je goûte et cultive le bonheur de n'éprouver et de n'inspirer que des inclinations conformes à ma nature primitive et invariable. Souvenez-vous qu'il est de mon essence de penser à vous avec délices, et de vous être éternellement attaché.

## LXXXVI

Villeneuve-le-Roi, 20 septembre 1817.

*A M. Clausel de Coussergues, à Paris.*

Comment vous portez-vous? En quel temps comptez-vous qu'arrivera madame de Clausel? Que dit et que pense madame la duchesse de Lévis, que je suis dé-

solé de ne plus pouvoir entendre, une fois par semaine, et à laquelle j'aurai l'honneur d'écrire incessamment? Où faut-il adresser notre réponse à madame de Chateaubriand, qui nous écrit qu'elle part pour la terre de son neveu, sans nommer ni la terre, ni le pays où elle est située? Enfin, nous aimez-vous toujours assez pour persister à venir nous voir, et pouvez-vous assigner un jour fixe à l'exécution de ce projet obligeant, que nous aurions une joie extrême à vous voir réaliser?

Répondez d'abord nettement et catégoriquement à ces six questions, car je les ai comptées, et occupez-vous ensuite, toutes distractions, et même toutes occupations cessantes, d'une commission que vous seul pouvez faire habilement, et dont je vais prendre la liberté de vous charger. Écoutez bien.

Je me suis longtemps, comme un autre, et aussi péniblement, aussi douloureusement, aussi inutilement que qui que ce soit, occupé du monde politique; mais j'ai découvert à la fin que pour conserver un peu de bon sens, un peu de justice habituelle, un peu de bonté d'âme et de droiture de jugement, il fallait en détourner entièrement son attention, et le laisser aller comme il plaît à Dieu et à ses lieutenants sur la terre : je ne lis donc plus aucun journal.

J'en suis resté aux marquis du Lauret ou de Mascarille, et, depuis cette promotion, grâce aux trente-trois lieues qui me séparent de Paris, je ne sais et ne veux savoir aucune nouvelle de paix ou de guerre, intestine ou extérieure, entre aucun peuple ou aucun parti. J'ignore si l'on écrit sur les élections, si l'on a fait de nouveaux ministres, si Benjamin Constant est mort, ou si l'abbé de Pradt est en vie. « Je ne sais rien, » comme

faisait Sancho Pança, et, comme lui, « je suis couché « dès vêpres, et je reviens des vignes. »

Mais si le monde politique ne m'occupe plus du tout, le monde moral, en revanche, m'occupe beaucoup, et, dans ce monde, il y a eu un événement qui est l'objet de mes réflexions, le jour, la nuit, et à toute heure, événement qui s'est passé dans votre pays : c'est l'assassinat de Fualdès.

Voilà, certes, un crime bien conditionné, un crime tout entier, avec toutes ses dimensions et toutes ses difformités; un crime horrible, et par cela même un beau crime, car il est propre à dégoûter de tous les autres. Rien n'est d'un effet utile, en ce genre, comme une longue histoire et des circonstances qui s'accrochent l'une à l'autre dans la mémoire, et s'y attachent de manière à l'occuper tout entière, et à effrayer, pour des années, l'imagination même des scélérats les plus froids, les plus durs et les plus grossiers. Or, trouvez-moi, dans les causes célèbres, un forfait qui ait, autant que celui-ci, ce mérite et ces caractères !

Un caractère et un mérite qui sont encore particuliers à cette effroyable monstruosité, c'est d'être née de cette obscure débauche et de cette obscure usure bourgeoises, les pires des débauches et des usures, qui avaient presque échappé jusqu'ici à l'horreur publique, mais qui enfin ont montré leurs fruits !

Vous comprenez d'avance à quel point il doit m'importer de posséder, dans toute leur fidélité et dans toute leur intégrité les pièces d'un procès, je dirais presque les actes d'un drame dont l'effet théâtral me paraît devoir être si salutaire et la moralité si neuve.

On a rassemblé tout cela, à ce que l'on dit, dans l'imprimerie de Pillet, rue Christine. Pillet occupe votre

ancien appartement, et pourrait presque s'appeler votre successeur. Ses presses sont au service d'un journal que vous avez presque créé. Le crime s'est commis dans le territoire qui vous a vu naître. Les juges, les témoins, les coupables et la victime ont été connus de vous. Vous pouvez mieux que personne décider de toutes les vérités de cette affaire. Si donc elles sont contenues, à votre avis, dans ce que Pillet publie, abonnez-moi à ce recueil, et faites-le-moi envoyer au plus vite. On annonce avec le recueil un portrait de madame Manson; on en annonce un autre chez Martinet. Examinez-les l'un et l'autre, et si celui de Martinet vous paraît plus ressemblant, envoyez-les tous deux.

Pardon de tant de peines; mais vous voyez que toutes les convenances possibles m'obligeaient à vous charger de ces corvées, et que vous êtes, dans cette occasion, agent unique et nécessaire.

Nos compliments à Charles. Ses camarades et les amis de son père l'attendent ici avec une égale impatience.

Je finis. Ma lettre est longue. Permis à vous, pour m'en punir, de m'en écrire une dix fois plus longue, et de nous dire, comme moi, mais avec plus de variété, tout ce qui vous a passé par la tête depuis notre départ. Je me croirai récompensé.

Adieu, bonne âme, ange de paix, dont tant de tourbillons se jouent à rendre inutile la primitive destination. Nous aimerions mieux vous voir et vous savoir en repos qu'en mouvement, conformément à votre essence. Mais, en mouvement comme en repos, nous vous aimerons toujours également, à cause de l'incorruptibilité de votre nature. Adieu; aimez-nous aussi, et vivez longtemps.

## LXXXVII

Paris, 21 juillet 1818.

*A madame de Vintimille.*

Je suis mort au monde; mais je ne le suis pas pour vous, quoique depuis six mois et vingt-un jours bien comptés je ne vous aie donné aucun signe de vie.

Si vous me demandez pourquoi, pendant tout ce temps-là, je me suis tenu si obstinément enfermé dans mon espèce de tombeau, sans vouloir en ouvrir la porte à personne, pas même à vous; comment il est possible que j'y sois demeuré sourd à vos aimables invitations de venir m'y rendre visite, muet sur mes regrets et inébranlable à mes propres inclinations, je vous dirai que c'est là un secret dont on ne fait pas aisément la confidence, qu'on se dissimule à soi-même tant qu'on peut, et auquel on ne pense pas volontiers; en vous l'avouant aujourd'hui, je fais le plus pénible effort où un honnête homme puisse être porté par une amitié sans bornes et une confiance sans réserve.

Apprenez donc ce que personne au monde ne sait encore, mais ce qui sera bientôt sensible aux regards les moins clairvoyants; c'est qu'au fond de moi-même je suis devenu imbécile, ennuyé de ce que j'entends, ennuyeux dans ce que je dis, indifférent à presque tout ce que je vois, ne comprenant presque plus rien ni aux livres, ni aux hommes, ni à mes propres pensées; enfin je suis différent de moi-même. Le souvenir de moi vaut mieux que ma présence, et je n'ose plus me mon-

trer à ceux dont je veux être aimé. Jugez si je suis payé pour vous fuir!

Ce n'est pas qu'en y réfléchissant longtemps, et en me tâtant avec une extrême attention, je ne retrouve en moi, de temps en temps, le même cœur, le même esprit, le même fonds de feu et de tendresse; mais tout cela est si enfoncé, si nébuleux, si engourdi, que je puis seul être assuré de mon identité parfaite. Je me supporte donc; mais il me serait impossible de ne pas succomber à l'humiliation et à la peine d'être insupportable à autrui, surtout à vous, ne fût-ce qu'un quart d'heure, quelques minutes, un instant.

On dit que c'est un temps de crise, et que cette crise passera; mais il y a dix mois qu'elle dure, et je suis descendu où je suis par des décadences insensibles et continues : on ne revient guère de ce qui s'est opéré si lentement.

Les grandes chaleurs et les souvenirs de la Sainte-Madeleine m'ont ranimé un moment. Je me sers de cette espèce de demi-retour pour vous offrir les hommages et les souvenirs d'une ombre. Ma chambre sera parée de tubéreuses au retour de la servante qui va porter ma lettre à la poste; et si M. de Fontanes est fidèle à la promesse qu'il m'a faite de venir prendre mes commissions, il vous portera dimanche un petit livre qui m'est bien cher, parce qu'il me fait souvenir de vous depuis six mois que je vous le garde. Ce sont mes étrennes de cette année; recevez-les, quoique tardives. C'est ce qu'après beaucoup de recherches j'ai cru trouver de plus digne de vous, ce qui est, en ce moment, le plus précieux à mon goût parmi mes livres, ce que j'aurais le plus de plaisir à garder, et ce qui, par cette raison, m'est le plus agréable à vous offrir.

Aimez-moi toujours un peu, puisque vous avez daigné m'aimer autrefois, et ne dédaignez pas mon oisive et inutile fidélité.

*P. S.* Il ne faut pas cependant que je vous expose à vous attendre à quelque merveilleuse rareté. Mon petit livre est tout bonnement un petit Pétrarque, dont tous les sonnets, rangés dans leur ordre chronologique, font imaginer, presque jour par jour, l'histoire entière de sa vie et de ses amours.

La traduction française est en regard, de même dimension que le texte. Cette traduction n'est pas fort bonne, mais elle est du bon temps, puisqu'elle est dédiée à M. de Montausier.

La reliure est couleur de bois d'oranger et me rappelle vos petits meubles que j'aimais tant. La couverture est ornée d'un double W très-délicatement tracé, qui semble multiplié par ses petites branches, et qui, par ce caractère, paraît à la fois l'emblème et le chiffre le plus convenable de votre nom. Les signets sont des rubans du plus beau blond, ainsi que les revers de la reliure, et les dorures un peu passées. Enfin tout annonce que, dans son origine, ce livret fut destiné à la plus piquante des blondes. J'ai dans la tête qu'on le relia pour vous, qu'il vous a appartenu, qu'il fut volé ou que vous le perdîtes, et je vous le rends.

Je me suis dit, dans mes conjectures, qu'il vous fut donné il y a longtemps; que, par conséquent, celui qui le donna put vous aimer dès sa jeunesse; et c'est un bonheur que je lui envie. Je me dis que, s'il vit encore, il vous aime toujours; et ce bonheur-là, je ne l'envierai jamais à personne, car je le partage avec tout ce qui vous connaît.

J'ai dit. Amusez-vous beaucoup et portez-vous bien.

## LXXXVIII

Paris, 2 janvier 1819.

*A madame de Vintimille.*

Hier j'ai tenté l'impossible pour aller vous offrir en personne mes vœux de la nouvelle année. Je voulais arriver à votre porte à trois heures, vous voir, si vous étiez visible, et déposer au moins de mes propres mains, chez votre suisse, si je ne pouvais pas parvenir jusqu'à vous, mon compliment et mon petit présent d'usage. Tout était prévu, arrangé ; mais le sort s'est moqué de moi. Il n'y a pas eu moyen de trouver, dans mon voisinage, un fiacre qui fût à sa place. Tout roulait, et rien n'a voulu s'arrêter. Dans mon désespoir, j'ai fait chercher une brouette ; mais on n'a pas pu en trouver.

Voilà, certes, commencer l'année par un désappointement qui serait de mauvais augure, si la peine que j'en ai ressentie et que j'ai acceptée à la fin de bonne grâce, comme un juste châtiment de ma vanité déconcertée, n'avait absorbé le présage. Il est certain que j'étais fier de me montrer leste et ponctuel à remplir un devoir si cher, et dont je n'ai pu m'acquitter que de loin et avec lenteur depuis tant d'années. Aujourd'hui je suis humilié de ma tentative déçue. C'est donc en toute humilité que je vous envoie ces assurances de mes regrets et de ma fidélité.

Je suis arrivé depuis quinze jours. Je n'ai pas oublié, pendant mon absence, que vous m'aviez invité à vous

écrire, si je trouvais de l'encre et du papier à ma portée. Mais, au lieu d'écrire, je me suis amusé à penser à vous, sans vous en rien dire. Je vous assure que j'ai bien vivement regretté de n'être pas votre voisin au mois d'octobre. Je l'ai passé tout entier dans une vivacité de tête et de cœur, dans une activité d'imagination, et une disposition à communiquer mes pensées, qui me rendaient tout à fait bonne compagnie. Ah! où étiez-vous dans ce temps-là? Mais voilà encore une vanité dont vous êtes la cause, et dont je pourrai bien être puni par le retour de cette imbécillité qui me tint si longtemps éloigné de vous, l'année dernière, et à laquelle vous ne voulûtes pas croire, quoiqu'elle fût, je vous le jure, bien réelle. Si elle revient, je la prendrai; mais je voudrais qu'elle ne revînt qu'aux vacances, pour n'être pas trop indigne de vous pendant que je suis à Paris.

Donnez-moi vos jours et vos heures, afin que je puisse mettre à profit mes bons moments tant qu'ils dureront. M. Molé vous aura fait part de mes bonnes intentions, et vous n'aurez pas été trop étonnée de n'entendre pas parler de moi hier. Je le rencontrai au coin de la rue de la Paix, il y a six jours. Il m'apprit qu'il était hors de ministère. Je voulus lui en donner un, et je le fis mon chancelier auprès de vous. Je ne sais si le brouhaha de ses fonctions passées lui aura laissé la liberté de s'acquitter de celles que je lui confiai, et qu'il voulut bien accepter; en tous cas, j'en appellerai à sa responsabilité.

Adieu. Soyez heureuse cette année et toutes les autres autant que je le désire, autant que vous le méritez, et surtout soyez bien sûre que, tant que je respirerai, leste ou impotent, malade ou sain, imbécile ou non,

écrivant ou n'écrivant pas, je penserai à vous, je vous estimerai, je vous honorerai, et je vous aimerai toujours.

## LXXXIX

Paris, 21 juillet 1819.

*A madame de Vintimille.*

Voici un petit présent qui me paraît digne de vous et du lieu que vous habitez. C'est une lettre de Boileau à M. de Lamoignon, l'avocat général, qui portait le nom de cette terre de Basville qui embellit votre voisinage; vous serez sûrement bien aise de voir et de posséder ce portrait parfaitement ressemblant de l'écriture du poëte. On me l'a donné, et je vous le donne. C'est pour moi un moyen infaillible d'augmenter le plaisir que j'en ai reçu.

Boileau se plaint, dans sa lettre, de n'avoir pas, cette année-là et ce jour-là, un soleil digne du mois où il écrivait, qui était le mois de juin. Nous avons aujourd'hui un temps bien indigne aussi du mois de juillet, et surtout du 22. Mais j'en ai de rechange, et s'il ne fait pas demain un beau jour de Sainte-Madeleine, je me souviendrai d'un autre.

Vous souvenez-vous d'avoir entendu citer à Chateaubriand deux vers d'un vieux juge de paix de Sceaux, qui traduisait Atala à sa manière, et qui faisait dire à son sauvage:

. . . . . Le cruel souvenir
Ne veut pas que mes maux puissent jamais finir.

Je parodie ce sauvage en me disant :

. . . . . Un si doux souvenir
Ne veut pas que mes biens puissent jamais finir.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles un peu en détail, et de celles de madame de Labriche, dont j'espère que l'accident est entièrement sans vestiges. Avez-vous auprès de vous madame de Pastoret, et son affliction s'adoucit-elle? Je n'ose pas aller la voir, de peur de remuer ses douleurs; mais je pense beaucoup à elle. Je ne vous dis rien pour M. Molé; je veux me brouiller avec tous les hommes, excepté avec deux ou trois. La politique a ôté aux autres la moitié de leur esprit, la moitié de leur droit sens, les trois quarts et demi de leur bonté, et certainement leur repos et leur bonheur tout entiers. Je les attends à l'autre monde; c'est là seulement que je renouerai mes amitiés.

A propos d'amitié, le pauvre Frisell, qui servait quelquefois de truchement à la nôtre, étant parti pour Londres, a ressenti à Dieppe une atteinte de goutte qui lui a rendu une main tout enflée et toute rouge. Le voilà qui se croit délivré de tous ses autres maux, et qui nous écrit dans sa joie pour nous prier de l'aider à chanter un *Te Deum;* jamais homme n'a été si content d'avoir la goutte! Mais il attend au lendemain pour cacheter sa lettre, et le voilà qui s'éveille avec la même main, il est vrai, mais aussi avec les mêmes reins et les mêmes nerfs, les mêmes muscles et les mêmes douleurs qu'auparavant. Le pauvre garçon a fini par nous demander un modeste *De profundis.* Nous lui dirons un *Libera,* non pas pour l'autre monde, mais pour celui-ci, en priant le ciel de le délivrer de tout ce qui

lui ôte sa gaieté, son contentement et son amabilité native.

Nous partirons pour Villeneuve beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire; donnez-moi l'ordre et la marche de votre été, afin que je sache si je puis espérer de vous revoir à Paris avant de le quitter.

Portez-vous toujours bien, et ayez toujours beaucoup d'indulgence et un peu d'attachement pour moi, qui vous ai tant aimée et qui vous aime tant.

## XC

Paris, 16 août 1819.

*A M. Frisell, à Londres.*

J'ai reçu presque en même temps vos deux lettres, la mienne et celle de Chateaubriand. Je vous en envoie deux autres en retour. L'une m'a été adressée pour vous par M. de Favernay, qui est toujours à Chartres, et qui a oublié votre adresse. L'autre vient je ne sais d'où, et m'a été envoyée de votre hôtel. Je joins la mienne à tout cela; j'en fais un seul paquet, et, pour ménager vos finances, j'use de l'expédient que vous indiquez à Chateaubriand, en me servant de votre ambassadeur. Je désire que le tout arrive à bon port, et vous trouve en un état de santé et de désennui dont vous puissiez nous rendre un compte un peu satisfaisant. Ne m'épargnez pas les détails sur tout ce qui vous touche; j'aime à lire ces choses-là de votre part; mais, pour la mienne, je n'aime pas à les écrire. Contentez-vous de savoir que nous nous portons à notre ordi-

naire, et que notre plus vif désir est que vous vous portiez bien, ou passablement bien.

Vous avez beaucoup trop tardé à nous donner de vos nouvelles de Londres. Je commençais à être inquiet, quoique je m'inquiète toujours bien plus tard que les autres hommes. Grâce au ciel, vous avez enfin une idée nette et fixe sur votre maladie. Je suis bien aise qu'elle ait un nom déterminé. Celui de *goutte atonique* me paraît juste. Il est tout neuf à mon oreille ; mais il offre à mon esprit un sens si clair et si facile à saisir, que je le crois vrai. Tenez-vous-y. Il est dans la nature d'être soulagé de nos maux, quand nous leur avons donné un nom, quel qu'il puisse être. Je ne sais pas au juste si cela est utile en soi; mais je sais que cela est fort naturel, et par conséquent très-raisonnable. Remarquez, je vous prie, que la première question qu'on fait toujours, quand on voit souffrir les autres, ou qu'on souffre soi-même, est celle-ci : « Qu'a-t-il ? — Qu'a-t-elle ? — Qu'ai-je donc ? » Dieu veuille qu'il vienne un temps où vous puissiez dire : « Je n'ai rien. » Vous êtes assez fort et assez jeune pour y prétendre, et j'ai assez bonne opinion de votre constitution et de la bénignité de vos humeurs pour l'espérer.

J'ai dit à M. Bernardi le peu de cas que vous faisiez de ses terreurs. Pour moi, je vous déclare que votre sang-froid et vos sécurités m'indignent. Si vous n'avez pas à craindre ce qui se passe chez vous comme un danger, vous devriez au moins en avoir horreur comme d'un scandale donné au monde, ou d'une difformité politique horrible à voir. Les désordres que vous supportez, non-seulement avec indifférence, mais avec une espèce d'orgueil, et pour le seul plaisir de penser, de dire et de montrer que vous êtes libres, me prouvent seulement

que vous êtes fous. Et si vous ne l'étiez qu'à vos risques et périls, encore passe ; mais vous l'êtes certes au détriment du genre humain. Vos fatales prospérités vous ont donné un tel éclat, comme nation, et cet éclat a inspiré aux peuples un tel désir de vous imiter pour vous égaler, que tous vos exemples sont contagieux. Vous avez rempli le monde de funestes émulations. Pour être riche comme vos fabricants, on voudra être turbulent et séditieux comme vos ouvriers. Pour paraître imperturbable et hardi comme vos politiques, on en viendra à rire, comme vous le faites, de ces agitations d'esprit qui sont le plus grand des désordres, si la paix et la concorde sont le plus grand des biens. Or, la concorde et la paix sont le seul bien que le vrai législateur doive se proposer, parce que sans elles il n'y a, pour un peuple, ni bonheur assuré, ni vertus constantes et faciles. Toute votre patience, si vous voulez la raisonner, ne peut au fond être établie que sur cette idée : que l'honneur et le bonheur d'un peuple consistent à se remuer quand il veut, et que le meilleur des gouvernements est celui qui le laisse toujours aller jusqu'aux bords du pillage et de l'incendie, sauf à l'arrêter quand il en sera là. Pour appuyer solidement un tel principe de conduite, il faut en venir aux théories des Sismondi et des Staël : « Que « le mouvement, quel qu'il soit, est le plus grand bien « de l'esprit, le plus grand bien de notre cœur, de « notre corps et de notre âme. » Je hais ces horribles maximes, comme auraient fait les anciens sages; je hais la liberté, comme l'entendent les modernes. J'aime l'ordre et n'aime que lui, parce qu'il est le besoin de tous les pays, de tous les temps et de tous les hommes; l'ordre, dont le nom seul, quand il est en honneur, et l'idée seule, quelque confuse qu'elle soit, rendent les

hommes meilleurs et au dedans et au dehors, tandis que le nom seul, la seule idée de liberté, qui n'expriment et ne présentent pour nous qu'une exemption de frein et de règle, nous dépravent nécessairement et au dehors et au dedans. Ce mot a pour nous, depuis le christianisme, un son et un sens qu'il n'avait pas auparavant. Il ne signifiait qu'une espèce de gouvernement tout aussi régulier qu'un autre; chez nous, il tombe sur les mœurs, et n'exprime en réalité que beaucoup de dévergondage dans les lois et dans les humeurs. Un homme libre, chez les anciens, était respectueux et soumis à son pays, comme un esclave; un homme libre, aujourd'hui, se montre hardi et maître de lui-même comme un tyran. Comparez Aristide, ou tout autre ancien, à lord Cochrane, et vous comprendrez ce que je veux dire, mais ce que je n'ai pas le temps de dire mieux.

En résumé, votre pays est fou, et le mien aussi; mais c'est le vôtre qui a perdu le mien, qui ne vaut plus même le vôtre; et ces deux-là perdront les autres, si quelque force, unie à la justice et à la raison, ne vient pas, je ne sais d'où, mettre la folie aux fers et les erreurs dominantes dans un puits. En attendant, riez de vos attroupements, comme nous rions de nos clubs; il en résultera un genre humain abominable; mais il est fort possible qu'au lieu de ces combustions, nous vivions tout notre âge, et que nous mourions même dans nos lits.

En voilà assez pour aujourd'hui, et peut-être pour très-longtemps. Vous aimez à écrire et moi je le déteste. Des mots à tracer et à remuer me brouillent la vue et me fatiguent l'esprit. Si j'écris vite, je ne vois ni ne sais ce que je dis; si j'écris lentement, j'ai le temps

de m'apercevoir que ce que je dis n'en vaut pas la peine. Le temps de mettre du noir sur du blanc, avec quelque plaisir, est passé pour moi. Trouvez bon que j'emploie ou ma femme ou mon frère à vous répondre avec ponctualité, me réservant cependant de vous témoigner, de loin en loin, tout le plaisir que je reçois de vos lettres. Les plus longues et les plus détaillées, sur vos biens et sur vos maux, sur vos plaisirs et sur vos peines, me sembleront toujours les plus courtes et les meilleures.

*P. S.* L'article de Chateaubriand a fait, en effet, ici beaucoup de bruit, et peut-être beaucoup de bien.... Mais qui le sait?

## XCI

Villeneuve, 8 septembre 1819.

*A mademoiselle de Fontanes.*

Vous avez, Mademoiselle, pour admirateurs décidés deux hommes qui peuvent se donner carrière. A la distance où ils seront toujours de vous, leurs hommages, quelque éclatants ou indiscrets qu'ils puissent être, ne pourront ni vous compromettre ni vous paraître intéressés; car l'un habite aux extrémités de la terre, et l'autre aux extrémités de la vie. C'est l'ambassadeur de Perse et moi.

Je crois que nous avons été créés exprès pour vous donner la gloire de plaire à des goûts opposés. Ce demi-Turc est un franc étourdi qui s'est épris de vous à la première vue, tandis que vous avez été souvent l'objet de ma plus sérieuse attention. Vous avez d'abord charmé ses yeux, et vous charmez aussi les

miens; mais il vous a seulement regardée avec ceux qu'il a dans la tête, au lieu que je vous ai longtemps étudiée avec ceux que j'ai dans l'esprit; ce qui est plus sage et beaucoup plus respectueux.

Cependant ce hardi rival a pris sur ma timidité des avantages que je prétends lui disputer. Je vais sortir du silence et regagner sur lui, pied à pied, tout le terrain qu'il m'a ravi en osant parler le premier. Il a fait ses déclarations, et j'oserai faire les miennes. Il vous a dit ce que votre présence inspire; je vous dirai ce que j'ai mille fois pensé en votre absence, dans le sang-froid du souvenir et de la réflexion.

On dit que, prince et poëte, il compose pour vous une ode qu'il publiera dans son pays. Je suis un sage instruit par le passé, et, tandis qu'il ne vous donne que des louanges, je me permettrai de vous offrir quelques conseils. C'est un tribut que semble exiger votre modestie, et dont l'obligation m'est imposée par la dignité de ma situation et de mon âge. J'appartiens presque à l'autre monde; c'est le lieu de la vérité.

Pourtant, Mademoiselle, je ne veux être aujourd'hui qu'un sage en habit de ville. Je n'ai point vos devoirs en vue, mais seulement l'urbanité. Mes conseils ne sont pas vulgaires; mais aussi vous ne l'êtes pas. En regardant votre avenir et le point que vous occupez, je parcours le recueil de maximes que j'ai reçues de l'expérience, et je choisis pour vous les offrir, au moment de votre départ, celles qui, parmi les plus rares, les plus exquises et les plus neuves, vous sont le mieux appropriées.

Quelque parti que vous preniez, vous ne plairez médiocrement à aucun homme d'un goût vrai, et, si vous déplaisez aux femmes, ce sera toujours votre faute, et

parce que vos apparences n'auront pas assez répondu à toutes vos réalités; je vous le dis et j'en suis sûr. Évitez cette disparate; ne vous faites pas méconnaître et ne vous calomniez jamais.

Si vous voulez garder quelques imperfections, n'ayez que des défauts aimables et propres à vous faire aimer. Tous les autres, quelque innocents ou inconnus qu'ils pussent être, seraient trop peu dignes de vous.

Ayez souvent un peu d'humeur, pour délasser votre raison; mais que cette humeur soit légère, et n'en montrez que ce qu'il faut pour votre propre amusement et pour l'amusement des autres. Vous seriez trop répréhensible, aussi bien que trop malheureuse, si elle devenait leur tourment.

Permettez-vous quelques caprices, mais qui soient courts et peu marqués, et qui laissent apercevoir, comme un éclair dans le lointain, les agréments et le sourire de votre imagination.

Gardez vos singularités; mais tant que vous serez très-jeune, ne les montrez qu'aux connaisseurs, et qu'au gré des plus difficiles elles vaillent mieux que l'usage, que la coutume, que la mode : le monde n'en veut qu'à ce prix.

Conservez dans votre maintien, dans votre ton, dans vos manières et dans toutes vos habitudes, une certaine négligence, une apparence d'abandon et un air de distraction que j'ai cru remarquer en vous, malgré votre vivacité. Mais que tout cela soit semblable à ce qui est modèle en ce genre, et puisse en servir à son tour.

Que cet abandon plein de grâce annonce de la confiance, et non de l'indifférence; que cette négligence, acquise par l'heureuse satiété de toutes les délicatesses et de toutes les élégances, soit une élégance de plus;

que cet air de distraction vienne de l'oubli de soi-même par préoccupation des autres, et non de l'oubli des autres par préoccupation de soi.

Dans toutes ces condescendances, la condition est de rigueur.

Ce sont là des demi-défauts. Parlons des défauts véritables; vous n'en aurez jamais aucun.

Il y a des défauts fiers d'eux-mêmes : ceux-là tiennent de l'impudence, et on les hait. Il y a des défauts affectés et qu'on s'est donnés avec art : ceux-là tiennent du ridicule, et on en rit.

Il y a des défauts qui se blâment : on les plaint; d'autres qui sont invincibles et qui se combattent sans cesse : on les respecte.

Il y en a qui demandent grâce : on la leur fait; d'autres enfin qui s'ignorent, qui sont naïfs et satisfaits : on leur sourit.

Il en est donc que l'on accueille; il en est d'autres qu'on tolère; mais il n'en est point qu'on estime. Je disais bien : vous n'en aurez jamais aucun.

Mais il est des imperfections moins faciles à distinguer, et qu'il faut fuir avec soin.

Défiez-vous des mauvais plis dont les effets sont si funestes et l'origine si petite. On les contracte sans les craindre, sans le vouloir et sans les voir.

De jolis traits qui s'habituent à la grimace du dédain, deviennent des traits refrognés.

Les paroles désagréables ont une certaine amertume ou une certaine âcreté qui, en se déposant sur les lèvres, ou moment où elles y passent, y impriment le rechignement.

L'humeur aigre et l'aigreur d'esprit ont un inconvé-

nient plus triste; elles pénètrent les dents et toute la masse des muscles d'un agacement sardonique et hideux.

L'attitude de la bravade opposée à l'autorité, quand elle est souvent répétée, ôte au col toute sa mollesse et au visage sa rondeur. Il y perd même son profil. Contournée invinciblement par cette expression véhémente de la révolte de l'esprit, il n'est plus possible à la face que de se montrer de trois quarts, de travers et le menton haut.

Tous ces contournements funestes ne sont pas toujours visibles; mais ils se font toujours sentir.

Pourquoi y a-t-il tant de personnes qui, d'ailleurs bonnes et aimables, sont lentes à se faire aimer? C'est qu'il y a quelque mauvais pli qui s'est placé dans les replis de leur ton, de leur visage, de leurs manières, et dont la présence invisible nous rebute, on ne sait comment. Un mauvais pli imperceptible déplaît imperceptiblement.

L'air froid hérisse de glaçons toute une physionomie, et y laisse des plaques larges et ternes que rien ne saurait effacer.

L'air fier, l'air hautain, l'air superbe, ont une pointe de théâtre et de comique dignité qui inspirent à ceux qui les voient un mouvement de parodie dont tout le monde a le talent. On les singe en les regardant, du moins au dedans de soi-même, et malgré même qu'on en ait. Ils gravent leur caricature au moment même où ils paraissent : c'est leur inévitable lot.

Fuyez les airs impertinents. La sottise, la petitesse et la bassesse y excellent; cela seul doit en dégoûter.

Les airs d'insouciance, d'importance ou de fierté dont de jeunes têtes s'affublent, comme d'un panache ou

d'une armure, quand on attaque leurs défauts, et quelquefois par contenance ou par décontenance, sont un expédient qui leur nuit dans l'esprit de ceux qui les voient et qui s'en souviendront toujours. Ces amazones d'un quart d'heure s'exposent par de telles équipées à déplaire éternellement.

Mais que faire, quand on est timide, qu'on se sent gauche, embarrassée? Il faut se résigner à l'être, et consentir à le paraître jusqu'à ce qu'on ne le soit plus. Ce ne sont pas là des malheurs. L'air embarrassé et timide n'a jamais repoussé personne. Il est d'aimables gaucheries; et un embarras ingénu, une timidité naïve, ont leur mérite et leur attrait. Des yeux baissés ont de la grâce et de la dignité peut-être; mais tout choque dans un œil hardi.

Avez-vous quelque mauvais pli? Avez-vous des demi-défauts? Avez-vous même des défauts, et voulez-vous de l'indulgence? Voici le secret infaillible de l'obtenir à pleins souhaits.

Donnez-vous trois demi-vertus, trois demi-beautés, trois grâces : l'accueil riant, les prévenances et le désir d'être agréable, qui n'est pas celui de briller.

Placez-les dans votre maintien, dans votre ton, dans vos manières; mais ce n'est pas encore assez : dans votre esprit, dans votre cœur, dans vos regards, dans votre voix, dans tous vos traits.

Entretenez-les avec soin; ne vous en dépouillez jamais, car c'est un atour nécessaire au négligé le plus hardi. Soyez-en donc toujours ornée, et tout vous sera pardonné.

## XCII

Paris, septembre 1819.

*A M. de Chateaubriand.*

M. Maillet-Lacoste, vrai métromane en prose, et l'homme du monde le plus capable de bien écrire, si, ne voulant pas écrire trop bien, il pouvait quelquefois s'occuper d'autre chose que de ce qu'il écrit ; M. Maillet-Lacoste, qui sera jeune jusqu'à cent ans, et qui est le meilleur, le plus sensé, le plus honnête, le plus incorruptible et le plus naïf de tous les jeunes gens de tout âge, mais qui donne à sa candeur même un air de théâtre, parce que sa chevelure hérissée, ses attitudes et le son même de sa voix se ressentent des habitudes qu'il a prises sur le trépied où il est sans cesse monté quand il est seul, et d'où il ne descend guère quand il ne l'est pas; M. Maillet, à qui il ne manque que de la paresse, du relâche, de la détente de tête, pour travailler admirablement, et qui a travaillé avec autant d'éloquence que de courage, il y a vingt ans, contre la tyrannie de l'époque, comme l'attestent des opuscules, dont je vous ai remis, il y a dix ans, un exemplaire qui vous aurait fait connaître son mérite si vous l'aviez lu, mais que vous n'avez pas lu, parce que, occupé comme vous l'êtes, vous ne lisez rien, et je crois que vous faites bien, par une prérogative qui n'appartient qu'à vous; M. Maillet, qui a perdu une assez grande fortune à Saint-Domingue, sans y prendre garde et sans pouvoir s'en souvenir, parce qu'il était occupé d'une fable de Phèdre, et que depuis il est perpétuellement aux prises avec une pé-

riode de Cicéron, ou avec une des siennes; M. Maillet, qui, mis en déportation par le Directoire, entra dans une école de Bretagne, dont il fit la fortune, pour des souliers et un habit, sans s'apercevoir ni de l'injustice des hommes, ni de son changement de situation, parce qu'il est toujours en repos, quoique toujours agité sur le sommet de ses idées; M. Maillet, qui, avec les plus hautes, mais les plus innocentes prétentions, met à ses fonctions obscures de professeur autant d'importance que s'il n'était qu'un sot; qui en remplit tous les devoirs avec la conscience et le dévouement d'un Rollin; qui excelle à tout enseigner, et enseigne tout ce qu'on veut, depuis le rudiment jusqu'à l'arithmétique, en passant par tous les degrés intermédiaires, humanités, rhétorique et philosophie; M. Maillet, dont le destin est d'être apprécié et oublié; que l'Université, tout en rendant justice à son mérite académique, laisse en province quand tant d'autres sont à Paris; que M. de Fontanes lui-même a négligé, quoiqu'il fût très-déterminé à le servir; que M. Dussaut a quelquefois admiré; qui compte un grand nombre de partisans, mais dont tout le monde parle en souriant, excepté moi; M. Maillet, qui a une ambition que tous les lauriers du Parnasse ne couronneraient pas assez, et une modération que le suffrage d'un enfant contenterait; qui donnerait tous les biens de ce monde, quoique occupé de ceux de l'autre, pour une louange, et toutes les louanges de la terre pour une des vôtres, ou pour un moment de votre bienveillance et de votre attention; M. Maillet enfin, dont je vous ai parlé plusieurs fois, mais dont le nom peut-être vous sera nouveau, parce que la fatalité qui le poursuit, sans qu'il s'en doute, vous aura sûrement rendu sourd; M. Maillet donc vient d'arriver à Paris,

avec une lettre de l'évêque de Montpellier pour M. Trouvé, laquelle lettre demande pour lui à ce dernier une mention au *Conservateur*. Or, M. Trouvé ayant répondu qu'il ferait la proposition, mais que le comité seul déciderait, ledit Maillet, après être venu me chercher à Villeneuve, où je n'étais pas arrivé, est revenu me chercher à Paris, d'où je partais, sans avoir l'habileté de me saisir sur le chemin, parce qu'il est trop distrait, c'est-à-dire trop occupé, pour être habile; et il m'écrit pour jeter son cri de détresse, et m'appeler à son secours. J'y vole autant que je le puis, c'est-à-dire que je lui réponds, moi qui ne réponds jamais, et que je vous écris, moi qui n'écris à personne, pas même à vous ni à madame la duchesse de Lévis. Je lui envoie tout ouverte cette recommandation, dont un autre se fâcherait, et qui le comblera de joie. Ayez-y égard, je vous en conjure. Accueillez mon Maillet, le plus sage des fous et le plus fou des sages, mais un des meilleurs esprits du monde, si cet esprit était plus froid, et une des meilleures âmes que le ciel ait jamais créées, quoiqu'il ne soit occupé que de son esprit; espèce d'aigle sans bec, sans serres, sans fiel, mais non pas sans élévation assurément; un jeune homme de l'autre monde, que les connaisseurs généreux, comme vous l'êtes, doivent apprécier dans celui-ci, afin que justice soit faite, car il n'y fera pas fortune. Rendez-le heureux avec un mot et un sourire; cela me fera du bien. Adieu.

## XCIII

Paris, 27 mars 1820.

*A madame de Vintimille.*

Fontanes est entré hier chez moi, à quatre heures, criant, non pas *Hosanna!* mais *Tue! Tue!* ou peu s'en faut. Il venait presque de se battre avec votre portière. Voici les faits :

Il prétend qu'après avoir pris, chez madame de la Briche, des informations authentiques sur les jours et heures où l'on peut espérer d'être admis au bonheur de vous voir et de vous parler, il s'est présenté neuf fois (ni plus ni moins) à votre porte, auxdites heures et auxdits jours, sans avoir été reçu;

Que s'étant présenté huit fois à pied, et sans avoir de carte de visite dans sa poche, il avait pu attribuer à cet *incognito* les huit premiers refus qu'il avait essuyés; mais qu'hier il a mis sa famille à pied, il est monté dans son carrosse, il a ordonné à son cocher d'aller grand train, et a rempli tout le quartier du bruit de son impatience, sans que ce bruit ait servi de rien.

Il me paraît que, dans son humeur entreprenante, il a porté ses insistances aux dernières extrémités, car il m'a avoué que la portière lui avait dit: « Est-ce que vous voulez parler aux murailles? » Ce bon mot a déconcerté tout son feu.

Il est venu là-dessus me confier sa déconfiture et chercher mes consolations; je lui ai donné des conseils. Je lui ai dit que, lorsqu'on voulait arriver, il fallait prendre le bon chemin; que si, au lieu d'employer

ses chevaux et ses jambes à courir après vous, il avait eu recours, sans aucune fatigue, à sa main droite et à sa plume pour vous prier de lui indiquer le moment où vous pourriez le recevoir, il aurait eu, dès la première fois, une prompte satisfaction; qu'il n'y a personne au monde que vous vissiez plus volontiers que lui; mais qu'enfin, pour le recevoir, encore fallait-il savoir qu'il était là; qu'il lui restait donc à finir par où il aurait dû commencer, et à vous écrire deux mots, etc. Il a compris que j'avais raison; mais il m'a paru si honteux et si abattu d'avoir eu tort, que je me suis offert à écrire pour lui : ce que je fais. Veuillez donc, je vous en supplie, lui faire savoir directement qu'il peut se présenter, et en quel temps. Il a, dit-il, auprès de vous une affaire importante à traiter, un service à vous demander, au nom de La Harpe, au nom d'Ovide, au nom des vivants et des morts, et au nom du bon droit et de la justice, qui sont des choses immortelles, au moins pour vous et pour les bonnes âmes.

Je vais tâcher de vous expliquer cette affaire en peu de mots, afin que vous soyez prévenue, si vous le voyez, ou que vous puissiez lui donner toute satisfaction, sans le voir, si la solitude qu'il est possible que vous vous prescriviez, dans ces jours saints, ne vous permettait pas de le voir.

Ovide, vous savez qui c'est; La Harpe, vous l'avez connu, et vous avez connu aussi une certaine traduction des *Métamorphoses* que La Harpe a vantée, et dont Ovide lui-même n'aurait pas été mécontent. Elle est probablement dans quelque coin de votre bibliothèque, et porte le nom de *Saint-Ange*.

Or, ce Saint-Ange a laissé une veuve, des filles et deux garçons, qui ont pour toute fortune une pension

de douze cents francs que leur fait le gouvernement. De ces deux garçons, l'un est mort aux armées, et l'autre, après douze ans de services et plus d'une blessure, est capitaine dans une légion dont M. de Zœpfel, neveu de feu M. le duc de Feltre, est colonel.

Le capitaine est fort content de sa fortune et de sa place; mais il craint que son colonel n'ait contre lui de fâcheuses préventions. C'est pour écarter ce péril qu'on veut vous supplier d'intervenir, et de tout faire pour que M. de Zœpfel prenne des sentiments favorables à l'ovidien. M. de Fontanes répond de ses bonnes dispositions. Empêchez, il vous en supplie, qu'il ne tombe un cheveu de sa tête, ni un fil de ses épaulettes, ni un sou de son traitement.

Voilà l'affaire et tous les faits. J'abandonne le reste à votre sagesse et à votre bonté. Mais n'allez pas dire à Fontanes qu'entre vous et moi, je me suis un peu moqué de lui, et de ce que, dans le temps de la Passion, il s'est laissé interloquer par une servante qui n'est pas celle de Pilate.

On m'a prêté le livre ci-joint, qui n'est pas encore mis en vente, que je sache. Je vous cède mon privilége de le lire avant le public. Il y a des lettres de madame de Sévigné à un M. Duplessis, ex-gouverneur de son fils, dont je soutiens que vous avez au moins écrit les deux tiers, tant cela ressemble à votre bon ton d'aimable et bonne personne.

J'ai le livre pour la quinzaine, le maître étant occupé ailleurs. Ainsi ne vous gênez pas pour le parcourir à votre aise.

Il me reste à vous dire que j'ai mille fois plus pensé à vous que vous n'avez pensé à moi, depuis notre dernière entrevue, car j'aurais voulu vous écrire plus de

trente fois. Si vous l'aviez voulu, vous l'auriez fait. Quant à moi, je n'exécute jamais que ce que j'ai résolu cent fois. Agréez mes sentiments déjà anciens et toujours vifs comme s'ils ne faisaient que de naître.

## XCIV

Villeneuve-le-Roi, 29 septembre 1820.

*A M. Frisell, à Semur.*

Je ne vous écris pas pour vous parler de nos santés, mais pour vous demander des nouvelles de la vôtre, qui intéresse les âmes les plus insensibles. « Il paraît que « ce pauvre M. Frisell est malade, et j'en suis triste, « car je l'aime sincèrement, » nous écrit madame de Chateaubriand, dans une lettre que nous venons de recevoir. Vous devez être bien touché d'une telle déclaration, si, comme on le dit et comme il est vrai, rien ne mérite tant de reconnaissance que les dons d'une main avare.

Nous sommes plus prodigues de nos sentiments et de nos témoignages d'amitié. Vous avez cependant, dans nos largesses en ce genre, et la lettre que je vous écris en ce moment le prouve assez, une part que nous n'accordons à personne, et je vais vous en dire la raison : je crois que nous vous sommes nécessaires.

Premièrement, personne ne vous apprécie, ce me semble, aussi parfaitement que moi. Secondement, il n'y a, je crois, personne au monde avec qui vous puissiez être aussi pleinement à votre aise qu'avec nous. Votre raison nous charme; votre bonté nous est connue; votre verve nous amuse; vos humeurs nous font

rire, et vos injustices, même quand elles tombent sur nous par hasard, trouvent nos cœurs invulnérables. Trouvez-moi des gens dont la société puisse aussi parfaitement convenir à un honnête homme qui n'aime pas à se gêner, et, dès demain, j'en fais la mienne.

Nous sommes en peine du chemin que prend votre goutte. Donnez-nous son itinéraire. Et vous, à quel parti êtes-vous décidé sur vos mouvements ou vos résidences? Rentrez-vous à Paris? Irez-vous en Bourgogne? Viendrez-vous nous voir ou nous attendrez-vous? Venez. Nous vous reverrons et nous vous recevrons avec une extrême joie. Attendez-vous pourtant à dix fois plus de cousines que vous n'en trouviez quelquefois dans nos soirées à Paris, quand vous étiez tenté de fuir. Je dois vous prévenir en outre qu'il vaudra mieux voyager dans une quinzaine de jours qu'à présent, si les pays qui sont au-dessus de nous ressemblent à celui-ci. Figurez-vous qu'en ce moment nous ne pouvons trouver, à trois lieues à la ronde, ni un morceau de lard ni un poulet, et jugez de la cuisine. Mais elle va s'améliorer. Nous faisons venir du lard de Paris, et les fermes voisines sont pleines de poules qui couvent, de sorte qu'à la fin d'octobre nous aurons des poulets de grain. Ils viendront un peu tard; mais *il vaut mieux tard que jamais*. J'aime à citer les vieux proverbes, quoique madame de Genlis les ait proscrits. Ils me délassent, et lors même que leur sens n'est pas nécessaire, leurs mots naïfs me sont agréables. Leur trivialité jette dans le langage familier, devenu trop sérieux, une teinte de bonhomie, et par là de variété, qui, n'en déplaise à la dame, vaut mieux qu'une élégance toujours soignée et un bon ton toujours tendu. Pardonnez-moi cette petite bouffée de digression littéraire. On peut parler de tout

avec vous, et j'écris tout ce qui me vient. Une autorité collet monté s'est présentée un moment à mon imagination, et j'ai voulu la chiffonner en passant. Voilà qui est fait. Je reviens à notre cuisine, et par la cuisine à mon estomac, dont il faut bien vous dire un mot, car j'aime à parler aux gens que j'aime d'eux et de moi.

Mon estomac donc, je n'en ai point. Les chaleurs que j'ai trouvées ici me l'ont ôté en arrivant, et la mauvaise chère que nous faisons m'est devenue fort indifférente. Je vis de mon principe de vie, car d'ailleurs je ne mange rien. Mais aussi ma poitrine est en repos; tout le mal est chez le voisin. Je ne sais si le frais que quelques heures de pluie ont ramené hier causera quelque changement dans ma manière d'exister, et me rendra mes incommodités accoutumées; j'attends avec patience ce que le ciel opérera. Du reste, je me porte à mon ordinaire, toujours fort bien selon vous et vos préventions, toujours fort mal selon moi et mon sens intime.

Je viens de voir que Clausel vous citait, dans les notes de son mémoire, comme une autorité décisive sur la constitution de votre pays, et qu'il avait imprimé votre nom en toutes lettres, entre deux crochets.

On m'écrit que l'abbé de Lamennais est fort blâmé à Saint-Sulpice, où l'on trouve, avec raison, qu'en détruisant tous les fondements des certitudes humaines, pour ne leur laisser d'autre appui que l'autorité, il détruit l'autorité même. Il a eu tort de ne pas la consulter avant de publier son livre.

Voilà tout ce que je sais de nouvelles politiques et littéraires; c'est à peu près vous dire que je ne sais rien.

## XCV

Paris, 20 décembre 1820.

*A madame de Vintimille.*

Il y a plus de huit jours que je veux vous envoyer ce livre, avec une grande lettre pleine de remercîments, de reproches, d'explications, de tendresses, et surtout de regrets de ne pouvoir plus vous dire ni vous écrire, sans réserve, tout ce que je pense. Réduit à ce demi-silence par la paresse de ma main, devenue incurable à force d'être invétérée, par la faiblessse de ma poitrine, qui ne me permet presque plus que d'être écouteur, dans les entretiens où je prends le plus de plaisir, et enfin par la nature des temps où nous vivons, et qui ont tant de faces qu'il est impossible de les voir sous le même aspect, si on n'est pas précisément placé dans le même point de perspective, ni d'en parler diversement sans se diviser, si l'un des deux prend, comme vous, aux hommes qui y jouent un rôle un intérêt que l'autre ne partage pas. Enfin, je voulais encore une fois vous montrer à découvert et sans nuages ce cœur où vous avez régné, et cette âme, toujours la même, où les souvenirs agréables sont empreints pour l'éternité. Mais je l'ai éprouvé et je l'ai dit plus d'une fois : *Il faut du temps pour être sincère*, c'est-à-dire, pour savoir exprimer au juste tout ce qu'on pense et tout ce qu'on sent. Je renonce donc à la grande lettre, réservant pour des temps meilleurs, s'il en arrive, tout ce qu'elle eût pu contenir, et je hâte l'envoi d'un livre qui, je l'espère, vous causera quelque plaisir.

J'espère aussi que vous n'aurez pas eu le temps d'en connaître l'existence, ni d'en avoir la possession par quelque autre voie que ce soit. S'il en était autrement, j'en serais désolé. Mais, en ce cas, je garderais pour moi cet exemplaire, et je vous chercherais quelque autre étrenne. Je devance le 1er janvier 1821 pour vous présenter celle-ci, de peur qu'on ne me gagne de vitesse. J'attacherais un grand prix à placer le premier ce gros volume dans votre bibliothèque.

C'est un fatras délicieux, une énorme meule de foin, où l'on trouve des fleurs exquises : enfin un livre indispensable au bonheur de ceux qui, comme vous et moi, aiment éperdument La Fontaine et son siècle, et n'en veulent rien ignorer.

Agréez mon présent, mes bonnes intentions, mon inaltérable constance, et dites-moi quel est le jour de la semaine prochaine où vous pourriez m'accorder une demi-heure d'audience, si les oppressions où je vis me permettent de respirer.

## XCVI

Paris, 22 juillet 1821.

*A madame de Vintimille.*

Est-il possible que je me sois fait méconnaître, ou que vous ayez pu vous méprendre à un tel point? Je vous jure, avec toute la sincérité que je vous dois, et dont, pour rien au monde, je ne voudrais me départir en aucun temps, surtout à pareille heure et en un tel jour, je vous jure, dis-je, par vous, par moi, par sainte Madeleine et par les tubéreuses, les plus chers de mes

souvenirs, je vous jure sur ma conscience et par toute mon amitié, par toute ma véracité, par toutes mes fidélités, que je ne vous ai fait aucune visite où j'aie goûté auprès de vous tant de douceur, tant de repos, que dans celle dont vous avez été presque tentée de vous plaindre. Vous avez pris ma confiance et mon abandon pour de la langueur de sentiment, et mon recueillement pour un nuage. J'arrivais souffrant (car toutes mes faiblesses sont devenues douloureuses); je m'assis, je me calmai, je vous fis parler, je vous écoutai. Je sortis presque restauré, et je me dis, au fond de ma voiture, en arrivant sur le boulevard : S'il m'était possible de quitter, tous les jours, mon lit à pareille heure, de courir par un pareil temps, et de trouver au milieu de ma course un tel plaisir, assurément je vivrais mieux et plus longtemps.

Maintenant, soyez franc, ouvert, transparent, et montrez-vous tel que vous êtes, pour avoir l'*air gêné, embarrassé, mal à l'aise* aux yeux de ceux qui peuvent le mieux vous connaître et qui savent le mieux juger! Je vois avec douleur qu'il vient un temps où l'on ne ressemble plus à ce qu'on est, et où, pour être apprécié, il vaut mieux employer la mémoire de nos amis que notre présence. Souvenez-vous donc de ce que j'ai été pour vous, et croyez que je serai toujours le même, en dépit de mes dehors.

J'entends plus difficilement ce qu'on me dit, je dis moins volontiers ce que je pense, parce que le parler m'ennuie quand je suis de sang-froid, et me fatigue quand on m'échauffe. Je n'en pouvais plus, en arrivant auprès de vous, et je mis ma poitrine à l'aise par mon silence. Vous remplîtes ce vide par la plus agréable conversation. Je sortis content, ranimé, et ranimé si

bien, que j'eus la force de faire, en vous quittant, deux visites de bienséance dont la seule idée m'aurait fait frémir le matin.

J'allais vous écrire, au moment où j'ai reçu votre lettre. Elle m'a fait un grand plaisir, quoiqu'elle ait fort étonné ma paisible sécurité. J'étais loin de penser que vous me demanderiez une explication; mais j'avoue pourtant que je suis flatté de l'injuste sollicitude que je vous ai causée si innocemment. On n'a point cette susceptibilité pour les gens que l'on n'aime plus. Non-seulement je vous pardonne Garat, mais je vous dirai quelque bien de son livre. La lecture en est un peu fatigante, à mon gré, mais point du tout ennuyeuse. Cet homme peint faux, mais il est peintre. Il y a même de la vérité dans ses peintures les plus fausses, parce que, s'il ne peint pas les objets dont il parle tels qu'ils sont, il les peint, du moins, tels qu'il les voit, et cette sorte de vérité fait toujours quelque plaisir. Enfin, s'il est fou et archi-fou, il est homme d'esprit et bon homme, mais bon homme à un excès digne d'observation, et qui m'a beaucoup occupé.

Voilà une lettre bien ennuyeuse. C'est le sort de toutes les apologies, et vous m'avez mis dans la nécessité de faire la mienne.

J'aurais été plus gai, plus leste et plus court, si, comme je l'espérais, je n'avais eu à vous entretenir que de cette excellente année de 1801, qui a joué dans ma vie un si beau rôle, et dont vous m'avez rendu le souvenir éternellement précieux. Croyez-le bien, et à jamais.

## XCVII

Paris, 30 août 1821.

*A madame de Vintimille.*

Je ne puis aujourd'hui vous parler d'aucune autre douleur que de la vôtre; j'y prends une part bien sincère, je vous assure, et par des motifs indépendants de votre propre affliction.

J'avais vu chez vous, une fois, ce modèle touchant de la plus haute patience, cette image de la bonté, qui se peignit si doucement dans ma mémoire, et qui n'en sortira jamais. Je penserai toujours à madame de Laborde, quand je voudrai me faire une vive idée de l'inaltérable égalité d'humeur et d'âme que peuvent donner la raison et la vertu.

Mon frère, que les affaires de son beau-père ont appelé et retenu forcément depuis six semaines à Villeneuve, doit arriver à la fin de cette semaine. Ses travaux judiciaires n'ont point été interrompus par cet éloignement indispensable; il avait emporté tous ses dossiers, et n'a fait que changer de cabinet. Je lui ai fait rappeler madame de Montmorency, et sûrement il n'aura rien omis de ce qui lui aura été possible pour vous donner satisfaction.

Les manuscrits de Fontanes sont enterrés dans une espèce de coffre-fort où il n'est permis à personne de les voir. On ne s'en occupera qu'après les autres intérêts.

Je n'ai eu aucune occasion de lire le discours de Villemain, que je crois bon. Celui de Roger m'a plu,

surtout la première partie. Je ne m'attendais ni à mieux, ni même à aussi bien.

Notre départ approche, et les préparatifs en seraient achevés, sans les occupations que nous donne la présence du pauvre Frisell, toujours inconsolable, et qui ne nous quitte pas. Sa fille est charmante, et entre demain au couvent de la Visitation, très-digne de l'éducation qu'on y reçoit, et impatiemment attendue par ces excellentes religieuses.

Donnez-moi encore une fois de vos nouvelles, je vous en conjure. Vos deux dernières lettres m'ont fait un plaisir particulier. Il y avait là un accent du cœur très-marqué, et qui a fortement ému le mien. Mais que disiez-vous que je vous ai fait des reproches? Je ne l'ai ni osé ni voulu.

Quoi que vous fassiez, je penserai toujours que vous avez raison, même quand j'aurai l'air de gronder; j'en ai perdu l'habitude depuis longtemps, et quelquefois je le regrette.

A vous, depuis près de vingt ans, et pour jamais.

## XCVIII

Paris, 1er mai 1822.

*A madame de Vintimille.*

C'est le mois où je suis né, et le mois où je vous ai connue, il y a vingt ans. Je vous vis le 1er, je vous revis le 6, et depuis,

Je crois toujours vous voir pour la première fois.

Venez donc, venez souvent; venez quand il vous

plaira, depuis midi et demi jusqu'à deux heures et demie. Venez sans me prévenir, ou en me prévenant, à votre choix; venez à temps et à contre-temps. En quelque temps et à quelque heure que ce soit, vous n'arriverez jamais sans avoir été désirée.

*P. S.* Tout le reste vous sera dit dans nos entrevues.

## XCIX

Paris, 13 juillet 1822.

*A madame de Vintimille.*

Vous deviez revenir, et je ne vous ai point revue; mais vous avez été retenue ou détournée par des soins, des devoirs et des douleurs si respectables que je n'ai pas murmuré.

Je voulais aller vous voir, commencer par vous les deux ou trois visites dont j'avais le projet, quand elles me seraient permises par le retour d'un peu de force; vous offrir enfin les prémices d'une convalescence que l'on me faisait espérer. Cet espoir n'a été qu'un rêve. Mes essais de mouvement n'ont abouti qu'à quelques promenades qui m'ont nui. Il a fallu reprendre le repos et la réclusion et attendre de meilleurs temps.

Impatienté de ces contrariétés, et ne pouvant plus me passer de vous, j'ai envoyé savoir où vous étiez, dans l'intention de vous prier de venir adoucir ma captivité. On a répondu à votre porte que vous partiez le lendemain de ce jour-là, à cinq heures du matin, et qu'ainsi il fallait déjà vous considérer comme absente.

Je vais m'éloigner aussi. Je pars demain, et je ne puis plus espérer de vous revoir que cet hiver. Je vais

essayer d'un autre air et d'une autre vie. Adieu donc, et conservez-moi, je vous en conjure, un peu de cette amitié dont l'idée et les témoignages me sont si précieux, et que si peu de gens conservent pour ceux qui leur deviennent inutiles, et qui ne peuvent plus les aimer que de loin et dans le silence.

Voici le plus joli petit Horace qui existe dans le monde entier. Rien n'est si lisible ni si peu volumineux. Vous pourrez le porter toujours avec vous et le lire où il vous plaira. Je suis ravi de pouvoir vous l'offrir. Ce sera, si vous le voulez bien, mes étrennes de cette année et mes tubéreuses pour le 22 juillet qui approche, et dont je me souviendrai à Villeneuve.

J'ai substitué ce livret à celui dont je vous avais parlé, et qui n'aurait pas pu avoir pour vous le même mérite.

Portez-vous toujours bien, femme aimable, femme excellente, vous en qui la santé couronne tous les dons du ciel et en permet le libre usage. Pour moi, je ne suis plus qu'une âme, un souffle, un cœur qui vit de souvenirs, et le vôtre fait mes délices.

## C

**Paris, 22 juillet 1823.**

*A madame de Vintimille.*

J'attends M. Frisell, qu'on me dit de retour, pour avoir de vos nouvelles. J'apprendrai de lui, avec joie, que vous vous portez bien, que vous vous amusez, que vous animez tout par votre aimable esprit, par votre heureuse humeur, par votre parfaite raison, par votre

présence riante, dans le lieu que vous habitez. Vous étiez plus jeune, il y a vingt ans, lorsque je marchais à vos côtés, et que vous donniez le bras à Chateaubriand, à pareil jour, à pareille heure, en parcourant certaine allée que je vois presque de mon lit, et où, à mon très grand regret, je ne puis pas aller célébrer cet anniversaire; mais vous n'étiez pas plus aimable. Votre présence et votre souvenir font également mes délices. Continuez à vous faire adorer, et aimez-moi toujours un peu. Les tubéreuses ne sont pas encore en fleur cette année. J'avais pris toutes les précautions possibles pour en avoir à mon réveil; mais on n'a pas pu en trouver. J'ai *souscrit* pour les premières qui paraîtront.

Quatre heures.

Ce M. Frisell ne me vient point. Il est apparemment à quelque club ou à la Bourse. Quelles vilaines occupations il se fait là! Puisque je ne puis pas même savoir positivement où vous êtes, j'adresse ma lettre à Paris. Il ne sera pas dit que le jour de Sainte-Madeleine s'achèvera sans une missive de moi à vous, puisque je ne vous ai point écrit la veille. Je ne vous parle ici que de mon souvenir; mais dans ce souvenir, que de choses!...

J'ai vu ces jours-ci *feu* Chênedollé qui ne s'est informé que de vous, qui ne m'a parlé que de notre ancien bon temps, qui ne s'occupe comme moi que de ce qu'il a connu d'aimable, et de ce qu'on peut lire de bon. Ce que c'est que de survenir à propos! je l'ai trouvé un homme incomparable.

Si vous avez autour de vous M. Julien, dites-lui que je ne l'ai pas oublié. Celui-là aussi est fidèle à nos souvenirs. Adieu, adieu.

## CI

Paris, 16 août 1823.

*A madame de Vintimille.*

Il y a des choses bonnes à savoir et meilleures à ignorer; mais quand on les sait, le mieux est de les savoir parfaitement. Telle est cette querelle du quiétisme dont vous et moi et tant d'autres avons été plus ou moins occupés, dans le noble loisir où nos oisivetés nous laissent. Un homme a traité ce sujet avec plus de soin et d'exactitude qu'on ne l'avait encore fait. J'ai parcouru son livre; il y a du vrai et du nouveau : du vrai qu'il me semblait avoir seul connu jusqu'à présent, et du nouveau qui m'a appris que je n'avais pas tout su. Vous êtes curieuse, éclairée, et véritablement amie de la justice; cela pourra vous intéresser.

J'ai donc fait donner ordre à Le Normant de vous envoyer ce livre par la poste, à Dièppe, où j'espère que vous l'aurez déjà reçu. Ce sont vos étrennes au mois d'août, et pour le moins, vous ne vous plaindrez pas de l'exiguïté de leur dimension. Elle est presque immense comme la mer où vous baignez votre parente. Ce sera, par la circonstance, un mérite de proportion.

Au surplus, il y a bien là du fatras, comme dans tous les gros livres. L'auteur ne sait pas en faire de minces. C'est un abbé *Guillon*, de la bibliothèque Mazarine, qui a écrit l'histoire du siége de Lyon, il y a vingt ans, et un nécrologe des martyrs de la révolution, il y a deux ans. Il est diffus, mais il est laborieux, instruit, et il cherche la vérité, m'a-t-on dit, avec une infatigable

obstination. M. de Féletz qui, par parenthèse (j'aime fort les parenthèses, et je voudrais les remettre en honneur), s'est chargé de faire partir le volume, doit en rendre compte incessamment dans les *Débats;* je vous exhorte à lire son article : je crois qu'il sera excellent.

Je vous adresse cet avertissement à Paris. J'ai supposé, pour le livre, que la poste saurait vous découvrir à Dieppe, sans autre désignation que votre nom. En tout cas, ma dernière précaution remédiera à tout. En recevant le billet, vous pourrez réclamer le volume, s'il ne vous a pas été remis.

Nous nous sommes écrit le 22 juillet; mais je n'ai reçu votre lettre qu'à cinq ou six jours de date. J'espère que la mienne aura été plus diligente.

Je désire que vous reveniez à Paris, ferrée à glace par l'abbé Guillon, et toute prête à instruire les ignorants et à faire taire les entêtés. Mais je désire aussi que, lorsque vous aurez terminé avec l'abbé Guillon, en dépit de sa glace et de son mâchefer, car il en a, vous reveniez bien vite, afin que je puisse, du moins, m'imaginer que vous n'êtes pas loin de moi. *È fra tanto,* je baise vos aimables mains.

FIN DE LA CORRESPONDANCE.

# TABLE

—


Pages.

AVANT-PROPOS..... 5

NOTICE sur la Vie, le Caractère et les Travaux de M. J. Joubert. I

Jugements littéraires de MM. Sainte-Beuve, Silvestre de Saci, Gérusez et Poitou..... XCV

I. A M. le baron de J*. — 19 octobre 1788..... 1
II. A mademoiselle Moreau de Bussy. — 21 novembre 1792... 4
III. — — 16 janvier 1793..... 8
IV. — — 1er mai 1793..... 11
V. A M. l'abbé de Vitry. — 3 février 1794..... 12
VI. A madame de Fontanes. — 7 février 1794..... 13
VII. A M. de Fontanes. — 5 novembre 1794..... 16
VIII. — — 24 novembre 1794..... 19
IX. A madame de Beaumont. — 26 décembre 1794..... 21
X. — — 29 mars 1795..... 22
XI. — — 26 avril 1795..... 23
XII. — — 1795..... 25
XIII. A madame de Pange. — 16 janvier 1797..... 27
XIV. — — 22 janvier 1797..... 29
XV. A madame de Beaumont. — Mai 1797..... 31
XVI. A madame de Pange. — 26 juin 1797..... 33
XVII. A madame de Beaumont. — 26 août 1797..... 36
XVIII. — — 27 août 1797..... 39
XIX. — — 22 septembre 1797..... 40
XX. — — 15 mai 1798..... 42
XXI. — — 20 avril 1799..... 44

Pages.

XXII. A madame de Beaumont. — 31 décembre 1799. ..... 45
XXIII. — — 1800..... 48
XXIV. — — 2 mai 1800..... 52
XXV. — — 1er décembre 1800..... 55
XXVI. — — 6 mars 1801..... 56
XXVII. — — 1er août 1801..... 57
XXVIII. — — 14 août 1801..... 61
XXIX. — — 12 septembre 1801..... 64
XXX. A M. de Chênedollé. — 10 juin 1803..... 71
XXXI. — — 5 juillet 1803..... 73
XXXII. — — 12 juillet 1803..... 75
XXXIII. A M. Molé. — 10 juillet 1803..... 77
XXXIV. A madame de Beaumont. — 26 juillet 1803..... 79
XXXV. A M. Molé. — 10 août 1803..... 81
XXXVI. A madame de Beaumont. — 23 août 1803... ..... 86
XXXVII. A M. de Fontanes. — 9 septembre 1803..... 89
XXXVIII. A M. Molé. — 10 septembre 1803..... 91
XXXIX. A madame de Beaumont. — 14 septembre 1803..... 94
XL. A M. Molé. — 17 septembre 1803... ..... 99
XLI. A madame de Beaumont. — 12 octobre 1803..... 103
XLII. A M. Molé. — 21 octobre 1803..... 106
XLIII. A M. de Chênedollé. — 2 janvier 1804..... 114
XLIV. A M. Molé. — 18 février 1804..... 117
XLV. A M. de Chênedollé. — 28 février 1804..... 120
XLVI. — — 20 mars 1804..... 122
XLVII. A M. Molé. — 30 mars 1804..... 124
XLVIII. A M. de Chênedollé. — 10 mai 1804..... 130
XLIX. A M. Molé. — 2 juillet 1804..... 131
L. — 18 novembre 1804..... 134
LI. — 9 janvier 1805..... 138
LII. — 18 février 1805..... 141
LIII. — 10 mars 1805..... 144
LIV. — 19 avril 1805..... 148
LV. A madame de Vintimille. — 12 juillet 1806..... 152
LVI. — — 8 août 1806..... 154
LVII. — — 10 août 1806..... 161
LVIII. A M. de Chênedollé. — 1er septembre 1807..... 164

Pages.

LIX. A madame de Vintimille. — 5 septembre 1807..... 168
LX. A madame de Guitaut. — Octobre 1807..... 171
LXI. A madame de Vintimille. — 11 novembre 1807..... 174
LXII. A madame de Guitaut. — Novembre 1807..... 176
LXIII. — — 12 décembre 1807..... 178
LXIV. A M. de Fontanes. — 5 juin 1809..... 180
LXV. — — 6 juin 1809..... 181
LXVI. — — 7 juin 1809..... 187
LXVII. — — 8 juin 1809..... 194
LXVIII. — — 22 octobre 1809..... 199
LXIX. A M. Rendu. — 8 novembre 1809..... 203
LXX. A M. de Chênedollé. — 11 novembre 1809..... 206
LXXI. A M. Clausel de Coussergues. — 10 décembre 1809.... 208
LXXII. A M. de Chênedollé. — 6 avril 1810..... 209
LXXIII. A M. Maillet-Lacoste. — 22 avril 1810..... 212
LXXIV. A M. de Fontanes. — 11 octobre 1811..... 214
LXXV. — — 28 octobre 1811..... 217
LXXVI. — — 30 octobre 1811..... 220
LXXVII. A madame de Vintimille. — 8 avril 1812..... 222
LXXVIII. A M. de Chênedollé. — 7 août 1812..... 223
LXXIX. A M. Rendu, 23 septembre 1812..... 225
LXXX. A madame de Vintimille. — 14 septembre 1812..... 227
LXXXI. A M. Rousselle. — 17 octobre 1813..... 228
LXXXII. A madame de Vintimille. — 6 décembre 1813.. ... 230
LXXXIII. — — 18 mars 1816..... 231
LXXXIV. — — 30 décembre 1816..... 233
LXXXV. — — 21 juillet 1817..... 235
LXXXVI. A M. Clausel de Coussergues. — 20 septembre 1817. 238
LXXXVII. A madame de Vintimille. — 21 juillet 1818..... 242
LXXXVIII. — — 2 janvier 1819..... 245
LXXXIX. — — 21 juillet 1819..... 247
XC. A M. Frisell. — 16 août 1819..... 249
XCI. A mademoiselle de Fontanes. — 8 septembre 1819 ..... 253
XCII. A M. de Chateaubriand. — Septembre 1819..... 259
XCIII. A madame de Vintimille. — 27 mars 1820..... 262
XCIV. A M. Frisell. — 29 septembre 1820..... 265
XCV. A madame de Vintimille. — 20 décembre 1820..... 268

Pages.

XCVI. A madame de Vintimille, — 22 juillet 1821..... 269
XCVII. — — 30 août 1821..... 272
XCVIII. — — 1er mai 1822..... 273
XCIX. — — 13 juillet 1822..... 274
C. — — 22 juillet 1823..... 275
CI. — — 16 août 1823..... 277

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

..ken ..
7122

FEB 5 1925